De Floriant et de Florete

Saíemons aous díst que tant est  
Lì fois sages com ii se test ;

S’ìl n’est sages, si cuide l’en,

Pour ce qu’il se taist, qu’i! aíí sen ;  
Et quant au parler se deslie,

Si fet connoístre sa foíie  
Tant qu’il en est por foi tenuz  
Et des jones et des chanuz.

Molt voi de gent qui rimer voelent  
Et ior eníeníe metre i soelent  
Âs biaus dís fere et controver ;

Mes molt se doit bien porpenser  
Qui s’entente a rimer velt metre  
Qu’il s’en sache bien entremetre  
Qu’ìi puist rimer en tel maniere  
Que par devant ne par derrìere  
N’en soít gabez ne escharnis.

Quar Mesdires, ce m’est avis,

A moit du siecle en sa bailiie.  
Mesdisant, Jhesu vous maudie  
Et vous doint la male aventure !  
Quar je n’aì de voz mesdís cure  
Ne ja por vous ne quíer laissier  
Ma matere a encommencier.

Mais ançoìs que je plus en die  
Voeii proier Arnors que s’aïe  
M’ostroít a ceste chose fere,

Et ausi a ia debonnere  
Qui a mon cuer en sa baìllíe  
Dont ỳà n’en partira ma vie.

Â ma matere repaírier  
Voeîl desormés et commeticìer.

Floriant et Florette'

Salomon nous dit qu’un fou est sage aussí longtemps qu’il se tait ;  
, ne s’ii est dépourvu de sagesse, comme íl se tait, on croit qu’il a  
r!:.' bon sens2. Mais quand íl se laisse aller à discourir, il révèle sa  
pj.rFson au point que jeunes et vieux le tiennent pour insensé. Je vois  
de gens qui veulent écrire des vers et qui s’appliquent  
it à composer et inventer3 de beaux dits ; mais celui qui  
nsacrer à cette tâche doit bien réfléchir à la capacité qu’il  
des vers, de manière à en écrire sans provoquer, ouverte-  
dans son dos, moqueries et railleries. Car, selon moi,  
î a la haute main sur une grande partie du monde. Médi-  
e Jésus vous maudisse et vous iivre au malheur ! Je ne me  
de vos calomnies et jamais, à cause de vous, je ne voudrai  
ì aborder mon sujet. Mais avant d’en dire davantage, je  
■ Amour de m’octroyer son aide pour accomplir ce projet,  
!a nobie personne qui a mon cceur sous sa tutelle, et qui le  
ésormais, le reste de ma vie. Maintenant, je veux en venir  
et et commencer à !e traiter.

ascrit est dépourvu de titre. Nous avoas repris îa formule à Vexplicit.

i s’ouvre sur un proverbe, qui fournit l’argument d’une réflexion  
niînée pa narrateur. Ce procédé était recommandé par les Arts poétíques.

" v. 11 : ce mot, véritable terme technique, signìfie le plus souvent

1 '. Uii lexique latin-français du XÏÏIe siècle ìe glose toutefois par  
■ otmenltii;. .cf. Marc-René **Juî-íg,** « La Translatio chez Benoît de Sainte-Maure :  
deí estoire au **livre** », Perspectìves Médíévales, supplément au n° 26 (2000), pp.

rt pp. 172-73.

**36**

**40**

**44**

**48**

**52**

**56**

**60**

**64**

En Sezille ot jadis .1. roi,

Preudome et sage sanz desroi.

Molt fu li rois de bonne vie  
Et plains de grant chevalerie,  
Hardis estoit et redoutez,

Elyadus iert apeiez.

Fame ot, espouse de grant prís,  
Fiile le roi de Clauvegris.  
Ensamble furent longuement  
Qu’il ne porent avoir enfant.

Ai mois de mai par J, matin  
S’en entrerent en .J. jardin,

Li rois et la roïne ensamble.

N’ot avec aux, si com moi samble,  
Serjant, vallet ne escuier,

Ne pucele ne chamberier.

Li rois ambraça la roïne  
Quí ia coulor avoit plus fine  
Que n’est la roze du rosier.

Par desouz l’ente d’un pommíer,  
S’esbasti a li longuement.

Illuec conçut ele .J. enfant  
Qui puis fu de grant renoumee  
Sei estoire vous est contee.

Grant piece illueques demorerent  
Et puìs arriere retournerent.

En lor palais en sunt entré,

Grant joie ont le jor demené.

Li rois iert preudons et vaillans,  
Ses chevaliers et ses serjans  
Honoroit moìt de grant maniere,  
Sovent tenoit sa cort pleniere.

Od lui avoít J. seneschal  
Qui molt estoit farcis de mal.

Jadis, il y eut en Sicile un roi valeureux, sage et mesuré. Ce roi  
xnenait une vie exemplaire et il était très preux, hardi et redouté ; il  
s’appelait Elyadus. Son épouse, une femme de grande valeur, était la  
fille du roi de Clauvegris. Ils vécurent ensemble longtemps mais ils  
ne pouvaient avoir d’enfant.

Un matin, au mois de mai, le roi et la reine entrèrent ensemble  
dans un jardin. A ce qu’il me semble, il n’y avait avec eux ni  
serviteur, ni jeune noble1, ni écuyer, ní demoiselle, ni chambellan. Le  
r.,i embrassa la reine, dont le teint était plus pur que n’est la rose sur  
le rosier. Sous la ramure d’un pommier, il prit longuement du plaisir  
avec elle. C’est là qu’elle conçut un enfant qui eut ensuite une grande  
renommée, ainsi que vous le raconte l’histoire[[1]](#footnote-1) [[2]](#footnote-2). Ils se sont attardés  
iongtemps dans ce jardin, puis ils sont repartis et ont regagné leur  
palais. Ce jour-Ià, ils laissèrent éclater leur joie[[3]](#footnote-3).

!„■ ioi était un homme valeureux et courageux ; il rendait honneur  
à ses chevaliers et à ses hommes d’armes avec magnificence et tenait  
souvent cour plénière. II avait auprès de lui un sénéchal profondé-  
ment méchant.

licl l

*I*

Maragoz estoìt apelez,

Moit ert hardis et redoutez,

Mes piains ert de grant felonìe.

De ia roïnne a tel envie  
Que bien cuide vis enragier  
S’il n’a de lui son desirrier.  
Souvent i pense nuít et jor,

Molt ot ses cuer poi de sejor.

« Ha, las ! fait il, que porraí dire ?  
Com sui livrez a grant martire !  
C’est por la fame mon seignor,

Mes foi que doi le Sauveor,

Je ne lairoíe por riens nee  
Que ne li die ma penssee !

He, las ! comment ii porrai dire  
Que por li suesfre tel martire ?  
Bien sai qu’ele est de tel bonté  
Que le m’en tenra a viité.

Mes que que m’en doie avenir,

Je ne m’en pourroie tenír  
Que ma penssee ne li die.

Et s’ele ne devient m’amìe  
Bien croi que por s’amor morraí,  
Que ja eschaper n’em pourrai ! »  
Molt est Maragoz en grant paine,  
Toute joie li est lontaine,

Ne set comment li puisse dire.  
Longuement suesfre cest martire,  
Tant que se vint a un Noel  
C’on fet grant feste en maint ostel.  
Elyadus tint cort pleniere :

Gens i ot de mainte maniere  
Et dus et contes et contesses.

On î'appelaít Maragot, il était très hardi et redouté mais plein d’une

ie1, Sa concupiscence envers la reine est telle qu’il

|  |  |
| --- | --- |
| poit bìen enr |pivent à elle, |§|®s. « Héias jfiíei Hvre ! fcit pifei que je c monctì r •■ je íui ' - ■ qu itîs ?■"' - jí||Jí}B’Ìi doxv jru pefc'-;,",. mour-a' '/ ■ . |jjj|lp une tn sait ccrame!.  íi sou'vó WÊÊIêê festivit ^^^|ítant de, caauesses. | rfif tout vif s’il n’assouvit pas son. désir. Iì pense i nuit et ie jour, et son cceur n’est presque jamais en s’écrie-t-il, que dire ? A queí douloureux martyre me ela, à cause de ía femme de mon seigneur. Maìs, par is à Notre Sauveur, je ne renoncerais pour rien au riler ce qui me préoccupe. Héîas ! Comment pourrai- endure un tel martyre à cause d’elle ? le sais bien teíie vertu qu’elle jugera mes propos abjects. Mais m’arriver, je ne pourraís m’empêcher de luì dévoííer elie ne devient pas mon amie, je crois bien que je ur pour elle, sans espoír d’en réchapper. » Maragot grande souffrance, toute joie I’a abandonné : il ne ■îer à la reine.  gtemps ce martyre, jusqu’à un Noel, période de i en de nombreux îogis, Elyadus tínt cour plénière, gens de touíes sortes, des ducs, des comtes et des |

échal déioyai et cruel est très fréquent datis la littérature  
LEDGE, « Bons vavasseurs et mauvais sénéchaux »,  
^et affcríí à i' ia Lejeune, Gembloux, Duculot, 1969, voi. II, pp, 1267-77.

Atant sonerent les grans messes,

Si s’en est alez au moustier,

Li rois et tuit si chevalier.

Li rois fu vestus celui jor  
A loi de riche empereor :

En son chief ot couronne d’or  
Qui fu traite du grant tresor  
Au riche Otevien de Rome,  
Onques plus riche ne vit home.

La roïnne fu couronnee,

Ainc si bele riens ne fu nee,

Si bien fete ne si plaisanz,

Si sage ne si entendanz,

Onques ne fu mieux enseignie.  
Atant ont messe commencie,

Puís ont l’evangile chantee,

II n’ont pas l’osfrande oubliee  
Quar mieux valut, mien esciant,  
De ,XLV. mars d’argent.

Quant li servises fu fenis  
Du moustier se sunt departís.

Droit el palais s’en retornerent  
Et li varlet l’aigue dounerent.  
Atant s’est assis au mengier  
Li rois et tuit si chevalier.

Des més ne vous quier fere conte,  
Mes onques rois ne duc ne conte  
Ne furent mieux assis a table :

Ne vous en quier fere autre fable.  
La roïnne sist d’autre part  
Et les dames, se Dex me gart,  
Dont íll i ot plus de .v.c.,

Beles, courtoises, avenans.

Les cloches sonnèrent pour la grand’messe, et le roi ainsi que tous  
ses chevaliers se rendirent à l’église. Ce jour-ià, le roi portait des  
vêtements dignes d’un puissant empereur : sur sa tête était posée une  
couronne d’or qui avait été prélevée dans le grand trésor du puissant  
Octavien de Rome ; on n’en vit jamais de plus précieuse. La reine  
aussi était couronnée. Jamais il n’y eut au monde une femme si belle,  
si bien faite et si agréable, si sage et si intelligente, jamais il n’y en  
eut de mieux instruite. La messe, alors, a débuté, puis on a chanté  
I’Evangiie[[4]](#footnote-4), et l’on n’a pas négligé l’offrande : selon moi, elle  
atteignit plus de quarante-cinq marcs d’argent.

Quand le service fut achevé, ils quittèrent l’église et revinrent  
directement au palais où les serviteurs apportèrent l’eau. Puis le roi  
et tous ses chevaliers se sont installés pour le repas. Je ne souhaite  
pas vous parler des mets : jamais roi, ducs et comtes ne furent míeux  
servis à table. Je n’ai pas envie de vous en dire plus. De leur côté se  
sont assises la reine et les dames. J’en atteste Dieu, elles étaient plus  
de cinq cents, belles, courtoises et gracieuses ;

Mes tout ausi comme la lune  
Toutes estoíles une et une  
Passe et sormonte de biauté,

136 A la roïnne seurmonté

Toutes celes qu’el palais sont.

Maragoz, si com je vous cont,

Servi devant lui celui jor,

140 Mes moSt i ot poi de sejor,

Ses cuer ne finne de penser  
Comment il puist a li parler.

Atant leverent du mengier  
144 Li roís et tuit si chevalier ;

Et la roïnne s’est levee

Droit en sa chambre en est entree.

Maradoz vait lez lui a destre  
148 Quar descovrir li veut son estre.

Doucement li dist : « Franche dame,

Je vous aim si de cuer, par m’ame,

Que je ne puis aillors pensser,

152 Ne je ne saì quel part torner

Ne je ne sai que devenír :

Por ce m’estuet a vous venir,

Requerre merci et proier  
156 Ou je sui mors sanz recovrier.

Tant estes bele et bien plaísanz,

Sage, courtoise et avenanz  
Que ja ne vous ert reprové  
160 Que vous faciez tel cruauté

Que laìssiez morir vostre amis  
Et q’en vous defaille mercís ;

Q’avec Biauté, si com moi samble,

164 Avient molt bien Pitez ensamble,

Pitez, Douçors et Courtoisie.

Orguex, Crualtez, Felonnie  
N’avient pas a vostre biauté,

168 Mes Douçors, Debonnaireté ;

mais, tout comme la lune dépasse et éclìpse en beauté n’ìmporte  
laquelle des étoiles, la reine éclipsait toutes les dames présentes dans  
le palais.

Ce jour-là, ainsi que je vous le raconte, Maragot faisait le service  
devant la reine ; mais il en éprouvait bien peu de repos : en son  
coeur, il ne cessait de songer à un moyen de lui parler. Enfin, le roi  
et tous ses chevaliers ont quitté la table ; la reine a fait de même et  
s’est rendue directement dans sa chambre. Se tenant à sa droite,  
Maragot l’accompagne car il veut lui dévoiler ses sentiments. II lui  
dit à voix basse : « Noble dame, je vous aime de tout mon cceur, par  
mon û;ne, au point de ne pouvoir tourner ailleurs mes pensées ; et je  
ne sais ni à qui m’adresser ni ce que je vais devenir. Voilà pourquoi  
il me faut venir auprès de vous afin de demander et d’implorer votre  
pitié, sinon, je serai définitivement un homme mort. Mais vous êtes  
si belle si agréable, si sage, si courtoise et si affable que jamais on  
ne vous reprochera la cruauté de laisser mourir votre ami et de  
manquer de pitié. Car, à ce qu’il me semble, Pitié s’accorde fort bien  
avec Beauté, Pitié s’allie avec Douceur et Courtoisie. Ni Orgueil, ni  
Cruauté ni Perfidie ne conviennent à votre beauté maís au contraire  
Douceui st Bonté.

Pour ce est il reson et droit,

Douce dame, s’ii vous plaisoit,

Que li vostres loiaux amis  
172 Truit en vous pìtez et mercis,

Quar vostre grant biauté le doit  
Qu’ele d’amors requise soit. »

La roïnne fu sage assez,

176 Bien vit que il ert embrasez

D’amors a son contenement,

Si li respondi sagement :

« Maradoz, fet ele, bien croi  
180 Que vous m’amez em bonne foi,

Mes molt feroie grant folie  
Se j’avoie de vous envie ;

Por mon seignor le roí honnir  
184 Bien m’en devroit grans maus venir.

Ne cuidíez pas que ce soit gas,  
Certes, je nel diroie pas ;

Mes il n’a pucele çaians,

188 Tant soit bele ne avenans

Que se vous la voulez amer  
Que ne la vous face espouser.

Mes de moi ne parlez jamés,

192 Que, foi que je doi saint Gervés,

Que se plus vous en oi parler  
Je l’irai mon seignor conter ! »

Molt fu Maragos angoisseuls,

196 Arrier s’en tourne touz honteuls

Ne set que fere ne que dire  
Molt est ses cuers en grant martire.

« He, las ! fet il, que devenrai ?

200 Or voí ge bien que je morrai ! »

C‘cs1 pourquoi il est juste et raisonnable, ma douce dame, si cela  
vous agréc, que votre loyal ami trouve en vous pitié et miséricorde :  
vol:e grande beauté vous oblige à ces sentiments, du moment que la  
requêtc vient d’Amour. »

La reme, qui était très sage, vit bien à son comportement que  
l’amour l’enflammait. Aussi lui répondit-elle avec sagesse : « Mara-  
goî, je crois volontiers que vous m’aimez avec sincérité, mais ce  
serait dc ;na part une grande foiie si j’éprouvais du désir pour vous.  
En déshonorant le roi, mon mari, je mériterais de subir de grands  
malheurs. Ne croyez pas que je plaisante, sinon, soyez-en sûr, je ne  
parierais pas ainsi. Mais, en ce château, il n’y a pas une jeune fille,  
si beile et gracieuse soit-elle, que je ne vous donnerai pour épouse,  
>isissez de l’aimer. Mais ne parlez plus jamais de moi car,  
par la f|!'i que je dois à saint Gervais, si je vous entends encore sur  
ce sujet, j’irai le dire à mon mari ! »

Maragoí éprouve une grande peine. II repart tout honteux, sans  
savoir que faire ni que dire, le cmur en plein désarroi. « Hélas !  
s’écríe-t-ií, que vais-je devenir ? Je vois clairement, maintenant, que  
j’en mourrai ! »

Dedens son cuer porpense et dist :

« Par Dieu ie verai Jhesucrisî,

Miex voil inorìr que ne vous aie !

Ja n’en avra li rois manaie  
Ne l’ocíe pour vous avoír,

Puis en feraí tout mon vouioír. »  
Atant vers ìe palais retorne,

Tains et marìs, a chiere morne,

Ne set que dire ne que faire,

Molt est ses cuers en grant contraire.  
Li riches rois Eiyadus  
En apela contes et dus  
Jusqu’a .XX. des plus haus barons.

« Seignor, fet ìi, demain irons  
En la forest, J. cerf chacier  
Pour nos deduire et souiacier. »

Li seneschaus ot la nouveîe,

Li cuer de joie ìi sautele,

C’or pense acomplir son desir  
De son seignor qu’il veut murdrír.  
He, ías ! Com c’est grant mesprison  
Et com viíainne traïson !

Mes ja sovent oï retraíre  
C’onques hons sers ne pot bien faire.  
Li rois Daires en fu murtris  
Et Juiius Cesar occis  
Et Alixandre smpoisonnez  
Et lí roís Pepins enherbez  
Et Charles ses filz dechaciez  
w Elyadus detrenchíez,

Se. vous entendre me vouiez,

Si com par tanz oïr pourrez.

Bien sai qu’il ior vient de nature  
Qu’ií sont traïtor par droiture :

15

■

■

■

1

■

1

LE MAUVAIS SÉNÉCHAL

Hn son aeur, il réfléchit puis dit : « Au nom de Jésus-Christ, notre  
yró.ì Díeu, je préfère mourir plutôt que de ne pas vous posséder ! Le  
roi nc pourra éviter que je le tue pour vous avoír ; j’assouvirai  
er.sniie tous mes désirs. » II revient alors au palais, pâle et triste, la  
sriine abaltue. II ne sait que dire ni que faire, son cceur est plein de  
coutrariétá.

ssant roi Elyadus a convoqué des comtes et des ducs, au  
nombrc de vingt, parmi les plus hauts dignitaires. « Seigneurs, leur  
áit-u. nour notre divertissement et notre plaisir, nous irons demain  
dans la forêt chasser le cerf. » Le sénéchal entend ces mots et son  
ccEur tressaiile de joie car il pense maintenant satisfaire le désir qu’il  
éprouve d’assassíner son seigneur. Hélas ! Quel grand outrage et  
queile oasse trahison ! Mais j’ai bien souvent entendu dire qu’un  
; ’origine serve était incapable de bien agir. C’est ainsi que

fut assasscné le roi Darius, que fut tué Juies César, qu’AIexandre fut  
empoisonné, que le roi Pépin avala un philtre mortel, que son fils  
i . !t exiié et qu’Elyadus fut taillé en pièces, comrne vous allez  
I'entendrc, si vous voulez m’écouter1. Je sais bien que c’est la nature  
qui en iait nécessairement des traîtres de père en fils :

■

■

Cetïe émjmération des traîtres à travers les sìècles place Elyadus au rang des  
piushauts ioìs que connaissait le Moyen Age. On voit dans ces lignes combien  
fe narrateur du récit est « subjectif », adoptant sans ambiguïté ie parti de la  
famiUe royaìe, et le faisant savoir avec émotion. De teiies interventions  
|iles apparaîtront tout au long du roman.

Quaïns fu leur ancïens peres,

236 Cíl qui ocit J. de ses freres,

Encor dure leur felonníe,

Leur fausseté, leur tricherie.  
Mes d’aux ne quier oïr parler,  
240 A mon conte voil retourner :

Atant ont les vespres sonnees,  
Et quant eles furent chantees,

Si se sunt au souper assis  
244 Et quant i orent assez sis

Et mengié a leur volenté  
Si sont sus en estant levé,

Es prez s’en vont esbanoier  
248 Et puis s’en sont alé couchier.

Mes Maragoz ne dormi mie  
Ains pense a la grant felonnie  
Qu’il a en son cuer controuvee.  
252 .Lí. luies ains l’aube crevee

Se vesti et apareilla,  
sien escuier apela.

« Frere, fet ii, entent a moi,

256 Je t’aim de cuer em bone foi,

Tu m’as servi molt longuement,  
Et bien et bel et ioiaument.  
Desormés t’iert guerredonné.

260 Saches de voir sanz fausseté

Que je te ferai chevalier,

Mes il te covient fiancier  
Que de chose que tu verras  
264 A nul home ne le diras

Ne a nule fame ensement,

Et trestout mon comandement  
Feras sanz point de fausseté ».  
268 Et lors li a cil creanté.

Caín, celui qui tua l’un de ses frères, fut leur premier père. Leur  
perfidie, leur fausseté et leur traîtrise continuent à se perpétuer. Mais  
je ne veux plus entendre parler d’eux, je veux revenir à mon récit.

On sonna les vêpres, et quand on les eut chantées, on s’installa  
pour 1e souper. Lorsque les convives furent suffisamment restés à  
tab’.c ct cu’ils eurent mangé à satiété, ils se levèrent et allèrent se  
diveri.î dans les prés ; puis ils allèrent se coucher. Maìs Maragot ne  
dorí pas : ii médite plutôt ìa grande trahison qu’il a ourdie dans son  
jeffiur.

avant que le jour ne se lève, il s’habille, se prépare puis  
appeiie i’un de ses écuyers. « Frère, lui dit-il, écoute-moi bien. Je  
t’aime ;'caucoup et sincèrement. Tu m’as servi très longtemps, à ma  
n et avec loyauté. Maintenant, tu vas en être récompensé.  
S in - ce n’est pas un mensonge - que je te ferai chevalier.

Mais i! F.ut me promettre de ne rien raconter de ce que tu vas voir  
à aucur. iiomme ni à aucune femme, et d’accomplir sans aucune  
tromperic tout ce que je t’ordonnerai de faire. » L’autre le lui promet.

272

276

280

284

288

292

296

300

« Sez tu, faìt cil, que tu feras ?  
Uoes noires armes penras  
Quì dedens cele chambre sont.

Mes gardes que nus hom del mont  
Ne les tes en voie emporter.

Sor mon cheval t’estuet monîer,  
Ptiis t’en iras en la forest,

Lez Ia íonîenele au genest  
Descent et s’í m’atenderas  
Que ja de la ne mouveras  
De cì a donc que g’i venrai ;

Se besoins est, sí m’armerai ».

Cil s’ern parti tout erraum.eot  
Et a fait son commandement.  
Entrez en est en ìa gaudine,  
Jusqu’a la fontaine ne fíne.

Áu matinet quant Paube crieve  
Lí rois Elyadas se lieve.

Por chacier s’est bíen atournez,  
Puis a ses veneors mandez,

Ses brachés et ses loíeiitniers  
Eî ses vaítres et ses levriers.

Atant vers la forest s’en vont.

Li seneschatis, bien le vous eont,  
Chevauehoít lés le roi a destre,  
Mes se tì rois seûst son estre  
Li aferes fust retournez.

Atant en sunt ei boís entrez,

Li chíen commencent a tracier,

A glatír et a abaier.

Lés .i. buisson. en une baie,

Lor saut J. cerf qui moît s’esmaie  
Des chiens qu’il a oï glatir.

« Saìs-fu, reprend le sénéchal, ce que tu feras ? T« prendras dms  
cetíe chambre une armure noire. Mais veille à ce que personne au  
jonde ne íe! voie i’emporter i II te faudra ensuite moníer sur mon  
chevai et tu t'en iras dans la forêt. Tu descertdras près de ia source  
u genêt et tu m’attendras là, sans bouger, jusqu’à ce quej’arríve. Sí  
’est nécessaìre, je mettrai í’armure. » L’écuyer pait aussitôt et  
-tócute ses ordres. íf entre dans fe bois et ne s’arrête qu’à la source.

Au point du jour, quand Taube paraít, le roi Elyadus se fève. II  
;; équípe avec soin pour ia chasse puís ii rassemble’ses veneurs, ses  
brachets, ses limiers, ses vauîres et ses Jévners. Les voiià qni oarimt  
■'ìrs Ja forêt. Le sénéchal, je vcus Je dis, chevauchait á îa dróile du  
roi; mais si celui-ci avait connu ses inteníions, îa situation aurait pris  
un aistre tour ! Maintenant, iis ont pénêírê dans íe bois, les chíens  
cherchent une piste, gfapissent et aboient. Près cî’un buisson, dans une  
troaée2, un cerf s’éJance devant eux, très effrayé pat les aboíements  
des chiens.

. 273 : sans doute graphie du Nord-Est pour íes te. Gossen § 83,  
■■|p| «nbreux exemples du phénomène en question pour ia première  
ptrsonne : l». mes. L’expîicatson, avancée déjà par Poerster, convient également  
' 'i i-s final dans íes n’étant plus prononcé, les copistes ont tendance  
\* «toate-.» à ia fín du groupe, pour ie distínguer du singuiier le me.

99 : Wiîliams avaít lu haie, Une baie esí une « írouée », une  
' »í-tcì dans utt sous-bois. Voìr TL I, 897.

**336**

**332**

**328**

**324**

**320**

316

**312**

**308**

304

20

FLORm

Qui donc veïst aprés ferir

Des esperons, trestouz ensamble ! ,

Mes li rois, ensi com moi sambie,

A touz les autres trespassez,

Quar il estoit moit bien montez :

Em poi d’eure les esloingna.

Quant li seneschaus esgarda  
Qu’il ert des autres departis,

Tantost s’est a la voie mis  
Vers la fontainne trestot droit  
Ou ses escuiers l’atendoit.

Ses armes prent, si s’esí armez  
Puis est seur son cheval montez.

« Amis, fet il, atent moi ci,

Je revenrai, je le t’afi ».

Atant de l’escuier depart,

Et li rois chaçoit d’autre part  
Le cerf a grant esperonnee.

E1 fons d’une tresgrant valee  
Fu ii sers pris et retenus.

Li rois i est courant venus,

L’espee traite, plus n’areste  
Si li a coupee la teste  
Et puis li a l’entraille ostee  
Et ia cuirie as chiens donee,

Puis a inis le cor a la bouche.

Li seneschaus, qui molt l’aprouche,

Oï la vois, si l’a connu,

Bien sot que la vois du roi fu,

Cele part vint de randonnee ;

Ainz que garde s’en fust donnee  
Li rois ne qu’il se fust tournez  
Li a les .U. flanz trespassez  
Li seneschaus de sa baniere  
Si que d’autre part par derriere  
Li chiet lì sanz et la bouele.

,, \ oi! .il.n'. les hommes piquer tous ensemble des éperons  
On le cerf l1 Mais le roi, à ce qu’il me semble, a

21

j;,t.ince lK‘“

^ (’.it jj emprunte un chemin qui conduit droit à la source

m’Up'.' ' T1 1 ’ armnrp 1« rusic m r\ntt\* n,r r/m

i • MÍnéchal constate que le roi est séparé du reste de la

,,fres car il a une excellente monture et il Jes  
rj. e.e :cnps.

:r,"íf{”. ,' j M,,', i-f ì /er. H prend l’armure, la revêt puis monte sur son  
J1 ‘>Ut' \ tii lui' dit-il, attends-moi ici, je vais revenir, je te le  
itte alors l’écuyer.

’ n \* n n'te. le roi chassait le cerf en pressant son cheval à grands  
^ 'j-.; J\'iis Au fond d’une profonde vallée, le cerf est rattrapé  
" J Le n'i arrive au galop, i’épée à la main, et dans son élan  
. te. Puis il vide l’animal de ses entrailles et donne la  
s. Ensuite, il embouche son cor. Le sénéchal, qui  
'■"-s-'dÌjs i'e» entend le son du cor et le reconnaît ; il sait bien  
;\J du cor du roi. Avec fougue, iì s’élance dans cette  
'•■r'cti in'A'.m: que le roi n’ait ressenti quelque alarme et n’ait fait  
ij-c Li Ivnmèu du sénéchal I’a transpercé d’un côté à l’autre, si  
lit où ressort la hampe se répandent son sang et ses

MHWÉiÌ£'

La pnncipale qui devrait suivre cette relative à valeur  
ise. Le phénomène se rencontre surtout dans le style épique  
■; § "f, remarque 1), mais notre auteur l’utilise aussi infra, vv. 3663-

- vec la principale.

22 FLORIANT ET FLORETE

He, ias ! com dolente novele  
Em puet atendre la roïnne.

340 Li rois chaï pance souvíne

Cuì la mort angoisse et destraint  
Et prie a Dieu qu’il li pardoint  
Touz ses mesfez et ses pechiez  
344 Dont il a esté entechiez.

Ptiis a .10. pois de i’erbe pris,

Seignìez et en sa bouche mis  
En lieu de corpus dominí,

348 Qu’i li face vraie merci.

Atant s’en est l’ame partie,

Jhesu la mete en sa baiilie !

Maintenant d’ilueques s’em part  
352 Li seneschaux, quí molt est tart

Que il se reçoit desarmez.

Poignant s’en vait tous abrivez,

Jusqu’a ia fontaine ne fine  
356 Ou ses garçons en la gaudine

L’atendoit. Si s’est desarmez  
Puis dist : « Amis, or m’entendez,

Ja de cí ne te mouveras  
360 De ci a donc que tu verras

Que la nuis ert bien parvenue. »

Atant a sa voie tenue  
Li seneschaux, Dex le maudie,

364 Si a molt tresgrant noise oïe,

De ceuis qui le roi trové ont  
Qui entor lui molt grant duel font.

Quant li seneschaux le duel vit  
368 Lors fet samblant de desconfit,

Cheoir se laisse du destrier.

Lors conunença a embracier  
Et s’escria com forcenez :

! Qaelle affligeante nouvelle attend la reine ! Le roi, que la  
moi' ;int et oppresse, tombe à la renverse. II prie Dieu de lui  
r toutes les mauvaises actions et tous les péchés qui l’ont  
sou.'ìí °uis il a arraché trois brins' d’herbe, a fait sur eux le signe  
de et les a mis dans sa bouche en guise d’hostie pour que ie  
i donne entière absolution. Alors son âme l’a quitíé : que  
:cueille dans son royaume !

5t, le sénéchal quitte I’endroit : i! lui tarde d’être débarrassé

.ire2. Piquant des deux, il s’éloigne à toute aliure et ee  
u’une foís parvenu à la source, dans le bois où l’attend son  
1 enlève son armure et dit : « Ami, écoute-moi. Tu ne  
pas d’ici jusqu’à ce que tu voíes qu’il fait nuit noíre. » Puis  
sal - que Dieu le maudisse - s’est remis en chemin ; il  
tumulte que font ceux qui ont découvert le roi et qui, autour  
manifestent leur très grande douîeur. Quand le sénéchal voit  
ction, il fait aussitôt mine d’être accablé et se laísse choir  
;on destrier. Puis ii prend le corps dans ses bras3 et s’écrie,  
comrr.-- '-ors de lui : [[5]](#footnote-5)

Douce dame, se Dex m’aïst,  
Vostre sires, li rois, est mors,  
t>e ce est grans li desconfors’! »  
Quant I’ot ia roinne escoutee,

Si chiet a la terre pasmee.

Et quant ele fu revenue,

Si s’escríe com esperdue ;

« Lasse, dolaníe, que ferai ?  
Jarnés joie a mon cuer n’arai / »  
Tantost de I’eglyse se part  
A poi que lí cuers ne }j parf .  
Courant s’en vaií aval /a rue/

Et quaní la biere a conneue,

Si se repasme derechíef.

Jas î com mar fu onques nex  
^uant je voí cí fflon seignor fflorf ’  
, e quìer jamés avoir confort / »  
ii autre appareiiiíerent  
p, biere ou le roi couchiererjt.  
ír1 si se sunt au retour mis,

P°Iaiît et trístes et penssís.  
íes quant en la cíté entrerent  
les nouveles raconterent  
gens que Ii tois iert ocis  
/Wont sont enforcíé ii crís ;

. leurent chevaîiei eí puceles,

^ames, varlés et damoìseles.

W roïnne estoií au moustier  
^uant ele ot les crís enforcier ;

■$îi demanda que ce estoií  
-t>ont la aval tel noise avoit.

Xjne damoísele li disf ;

:ias ' '\* 'uie.jr ît.vH ■

HlMPÌÌp

jd.ui:\*-  
inrir.c ciJ\*' 2

}ji; Jci'H.11'"

-n’.e-1'1'1-' ^ ■\*  
Di.”J f  
^jiic i:n; ç1-'  
.nibsàtón.-.'  
ie. i- 'J'. ei'J' 1' i.iì’.i-;''

.... pc.: ' e:  
.iJMIit eì. !0

vé pour mon malheur, moi qui voís ici mon  
crL resterai toujours inconsolable ! » Les autres  
• civière où ìls étendent le roi. Ils prennent ensuíte  
affligés, trístes et soucieux, Mais quand íls sont  
,.r qu’ils ont annoncé que le roì était mort, les cris  
chevalíers, les jeunes fílles, Ies jeunes hommes et  
mettent à pleurer.

l’église quand elle perçut la rumeur croissante des  
i ce qui, en bas dans la ville, provoquait un tel  
i’selle lui répondit: « Ma douce dame, aussi vrai  
■■ >e, votre marí, le roi, est mort. Voilà ce quí  
de désolation. » Lorsque la reine entend ces mots,  
.. inouie. Puís, quand elle reprend conscience, elle  
: « Malheureuse afflìgée que je suis, que vais-je  
mon ccsur n’aura de joie ! » Elle quitte aussitôt  
t'mt que son cceur ne se brise ! EHe descend la rue  
ju’elle découvre la civière, de nouveau elle

Nus ne ia voìt ne i’en soit grief,  
Quar tant durement se debat  
A poi que la biere n’abat.

**404**

.1111. barons l’en ont menee,

**408**

Ausi com s’ele fust dervee.

Dedens sa chambre la coucherent  
Et puis arriere retournerent.

Le roi font porter au moustier.

**412**

Molt ot cierges et encencier,

Clers et nonains, prestres et moines,  
Vesques, arcevesques, chanoinnes.  
Cil en ont l’ame commandee,

416

Et puis lor vigile chantee.

**420**

Toute nuit d’orer ne finerent,  
L’endemaìn messe commencerent.  
Quant îe servise fu fenis  
Si ont ie cors en terre mis.

Mes la roïnne n’í fu mie  
Qui en son lit estoit couchie,

Ne povoit aler ne venir,

**424**

Boire ne mengier ne dormir,

Tant estoit de duel acouree.

Au tiers jor si s’est sus ievee,

E1 mestre palais s’en ala,

**428**

Tous ses barons a soi manda.

« Seignor, fet ele, or m’entendez,

Li rois est mors, bìen le savez.

Or vous voil par amors proier  
Que maintenant et sanz dangier  
Reprenez vos terres de moi,

Si ferez loiauté, ce croi. »

Lì seneschaux premiers parla :

Toitì '.'cun qui la voient en ont du chagrin car elle se débat si  
víciciiuucnt qu’elle est sur le point de faire basculer la civière. Quatre  
. . l’ont emmenée dans un état proche de la folie. Ils la  
coucl ci'.i dans sa chambre puis repartent et font transporter le roi  
daris Tégiise. Là, abondaient cierges et encensoirs et se pressait une  
fouie oc dercs, de religieuses, de prêtres, de moines, de chanoines,  
d’év.V,:i-cs et d’archevêques. IIs recommandèrent à Dieu l’âme du roi

. ■ ent les vigiles des morts. On pria sans interruption toute la  
nuit, eî ic íendemain eut lieu la messe. Quand le service fut terminé,  
on porta ;e corps en terre.

Ceper.dant, la reine était absente : elle était alitée, si accablée par  
la douíeur qu’elle ne pouvait ni marcher, ni boire, manger ou dormir.  
Au boui de trois jours, elle s’est pourtant levée et s’est rendue dans  
la erand-sdle1 où elle a convoqué tous ses vassaux. « Seigneurs, leur  
dit-elle. :coutez-moi donc. Le roi est mort, vous le savez bien.  
Dorénavrnt, je vous en adjure, acceptez de reprendre vos terres sous  
raon a'itorité, tout de suite et sans faire de difficultés2. Je crois que  
vous agù'cx ainsi loyalement. » Le sénéchal prit la parole en premier :

X férons employer cette expression archaïque, plutôt que « salle  
■■. car elle nous paraît mieux rendre compte du statut semi-officìel de  
■: facée dans le château seigneurial et toujours prête à accueillir les  
a chevaliers qui arrivent dans la cité (cf. le mot palais dans les  
**Termes** de dvìlisation).

L’ancien français dit Reprenez vos terres de moì : après la mort de son mari  
reme tente ici d’obtenir que les nobles du pays deviennent ses vassaux  
àrile. Ils doivent pour cela lui faire hommage et instaurer ainsi le lien personnel  
«îussanl vassal et souverain. Car depuis la disparition du roi, les terres sont en  
es la propriété de la reine, et les barons, en échange, ont recouvré  
>erté de manmuvre. Leur faire accepter de reprendre les terres, c’est  
nême temps, leur fidélité. D’où la réaction du sénéchal.

« Dame, fet il, endendez ça,

Voirs est que mes sires est mors,  
Petit vaut mes ses reconfors.

Or dient tuit cist baron ci  
Qu’il vous estoit penre mari  
Qui bien maintiengne em pes la terre  
Quar s’il i sordoit nule guerre  
Ne savriez armes porter,

Vos gens conduíre ne mener,

Et pour ce voelent cist baron  
Que vous sanz point d’arrestoison  
Me prenez et je vous penrrai  
Et ceste terre maintenraí. »

Quant la roïnne ot la nouvele,  
Sachiés ne li fu mie bele.

Moult est dolante et esgaree,

Mes en son cuer est porpensee  
Que ja samblant n’en mousterra,

Mes envers aux respit penra  
Jusque la Pasque soit venue  
Et entretant c’iert porveiie  
Comment s’em porra delivrer,

Quar ne le vorroit espouser  
Qui li donroit .C.M. mars  
Car trop par est fel et renars.

Lors dist : « Seignor baron, bíen voi  
Que vous m’amez en bone foi  
Quant de mon bien ci me proiez.  
Granz grez et graces en aiez  
De ce que vous m’avez ci dit !

Mes je vous demant .J. respit  
Tant que la Pasque soit passee  
Que je me serai delivree  
De cest enfant dont sui ençainte  
Et ma doulour sera estainte  
De mon seignor qui est ocis. »

« Ma dame, écoutez-moi. II est vrai que mon seigneur est mort et que  
sa protection vaut désormais peu de choses. Maintenant, tous les  
dignitaires réunis ici disent qu’il vous faut prendre un mari qui tienne  
bien la terre en paix car, si une guerre éclatait, vous ne sauriez porter  
les armes ni diriger et gouvemer vos hommes. C’est pourquoi les  
seigneurs présents veulent que sans délai vous me preniez pour  
mari1, eí rnoi je vous prendrai pour femme et protégerai cette terre. »  
Quand la reine apprend cette nouvelle, sachez-le, elle n’en éprouve  
aucun plaisir ! Elle est très affligée et troublée, mais elle pense en  
son cceur qu’elle ne fera pas transparaître ses sentiments. Elle  
obtiendra plutôt un délai jusqu’à Pâques et, d’ici là, elle aura  
découverí un moyen pour se débarrasser du sénéchal car, même pour  
cent miiie marcs, elle ne voudrait pas l’épouser : il est beaucoup trop  
perfide et fourbe. Elle prend alors la parole : « Seigneurs vassaux, je  
vois bien que vous m’aimez sincèrement puisque vous me sollicitez  
ainsi dans mon propre intérêt. Grâces vous soient rendues pour ce  
que vous venez de me dire ! Mais je vous demande un délai,  
jusqu’après Pâques ; alors j’aurai mis au monde l’enfant dont je suis  
enceinte, et la douleur provoquée par la mort de mon époux se sera

■

111

■

1

1

■

■

■

■

mîoì/ v. 440 : estuet < EST OPUS.

Ensí í’otroient, ce rn’est vis,

Mes molt anuie au seneschal,

Lors font enseler lor cheval  
Li baron et tantost monterent,

En lor païs s’en retornerent ;

Mes la roïnne est demouree  
Toute dolante et esgaree,

Od luì J. chevalier avoít  
Qui son afere tout savoit,

Molt i avoit noble vassal,  
Chastelains ert de Monreal.

J. jour l’apela la roïnne,

Si li a dist tout son covine :

« Osmers, fet ele, entent a moi !  
Par Díeu te prí, conseiíies moi !  
Lasse, ne sai que devenir  
Que, se Maragoz puet tenir  
L’enfant que dedens mes fianz ai,  
II I’ocirra, de voír le saì,

Et pour ce m’en estuet fuïr  
En autre terre por garir. »

Quant Omers la roïne entent  
Si grans pitiez au cuer I’en prent  
Que les lermes as iex l’en vont.

« Dame, fet ii, par Díeu del mont,  
Ja fors du païs n’en irez,

Mes aveques moì en venrez  
A Monreal, a mon chastel,

Qui tant par est et fort et bel  
Que se tuit cil de tot le monde,  
Tant com il dure a la roonde,  
L’avoient environ assis  
Devant .XXX. anz ne seroìt pris  
Mes qu’il eussent a mengier.

Ils donnent leur accord, à ce qu’il me semble, mais le sénéchal est  
très contrarié. Alors les seigneurs font seller leurs chevaux, les  
enfourchent aussitôt et repartent dans leurs pays. Quant à la reine,  
elle est restée là, tout affligée et troublée.

Elle avait auprès d’elle un chevalier pour qui elle n’avait pas de  
secret. C’était un noble vassal, châtelain de Monreale. Un jour, la  
reir.c 1; fit venir et lui révéla toute sa situation : « Omer, lui dit-elle,  
écoaie-moi ! Au nom de Dieu, je t’en prie, donne-moi conseil ! Dans  
mor r.alheur, je ne sais ce que je vais devenir, car si Maragot peut  
rer de l’enfant que je porte en mon ventre, il le tuera, j’en suis  
oilà pourquoi je dois m’enfuir dans une autre terre afin de me  
en sûreté. » Quand il entend ces mots, Omer ressent dans son  
cceur une telle pitié que les larmes lui viennent aux yeux. « Ma  
dame. dit-il, par le Dieu qui gouverne ce monde, jamais vous ne  
quitic-'ez ce pays. Vous m’accompagnerez plutôt dans mon château  
de Monreale, qui est si solide et a si fière allure que, même si les  
habilants de la terre entière l’assiégeaient alentour, il ne serait pas  
pris p.vant trente ans, à condition que la nourriture n’y manque pas.

508

512

516

520

524

528

532

536

Or n’en fetes mie dangier,

Mes prenez, si ferez savoir,

Tot vostre mueble et vostre avoir,

Si nous meterons a la voie ! »

La roïnne ensi li otroíe,

Qui molt en est joianz et lie.

Lors ont lor voie apareìllie.

Quant matines furent chantees  
Avant qu’il fust jor .U. luiees,

Ce sont droit a la voie mis.

Mes n’en menerent, ce m’est vis,  
Avec eulz que .U. escuiers,

.IIIJ. varlez, .IIIJ. soumiers,

Et aveques .IIIJ. puceles,

Courtoises, avenanz et beles.

Atant vers Monreal alerent  
Et en lor chemin s’en entrerent,

Toute jor lor voie ont tenue.

Dedens une forest ramue  
Icele nuit se herbergierent  
Et li serjant l’iaue donerent,

Si se sont au mengier assis,

Mes n’i orent pas granment sis  
Quant il les en covient lever :

La roïnne prent a crier

Cui ses maus destrain et angoisse :

« He, las ! tous li cors me defroisse...  
Que feraí je, sainte Marie ?

Fu onques de moi plus marìe ?

Bele mere Dieu, que ferai ?

Aidiez moi ou je morrai ! »

Ensi la roïnne se plaint

Cuí Ii maus angoisse et destraint.

Ne faiîcs donc pas de difficultés ; préparez vos affaires et vos biens :  
vous agirez de façon sensée ; puis nous nous mettrons en route. » La  
reine y consent volontiers et avec joie. Ils préparent alors leur

:s la célébration de matines, un peu avant le lever du jour, ils  
...■ ■ ;nt en route sans perdre de temps. Mais, à ce qu’il me semble,

ils n'emmènent que deux écuyers, quatre chevaux de somme, quatre  
jeuncs gens et quatre jeunes filles belles, courtoises et gracieuses. Ils  
se mettent donc en route, prennent la direction de Monreale et  
poursuivent leur chemin toute la journée. Cette nuit-là, ils se sont  
installcs dans une épaisse forêt, les serviteurs ont apporté de l’eau et  
ils se sont assis pour manger. Mais à peine sont-ils assis depuis  
quelquo temps qu’ils doivent se relever : la reine, que la souffrance  
étreìnt et oppresse, se met à crier : « Hélas ! J’ai le corps tout  
déchiré ! Sainte Marie, que vais-je faire ? A-t-il existé une femme  
plus mnlheureuse que moi ? Douce mère de Dieu, que faire ? Aidez-  
moi, ou je vais mourir ! » Ainsi se plaint la reine, que la souffrance  
opprcsse et étreint.

34 FLOIUANT *ET* FLORETE

Mes la mere Dieu regardee  
540 L’a, car ele s’est delivree

D’un bel fil dont grant joie avoit.

Et les puceles entresoit  
L’ont lavé et aparetllíé,

544 Puis l’ont ei maillolet couchié,

Et puís vers lor dame s’en vont  
Que moít malade írouvee ont.

Si li donerent a mengier  
548 Et puis sont alees couchier.

Un poi devant la mie nuit  
S’en revenoient de deduit  
.ÍIJ. fees de la mer saiee.

552 La mestresse d’aux ert nommee

Morgain, la suer ie roí Artu,

Quan l’enfant vit, si s’arestu.

« Compaignes, fet ele, entendez !

556 Cisí enfes que vous ci veez

Sera encor bons chevaliers,

Li plus hardis et lí plus fiers,

Lí plus sages, ii mius apris.

560 Certes, íl ert de si grant pris

Q’en toute I’empire de Rome  
Ne trouvera on sì preudome.

- Par Dieu, dame, car l’emportons,

564 Font ies autres, si en alons,

Des qu’il íert de tel renoumee ! »

Morgain sanz plus de demoree  
L’a pris, a itant s’en tornerent ;

568 Vers Mongibel s’acheminerent

Quar s’estoit lor rnestre chastel.

Molt sunt lies du damoisel,

Atant l’emporîent au moustier,

572 Sel font lever et baptisier :

Florîant le font apeier.

la mère de Dieu a veilié sur elle, car elle a mis au monde un  
'Çon, ce qui l’a remplie de joie. Les jeunes filles ont aussitôt  
ifaní, l’ont préparé puis couché, enveloppé dans un petit  
Ensuite, elles vont voir leur dame, qu’elles trouvent très  
Elles lui donnent à manger puis vont se coucher.  
îu avant minuií, trois féès revenaient de la mer où elles  
>ris du bon temps. Leur máîtresse s’appelait Morgqne, c’était  
du roi Arthur[[6]](#footnote-6). Quand2 elle vit l’enfant, elle s’arrêta.  
ìgnes, s’exclama-t-elle, écoutez-moi ! L’enfant que vous  
i sera un jour bon chevalier : il sera le plus audacieux de  
plus redoutable, le plus savant et le mieux instruit. Oui, il  
ne telle valeur qu’on ne trouvera pas son égal en vaillance  
daio ‘out I’empire de Rome. - Par Dieu, ma dame, répondent les  
uisqu’il doiî jouír d’une telle renommée, prenons-le donc et  
rus en ! »

.■» :arder davantage, Morgane a saisi l’enfant et elles repartent ;

. . a vont vers Mongibel, leur château principal. Le petit garçon

les ren!}.'lit d’allégresse ; elles I’emportent alors à l’église, le placent  
■ ■ onts baptismaux et le font baptiser en lui donnant le nom de  
Floriani.

Bien le fcmt norrir et garder,

Mes d’eles ìeì vous iaìraì,

**576**

De la roïnne vous dirai  
Qui molt fu dolante et marie  
Quant de son fil ne troeve mie.

580

« Lasse ! fait ele, que ferai  
De mon enfant que perdu ai ?  
C’iert ma joie, c’ert mes confors,  
C’iert ma richece et mes tresors ! »  
Quant Omers la roïnne entent,

584

Au lit s’en vint isneîement.

« Dame, fet il, neí me ceiez,

Mes dites moi que vous avez !

588

* Omers, ja est mes fis perdus,  
  Dont grant damage m’est venus,  
  Quar s’il poïst longuement vivre  
  Encor fusse par lui deíivre

De Maragoz, li traïtour

592

Qui me dechace et tost m’onor.

* Dame, tout ce iaissiez ester,

Ne vous í vaut riens dementer.

Mes alons ent vers Monreal,

596

Car molt redout ie seneschal. »  
Atant une biere atornerent,

La roïne avec aux porterent.  
Jusqu’a Monreal sont venu,

600

A grant joie i sont receii.

La fame Omer grant joie fxst  
De )a roïnne et si li díst:

« Dame, bien soiez vous venue,  
Certes, de la vostre venue  
M’est il molt bei, bien le sachiés. »

Elles veillent bien à son éducation et à sa protection. Mais je vais  
laisser ici les fées pour vous parler de la reine qui éprouve un grand  
chagrin et une grande affliction quand elle ne trouve plus son fils.

« Pauvre de moi ! s’écrie-í-elle, que vais-je faire pour retrouver  
i’enfani que j’ai perdu ? II était ma joie, il était mon soutien, iî était  
tout mon bien et ma richesse ! » Quand Omer entend ìa reine, il  
s’approche rapidement du lit. « Ma dame, dit-íl, ne me cachez rien,  
dites-moí ce que vous avez ! - Omer, mon fils est bel et bien perdu.  
C'esi pour moi un grand préjudice, car s’il avait pu vivre longtemps,  
il m'aurait un jour délivrée de Maragot, ce traître qui m’exile et me  
prive de mon honneur. - Ma dame, n’y pensez plus, il ne sert à rien  
de vous lamenter. Partons plutôt à Monreale, car je redoute fort le  
sénéchai. » IIs préparent alors une civière et transportent la reine.

Ils sont parvenus à Monreale, où on les reçoit dans la liesse. La  
femme d’Omer accueilîe la reine avec beaucoup de joie : « Ma dame,  
soyez la bienvenue ! lui dit-elle. Soyez-en sûre, votre arrivée me rend  
très heureuse ! »

Omers ne s’est mie targiés,  
Ançois a fet vitaílle querre  
608 Par le païs et par la terre.

S’a fet bien garnir Monreal.

Or vous diraí du seneschal  
Qui a tous les barons mandez :  
612 A Palerne sont assamblez,

A Pasques fu, el mois d’avril.

« Entendez moi, seignors, fet il,  
Bien voi, ceste terre perdrons  
616 S’autrement ne nous conseillons,

Quar la roïnne en est alee,

A Monreal s’est enfermee.

Or faisons mius que nos porrons  
620 De ii, nule aïde n’avrons.

J’en ferai vostre voienté. »

A cest mot c’est em piez levé  
Li gentilz dus de Nícosie :

624 « Sire, se Dieux me beneïe,

Fet il, í seroit molt bien drois  
Que la roïnne mandé soìs  
Por savoir qu’ele respondra ;

628 Et selonc çou qu’ele dira

Si en fesons vo volenté. »

A cest mot ce sunt acordé  
Lì haut home, li plus poissant.  
632 Lors apelerent .J. serjant

Qui bien ert parlant et aprís.

« Entent a nos, font il, amis,

Va, si monte sor J. cheval,

636 Si t’en vas droit a Monreal

A la roïne : nous diras  
Que pour nule riens ne laist pas  
Qu’ele ne veigne a nous parler,

SíUìS différer, Omer a faít quérir des vivres à travers toutes les terres  
de ia contrée ; de la sorte, il a bien approvisionné Monreale.

íaintenant, je vais vous parler du sénéchal, qui a convoqué tous  
Iss dignitaires. Ils se sont réunis à Palerme au mois d’avril, à Pâques.  
« Eooutez-moi, seigneurs, leur dit-il. Je voís bien que nous perdrons  
s terre si nous n’adoptons pas de nouvelles décisions. En effet,  
la rsine est partie et s’est enfermée à Monreale. Agissons donc du  
•'"'e nous pourrons en ce qui la concerne car nous ne trouve-  
m appui nulie part. » En entendant ces mots, le noble duc  
ie s’est levé. « Seigneur, par la bénédiction dívine, il seraít  
que la reine soit1 convoquée pour que l’on connaisse ses  
Et seíon ce qu’elle dira, nous ferons ce que vous vou-  
tes paroles sont approuvées par les seigneurs les plus  
puissunt.-. Ils font alors venir un serviteur disert et instruit. « Ami, lui  
discn:-écoute-nous bien. Tu vas monter à cheval et partir, tu te  
rencîrr.s cirectement à Monreale, où se trouve la reine. Tu lui diras de  
notre oirt qu’elle ne manque sous aucun prétexte de venir nous  
paricr

>mie sois au vers 626 est une graphie pour soit. Ici encore, on aurait pu  
oonrtalisf: S, désinence.

Quar demain la doìt espouser  
Maragoz qui ert seneschaux,

Quí molt par est preudons loiaux.  
Li varlés s’est d’eulz departis,  
Atant s’est a la voie mis,  
Enjusqu’a Monreal ne fine  
Ou il a trouvé la roïnne.

Son mesage li a conté,

C’onques mot ne l’en a celé.  
Quant la roïne ot la novele,  
Omers Ie chastelain apele.

« Omers, fet ele, que ferons ?  
Dites que nous remanderons  
A Maragoz le desloial.

- Dame, se Dex me gart de mal,  
Nous en ferons vostre plaisir,  
Quar je ai molt bien fet garnir  
Monreal, si ne doutons riens.

Se vous cuidiez que se soit biens  
Nous manderons au seneschal  
Qu’il est traïtres, si fait mal  
Quant il vous tost vostre contree.  
Lors ont la parole contee  
A l’escuier, ce m’est avis,

Et il s’est iors d’aus departis,

Si est en son chemin entrez.  
Onques ses frains ne fu tirez,

Si est a Palerne venus,

Devant la sale est descendus.

Lé degrez du palés en monte  
Ou ierent li duc et li conte  
Et Maragoz, le seneschal.

En efíct, Maragot, son ancien sénéchal, un homme plein de mérite et  
de loyauté, doit l’épouser demain. »

Le messager les a quittés et s’est mis en chemin. II ne s’est pas  
arrêté avant Monreale où il a trouvé la reine. II lui a transmis son  
message mot pour mot. Quand la reine l’a entendu, elle appelle  
Omer, le seigneur du château : « Omer, qu’allons-nous faire ? Dites-  
moi donc ce que nous transmettrons en retour à Maragot, ce déloyal.  
\_ Ma dame, par Dieu - puisse-t-il me préserver du malheur -, nous  
ferons comme il vous plaira. En effet, comme j’ai fort bien approvi-  
sionné Monreale, nous ne craignons rien. Si vous pensez que c’est le  
bon parti, nous ferons dire au sénéchal qu’il est un traître et qu’il agit  
mal en vous dépossédant de votre terre. »

Alors, à ce que je crois, ils ont confíé ce message à l’écuyer, et  
celui-ci les a quittés pour se mettre en route. Sans jamais ralentir sa  
monture, il est allé jusqu’à Palerme et il a mis pied à terre devant la  
erand-salle où se trouvaient les ducs, les comtes et Maragot, le  
sénéchal. II a gravi les[[7]](#footnote-7) marches et s’est adressé à Maragot :

« En non Díeu, sire, or vous vait mal,  
Fet l’escuier, sachiés de fi,

La roïnne mande par mi  
Q’en traïson tenez sa terre,

Moit prise petit vostre guerre ! »  
Quant Maragoz ot la novele  
Par poi li cuers souz la mamele  
Ne li part, tant par fu destrois.

Adonc s’est ievez em piés drois,

Si a les barons apelés.

« Seignors, fet il, or entendez.

Bìen voi, ceste terre est perdue  
S’ele n’est par nous maintenue.

Bien avez oï la grant rage,

Le grant orgueil, ie grant outrage  
Que la roïnne m’a mandé.

Poi nos prise, par verìté  
Or vos estuet fere seignor  
Qui maintenir puist ceste honor,

J’en ferai a vo volenté ! »

Lors se sunt ensambie escrié :

« Maragoz, seignor vous faisons,

La vostre volonté ferons !

- Seignor, fet il, vostre mercis,

Or seroit drois, ce m’est avis,

Que me feïssiés feelté ! »

Et lors li ont cil creanté  
Que lor terres de lui tenront  
Et com seigneur le serviront.

Lors ont la couronne aportee.

Tot maintenant, sanz demoree  
Fu le seneschal couronnez.

Lors a les barons apelez :

« Au nom de Dieu, seigneur, vos affaires vont mal. Je ne vous mens  
■ 1n reine me charge de vous dire que c’est par traîtrise que vous  
terre et qu’elle fait peu de cas de votre hostilité. » Quand  
: entend cela, peu s’en faut que son cceur ne cesse de battre  
poitrine tant il se sent oppressé. 11 se lève alors de son siège  
et ii"erpelle les dignitaires : « Seigneurs, leur dit-il, écoutez-moi. Je  
.n que notre terre est perdue si nous ne la protégeons pas.  
'ez tous entendu les mots pleins de faargne, de mépris et  
d’imolence que la reine m’a adressés. Certes, elle a bien peu  
d’esúvc pour nous ! Vous devez donc choisir comrne seigneur  
queíuu un qui puisse gouvemer ce fief. J’agirai selon votre volonté. »  
Xls s écrient alors en chceur : « Maragot, nous vous désignons comme  
notre suzerain, et nous agirons selon votre volonté ! - Seigneurs, je  
vous ec remercie. Maintenant, à mon avis, il conviendrait que vous  
me fassiez hommage. »

, ils se sont engagés à mettre leurs terres sous son autorité et  
à ie servir comme leur seigneur. Puis ils ont apporté la couronne et  
rapidement, sans attendre davantage, voilà le sénéchal couronné. II  
adresse alors ces mots aux barons :

« Seignor, fet il, roi m’avez fait,  
Or ne lairoíe por nul plait  
Que n’aille assegier Monreal,

708 Foi que doi Dieu I’esperital.

S’Omers ne me rent la roïne  
Qu’il a laíens en sa saissínne  
II sera a forches pendus,

712 Ne l’en garroit Diex de ía sus,

Et sa fame ert arse en J. feu.

Or tost, seignor barons, por Deu,  
En vos païs vous en ralez,

716 Chevaliers et serjans mandez !

Ne faites mie lonc sejors  
Quar tot droit dedans .XV. jors  
Nous covient estre a Monreal. »  
720 Lors se departent li vassal

Si s’en revont en lor contrees.

Et li seneschaus a mendees  
Toutes les gens qu’il pot avoir  
724 Por priere ne por avoir.

Et quant les ot ensamble mis  
Si se sont a la voie mis.

Jusqu’a Monreal ne finerent,

728 Le chastel entor assegerent.

Rois Maragoz en a juree  
Sa teste qui est couronnee  
Que ja .1. sol n’en porra prendre  
732 Qu’il ne le face ardoir ou pendre.

Mes de lui ci vous laisserai,

Des .llj. fees vous conterai,

Celes qui l’enfant emporterent.  
736 Bien le norrirent et garderent

Et quant il ot .vu. anz passez,  
Molt par fu biaus et acesmez :

« Seigneurs, vous m’avez fait roi. Désormais, rien au monde ne  
rn'cruDêcherait d’assiéger Monreale, par la foi que je dois à notre  
Dícu céleste. Si Omer ne me rend pas la reine qu’il garde là-bas sous  
son autorité, il sera envoyé au gibet - même le Dieu du ciel ne  
■pourrait le lui éviter - et on brûlera sa femme sur un bûcher. Vite,  
nobîes seigneurs, au nom de Dieu, retournez dans vos contrées et  
convc-quez vos chevaliers et vos hommes d’armes. Mais ne vous  
altardez pas, car dans quinze jours exactement, nous devrons être à  
Monreale. » Sur ce, les vassaux se séparent et rejoignent leurs terres.  
De son côté, le sénéchal a convoqué tous les hommes qu’il pouvait  
gagncr à sa cause par des prières ou des dons. Une fois que tous sont  
regroupés, ils se mettent en route. Sans faire de halte, ils vont jusqu’à  
Monrcale et mettent le siège autour du château. Le roi Maragot a juré  
tête couronnée que tous ceux qu’il pourrait capturer, il les  
ferait brûler ou pendre. Mais je vais laisser ici le roi Maragot pour  
vous parler des trois fées, celles qui ont emporté l’enfant.

Eilcs l’élevèrent avec soin et s’occupèrent bien de lui. A sept ans  
passés, ii était très beau et très gracieux1 :

irtrait de Florìant, conforme dans son dérouîement aux préceptes des Arts  
s, rappelle, en pius bref, celui de Lancelot (éd. MlCHA, vol. VII, pp. 71-  
Dans les deux cas, la beauté physique reflète l’excellence du caractère.

46

FLORÍÁNT ET FLORETE

Les ìeux ot vairs comrne faueons,

Ses nés n’ìert trop cors ne trop lons,  
Bianche et vermeilîe avoit ia face,  
Pius ciere que cristaux ne gíace,  
Sorcis brunez, haus et voltis,

Menus dens blanz, menton faítis,

Les cheveux bianz recercelez  
Comme s’ìi fussent tuit dorez,

Droites espauies, beies raíns,

Les braz bíen fes, bianches îes mains,  
Les dois ions, graíiies et menus ;  
Parmi ie pis fu bien menbrus,

Graílet par flans, costez traitis,

Droites jambes, ies piés voltis.  
Morgain, qui de son cuer í’ama,

A J. mestre le commanda  
Qui les .VH. ars li a apris,

Moit i a grant entente mis.

Aprés des tables li aprent,

Et des eschés tot ensement,

Comment oa doit son jeu garder  
Eí son aversaìre tnater.

De chiens, d’oisiaus et de riviere  
Li aprist toute la maniere.

Toute riens qu’apent a franc home  
Lì a apris, ce est îa sonme.

Dedens .VIU. anz fu bien aprìs.

Or en ot .xv., ce m’est vìs,

Et ií l’a molt bíen retenu.

J. jo.r est a Morgain venu  
Florïans, sí lí demanda :

« Dame, fet il, entendez ça :

Bien croi que vous estes ma mere,  
Mes je ne connois pas mon pere ! »

[7bj

i! ;-vaiv les yeux étincelants corame ceux d’un faucon, le nez ni trop  
i trop long, le teint blanc et vermeiì, plus lumineux que le  
cris'.yi ou Ia glace, les sourcils plutôt châtaíns, plantés hauí et bien  
arauis. les dents petites et blanches, le menton ferme, ìes cheveux  
brillants comme s’ils étaíent tout dorés, Ies épaules droites,  
je dos iarge, ies bras bien faits, les mains blanches, les doigts longs,  
et déîicats ; sa poitrine étaít robuste, sa taiile mince eí ses  
flar.-rs d’une ligne parfaìte ; ses jambes étaient bien droites et ses  
ambrés.

gane, qui l’aimait de tout ton cceur, le confía à un maître qui  
]y: e:'..;eigna les sept arts en y mettant toute son application. Ensuite,  
re lui apprit le jeu de tables et aussi le jeu d’échecs, comment  
on doi! protéger ses propres pièces et faire mat son adversaire. 11 lui  
ia tout ce qui concernait la chasse à courre, le gibier à pìumes  
et le gibier d’eau. Bref, il Iui a dispensé tout I’enseignement qui  
convic.it à un homme noble1. En huit années, Floríant est devenu très  
instrui-. Maíntenant, à ce qu’il me semble, i! a quinze ans et il a bien  
gardé mut cela en mémoire.

■ our, Floríant vient voìr Morgane et lui demande : « Ma dame,  
écoutez,-moi ! Je crois bien que vous êtes ma mère, mais je ne sais  
pas quì est mon père ! »

'■ c.-. sept artes sonî la grajnmaire, la dia'ectique, la rhétorique (le trívíum) et  
l'aruhmétique, la géométrie, l’astronomie et la musique (Ie cpmdrivium). Voilà la  
cuilure qu’acquiert un clerc ou, de façon excepíionnelle, conune ici, un jeune  
aobìe, Que l’on s’occupe de développer ses facultés intellectuelles, le prouvent  
encore les jeux de table et d’échec, qui exigent réflexion et sens stratégique. Les  
activités physiques ne sont pas pour autant négligées, comme le montre la  
des chasses enseignées à Florìant. On verra ultérieurement que le jeune  
toBinte **csl** également expert dans I’art du combat.

Quant Morgain l’ot ensi parler,  
Des ieux commença a plourer,  
Quar bien set qu’ele le perdra,

776 la si garder ne ie savra.

« Florïant, fet ele, bien voi  
Que vous departírez de moi,

S’en sui dolante et corroucie.

780 Certes, mes filz n’estes vous mie,

J. riche roi fu vostre pere,

Fille de roi fu vostre mere.

Mes orendroit pius n’en savrez.  
784 Or vous dirai que vous ferez :

Demain vous ferai chevalier,  
Çaiens a le plus biau destrier  
Qui soit el mont, sel vous donrai,  
788 Richement vous adouberai.

Puis vous dirai que vous ferez :  
Dedens une nef enterrez  
Que je vous ferai amener,

792 Mes ne vous estuet riens douter,

Vent ne tempeste ne orage,

Car ele est de si bone ovrage,  
Quar ele ne puet empirier,

796 Verser, fendre ne despecier,

Quar ele est toute d’ybenus,

J. fust, que jamés n’i bet nus  
Que il porrisse ne qu’il arde,

800 De ces .IJ. choses n’a il garde.

La nef est fete en tel maniere  
Que avant, encoste et arriere,  
Ensi com vous commanderez,

804 S’eri ìra la ou vous torrez.

Et savez quel part vous irois ?

Quand Morgane l’entend parler de la sorte, les larmes lui viennent  
aux yeux, car elle sait parfaitement qu’elle va perdre le jeune homme,  
quoi qu’elle fasse pour le garder. « Floriant, répond-elle, je vois bien  
que vous allez me quitter, et cela me rend malheureuse et chagrìne.  
En vérité, nous n’êtes pas mon fils ; votre père fut un roi puissant et  
votre mère était fille de roi. Mais, pour l’instant, vous n’en saurez pas  
plus. Je vais plutôt vous dire ce que vous ferez. Demain, je vous  
nrHnnnerai chevalier. Nous avons ici le plus beau destrier du monde :  
je vouri le donnerai et vous adouberai avec magnificence. Et je vais  
vous dhs ce que vous ferez. Vous monterez à bord d’une nef que je  
ferai ve-rir pour vous. Mais vous ne devrez rien redouter, ni le vent,  
ni la ie. ipête, ni l’orage. En effet, cette nef a été si bien construite  
qu'eiie re peut ni se détériorer, ni se retourner, ni se fendre, ni se  
disloqr- r car elle est toute en ébène, un bois dont on attendrait en  
vain qu’il pourrisse ou qu’íl brûle1 : ce sont deux. périls dont il est  
prése.'vc. Cette nef fonctionne de telle sorte que, selon ce que vous  
lui commanderez, elle ira là où vous voudrez vous diriger, en avant  
ou en crrière, à droite ou à gauche2. Et savez-vous où vous irez ?

! que jamés n’i bet nus v. 798 : bet est une forme de baer, beer, qui a ici le  
sens de « guetter », « attendre ». Voici !a traducíion proposée par Gaston Paris :  
«on s’allendrait en vain à ce que ce bois pounisse ou brûle ». Ces vers  
reprcnncnt les vv. 3272-73 du Conle du. Graal (cf. notre Introduction, p. XLIX).

Dans Partonopeus de Blois, une nef merveilleuse permet au héros de naviguer  
jusqu’au château de Melior, une jeune fille dotée de pouvoirs féeriques. Mais  
cetle embarcation n’obéit pas vraiment aux désirs de Partonopeus ; elle le conduit  
ition et le ramène en suivaní toujours le même parcours ; une fois que le  
imme a mis pied à terre, elle s’éloigne de son propre chef. (éd. GlLDEA,  
, The Villanova Press, 3 vol., 1967-1970).

Au roi Artu, si li dirois  
Que Morgain sa suer ie salue.

Mes ains vous sera avenue  
Tele aventure que je saí,

Mes ore pas nel vous dirai. »

Atant Morgain de iui se part.

Et il s’en torne d’autre part.  
á matinet, quant l’aube críeve  
Fîorïans par inatin se iieve.  
Morgain vint devant lui ester  
Quí avec li fist aporter  
Chemise et braies de chansil.

.1. auqueton taim eni bresil  
Lt a fait deseure vestir,

Et puis iì a faite venir  
lenoiiíieres et rnustelieres,

Bíen fetes et bones et chieres.

Puis ii fist ses chauces lacier,

Fors et tenans de bon acier.

Puis ii font sa eoiffe ferrner,

Le hauberc en son dos jeter  
Quí plus iert blans que fins argens,  
Fors et bien fes et bien tenans.

Les .ti. esperons li chauça  
Morgain et Pepee li a  
Çainte, dont lì pons estoit d’or,

En Siríe ia fìrent Mor.

Puis a la ventaille fermee.

Morgain a la pasme levee  
EI col le fìert, puis si ti dist :

« Florïant, Dameldieu t’aïst,

Et sí te doinst force et sancté ! »

; roí Arj.hur, à qui vous direz que Morgane, sa sceur, le salue.  
uparavant il vous sera arrivé une certaine aventure que je  
bien ; cependant, je ne veux pas vous ia révéler maintenant. »  
mots, Morgane quitte Floriant, et lui s’en va de son côté.  
petit matin, au lever du jour, Fioriant se iève très tôt et  
ic le rejoínt. Elie fait apporter une chemise et des braies de  
r dessus ces vêtements, elie fait enfiler à Floriant un hoqueton  
teí.'-. 'm rouge, puis elle fait[[8]](#footnote-8) amener des genouillères et des molle-  
íen faites, solides et de grand prix. Ensuite, elle ordorme qu’on  
iui io'c des chausses en bon acier, solides et résistantes. Puis on  
. attacher sa coiffe et endosser un haubert plus brillaní que  
pur, solide, bien faií et résistant. Morgane luí a fixé Jes deux  
et lui a ceint une épée faite par ies Maures en Syrie, dont le  
au est en or ; enfin, elle attache Ja ventaiile. Elle lève alors la  
rnaic e-. frappe avec la paume le cou2 du jeune homme. « Floriant,  
lui di’-elle, que Dieu t’assiste et te donne force et santé ! »

52 FLORIANT ET FLORETE

Atant lí a om aporté  
J. fort escu et une lance,

840 Et ìi chevaus qui molt s’elance

Estoit ja dedens la nef mis.

Mes or voil dire, a mon avis,

Com la nef iert encortinnee  
844 D’une cortìne, onc mìus ovree

Ne fu, par ie mìen escient :

La nef aloít avironnant  
De iîïl. coulors ert partie.

848 En la premerainne partie

Avoit escript le firmament  
Et les estoiles ensement.

L’aigue, le feu, le ciel, ia terre,

852 Si com ia mers ia clot et serre.

S’i ert îa lune et lí solaux

Qui molt par ert clers et vermaux.

Les .VII. planeíes i estoíent  
856 En quoi ii sage clerc savoíent

Ce qu’il oevrent d’autrenomie.

Et aprés, en l’autre partie,

Iert Adan et Evaín escris :

860 Si com Dex forma paradis,

Par lor orgueil ies jeta fors,

Comment il engenrerent lors  
Abel, lor premerain enfant,

864 Qui fu preudon tot son vivant

Et puis, sí com Ca'íns fu nez,

Quì tant fu fel et forcenez  
Et pîains de grande mesprison,

868 Que íl ocist en traïson

Abel, qui ses íferes estoit.

Puis on lui a apporté un écu solide et une lance ; quant au cheval  
impétueux, ii étaít déjà installé dans la nef.

Mais maintenant, je veux vous expliquer, comment, à mon avis,  
les parois de la nef étaient recouvertes d’une tenture dont la confec-  
tion, selon moi, n’eut jamais d’équivalent : présentant quatre  
panneaux de couleurs distinctes, eile couvrait tout le tour de la nef.

Sur le premier panneau était détaillé le firmament avec toutes les  
étoiles, i’eau, ie feu, le cìel et la terre que la mer enclôt et enserre.  
On y voyait la lune ainsi que le soleil à la clarté éblouissante et  
vermeille. II y avait les sept planètes grâce auxquelles les clercs  
savants établissent les connaissances qui leur servent en astronomie.

Ensuite, sur le second panneau, étaient représentés Adam et Eve1 :  
on voyait comment Dieu créa le paradis et comment il les en chassa  
à cause de leur orgueii ; comment ils engendrèrent ensuite Abel, leur  
premier enfant, qui fut un homme de mérite sa vie durant ; puis  
comment naquit Caïn, un être très déloyal et vioient, et dont le  
comportement fut très criminel, car il tua traîtreusement Abel, bien  
qu’il fût son frère.

' Lâagfors trouve la phrase (vv. 859-62) « impossible » et propose de corriger  
ie vers 860 en Si com Dex fors du paradis, lissant ainsi effectivement la syntaxe.  
^ous avons maintenu la leçon du manuscrit : le vers 859 a une fonction  
tataphorique : sur le panneau représentant Adam et d’Eve on lit, les concernant,  
® du monde puis leur exil et la conception d’Abel.

Eí en l’autre partie avoít  
Ensi com Troies fu fondee  
Qui tant fu rìche et asazee,

Si com Paris ravit Elaine ,

Dont cil de Troie orent tel paìne,

Si com Hector et Archìlés,

Troïlus et Diomedés  
Em bataille se maintenoient  
Et les grans cols qu’il i sousfroient.  
D’une part iert li lanceïs  
Et d’autre part li fereïs,

Com il traioient les espees,

Dont se donoient grans colees.  
Aprés com li chevaus fu fais,

Et puís dedens la ville trais,

Com ii rois Prians fu occis,

Et tuit li autre desconfis.

Com Eneas s’en eschappa  
Qui en Cartage s’en ala,

Si comme Dídoz le retint  
Dont delz et damages li vint,

Quar ele por s’amor s’ocit,

Dont molt tresgrant merveille fit.  
Aprés com Eneas s’en va  
Et en Lombardie arriva.

Et en ia darreainne partie  
lert Amors et sa compaignie.

La ìerent li arbre flori,

Oisel qui chantent a haut crì  
Ei mois de mai la matinee ;

La iert toute joie assamblee ;

La ert li dex d’Amors portrais,

Sí tresjolis, si tresbien fais ;

: panneau suivant, on découvrait la fondatíon de Troie, cette  
fut si puissante et si prospère upuis comment Pâris enieva  
pour ie malheur des Trovens ; comment Hector et Achìlle,  
et Diomède se livraient bataille et recevaient des coups  
D’un côté, ìi y avait I’assaut à !a lance, de l’autre, le  
i l’épée : l’arme à ia main, ils s’assénaient de grands coups.  
on voyait comment le cheval fut fabriqué puis traîné à  
j'jr- c ìr de la ville, comment le roi Priam fut tué et comment tous  
:s furent vaincus, comment Enée prìt la fuìte et partit à  
comment Didon le retint auprès d’elle, pour son malheur  
sa ruine, puisqu’elîe accomplit ce geste extraordinaire : se  
amour pour lui. Et l’on voyait comment Enée s’en alla et  
: Lombardie.

: dernier panneau étaient représentés Amour et les siens.  
que i’on voyait les arbres ee íleurs et aussi les oiseaux qui,  
atin du mois de mai, chantaient d’une voìx bien audible. Là  
, . ;mblée toute la joie, là était représenté ie dieu Amour, très  
joii e; t'ès bien fait ;

Onques riens ne fu mius ovree :  
Une saiete barbelee  
Eí .1. arçont tient en sa main  
Dont il traít au soir et au main  
Á ciaus qui ne sunt a s’acorde.

De vermeille soíe est ia corde  
De l’arc que je si vous devis,  
D’une part de i’arc, ce m’est vìs,  
Siet Tristans et Yseulí la Blonde,  
Et entour iaux a ia reonde  
Sont roses fresches et noveles,  
Citoles, harpes et vieles,

Saíteire, rotes, armoníes  
Et sauteles et sifonies,

Dames bien fetes et puceles,  
Courtoises, avenanz et beles,  
Chascune sert de son mesíier,

Et si ne s’en font pas proier.

Moït fu bien la cortine ovree.  
Adotic, sanz plus de demoree,  
Florïant en la nef s’en entre.

Molt souspire del cuer de ventre  
Morgaìn quant ele aier í’en vit.

A Mongibel sont desconfít  
Tuit et toutes communement.

Et la nef qui - de riens ne ment -  
S’en vait contreval ia marine,

Ne nuit ne jor onques ne fine,

Au matinet quant Faube crieve,  
Fìorïant en estant se lieve  
Por veoìr ie tans, sí fet bel.

Lors vit devant luì J. chastel,  
Onques si bìaus ne fu formez,

jamais on ne vit ouvrage plus parfait. II tient à la main une flèche à  
barbelures et un petit arc avec lesquels il tire matin et soir sur ceux  
qui ne s’accordent pas avec lui. La corde de ì’arc que je viens  
d’évoquer est en soie vermeille. A ce qu’il me semble, d’un côté de  
l’arc on voit assis Tristan et Yseult la Blonde ; en cercle autour d’eux  
sont disposés de fraîches roses juste écloses, des citoles, des harpes  
et des vièles, un psaltérion, des rotes, des harmonies, des sautèles et  
des chifoníes' ; on voit aussi des dames bien faites ainsi que des  
jeunes filles belles, courtoises et gracieuses : chacune se livre à son  
occupation sans se faire prier. Cette tenture était d’un très beau  
travail2.

Alors, sans plus attendre, Floriant monte dans la nef. Quand elle  
le voit partir, Morgane pousse des soupirs qui lui viennent du fond  
du cceur3. Tous les habitants de Mongibel, sans exception, sont  
attristés. Mais la nef qui - je ne mens pas - s’éloigne du rivage, ne  
suspend jamais son mouvement, ní de nuit ni de jour.

Un matin, tandis que l’aube s’éclaire, Floriant se iève pour voir le  
temps : il fait beau. II découvre alors devant lui un château ; jamais  
édifice ne fut plus plaisant. [[9]](#footnote-9)

936 Vignes et chans, forés et prez

Avoit entour a la reonde,

C’est .3. des míus assis del monde.

Sìre en estoit J. chevaiiers  
940 Qui taní esíoit cruels eí fiers

Et plains de- grant chevalerie  
Que par sa grant forseneríe  
S’estoit au roi Artus meliez  
944 Et sí avoit emprìsonnez

.XV. de ses plus haus barons  
Dont je vous nomeraí ìes nons :

Li uns ert Keus li seneschaus  
948 Et li autres Gales li C-haus

Et li tiers ert mesire Yvains  
Et li quars ot non Agravains,

Li sinquíemes ot non Lucans  
952 Qui molt ert preudons et vaiilans.

Li sìsieme ot non Sagremors  
Et li septiemes ot non Tors, [

Melians de Lis fu octemes  
956 Et Carrados Briebras novemes,

Dìs furent au Noìr Chevalier  
Et li onzieme, au mìen cuidíer,

Fu Girfiés par non apelez  
960 Et Brandalís, li biaux armez,

Fu douzieme, si com je pens,

Trezieme fu Caiogrenens  
Et Bedoiers fu quatorzìemes,

964 Dodinias ot non li quìnziemes.

Touz cíaus que je vous ai nomez  
Avoit par ses armes outrez  
Cil qui em prison ies tenoít  
968 Qui Moradas nomez estoit.

Des vignes, des champs, des forêts et des prés l’environnent : son  
emph'-cement est l’un des meilleurs au monde. En était le maître un  
chevaiisr qui était si cruel, si orgueiileux et si redoutable dans les  
cornbats que, dans sa grande frénésie, il avait entrepris une guerre  
contre le roi Arthur, faisant prisonniers quinze de ses plus nobles  
seigneurs. Je vais vous donner leurs noms : le premier était Keu le  
sénéchal, le second Galles le Chaud, le troisième était monseigneur  
Yvain, le quatrième s’appelait Agravaín, le cinquième se nommait  
Lucain, c’était un homme valeureux et courageux ; le sixième  
s’appeìait Sagremor et le septième Tor ; Mélian de Lis était le  
huitième, Caradoc Briebras le neuvième et, avec le Noir Chevalier,  
cela faisaít dix ; à ce que je crois, le onzième s’appelaìt Girflet, et  
Brandalis aux belles armes, selon moi, était le douzíème ; le  
treizièuie était Calogrenant, le quatorzième Béduier, et íe quinzième  
s’appeíait Dodinel1. Tous les chevaliers que je viens de vous  
nommcr avaient été vaíncus au combat par celui qui les gardait  
emprisonnés et qui avait pour nom Moradas.

Ages and Renaissance, Oxford, Oxford University Press, 1976. Pour des  
témoignages iconographiques, en général postérieurs à notre texte, Edmund A.  
B0WLI3, La Pratique musicale au Moyen Age, Paris, Minkoff & Lattès, 1983.

1. |p. 57] De telies descriptions sont traditionnelles depuis le Roman de Thèbes,  
   raivre dans laquelle figure une tente « historiée » (cf. Emmanuèle BAUMGART-  
   SEa,« Peinture et écriture : la description de la tente dans ies romans antiques »,  
   Sammlung - Deutung - Wertung. Mélanges Wolfgang Spiewok, publiés par Da-  
   aielle BUSCHINGER, Université de Picardie, Centre d’Etudes Médiévales, 1988, pp.  
   3-11). La tenture de Floriant est remarquable par la variété de ses repré-  
   semations : figuration du cosmos, registre bìblique (Adam, Eve et leurs fiis),  
   héros célèbres de l’Antiquité. Mais c’est le tabieau illustrant Amour qui est  
   cataíncraent ie plus étonnant ; auprès du dieu, Tristan et Yseuit, ie couple  
   de la passion, siègent dans un décor suggérant musique, parfum et grâce.  
   Les thèmes du roman - trahison, guerre, amour - se trouvent de la sorte réunis  
   nture merveilleuse.

7] de v, 924 : graphie pour del avec amuïssement du l final.

Ces noms sont ceux de chevaliers célèbres de la Table Ronde ; on les  
e aussi bien dans les romans de Chrétien de Troyes que dans les romans  
' **to** prose. comme le Lancelot. Pour les occurrences et la liste des ceuvres, on  
pwrra consuiter les répertoires de G. D. WEST, An Index of Proper Names in  
Anìmrian Verse Romances, 1150-1300, Toronto, Toronto University Press, 1969  
of Toronto Romance Series 15) et An Index ofProper Names in Ar-  
• ■ Romances, ibid., 1978 (Uníversity of Toronto Romance Series 35).

Quant Floriant vit le chastei  
Savoir poez molt li fu bei.

La nef est cele part tomme-,

Tout droiî au port est arrivee.  
Florianz en est fors issus,

II ne fu mie esperdus,

Son escu et sa iance prent,

Puis est montez isnelement  
Sor son cheval qui tost i’emporte,  
Ensi s’en vait droít vers ia porte.  
Moradas ert assís as estres  
Ou palais a unes fenestres.

Tantost com ii le vit venant  
Si se fet armer maintenant,

Puis vient vers li plus que le pas  
Seur j. chevai et fort et cras.

Lors díst : « Vassal, ci qui t’envoie ?  
Di moi I’ochoìson de ta voie,

Viens tu paìs ou bataiile querre ?  
Dont es tu nez et de quel terre ? »  
Florant doucement li respont:

« Sire, par Dieu, ie roi del mont,

Je ne sai pas ou je fui nez  
Ne de qui je fui engenrez.

Mes j’ai esté a Mongibel  
Norris, tout droit et bien et bel  
Et si m’i a fait chevaiìer  
Morgain, mentir ne vous en quier,  
Qui suer est au bon roi Artui ;

Et si m’envoie droit a lui  
Por moi apenre et enseignier  
Comment je me pourrai aídier  
D’armes, se mestier en avoie.

Mes or me dites toutevoie  
Comment vous estes apelez.

11

Quand Floriant vit le château, soyez sûrs qu’il fut content. Sa nef  
s’est dirigée de ce côté-là pour venir s’arrêter dans ìe port même.  
Floriant a quitté l’embarcation ; sans aucune hésitatìon, il a pris son  
écu et sa lance puis il a rapidexnent enfourché son cheval, qui I’a  
aussitôi emporté. C’est ainsi qu’il s’avance droit vers la porte du  
château.

Moradas se trouvait dans une galerie de la grand-salle, assis près  
d’une fenêtre. Dès qu’il voit approcher le cavalier, il se fait immédia-  
tement armer puis, à vive allure, porté par un cheval puissant et  
robuste, ii s’avance jusqu’à lui et l’interroge : « Vassal, qui t’envoie  
ici ? Expìique-moi la raison de ton voyage : viens-tu chercher la paix  
ou le combat ? De qui es-tu ie fils et où es-tu né ? » Floriant lui  
répond aimablement1 : « Seigneur, par Dieu, le roi du monde,  
j’ignore où je suis né et qui m’a engendré, mais j’ai été élevé bien  
comme ií faut à Mongibel très précisément, et c’est là que m’a fait  
chevalier Morgane qui, je ne vous raconte pas de mensonges, est la  
sceur du bon roi Arthur. Et donc elle m’envoie tout droit chez lui,  
afìn qu’ìi m’apprenne et m’enseigne à me servir de mes armes, au  
cas où j’en aurais besoin. Mais, quoi qu’il en soit, dites-moi donc  
comment on vous appelle.

Lc n.anuscrit, au vers 989, porte Florant. C’est la seule occurreuce de cette  
. rntre près de 300 de Floriant, on serait donc tenté de la normaliser,  
®pant d’une faute de plume. Toutefois, pour notre copiste comme pour l’auíeur,  
Fbrimt est obligatoirement trisyllabique. Puisqu’on ne dispose, dans ce vers, que  
fedeux syllabes, il a sacrifié le ì. Bel exemple de Iicence médiévale à l’égard des  
propres.

- Je sui Moradas denonmez,

Fet il, se saches tu pour voir.

Je sui li chevaliers de voir  
Quí plus het Ârtu, vostre roi. »

Faìt Floriant : « Ce poise moi  
Et puis que vous tant le haez,

Je vous desfi, or vous gardez !  
Atant se sunt entr’esloingnìez ;  
Endui tenoient embraciez  
Par les enarmes ies escuz.

Lors ont des esperons feruz  
Leurs chevaux quí pas ne vont ient  
Ainz courent plus isneiement  
Qu’arondele ne puet voler.

Et cil del chastei vont ester  
Sus les creniaus et as torneles,  
Dont i avoit moit de tresbeles,

Quar la bataille veoir voelent.

**1032**

**1028**

**1024**

Et cii qui ocirre se voelent  
S’entrefierent sor les escus  
Si qu’il les ont frais et fendus.

De tei aïr s ’ entr’ encontrerent  
Q’endui a la terre volerent,

Atant resont em piez saíllis.  
Moradas fu griés et marìs  
De ce qu’ii fu verssez a terre.  
L’espee trait, sel vait requerre,

En l’elme le cuida ferir.

Mes Floriant de l’escremir  
Ne redoutoit home del mont.  
L’escu li tent encontremont  
Et cil i fierí par tel vertu  
Que qenqu’en a aconseii  
Fet devant iui cheoir a terre.

Mon nom est Moradas, c’est la vérité que je te dis là. Pour sûr, je  
suis le chevalier qui éprouve la plus forte haine pour ton roi Arthur !  
. Voilà qui me déplaît ! rétorque Floríant. Et puisque vous le haïssez  
nt que cela, je vous défte ! Prenez garde à vous ! »

Ils se sont alors écartés l’un de l’autre ; tous deux avaient I’écu  
ftxé au bras par des courroies. Puis ils ont piqué des deux, et leurs  
chevaux, qui sont íoin d’être lents, galopent plus rapidement que ne  
peut voler une hirondelle. De leur côté, les gens du château vont  
. 'installer aux créneaux et dans les tourelles - il y en avait beaucoup  
..e belles - car ils veulent voir le combat. Quant aux deux chevaliers  
qu’anime un désir meurtrìer, ils se portent un tel coup sur leurs écus  
qu’ils les défoncent et les entaillent. La violence avec laquelle ils se  
heurtent l’un à l’autre est teìle qu’ils volent tous deux à terre. Maís  
iís se remettent sur pied. D’avoir été envoyé au sol emplit Moradas  
de colère et de souffrance. II tíre son épée et attaque Floriant, pensant  
le frapper sur le heaume. Mais, en matière d’escrime, Floriant ne  
redoutait personne au monde : il élève son écu pour Pinterposer entre  
idi et Moradas. Alors celui-ci abat son arme avec une telle force sur  
ie bouclier que toute la partie atteinte tombe à terre devant lui.

IIéibsì:

ÏÏÊÊ^^^:

Ifc

WÊÊÊÊ^r-

ÏÏBÊSÊÊÊm^~ -

***MÊm***

**1040**

**1044**

**1048**

**1052**

**1056**

**1060**

**1064**

Sor le hiaume li cols desserre  
Qui molt fu durs et bien temprez.  
Nonporquant fu si estonnez  
Florianz par po n’est chetis ;

Mes il ne fu pas esperdus,

Ançoís a sachie s’espee  
Et si l’en donne tel colee  
Parmi ie hiaume contremont  
Que píerres et fìors en desront.

Li cols descent par grant vertu  
Sor le hauberc maillié menu :  
.IIIJ.C. mailles en trencha,

En l’espaule .J. poí le navra.  
Quant Moradas se sent navrez  
Par .J. petit qu’il n’est dervez.  
Molt fu dolanz et courrouciez,  
Vers lui s’en vient touz enragiez,  
Ferir le vait isnelement.

Et Floriant l’escu li tent,

Et cil i fiert par tel fierté  
Q’en .0. moitié li a coupé.

Li cols descent sor le hauberc  
Si ii a fet .1. molt let merc.

.IIJ.C. maiiles l’en a trenchié,

EI costé l’a J. poí blecié,

Se i’espee ne fust tournee  
La coiffe li eiist coupee.

Fiorianz tel cop li redonne  
Sor le hiaume que tout l’estone,  
En .IJ. moitiez li a fendu.

Li cols descent par grant vertu  
Sus la blanche coiffe gemee,

Une grant piece en a ostee  
A poi n’a l’oreilie perdue.

U'i'M) parvient[[10]](#footnote-10) jusqu’au heaume, dont le métal était dur et bien  
trempé. Floriant a beau résister, il est si abasourdi que peu s’en faut  
qu’il ne s’affale. Cependant, sans se démonter, il tire son épée et  
porte à Moradas un tel coup sur le sommet du heaume qu’il disloque  
les pierres précieuses et le décor de fleurs. Le coup, plein de  
puissance, descend jusqu’au haubert aux mailles serrées, en arrache  
quatre cents et blesse un peu Moradas à l’épaule. Quand celui-ci sent  
la blessure, il devient presque fou de rage : il ressent une grande  
douleur et une grande colère. Plein de fureur, il s’approche de  
Floriant et le frappe vivement. Mais Floriant interpose son écu, et  
l’épée s’abat dessus avec une telle violence qu’elle le fend en deux.  
Puis le coup descend jusque sur le haubert et y imprime une très  
vilaine marque : trois cents mailles sont arrachées et Floriant est un  
peu blessé au côté. Si l’épée n’avait pas tourné dans la main, elle  
aurait tranché la coiffe2. A son tour, Floriant porte à son adversaire  
un tel coup sur le heaume qu’il le lui fend en deux moitiés ; Moradas  
est tout étourdi. Le coup, plein de puissance, atteint la coiffe  
resplendissante omée de pierreries et en emporte un large morceau :  
il s’en faut de peu que Moradas ne perde une oreille.

1076

1080

1084

1088

1092

1096

1100

Mes la bone espee esmolue  
Torna defors, si vaìt glasant  
Dejouste le costé coulant,

Par desus la jambe s’en va,  
L’esperon d’or par mi trencha,

.0. piez est en terre ferue.

Bien ont l’envaïe tenue  
Endui, car bon chevalier sont.

Touz ior haubers despeciez ont,

Et lor escuz sont detrenchiez  
Et il dedens les cors plaìez.

Tant a duree la bataiile  
Que midis fu passez sanz faille.  
Mes Moradas iert plus lassez  
Et plus plaiez et plus navrez,

Trop durement l’afeblissoit  
Li sanz qui de sa plaie issoít,

Á paine se pot soustenir.

Florians le vit afoiblir,

Maintenant par les flanz i’embrace.  
Cui qu’il soit bel ne qui despiace,  
L’a desouz iuì geté a terre.

Et cìl li commence a requerre  
Merci et díst : « Ne m’oci mie,  
Quar j’ai çaiens en ma baillie  
.XV. chevaliers prisonniers  
De ciaus que li rois a plus chiers !  
Biau sire, je les vous rendrai  
Et vostre volenté ferai  
Du tout en tot entierement ! »

Et Fiorianz la foí em prent.

Atant c’iert cil levez em piez  
Qui molt ert navrez et plaiez.

Puis dist : « Síre, vous en venrez,  
Od moi huí mes herbergerez ! »

Mak la bonne épée à la lame affilée tourne vers l’extérieur, puis  
ghsse le long de la hanche et passe sur la jambe. Elle tranche  
en or et s’enfonce de deux pieds dans la terre. Les deux  
nts ont bien résisté au choc car ce sont de bons chevaliers.  
. is en pièces leurs hauberts, leurs écus sont en morceaux et

.es sont blessés dans leur chair. Le combat a duré si  
iongf.fi"'>ps qu’assurément il est plus de midi. Mais Moradas est le  
plus fati ;ué, son corps porte davantage de plaies et de blessures : le  
sanv ci-i coule de sa plaie à l’épaule l’affaiblit considérablement ;

)eine s’il peut rester debout. Floriant, le voyant faiblir,  
rétrcu'V alors à bras le corps. Que cela plaise ou non à son adversai-  
re, i! f-' jeté par terre à ses pieds.

Marados se met à implorer grâce : « Ne me tuez pas, car je  
tiens er“ tnon pouvoir, dans ce château, quinze prisonniers qui sont  
parmi 'cs chevaliers préférés du roi. Cher seigneur, je vous les  
remctra' et me soumettrai entièrement à votre volonté ! » Floriant  
accepte cet engagement. Sur ce, Moradas, qui est couvert de plaies  
et de bicssures, s’est relevé. « Seigneur, dit-il à Floriant, vous allez  
venir ascc moi, je vous offrirai aujourd’hui l’hospitalité. »

**1108**

1112

**1116**

1120

**1124**

**1128**

**1132**

**1136**

II li otroie, atant s’en vont,

Sor lor .IJ. chevaus monté sont.  
Atant jusqu’au chastel s’en vienent,  
Toutes les gens encontre vienent,  
Lor seignor voelent desarmer,

Mes il lor dist : « Laissiez ester !  
Se vous me voulez obeïr  
S’alez ce chevalier servir,

Quar n’a si bon en tout le monde  
Tant com iì dure a la roonde.  
Certes, je ne cuidoie mie  
Que nus hons par chevalerie  
Me poïst vaìncre, or ai trové  
Meillor de moi, bien l’ai prové ! »  
Atant Fîoriant desarmerent  
Et ses plaies li estenchierent,

Puis ont lor seignor desarmé,

Bien li ont sa plaíe bendé.

Aíant Moradas commanda  
Que maíntenant venissent Ia  
Li chevaíier qu’il avoit pris  
Et il furent tantost fors mis.  
Moradas lor a dist : « Seignor,

Foi que je doi le Sauveor,

Vous en irez quant vos vorrez,

Car trestouz vous a delivrez  
Cist chevaliers que je molt pris  
Qui par ses armes m’a conquis.  
Faire m’estuet sa volenté. »

Et li queu orent atourné  
Le mengíer, et les connoistables  
Avoíent ja mise les tables,

Si se sont au souper assis.

Assez orent, ce m’est avis,

Char de buef grace et venoison,

Floriant est d’accord, ils partent donc sur leurs deux chevaux.

Lorsqu’ils arrivent au château, tous les habitants s’approchent,  
désireux de désarmer leur seigneur. Mais il s’exclame : « Laissez  
donc i Si vous voulez me contenter, allez plutôt vous occuper de ce  
chevalier, car il n’y en a pas d’aussi valeureux dans le monde entier,  
aussi vaste soit-il. Assurément, je n’imaginais pas qu’aucun homme  
pût me vaincre au combat. J’ai maintenant trouvé meilleur que moi :  
j’en ai bien fait l’expérience ! »‘ Ils désarment alors Floriant puis  
étanchent ses blessures. Ensuite, ils ont désarmé leur seigneur et ont  
soigneusement bandé sa plaie. Moradas ordonne alors que l’on fasse  
venir sur le champ les chevaliers qu’il avait capturés. Ils sont aussitôt  
libérés. « Seigneurs, leur dit Moradas, par la foi que je dois au  
Sauveur, vous partirez quand vous voudrez, car vous avez tous été  
délivrés par ce chevalier que j’estime beaucoup, et qui m’a vaincu au  
combat. II me faut2 donc me soumettre à sa volonté. »  
pc : .ir côté, les cuisiniers avaient préparé le repas, et les  
connétables avaient déjà dressé les tables. Alors, ils se sont installés  
pour souper. A mon avis, ils ont eu à satiété de la viande de bceuf  
gras, du gibier, [[11]](#footnote-11)

Gelinnes crasses et poisson,

Bon vin orent a lor plaisir.

1144

Quant ont soupé, si vont gesir.

Le matinet, au poìnt du jor,

Floriant, qui de lonc sejor  
N’avoit cure, lors s’est levez,

1148

Si a les prisoniers mandez.

« Seignor, fet ìl, vous en irois  
Au roi sel me saíuerois.

1152

Moradas avec vous ira  
Et en sa prison se metra. »

Et cil dient : « Nos le ferons,

Mes encore pas ne savons  
Comment vous estes apelez.

1156

- Seignor, fet il, je sui nomez  
Li Chevaliers qui la nef maine.

1160

Que Dex vous gart trestous de paine »,  
Fet il. Atant s’en est tournez  
Si com i vint, trestous armez,

Et fu montez sor son cheval.

1164

Vers Sa marine contreval  
S’en vait ou sa nef l’atendoìt  
Quì onques mute ne s’estoit  
Du lieu ou il laissie l’ot.

Quant il la vit, grant joie en ot,

Ens entre et son cheval i met.

1168

Et la nef maintenant se met  
Parmì la mer grant aleiire.

Mes Moradas ne s’aseûre,

Ançoís a fait maintenant fere  
De robes jusqu’a .xvi. pere,

Toutes d’un drap d’une color.

des poules dodues et du poisson ; ils ont bu du bon vin autant qu’il  
leur a plu. Après le souper, ils sont allés se coucher.

—:tit matin, dès le point du jour, Floriant, qui ne voulait pas  
pro'.oiu-cr son repos, s’est levé et a fait venir les prisonniers.  
« Sei urs, leur dit-il, vous allez rejoindre le roi et vous le saluerez  
de ;na part. Moradas partira avec vous et se livrera au roi comme  
priso.irecr. - Nous sommes d’accord, répondent-iis. Toutefois, nous  
ienorons encore comment on vous appelie. - Seigneurs, on m’appelle  
valier qui voyage avec sa nef ». Que Dieu vous mette tous  
les souffrances ! »

Fbrh.nt repart alors comme il était venu, tout armé et à cheval. II  
descená vers le rivage, là où sa nef l’attendait : elle n’avait à aucun  
mome:-’- bougé de l’endroit où il l’avait laissée. Quand il i’aperçoit,  
i! est très heureux ; il monte à bord et embarque son cheval. Aussitôt,  
la neí' s’élance sur la mer à vive ailure.

Qraii' à Moradas, il ne perd pas son temps. Au contraire, il fait  
immédia tement confectionner jusqu’à seize robes d’une seule couleur,  
touies Jans le même tissu.

**1176**

**1180**

**1184**

**1188**

**1192**

**1196**

1200

« Eníendez moi, fet il, seignor,

As prisoniers. Vous vestirez  
Ses robes que vous ci veez,

Je meïsmes une em penrai  
Et aveques vous m’en irai. »

Lors se vestent sanz plus atendre.

.XVI. palefrois a feí prendre  
Moradas, les fist sus monter ;

II meïsmes sans demorer  
Monta sor l’un grant aleíire.

Atant s’en vont lor ambleure  
Vers Carradigant trestout droit  
Ou lí rois cort tenir devoit.

Ce fu droit a l’Asenscion  
Que roi Artus et si baron  
A Carradigant cort tenoient.

Mes tuit desconforté estoient  
Du roi qui molt estoit pensis.

Mesire Gauvain, ce m’est vis,

L’en apela, si comm’orrez

Se vous entendre me voulez : [Uaj

« Biau sire, fet il, qu’avez vous ?

Par Dieu vos pri, dites le nous !

~ Certes, biaus niez, jel vous dirai,

Que ja ne vous en mentirai,

Puisque demandé le m’avez :

Voirs est, de verté le savez,

Que Moradas tient em prison  
.XV. de ceuls de ma maison  
Que j’amoie molt finement :

S’en est mes cuers en tel torment  
Que je ne sai que devenir.

- Sire, il vous en covient sousfrir  
Trestout au míus que vous porrez. »

« Ecoutez-moi, seigneurs, dit-il aux prisonniers, vous allez revêtir les  
robes que voici. Moi-même je mettrai l’une d’elles et je partirai avec  
vous. » Ils s’habillent alors sans plus attendre, et Moradas, qui a fait  
amener seize palefrois, demande aux chevaliers de se mettre en selle.  
Lui-même, sans íarder davantage, enfourche rapidement sa monture.  
puis, en marchant à l’amble, ils partent tout droit vers Cardigan où  
le roi devait réunir sa cour.

A l’Ascension exactement, le roi Arthur et ses barons étaient  
réunis en cour plénière à Cardigan. Mais ils étaient tous désemparés  
à cause du roi qui restait plongé dans ses pensées. Monseigneur  
Gauvain, à ce qu’il me semble, lui demanda de s’expliquer : vous  
allez entendre comment il s’y prit, si vous voulez bien m’écouter.  
« Cher seigneur, demande Gauvain, qu’avez-vous ? Au nom de Dieu,  
je vous prie de nous le dire ! - Bon, mon cher neveu, je vais vous  
répondre sans mentir puisque vous m’interrogez. II est vrai - vous le  
nj-.c.' avec certitude - que Moradas tient emprisonnés quinze  
chevaliers de ma maison, que j’aimais profondément. Mon cceur en  
re>'c:ii un tel tourment que je ne sais ce que je vais devenir1. - Sire,  
vous devez supporter tout cela du mieux que vous pourrez. »

souffrance que provoque chez le roi l’absence d’un ou de plusieurs de  
■ ilìers est un motif récurrent de la littérature arthurienne en vers ou en

prose.

1208 Atant s’est Gauvains retornez

Vers la forest grant et pleniere  
Et voit venìr par la charriere  
Bien jusqu’a .xvi. chevalier.

1212 N’i a celui qui ait destrier,

Ains chevauchoient palefroís,

Ains meillor n’ot ne quens ne rois.

Molt estoient de riche atour :

1216 Tuít estoient d’une coulour

Vestu, ensi com íl me samble.

Vers Carradigant tuit ensamble  
S’en venoient îe chemin droit.

1220 Quant mesire Gauvains les voit,

Si les a son oncle moustrez :

« Sire, fet il, or esgardez !

Quex gens sont ce que je voi la ?

1224 II me samble qu’il vienent ça, [iiíj

Mes molt par sont bien atourné. »

Atant sunt en la vile entré,

Moradas et si compaígnon.

1228 Droit devant le mestre donjon

Sont descendu tot maintenant.

Moradas qui aloit devant  
S’agenoilla devant le roí :

1232 « Sire, fet il, entendez moi,

Je me met en vostre mercí  
Et si vous rent ces prisons ci,

Quar J. chevalier m’a conquis,

1236 De par lui m’estuet rendre pris

A vous, que nel puis amender.

Et qui me vorroit demander  
Se je sai comment il a non,

1240 Je li respondroie que non,

Mes une nef avec li maine.

■it alors que Gauvain se toume du côté où s’étend une vaste  
forêí. Là, il voit s’avancer sur la route jusqu’à seize chevaliers.  
Aucun ne monte de destrier, mais ils chevauchent des palefrois :  
jamais comte ni roi n’en eut de meilleur. Ils avaient de très riches  
équipcments, leurs vêtements, à ce qu’il me semble, étaient tous de  
la méne couleur. IIs avançaíent tous ensemble vers Cardigan par le  
chernin direct. Quand monseigneur Gauvain les voit, il les montre à  
son oncle : « Sire, regardez donc ! Quelle sorte de gens vois-je là-  
bas ? II me semble qu’ils viennent ici. Mais qu’ils sont bíen  
habiilcs ! »

Moradas et ses compagnons sont maintenant entrés dans la ville et  
ìls ont tout de suite mis pied à terre devant le donjon principal.  
Moradas, qui marchait devant, s’agenouille devant le roi et lui dit :  
«Ecoutez-moi, je me mets à votre merci et vous restitue ces  
prisonniers, car un chevalier m’a vaincu et, selon sa volonté, je dois  
me constituer votre prisonnier : je n’y peux rien changer. Et si  
quelqu’un voulait me demander si je connais son nom, je lui  
répondrais que non, mais qu’il voyage avec une nef.

1244

1248

1252

1256

1260

1264

1268

- Moradas, Dex le gart de paine  
Et si li doinst joie et santé,

Quar molt m’a bien servi a gré !  
Et, certes, ce ne fust pour lui  
Je vous etisse fet anui,

Mes ja nul mal ne vous ferai,  
Pour s’amor vous en quiterai. »  
Lors s’est li roís em piez levez,  
S’a les chevaliers acolez  
Qui revenu sont de prison.

Grant joie en font tuit li baron.  
Mes d’euls atant vous laisserai,  
De Floriant vous conterai  
Qui parmí Ia mer s’achemine.

Ce fu J. petit devant prime  
Que li solaux estoit levez ;

Lors s’est Floriant regardez,

Si a une clarté choisie,

Et quant il l’ot bien aprochie  
Si vit que c’iert une citez,

Mes onques hons de mere nez  
Ne vit si bele, a mon avis :

Li mur erent de marbre bis,

Vert et vermeil, jaunes et blans,  
Haus estoient et lons et grans,  
.IIJ.C. toumeles i avoit  
Dont la menors molt grans estoit.  
Molt sont ovrees richement  
Et bien couvertes soustilment:  
Desus chascune ot .J. pomel  
De fin or ouvré a neel  
Qui plus reluist la matinee  
Que ne fet fornaise embrasee.

- Moradas, que Dieu le mette à l’abri des souffrances et lui donne  
joie et santé, car il m’a vraiment servi selon mon gré ! Et, assuré-  
ment, si le désir de l’honorer ne me retenait, je vous aurais mis à  
mal. mais, dorénavant, je ne vous causerai aucun désagrément : par  
amour pour lui, je vous tiens quitte. » Alors, le roi s’est levé et il a  
donné l’accolade aux chevaliers libérés de prison. Tous les seigneurs  
manifestent une grande joie. Mais je vais maintenant les laisser pour  
vous parler de Floriant qui fait route sur la mer.

II ctait presque six heures du matin, et le soleil s’était levé, lorsque  
Floriant, qui observait la mer, aperçut une clarté. Quand sa nef s’en  
fut suffisamment rapprochée, il vit que c’était une ville, mais, à mon  
avis, aucun homme né d’une femme n’en a jamais vu d’aussi belle.  
Ses remparts étaient de marbre gris, vert, rouge, jaune et blanc ; ils  
étaient hauts, étendus et imposants, flanqués de trois cents tourelles  
dont la plus petite était très haute. Elles étaient décorées somptueuse-  
ment eî couvertes avec art. Chacune portait à son sommet une petite  
boule en or pur, incrustée d’émail noir, qui brillait davantage, dans  
l'air matinal, qu’une fournaise ardente.

La nef s’en vait droít cele part  
1276 Et Floriant, quì molt est tart

Qu’il puìst en îa cité entrer  
Pour les richeces esgarder.

La nef est au port arrivee  
1280 Et Florians, sanz demoree,

S’en ist et son cheval traít fors,  
Sus est montez, si s’en vait lors  
Parmi la porte en la cité.

1284 Lors a devant lui regardé

Vit ìes rues îarges et beles,  
Moustiers, eglises et chapeles  
I avoit de maintes manieres.

1288 Les meson sont grans et plenìeres,

Bien fetes et bones et ríches.

Cil ne fu pas aver ne chìches  
Qui ia vile premiers fonda !

1292 Fiorianz vìt et regarda :

Molt voit et dames et puceles  
Courtoìses, avenanz et beles,

Par devant lor huis se seoient,

1296 De maintes manieres ovroient :

Les unes faisoient bliaux,

Les autres quotes et mantiaux,

Les auíres oevrent aumoníeres  
1300 Et les autres çaìntures chieres,

Les autres dras de soie ordissent  
Et les autres les font et tissent.  
Floríant les a trespassees,

1304 Mes avant les a saluee.

Vers le palais s’en vait tot droit  
Qui de trop grant biauté estoit :  
Onques si riches ne fu fais,

1308 Ne n’iert, ne ne sera jamais.

La nef file droit dans cette direction, portant un Floriant impatient de  
pénétrer dans la vílle et d’en examiner les richesses.

La nef est parvenue au port et Floriant, sans pius attendre, descend  
à terre et fait sortir son cheval. II se met en selle et se dirige ensuite  
vers la porte de la cité, qu’il franchit. II regarde alors devant lui et  
voit de belles rues larges ainsi que toutes sortes de moutiers, d’égiises  
et de chapelles. Les maisons sont hautes et vastes, bien bâties,  
plaisantes et cossues. Celui qui fonda cette ville n’était ni avare ni  
chiche ! Foriant est tout yeux ; il voit maintes dames et jeunes filles,  
courtoises, gracieuses et belles. Assises devant leurs portes, elles  
s’occupent à des ouvrages divers : les unes confectionnent des  
tuniques, les autres des cottes et des manteaux, d’autres fabriquent  
des aumonières et d’autres encore des ceintures de prix. II y en a qui  
monienï la trame de draps en soie, et d’autres qui les confectìonnent  
en Ies tissant.

Floriant est passé devant elles, non sans les avoir saluées1. II  
marcne droit vers le palais, qui est de très grande beauté : jamais on  
n’en construìsit ni on n’en construira d’aussi magnifique.

saluee au vers 1304 est une graphie pour saluees.

1312

1316

1320

1324

1328

1332

1336

Li piler sunt d’argent massis,

Et a fin or entailleïs ;

I erent ovrees les maisieres,  
Aornees de bonnes pieres.

Les fenestres sunt d’ybenus  
Dont il i avoit .M. ou plus.

Floriant descent du cheval.

Atant avalent contreval  
Du palés .IIIJ. damoiseles,  
Courtoises, avenans et beles.

Li une en a son cheval pris,

Si l’a en une estabie mis.

Les autres .IJ. l’ont desarmé,

La quarte li a asfublé  
J. mantel d’ecarlate fine  
Qui jusqu’a terre li traïnne.

Atant el palais l’enmena,

Plus de .M. dames i trova.

Floriant les a saluees,

Encontre lui se sont levees.

La roïnne delés le prent  
Par la main debonerement,

Puis li dist : « Sire, bien veigniez !  
Je vos pri que vous me disiez  
Comment vous estes apelez.

- Je sui li Chevaliers nonmez  
Qui la nef maine aveques lui.

Que Dex vous desfende d’anui ! »  
Atant desus .J. lit s’asistrent  
Et entr’aus .IJ. a parler pristrent.  
Floriant premiers l’apela :

« Dame, fet il, entendez ça.

S’il ne vous devoit anuier,

Je vous voldroie molt proier

Les piliers sont en argent massif et incrustés d’or fin ; les murs sont  
ouvragés, ornés de pierres régulières, les fenêtres d’ébène sont au  
nombre de mille, voire davantage.

Floriant met pied à terre. Aussitôt, quatre belles demoiselles,  
eracieuses et courtoises, sortent du palais et descendent jusqu’à lui.  
L’unc emmène son cheval qu’elle installe dans une écurie, deux  
autres ôtent au jeune homme ses armes, et la quatrième lui met sur  
les épauìes un manteau de drap fin dont les pans balaient le sol ; elle  
le conduit ensuite dans la grand-salle, où il trouve plus de mille  
dames. II les salue, et elles se lèvent en son honneur. La reine l’attire  
auprès d’elle, le prend doucement par la main et lui dit : « Seigneur,  
soyez le bienvenu ! S’il vous plaît, dites-moi comment on vous  
appelle. - On me nomme « le Chevalier qui voyage avec sa nef ».  
Que Dieu vous préserve de tout désagrément ! » Puis ils s’assoient  
sur un lit et entament une conversation. Floriant, le premier, s’adresse  
à la reine : « Dame, dit-il, écoutez-moi. A moins que cela ne vous  
déplaise, je vous prie instamment de me dire,

1344

1348

1352

1356

1360

1364

1368

Par amors et par grant franchíse  
En guerredon eí por servise  
Comment vous estes apeiee  
Et ceste ciíez est noumee.

* Sire, j’aì noti Álemandine,

Si suí de ceste ille roïnne  
C’on apele as Pueeles Beles.

* Certes il en í a des beies,

Fet Floriant, bìen ie vous di,

En ma vie onques tant n’en vi.

* Sire, fet ele, or m’entendez,

Je vous dirai, se vous voíez  
Com ceste viie est apelee :

La Blanche Cité est nom.mee, »  
Atant furent les tabíes rníses,

Si se sunt au souper assisses  
Toutes les dames, ce m’est vis.  
Atant est Floriant assis  
Lez ia ro'mne, ce me samble.  
Enír’aus .u. mengierent ensambíe.  
Aprés mengíer sont sus îevees.

Lors a la roïne apelees  
.HíJ. courtoises damoiseles  
Des mìus vaillanz et des plus beles.  
« Quar me fetes, fet eîe, J. lit  
Ou dormij' puist, par grant delit,

Cìs chevaiiers qui siet lez irsoi.

* Dame, se Dex nos gart d’anoì,  
  Nous le feronmes volentiers ! »

Et ía roïime, endementìers

Que les puceies font le lit,

A fet venir, par grant delit,

Oublees et chanebutiaus

iié et grande bonté, queî est votre nom et comment cette ville  
ne ; faites-moí cette extrême faveur. - Seigneur, mon nom est  
dine et je suis la reine de cette île, que I’on appelle l’île des  
Bcil'C' Fucelles. - Certes, les belles n’y manquent pas i Je vous  
]ue jamais de ma vie je n’en avais autant vu. - Seigneur,  
le, écoutez-moí. Sí vous le souhaitez, je vous apprendrai le  
rR.ro dc cette ville : on l’appelle la Blanche Cité. »

on dresse les tables et toutes les dames, à ce que je pense,  
assises pour manger. Maintenant, à ce qu’ìl me semble,  
Floria.'t est assis près de la reíne, et ils mangent tous deux ensemble.  
Aorè:: repas, les dames se sont levées ; la reine, alors, appelle

quaíre demoiselles courtoises, qu’elíe choisit parmi les plus nobles et  
]es p!us belles. « Allez donc préparer, à l’intention de ce chevalier  
assis p.'òs de moi, un lit dans lequel il pourra dormir tout à son aise.  
- Par Dieu, ma dame, nous le ferons volontiers ! » Pendant que les  
demoi'-ciles préparent le lìt, la reíne faít apporter, pour couronner le  
- 5 gaufres et des gâteaux[[12]](#footnote-12),

1376

1380

1384

1388

1392

1396

1400

1404

3408

Et bons fors vìns, viés et noviaus,

Et nois mugaites en la fin  
Et gigiembras alixandrin.

Grant piece ilueques demorerent  
Et puis aprés couchier alerent  
Dusqu’au demain qu’ii ajoma.

Floriant par matin leva,

Mes la roïne iert ja levee  
Qui jusqu’a iui s’en est alee.

Si li dist : « Dex vous doint bon jor ! »

Atant l’armerent sanz sejor,

Quar bien en sorent la maistrie.

Atant a Fiorians oïe

Une vois si espoventable

Quí trop bien samble de deable.

Ainc mes n’oï si doulereuse,

Si fiere ne sí merveilleuse.

Adonc la roïnne en apele :

« Dites moi, fet ii, dame bele,

Icele vois que j’ai oïe,

Dont vient ele ? ne ceiez mie !

- Certes, sire, jel vous dirai,

Ne ja ne vous en mentirai  
Puisque demandé le m’avez.

Cele vois que oïe avez,

Certe, c’est d’une beste fiere,

Et de la plus pute maniere  
Qui soit tant com li mondes dure  
Qui chascun jor tot a droìture  
Vient devant ceste porte ester.

Nus n’en puet issir ne entrer  
Devant c’on li ait fet saisine  
D’une jovenete meschinne.

de bons vins capiteux, vieux et nouveaux, et pour finir, des noix  
muscades et du gingembre d’Alexandrie. Ils restent longtemps à table  
puis, ensuite, vont se coucher jusqu’à ì’aube du lendemain.

Floriant se lève de bon matin, mais la reine est déjà debout. Elle  
vient près de lui et lui dit : « Que Dieu vous donne une agréable  
journée ! » On l’arme ensuite avec célérité : les demoiselles s’y  
connaissent en ce domaine. Floriant entend alors une voix si  
effroyable qu’elle semble vraiment provenir d’un diable. Jamais il  
n’en a entendu qui soit si pleine de souffrance, si féroce et si  
stupéfíante. Floriant interpelle aussitôt la reine : « Dites-moi, chère  
dame, cette voix que je viens d’entendre, d’où provient-elle ? Ne me  
le cachez pas ! - Certes, seigneur, je vais vous répondre très  
franchement, puisque vous me le demandez. La voix que vous venez  
d'entendre est véritablement celle d’une bête féroce de la plus sale  
espèce qui puisse exister sur toute l’étendue de la terre. Chaque jour,  
elle vient directement s’installer devant cette porte, et personne ne  
peut ni sortir ni entrer tant qu’on ne lui a pas remis une toute jeune  
fille.

1412

1416

1420

1424

1428

1432

1436

1440

1444

Et quant ele li est livree,

Si l’a maintenant devouree,

En mains d’ore c’on avroit díte  
Une patrenostre petite. »

Florians la roïnne entent,

Molt grant pitiez au cuer l’en prent.  
« Dame, fet il, ne me gabez,

Mes dites moi, se vous savez,

Se nus occirre la pourroit  
Qui a lui se combateroit.

* Certes, biaus dous sire, ne sai,  
  Mes ja s’en sunt mis en l’essai  
  Plus de .XX. chevalìers prouvez.

Si les a trestouz devourez.

* Dame, fet il, n’aiez freor,

Que, par Ihesu le Sauveor,  
Maintenant la fors m’en íraì  
Et a lui me combaterai.

* Sire, fet ele, non ferez  
  Et a li ne vous combatrez,

Quar se seroit trop grant damage,  
Quar trop estes de jone aage,

Si seriez maìntenant mors,

Petit i vauroit vostre esfors.

* Se verrez vous, fet il, ancui,

Quar combatre m’irai a lui ! »  
Atant depart de la roïnne,

Droit vers la porte s’achemìne,

Tot a pié, l’espee el poing destre  
Et l’escu tient a la senestre.

Adonc a la porte passee

Si a la beste regardee  
Qui molt estoit de fiere geste.

J. ors resambloit de la teste,  
lex ot rouges et enfossez,

Si com ce fust feus embrasez.

Et c,í.'".nc on lui en a livré une, elle la dévore sur-le-champ, en moins  
de :emps qu’il n’en faut pour réciter un petít Paíer Noster. » En  
entenáant ces mots, Floriant est saisi d’un profond sentiment de pitié.  
« Luunc dit-il, ne vous jouez pas de moi, mais si vous le savez,  
diies-au.i s’i! serait possible de tuer cette bête en la combattant. - En  
vérité. :non cher seigneur, je l’ignore, mais déjà plus de vingt  
cheva'iors aguerris ont tenté l’épreuve, et ia bête les a tous dévorés.  
- Dame. reprend Floriant, laissez toute crainte car, par Jésus Notre  
Sauvei'1'. je vais tout de suite me rendre là dehors et je l’affronterai.

seigneur, vous ne l’affronterez pas, car ce serait trop  
domrnr.geable ! Vous êtes très jeune, en effet, et vous seriez vite  
itre effort ne servirait pas à grand chose. - C’est ce que vous  
alìez \oir à l’instant, car je vais l’affronter ! »

FiorVrrt quitte alors la reine et se dirige droit vers ia porte. II est  
à pied, i - tient son épée dans la main droite et son écu dans la main  
gauehe. 0 a maintenant passé la porte. Ii observe la bête, qui est  
.. . 'oce espèce. Sa tête ressemble à celle d’un ours. ielle a les  
yeux e.'u'oncés et rouges comme des braises,

1448

1452

1456

1460

1464

1468

1472

.0. comes ens el front avoit  
Dont la menors molt grans estoit.  
Oreiiles ot grans et velues,

Grans piez et les ongles agiies  
Autreteles com uns lyons ;

Autel coe com uns dragons  
Et tel le cors com uns chevaux.  
Molt par fu fiers et desloíaux  
La beste que je vous devis.  
Pellicans a non, ce m’est vis.  
Quant la beste voit Floriant,

Vers li s’en vint tot maintenant  
Mengier le cuide et trangloutir.  
Quant Florìant la vit venir  
S’espee lìeve contremont,

Ferir la vait el chief amont  
De quanque il pot ramener,

Mes ne li pot pas entamer  
La pel qui tant par estoít dure.

Li pellicans ne s’asseùre  
Quant ot sentie la colee :

Ses .IJ. poes li a ruee,

Dedens son escu li embat,

Par poi a terre ne l’abat.

Florians l’espee relieve  
Si l’en refiert, mes poì li grieve  
Quar nel puet plaier ne navrer.

Li pellicans sanz demortï  
Li a en son escu lancies  
Ses .JJ. poes et si fichies  
Que de son col li fist voler.

En Floriant n’ot qu’aïrer  
Quant son escu vit a la terre :

elle porte deux cornes plantées sur le front - même la plus petite des  
deux est énorme. Elle a de grandes oreilles velues, de grosses pattes  
et des grîffes acérées comme celles d’un lion. Sa queue est pareiile  
à celle d’ún dragon, et son corps est sembiable à celui d’un cheval.  
La bête dont je vous parle est extrêmement féroce et perfide. A ce  
que je crois, son nom est « Pellican »'.

Lorsque la bête aperçoit Floriant, elle s’approche aussitôt de lui,  
pensant le dévorer et I’avaler vîte fait. Quand Floriant la voit arriver,  
il brandit son épée et l’abat de toutes ses forces sur la tête de la bête,  
mais il ne peut entamer la peau, qui est extrêmement dure. Le  
pellican, en sentant le coup sur son échine, ne tergiverse pas. II  
s’élance sur Floriant, les deux pattes en avant, et enfonce ses griffes  
dans l’écu qu’il parvient presque à arracher au cou du chevalier.  
Floriant brandit à nouveau son épée et frappe la bête une deuxíème  
fois, mais il ne lui fait pas grand mal car il ne peut lui infliger ni  
blessure ni plaie. Sans attendre, le pellican a lancé ses deux pattes sur  
l’écu, et il y a si bien planté ses griffes qu’il le fait voler au sol. La  
colère envahit Floriant quand il voit son bouclier à terre. [[13]](#footnote-13)

De Fespee le vait requerre,

1480

Parmi les flanz tele lì done  
Que toute la terre en resone  
Mes ne Fa navré ne plaié,

Dont fu Florìant esmaié.

1484

Atant li pellicans lí vient  
Qui la gueule baee tíent.

Florians a levé l’espee,

Dedens le cors li a boutee,

Le cuer en .IJ. moitiés li fent.

1488

Li peliicans braít et s’estent,

Quí ia mors destraint et mestroie.

Se Iors ot Floriant grant joie  
Ne le fet mie a demander.

1492

Adonc s’en commence a aler  
Vers la cité le petit pas

Quar molt estoit et chaus et las. [Ucj

1496

Lors a la roïnne encontree  
Qui li ert a Fencontre alee.

Si lí dist debonnairement :

1500

« Sire, li rois du firmament  
Vous gart et doinst joíe et leesce  
Et vous desfende de trístece  
Quar bien nous avez secourue.

Certes, de la vostre venue  
Avïons nos molt grant mestier.

1504

Or vous covient sanz delaier  
Que vous a fame me prenez :

Huí en cest jor gaaingnié avez  
Molt plus que dire ne porroie.

- Douce dame, se Dex me voie,

Fet Floriant, bien vous en croi,

)ée, il revient à l’attaque et porte à la bête un coup si violent  
au i’iane que toute la contrée en retentit. Mais il ne lui a fait ni  
li plaie, ce qui le contrarie fort. Alors le pellican s’approche  
de !úi. 'í' gueule béante. Floriant brandit son épée et la lui plonge  
dans -e corps, lui fendant le coeur en deux moitiés. Le pellican crie  
eî ;,e ■ iróit1 dans l’agonie, oppressé par la mort qui s’empare de lui.  
Si aio's a joie de Floriant est grande, il est inutile de le demander.

let en route vers la ville en marchant lentement, car il a très  
chauG et il est épuisé. En chemin, il retrouve la reine, venue à sa  
. . ; elle lui dit aimablement : « Seigneur, que le roi du

firmament vous protège, vous accorde joie et allégresse, et vous  
déí’er.dc contre toute tristesse, car vous nous avez bien secourues.  
Certes, ',ous avions grand besoin de votre venue. Maintenant, il faut  
que, saus attendre, vous m’épousiez. En ce jour, vous avez gagné  
, plus que je ne saurais le dire. - Douce dame, Dieu m’en  
est témom, je vous crois.

r estenîy. 1488 : littéralement, le pellicati s’étire dans l’agonie.

**1512**

**1516**

**1520**

**1524**

**1528**

*1532*

**1536**

Mes bien vous dì en bone foi  
Que nul jor fame ne prendrai  
De si a donc que je savrai  
Comment mes peres fu nomez.  
Mes se por moi fere voulez  
Chose qui soit a mon talent,

Au roi Artu sanz maltalent  
Vous en irez la droite voie,

Si direz je vous i envoíe. »

La roïnne ensi li creante  
Mes molt est marrie et dolante  
De ce qu’ìl ne la veut avoir.

Et Floriant par estouvoir  
A fet enseler son cheval,

Sus monte et s’en vait contreval  
Vers la mer ou sa nef estoit,

Qui tot droit au port l’atendoit.  
Ens entre et son cheval i met.

Et la nef maintenant se met  
Parmi ia mer comme tempeste.

Et la roïnne ne s’areste,

Ains fet son oirre apareillier,

.XX. puceies, au mìen cuidier,

En a aveques lui menees.

Atant sont en lor voie entrees  
Vers Carradigant trestot droit  
Ou li rois Artus cort tenoit.  
Seignor, ce fu a Penthecouste  
Que la roïnne sist dejouste  
Le rois Artus au mestres dois,  
Molt i ot dus, contes et rois.

Et Queus devant le roi s’en vient,  
j. bastonet en sa main tient.

Mais je /ous dis franchement que je ne me marierai jamais avant de  
sav'o;: oi el étaít le nom de mon père. Toutefois, si vous voulez faire  
pour ir.u; quelque chose qui réponde à mes désirs, vous irez de bon  
coeur íov! droit chez le roi Arthur et vous lui direz que c’est moi qui  
vous ei oie. » La reine luí promet de le faire, mais elle est très  
décue e: nès affligée qu’il ait refusé sa personne. Et Floriant, comme  
il le uoiv a fait seller son cheval. II l’enfourche et descend vers la  
meï rc.ronver sa nef qui, justement, l’attendait au port. II monte à  
boru eí embarque son cheval. Aussitôt, la nef s’élance sur la mer,  
ie qu’un tourbillon.

Qn:. ■; à la reine, elle ne perd pas de temps, mais prépare son  
voyûív:. ce que je crois, elle a emmené avec elle vingt jeunes filles.  
\t ■ it, elles cheminent droít vers Cardigan, où Ie roi Arthur tient  
sa cour. Meigneurs, c’était à la Pentecôte, et la reine était assise à côté  
du roi /' ■ thur, à la table principale. Ducs, comtes et rois étaient en  
strand noi ibre. Keu s’avança vers le roi, une baguette à la main.

« Sire, fet ii, or m’entendez,

Vostre mengier est aprestez,

Bíen poez mengier desormés,

- Keus, fet ii rois, laìssiez m’en pes  
Que ja, par Dieu, n’i mengerai  
Devant que noveles orrai  
Ou de noviele ou d’aventure  
Quex qu’eìe soìt, ou bone ou dure ! »  
Ensi lí rois a Keus parioít,

Et mesíres Gauvains estoit  
Alez esbastre a unes loges.

Et bien vous dì, jusqu’a Límoges  
Ne trovast on ne ne veïst  
PIus beles qui les i queïst.

Avec lí ert mesire Yvains  
Qui n’est a pié n’a cheval vains.  
Mesire Gauvaíns se regarde  
Et voit avaler une angarde  
La roïne et ses damoiseles  
Qui molt sunt avenanz et beles :

Molt par sunt bíen apareìllies  
Et joliement atiries :

Vestues sont de baudequins  
Si ont mantiaus forrez d’ermins  
Et I’ot chascune a son col mis  
Et chevauchoìent, ce rn’est vìs,  
Chascune .1, amblant palefroi  
Ne venoient pas a desroi  
Mes belement ior ambleure.

Mesire Gauvains a droiture  
Monseigneur Yvain en apele :

« Ne veez vous ces damoisele  
Fet il, avaler cele angarde ?

iit-il, écoutez-moi. Votre repas est prêt, vous pouvez  
con-'vs.ecer à manger. - Keu, dit le roi, laissez-moi tranquille. Au  
Dieu, il est hors de question que je mange avant d’avoir  
acp’".s -me nouvelle ou une aventure, agréable ou pénible, cela m’est  
.

> que ìe roi s’adressait ainsi à Keu, monseigneur Gauvain  
se divertir dans une galerie ; je vous assure que jusqu’à  
Limogc-,, on aurait eu beau chercher, on n’en aurait pas trouvé ni vu  
àe p'us belle. II était accompagné de monseigneur Yvain, un  
chevaiicr aussi vaillant à pied qu’à cheval. Le regard de monseigneur  
Gauoiin s’arrête sur la reine et ses demoiselles, si gracieuses et si  
beiics, c-ui descendent une colline. Elles sont fort bien équipées et  
habillécs de façon charmante : leurs vêtements sont en soie précieuse,  
et chacuue porte sur les épaules un manteau doublé d’hermine. A ce  
quc je crois, elles chevauchent toutes des palefrois qui vont l’amble  
et, loin d’avancer avec précipitation, elles gardent une allure  
pondérée. Aussitôt, monseigneur Gauvain interpelle monseigneur  
Yvain : « Voyez-vous ces demoiselles qui descendent de cette  
colline ?

otif du roi qui attend l’aventure avant de passer à table remonte à la  
Continuation du Conte du Graal. Maìs, contraìrement à la scène  
c’est alors Keu qui exige que la coutume soit respectée.

1576

Î5S0

1584

1588

1592

1596

1600

1604

Se Dex mete m’ame en sa garde,  
Je croi que nos orrons noveles  
Ne sai lequel, laides ou beles ! »  
Atant vers le palais s’en vienent  
Et main a main andui se tienent.  
Gauvains en apeia le roi :

« Sire, fet ii, entendez moi :

La fors vienent .xx. damoiseles,

Je croi que nos orrons noveles.

- Biau sire, nous les atendrons,

Or vous seez et si orrons  
Ce qu’eles vorront díre a moi. »  
Atant descent du paiefroi  
La roïnne et sa compaignie.

Ele ne fu míe esbahie,

Les degrez ou palais en monte  
Ou ierent roi et duc et conte,

Lors dist : « Dex saut et beneïe  
Le meilloT roi qui soit en vie !  
Biaus sire rois, or m’entendez,

Fet la roïnne, si orrez  
Porquoi je sui ici venue :

Par moi lí mieudres vous salue  
C’orendroit soit en tot le mont  
De trestous cíaux qui or i sont.  
Biau sìre, il est de trop grant pris  
Quar il a une beste occis,

La pius fiere et la plus dervee,

Qui onques fust d’iex regardee.  
Sire, c’est cil quì la nef maine  
Qui de trop grant biauté est plaine.  
La beste tel maniere avoit  
Que chascun jor ii couvenoit  
Avoìr une jone pucele

Par UÍeu qui protège raon âme, je croís que nous allons apprendre  
des '.o ivelles, je ne sais de quelle nature, bonnes ou mauvaises. »  
e dirìgent alors vers le palais, main dans la main, et Gauvaín  
se au roi : « Sire, écoutez-moi. Là dehors arrivent vingt  
der.io'selles ! Je crois que nous allons apprendre des nouveîìes.

cher seigneur, attendons-Ies. Asseyez-vous eí nous écouterons  
corarae il convient ce que ces personnes veulent nous dire. »  
M’untenant, ia reine et son escorte mettent pied à terre. Sans se  
déconcerter, la reine a gravi les marches de la grand-salle où se  
tiouvaient les rois, les ducs et Ies comtes. Elle parle ainsi : « Díeu  
préser-.e et bénisse le meilleur roi de ce monde ! Cher roì, écoutez-  
îjioì, ajoute la reine, et vous connaîtrez les raisons de ma venue. Par  
ma bo iche, le plus valeureux de tous ceux quì, dans le monde entier,  
sont à ccjour en vie, vous envoíe son salut. Cher roi, sa bravoure est  
immense, car íl a tué la bête la plus féroce, ia plus enragée jarnais  
contemplée par un ceil humain. Sire, c’est celui qui voyage avec sa  
nef, bquelle est d’une très grande beauté. Les mceurs de la bête  
éíaient telles qu’il fallait iui livrer chaque jour une jeune fille,

Quel qu’ele fust, ou ìaìde ou beíe.

Í636

1632

1628

**1624**

1620

1616

**1612**

Plus de .XX. chevaliers provez  
A ja la beste devourez,

Mes or l’a cis mors et vaíncue  
Cui grande proece saiue. »

Quant lì rois entent la novele  
Monseigneur Gauvain en apele :

« Biaus niés, fet il, entendez rnoì !

Si m’aïst Dex en cui je croí,

Molt est cis chevaliers vaillanz,

Mes d’une riens suí trop doíanz :

C’onques encore tie íe vi  
Et si m’a bien en gré servi.

* Sire, se veoír le voulez

Je vous dirai que vos ferez :

Faites escrìer .1. tournoi.

* Bíaus niez, fet li rois, je l’otroi ! »

Le tornoi fet Se roi huchier,

Mes de lui plus parler ne quier,

Ains vous dirai de Fiouriant  
Qui parmi ia mer vet najant,

Ce fu en mai par .1. Jundi  
Que Florians, si coin je di,

Est droit en une iile arrivez.

Ses armes prent, si est montez  
Sor son cheval qui tost l’emporte,

Atant s’en vait vers une porte  
D’un chastelet qu’il a veíi  
Qui molt ert viés et dechetì,

Mes hons ne fame n’i manoit.

.1. palais en la ville avoit  
Qui moit ert viés et decheixs,

Lì mur en estoient fendus.

Ia:d- c u belle, c’était indifférent. La bête avait déjà dévoré plus de  
rhevaliers aguerris, mais maintenant celuí dont je salue la  
prouesse l’a vaincue et tuée. »

ès avoir entendu cette nouvelle, le roi s’adresse à monseigneur  
n : « Cher neveu, écoutez-moi. Au nom de Dieu en qui je  
:e chevalier est très valeureux. Mais ce qui m’afflìge fort, c’est  
ne l’ai encore jamais vu alors qu’il m’a servi à ma satisfac-  
Sire, si vous voulez le voir, voilà comment vous agirez : vous  
roclamer un tournoíi- Cher neveu, je suis d’accord. » Le roi  
noncer un tournoi, mais je ne souhaite plus parìer de iui, je  
évoquer Floriant qui navigue sur la mer.  
stait en mai, un lundi, et Fioriant, comme je vous le dis, est  
arri'-é directement sur une île. II prend ses armes et enfourche son  
clievai qui Femporte rapidement. II avance ainsi vers la porte d’un  
îâteau qu’il a aperçu, très vieux et très délabré, où n’habitait  
ni hoir.me ni femme. Dans la ville il y avait un palais très vieux et  
très dúlabré1, dont les murs étaient fissurés.

ne s’agit pas d’un lapsus calami, oti a ici un bel exemple dn style  
formulaire de Floríant, puisque le vers 1641 reprend à l’identique la relative du  
>’ers 16.13 : Qtú molí ert viés et decheii, D’où notre traduction.

Laiens avoit .10. damoiseles

Î672

1668

1664

1660

1656

1652

1648

1644

Qui molt fussent plaisanz et beles ■ [i4d]

Se ne fust l’anuis qu’il avoíent ;

Trestoutes .!U. serors estoient.

Florians as degrez descent,

Et les puceles maíntenant  
Lí sunt a Fencontre venue.

L’ainnee d’eles le salue

Et li dist : « Sire, bien veìgniez,

Mes pri vous que vous en ailliez  
Qu’a maî port estes arrivez.

Mes se vous raler em poez  
Dex vous fera molt grant honor !

* Dame, par Dieu le Sauveor,

Fet Floriant, ne m’en irai

De si a donc que je savrai  
Pour quoi je si tost m’en iroie !

* Biaus sire chiers, se Dex me voìe,

Fet ele, je le vous dirai

Ne ja ne vous en mentiraí :

Cist chastiaus est a .IJ. jaiens  
Qui molt sont fier et fort et grans.

Trestout se païs ont destruit  
Foï en sont li home íuit,

Nostre pere ont mort en la guerre  
Qui estoit dus de ceste terre. »

Que que la pucele parloìt  
Floriant regarde, si voit  
Les jaianz qui vers lì venoient  
Quar ja aperceíi l’avoient.

Chascuns îenoít une macue ;

Et Florianz, sanz atendue,

Remonte et encontr’aus s’en vient.

Là vivaient trois demoiselles quì auraient été très agréables et très  
belles si ce n’étáîíle malheur qui les frappait1. C’étaient trois steurs.

: loriant a mis pied à terre au bas des marches, et aussitôt les  
jeunes filles sont venues à sa rencontre. L’aînée le salue et lui dit :  
« Seigneur, soyez le bienvenu. Cependant, je vous en prie, repartez,  
car vous êtes arrivé à mauvais port. Mais si vous pouvez vous en  
retourner, ce sera une immense grâce que Dieu vous fera. - Ma  
dame. par Dieu notre Sauveur, rétorque Floriant, je ne partirai pas  
d'ici avant de savoir pourquoi je devrais m’éloigner si rapidement !  
-1' , Dieu, mon cher seigneuí, je vais vous l’expliquer sans mentir :  
ce château appartient à deux géants qui sont très grands, très forts et  
très cruels. Ils ont ravagé tout ce pays si bien que tout le monde a  
fui ; et, dans cette guerre, ils ont tué notre père, qui était le duc de  
cette contrée. »

Tandis que la jeune fille parle, Floriant, qui observe l’endroit, voit  
s’approcher de lui les géants. En effet, ils l’avaient déjà aperçu !  
Tous deux portent une massue ; aussi, Floriant, sans attendre, se  
remet en selle et s’avance vers eux.

ií au vers 1645 représente probablement elles, à moins qu’il ne s’agisse d’une  
Sraphie pour i. Cf. Marchello-Nizia, Histoire ..., p. 224.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| 102 |  | FLORIANT ET FLORETE |
| 1676 | L’escu par les enarmes tient, |  |
|  | Atant a la lance brandíe | ■ |
|  | Floríant, sì ne failli mie, |  |
|  | Ains en fiert Fun parmi ie cors | L |
| 1680 | Et cil chiet a la terre mors. |  |
|  | Quant Fautre vit son frere ocis |  |
|  | Par petit n’eni'age vis, Ne set que die ne que face. | 1 |
| 1684 | Par grant iror lieve la mace,  - Or escoutez du desloiai ! - Tel cop en done le cheval Parmi le chief que mort Fabat | ,3 |
| 1688 | Et Florians chaï tout plat ;  Mes il rest tost em piés saillis, Car molt estoit amanevís,  Puís trait Fespee, sel requiert, |  |
| 1692 | Parmi le chief grant cop le fiert. Mes lí jaians ert molt apers Si s’est de son bouclier covers. |  |
|  | Nonporquant li fist il grant plaie | ; |
| 1696 | Lí sanz en contreval en raie Toute li cuevre la veue.  Li jaians lieve la maçue S’en cuide Floriant ferir, |  |
| 1700 | Mes trop savoit de Fescremír, Arrier se traìt et li cos chiet, Sor J. perron de marbre fieit Par tel vertu q’en .IJ. le ront. |  |
| 1704 | Et Florianí encontremont A levee sa bonne espee  Et sì Fen donne tel colee Sor la teste qu’íl oí chenue | m |
| 1708 | Que jusqu’es dens li est courue  L’espee, et cil est mors cheuz. |  |

it son écu par les courroies et brandit sa lance. Sans rater son  
íl frappe l’un des deux géants en pleine poitrine si bien que  
ci s’affaie à terre, mort. Quand l’autre voit que son frère a été  
'eu s’en faut qu’il n’enrage tout vif : il ne sait que dire ni que  
fair: ! Poussé par la fureur, il lève sa masse et - écoutez donc cette  
tru-' se ! - il porte un tei coup sur la tête du cheval que celui-ci  
)ule, touché à niorí, et que Floriant s’étale au sol. Cependant, il  
t touíe de suíte sur pied car il est très agile, puis il dégaine  
e et se lance à l’attaque, donnant à son adversaire un grand  
ir la tête. Mais le géant, qui était fort expérimenté, s’est  
avec son bouclier. Néanmoins, Floriant lui fait une profonde  
eïuainc d’où le sang se met à ruisseler, aveuglant complètement le  
frlui-ci brandit sa inassue, comptant frapper Floriant. Mais ce  
átait très expert en matière d’escrime : ii se recule et le coup  
s’abiiL s'jr un bloc de marbre, avec une telle violence qu’il le fend en  
deux. Alors Floriant brandit sa bonne épée et porte un tel coup sur  
henue de son adversaire que la lame descend jusqu’aux dents  
et qne :e géant tombe mort.

1712

1716

**1720**

1724

1728

**1732**

1736

Florianz n’est pas esperduz  
Ains li a la teste coupee.

Atant sanz plus de demoree  
S’en retome vers les puceles  
Qui molt sont avenanz et beles.  
Quant celes le voient venant  
Si vont encontre maintenant,  
Devant iui sont agenoillïes,

Toutes les faces ont moilíïes  
De plorer, mes c’estoit de joie :

« Biaus dous sire, se Dex me voie,  
Fait l’ainnee, a vostre talent  
Et a vostre commandement  
Noz metrons, si com vous vorrez  
Quar delivrees nous avez  
Des .if. jaians quí a grant tort  
Nos orent nostre pere mort.

De nos poés apertement  
Fere vostre commandement.

- Dame, fet il, molt grans mercís,  
Mes trestout a vostre devís  
Certes me vorrai maintenir ;

Se vous voulez o moi venir,  
Dedens ma nef vous meterai  
Et au roi Artuz vous menrai.

Se maris voulez espouser  
Certes, jel vous ferai doner. »

Celes ensi li creanterent,

Atant vers la mer s’en alerent,

En la nef entrent maintenant.

Parmì la mer s’en voní najant,  
Toute nuit d’errer ne finerent,  
Grant part de la mer trespaserent.

Floriant, impassible, lui coupe la tête, puis, sans s’attarder davantage,  
il repart auprès des jeunes filles si gracieuses et si belles.

Lorsqu’elles le voient venir, elles s’avancent aussitôt vers lui et  
s’agenouillent à ses pieds. Leurs visages sont baignés de larmes, mais  
c'est de joie qu’elles pleurent. « Par Dieu, mon cher seigneur, dit  
I'aînce, nous nous mettons entièrement à votre disposition pour faire  
ce que vous voudrez, car vous nous avez délivrées des deux géants  
qui avaient tué notre père très injustement. Vous pouvez en toute  
liberté faire ce que vous souhaitez avec nous. - Ma dame, répond  
Floriant, je vous remercie beaucoup, mais c’est moi qui veux faire  
exactement ce qui vous plaira. Si vous voulez m’accompagner, je  
vous ferai monter à bord de ma nef et vous conduirai chez le roi  
Arthur. Si vous souhaitez prendre des maris, n’en doutez pas, grâce  
à moi, vous les aurez. » Les demoiselles approuvent ces paroles.

Alors, ils partent vers le rivage et embarquent immédiatement. Ils  
voguent vers le large, voyageant toute la nuit sans interruption et  
traversant une grande partie de la mer.

1744

1748

1752

1756

1760

1764

1768

L’endemain Florianz esgarde  
Et vit sor le pui d’une engarde  
.J. chastel de trop grant biauté.  
Onques en jour de son aé  
N’avoit vetl si bien assis,

De la biauté s’est esbahis.

Quant Floriant l’a regardé  
Adonc a ceíe part toumé,

La nef par desouz le chastel  
Est arrivee et bìen et bel.

Florians et sa compaignie  
S’en ist et ne s’areste mie,

Tot droit vers le chastel s’en vont.  
Parmi la porte ens entré sont,  
Jusqu’au palais en vont tot droit  
Qui de trop grant biauté estoit.  
Atant en vírent issir fors  
J. chevalier par grant esfors :

Molt estoit richement armez

* Mes n’iert pas a cheval montez -  
  L’escu au col, l’espee el poing,

En haut lor escria de loing :

« Dant chevalier, faít il, paiez  
Le treii que vous me doíez ! »  
Quant Floriant l’a entendu,  
Belement Ii a respondu :

« Sire, fait il, dítes moi quel.  
Onques en chastel n’en ostel  
Ne paiai onques treiiage !

* Foi que je doi a mon visage,

Fet cil, vous le me paierez,

Quar les treces me laìsserez  
Des puceles qui o vous sont !

: lendemain, Floriant, qui regarde alentour, aperçoit au sommet  
d’ur.e colline un château d’une beauté extraordinaire. Jamais, de toute  
:xistence, il n’en avait vu d’aussi bien situé : tant de beauté le  
e. Dès que Floriant a repéré le château, il a mis le cap de ce côté  
’ nef est arrivée sans encombres au pied de l’édifice.

oriant et ses compagnes descendent à terre et, sans perdre un  
instr.nt, partent directement vers le château. Ils passent sous le porche  
et rnarchent droit vers la grand-salle qui était extrêmement belle. Ils  
en voient alors sortir brutalement un chevalier ; il portait des armes  
magiiifiques, mais il n’était pas à cheval. L’écu au cou et l’épée au  
poing, il leur crie de loín, d’une voix puissante : « Seigneur cheva-  
lier. payez donc le tribut que vous me devez ! » Ayant entendu ces  
mots, Floriant répond calmement au chevalier : « Seigneur, dites-moi  
de qaoi il s’agit. Jamais dans aucun château ni aucun iogis je n’ai  
.. ■ de tribut ! - Par ma tête, répond l’autre, vous allez vous en  
acquitter, car vous allez me laisser les tresses des demoiselles qui  
voua accompagnent !

1116

1780

1784

1788

1792

1796

1800

1804

- Par Díeu, le verai roi del mont,

Fet Floriant, ja nes avrez  
S’ançois ne sui mors ou outrez ! »

A cest mot traient les espees  
Si s’entredonent grans colees  
Des trenchans parmi les escuz.

Em poi d’eure les ont fenduz  
Et detrenchiés et decoupez  
Et lor hiaumes ont embarrez  
Et lor haubers ont desmaillíez  
Et aux dedens les cors plaiez.

Bien ont l’envaïe tenue,

Au plus fort d’aus .IJ. la chars sue.

Adonc li chevaliers parla :

« Vassal, fet il, traiés vous la  
Si nous reposons .J. petit,

Quar nostre cop sunt amenrit ! »

Florians ensi li otroie.

Assis se sont enmi la voie [i6aj

Pour leur alaines recovrer.

Et les puceles vont ester  
Lez Floriant, qui molt ert chaus,

Si l’esventent de lor bliaux,

Mes il en a unne apelee :

« Alez, fet il, sanz demoree  
A se chevalier que voi la  
Si l’esventez, que trop chaut a ! »

Ceîe a fait son commandement:

Au chevalier vient erraument  
Si le commence a esvanter.

Mes il li dist : « Laissiez ester,

Quar se cest service prenoie  
Et je nel vous guerredonnoie,

Honte i avroie et reprovier ;

- Par Dieu, le seul roi du monde, s’exclame Floriant, il faudra que  
je sois vaíncu ou tué pour que vous les ayez ! »

Sur ces paroles, ils tirent leurs épées et, frappant de taille, se  
portent de violents coups sur les écus. En peu de temps, ils les ont  
transpercés, disloqués et démolis, ils ont défoncé leurs heaumes, brisé  
les mailles de leurs hauberts et se sont blessés mutuellement. Dans  
j’affrontement, ils ont tenu bon. Même le plus résistant des deux est  
couvert de sueur. Alors le chevalier s’adresse à Floriant : « Vassal,  
reculez-vous, et reposons-nous un peu, car nos coups faiblissent ! »  
Floriant accepte, et ils s’assoient au milieu du chemin pour reprendre  
haicir.c.

Les jeunes filles viennent près de Floríant, qui avait très chaud, et  
l’éventent avec leurs tuniques. Mais il interpelle l’une d’entre elles :  
« Allez tout de suite auprès du chevalier qui est là, et éventez-le, car  
jl a très chaud ! » La demoiselie, obéissant à son ordre, vient  
rapidement près du chevalier et se met à l’éventer. Mais il lui dit :  
« Arrê’ez ! Car si j’acceptais vos bons offices sans rien vous offrir  
en retotir, j’encourrais honte et blâme.

Et pour ce penre ne ie quier,

Car les tresses me laisserez,

1812

Quant vous de moi departirez,

- Sire, fait ele, je ne sai,

Mes vous en serez a l’essai,

1816

Par Dieu, contre J. tel chevalier  
Qui po prise vostre dangier ! »

Atant Fioríans em piés saut :

« Dans chevaliers, se Dex me saut,

1820

Fet il, maintenant de novel  
A la bataiìle vous apel ! »

Atant est cil em piés saillíz  
Qui moìt estoit preus et hardìs,

Sí s’entrevienent derechief.

1824

Des or covìent que le meschief  
Viengne sor i’un, car grans cols fierent,  
Felonnoissemení se requìerent :

1828

Fioríanz a levé i'espee  
Et si l’en donne tel colee  
Parmi îe chíef que tout l’estonne.  
L’espee quí moit esíoit bonne  
Est sor i’espauie descendue,

1832

Mes ne s’est pas arresteiie :

Bien demi pié est ens entree  
Par poi que ne li a coupee.

1836

Quant li chevalìers sent la plaìe  
N’est merveílles se Iors s’esmaie.

Atant Florians li revient,

S’espee ens el poing destre tient.

Seur ie chief le cuida ferir,

Mes cil li commence a guenchir  
Qui i’espee avoit ja sentue.

C’esi pourquoi je préfère m’en passer. De fait, vous me laisserez vós  
trcsses quand nous nous séparerons. - Seigneur, répond-elle, je n’en  
i, mais, par Dieu, vous serez mís à l’épreuve contre un  
che'-í'.uer qui se moque bien de votre arrogance. » Floriant, alors, se  
lève bmsquement. « Seigneur chevalier, dit-il, aussi vrai que Dieu me  
protègr., je vous somme de revenir tout de suite au combat ! »  
Aussitôt, le chevalier, qui était plein de vaillance et de courage,  
s’esí rcìevé, et l’affrontement reprend. Maintenant, il faut bien que  
j'un des deux soit vaincu car ils s’infligent de violents coups et  
;nt sans pitié. Floriant brandit son épée et porte un tel coup  
sur la tête de l’autre qu’il l’étourdit complètement. L’épée, qui était  
>onne qualité, parvient à l’épaule et ne s’y arrête pas mais  
:'j ■ : d’un bon demí pied ; peu s’en faut qu’elle n’ait coupé le

bras. Oaand le chevalier sent la douleur de cette blessure, l’effroi le  
gagne. ce qui n’est pas étonnant. Alors Floriant revient à la charge,  
serraní ;.on épée dans sa main droite. II pense frapper son adversaire  
sur la fcte, mais le chevalier, qui avait goûté de i’épée, réussit à  
>' ïr-

1844

1848

1852

1856

1860

1864

1868

Li chevaliers molt s’esvertue :

Floriant par les flanz embrace  
Et ii de ses braz le relace.

Bìen ont la luite maintenue,

Chascuns d’aus forment s’esvertu,

Mes la grant plaie trop grevoit  
Au chevalier, car trop saignoit  
S’en est forment afebloiez.

Florians ne s’est atargiez  
Desouz lui l’a jeté a terre.

Et sil li commence a requerre  
Mercí molt debonairement.

Dist Fiorians : « A moi entent. [igcj

Je n’avrai ja merci de toi

Devant que m’avras dit pourquoi

Tu fesoies si grant outrage

Qu’avoir vouloies treíiage

Des chevaliers qui si passoient

Et les puceles conduisoient !

- Sìre, fet il, jel vous dirai  
Ne ja ne vous en mentirai :

Voírs est, j’ai une dame amee,

Si vous dì q’en nule contree  
N’a si bele, ce m’est avis.

Quant vit que iere si soupris  
Si me dist ja s’amor n’avroie  
De si a donc que j’averoie  
Tant de tresses de damoiseles  
Ou de dames ou de puceies  
C’une tente em peiissìons fere.

Encor me dist autre contrere  
Que ja tresses ne coperoient  
Se de seles non qui avroient  
Chevalier a conduiseor.

jlant toutes ses forces, íl saisit Floriant par les côtés, mais lui,  
à sof v.mr, le prend à bras-le-corps. IIs îuttent longtemps, chacun  
ci’cux mobilise toutes ses ressources[[14]](#footnote-14), mais le chevalier était très  
épuiió oar sa profonde blessure. En effet, il saignait en abondance,  
ce cu í 'affaibîissait extrêmement. Sans hésiter, Floriant le jette par  
íe.n'e à :;es pieds, et l’autre, alors, lui demande grâce très humblement.

f loriant lui répond : « Ecoute-moi. Je ne te ferai pas grâce tant  
que '.u ne m’auras pas dit d’où te venaií l’outrecuidance d’exiger un  
tribui des chevalíers qui passaient ici avec des demoiselles sous leur  
: ■ m ! - Seigneur, je vais vous répondre sans vous mentir. II est  
vrai on.j’ai aimé une dame. Je vous affirme qu’à mon avis il n’y en  
a p.'jiìc part d’aussi belle. Quand elle me vít aussi épris, elle me dit  
queje n'obtiendrais jamais son amour tant que je n’aurais pas coupé  
les íresses d’un nombre suffisant de demoiselles, de dames ou de  
jeunes ulles pour que nous puissions en faire une tente. Elle posa  
encore une difficulté supplémentaire : je ne devrais couper2 les  
tresses qu’à celles qui seraient sous la protection d’un chevalier/\*

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| 8 | 1876 | S’en ai ja copees plusor, |
| 1  i |  | Plus de .HJ.C, ce m’est avís, |
|  |  | Dont j’ai les chevaliers conquís |
| 1  1 |  | Et si dedens emprisonnez. |
| j  j | 1880 | Or est ensi : conquis m’avez, Fere em poez vostre plaisir,  II le me couvenra sousfrir,  Mes, por Dieu, ne m’ociez mie, |
| ■ | 1884 | Je me met en vostre baiìiie ! » |
| 1 |  | Dist Floríant : « Entent a moi, Je n’avrai ja merci de toi Devaní que delivré avras |
| 1 | 1888 | Les chevaliers qu’en príson as. Et puis te couvenra aler  Au roí Artu sanz demorer. Touie ta víe li diras |
| I | 1892 | Que ja mot ne i’en ceieras,  Si te metras outreement Du tout en son commandement, Ne jamés en toute ta vie, |
| 1 | 1896 | Tu ne feras tel vilenie Com de coper trece a puceie, A Dame ne a damoisele. » Cil li a ensi creanté, |
|  | 1900 | Atant se sont em piez levé |
| ÊBaÊÊÊg |  | Floriant et le chevaiìer. |
|  |  | Vers le paiaís s’en vont arrier, Les puceles avec aux vont ; |
| 1 | 1904 | Àtant ei paiais eráré sont Quì molt estoit bíen portenduz, Adonc sont encontr’aux venuz .1111. serjaní, ses desarmerent |
|  | 1908 | Eí ior plaies lor estancherent. |

De:-; íresses, j’en ai coupé beaucoup, pius de trois cents, je pense ; j’ai  
icu les chevaliers et les aí emprisonnés dans ce château. Mais  
voiià vous m’avez vaincu eí vous pouvez faire de moi ce que vous  
vonícz, je n’aurai rien à dire. Mais, au nom de Dieu, ne me tuez pas :  
je mets en votre pouvoir ! - Ecoute-moi, rétorque Floriant. Je ne  
;i pas grâce tant que tu n’auras pas délivré les chevaliers que tu  
gardes en prison. Ensuite, tu devras partir sans délai chez le roi  
Arthur. Tu lui raconteras ce qui te concerne en prenant soin de ne  
acher, puis tu te mettras sans réserve sous son autorité. Et  
janvus, durant le reste de ta vie, tu ne commettras d’action aussi  
rnéor:-cble que de couper les tresses des jeunes filles, des dames et  
loiselles ! » Le chevalíer le lui promet, puis tous deux se  
relèvevá et reviennent vers la grand-salle du château en compagnie  
des jcanes filles.

Maintenant, ils entrent dans cette salle, qui est très joliment  
; ■ Quatre serviteurs s’approchent d’eux, les désarment puis  
étancheut leurs blessures.

1912

1916

**1920**

1924

1928

**1932**

**1936**

Lì chevaliers a commandé  
Que de prison soient osté  
Les chevaliers qu’il avoít pris.

Et estes les vous ja fors mis.

Si s’en alerent trestout droit  
Àu lìt ou Floriant gisoit,

Devant lui sunt agenoillíé :

« Sire, font il, molt somes iié  
Quant vous nous avez delivrez !  
Comment estes vous apelez ?  
Trestuit vostre home devenrons  
Et de bon cuer vous servirons  
Trestouz les jors de nostre víe.

- Seignors, ce ne ferez vous mie,  
Mes au roì Artus en irez,

De par moi le saluerez ;

Bien ïi poez dire bríement  
Qu’ii me verra prochainement.  
Nostr’hostes avec vous ira  
Et en sa prison se metra »,  
Trestuit i’ont ensi creanté  
Car bien ert a leur voienté.

Lors ies fait armer bien et bei  
Cii qui est sires du chastel  
Cui Floriant avoit conquis :

Et a chascun, ce m’est avis,

Â fait .1. bon destrier donner,  
Puis fet son cheval amener  
S’en a fait Floriant present,

Et iî l’en mercie forment.  
L’endemaín Floriant s’atorne  
Qui iliueques plus ne sejorne,

Ses puceles o iui s’en vont,  
Dedans sa nef entrees sont.

Ll' -■.i'ineur ordonne que soient libérés les chevaliers qu’il avait  
empnsonnés. Et les voici déjà sortis. Ils vont droit au lit où Floriant  
est ailongé et s’agenouillent devant lui. « Seigneur, lui disent-ils,  
vous nous avez rendus très heureux en nous délivrant. Comment vous  
appelle-t-on ? Tous, nous allons être vos vassaux et ce sera un  
bonheur pour nous que d’être à votre service le reste de notre vie.  
\_ Seigrieurs, il n’en est pas question. Vous allez plutôt vous rendre  
chez le roi Arthur, vous le saluerez de ma part et lui direz en peu de  
mots qu’il me verra bientôt. Notre hôte partira avec vous et se livrera  
cotnme prisonnier. » Tous les chevaliers le lui promirent, car cela  
leur était bien agréable. Alors, celui qui était le seigneur du château  
et qui avait été vaincu par Floriant, ordonne qu’on fournisse aux  
chevahers de bonnes et belles armes puis, à ce que je crois, ii fait  
donner à chacun d’eux un bon destrier. II demande ensuite qu’on lui  
amène son cheval et il en fait cadeau à Floriant, qui l’en remercie  
beaucoup.

I.c i mdemain, Floriant, qui ne veut pas séjourner davantage, fait  
ses préparatifs. Les jeunes filles partent avec lui et montent à bord de  
la nef.

1944

1948

1952

1956

1960

1964

1968

1972

Ensi s’en vont aval Ìa mer.

D’autre parí a fet atourner . [î 7b|

Li sires du cfaasíei son orne :

Avec ìes prisoníer s’atorne,

Mes ne pot pas bien chevauchier

Et por ce fist apareillier

Une biere chevaierece

Qui molt par fu de grant nobîece :

Duí bon palefroi la portoient,

Aprés les autres tuit s’avoìent.

Tarrt ont le droit chemin tenu  
Qu’a Carradigant sunt venu ;

Tres devant ie maistre palais  
Sont descendu tuit a J. faìs.

Les degrez contremont moníerent,

La biere avec aux enporterent.

Le roi ont en haut saìué  
Et li rois lor a demandé  
Qui c’est q’en cele biere gist.

Adonc a son estant s’asist  
Li chevaliers quí molt se duet.

Le roi salue au mius qu’il puet :

« Bíaus sire, fet il, Dex vous saut,

Qui maint la sus el ciel en haut !

Sire, fet il, entendez mai,

Mon mesage vous conterai.

Par moi, biaus sire, vous salue  
Celui qui grant proece argiie,

Li plus sages, Ìi plus vaillanz,

Li plus apers, li plus poissanz  
Qui soit, tant com li mondes dure :

C’est celui qui quíert l’aventure  
En la nef parmi la marinne. »

Adonc lí rois vers lui s’encline  
Si li demanda doucement :

; lant, ils voguent vers le large.

>n côté, le seigneur du château organise son départ. II fait ses  
:ifs avec les prisonniers, mais comme il lui est difficile de se  
tcnr à cheval, il a fait construire une magnifique civière. Deux  
paich'ois la portent, qui ensemble se mettent en route après les autres.  
Eì! (cSií.nt sur le cfaemin direct, les chevaliers sont arrivés à Cardigan.  
jusie ('cvant la grand-salle, iis ont mis pied à terre tous ensemble. Ils  
ont r.mvi les marches en portant la civière. Ils ont salué le roi à voix  
hante. ci Àrthur leur a demandé qui était allongé sur la civière. Álors,  
fier, qui souffre beaucoup, se met sur son séant et salue le roi  
du mieux qu’il peut : « Cher seigneur, Iui dit-il, que Dieu, qui vit là-  
haui cams le ciel, vous protège ! Sire, écoutez-moi. Je vaìs vous  
transnr- ttre le message dont je suis porteur. Par mon intermédiaire,  
cher s.ugneur, vous salue celuí qu’aiguillonne sa grande prouesse,  
rhorr' -e le plus sage, le plus courageux, le plus intelligent et le plus  
puissr.'U qui soit dans le monde entier. C’est ceîui qui, à bord de sa  
netj cnorche I’aventure sur les flots. » Alors, le roi s’incline vers lui  
et iiii uemande avec douceur :

1984

1988

**1992**

1996

2000

2004

2008

« Dítes rnoi, feí il, vraiement  
S’ii est sainz et en sa poesíe i  
- Ouïl, foi que je doi ma teste,  
Bìaus sire roís, et conquis m’a.  
Or m’entendez tuit, ça et la,

Faìt iî, seignor, et si m’orrez  
Et selonc ce me jugerez :

Voir fu que une dame amai  
Et de lui servír me penai,

Mes bien me dist que a nul jor  
N’estroíe sazis de s’amor,

Tant i meïsse grant entente,  
Devant qu’eîe avroit une tente  
Faite de treces de puceies,

De dames ou de damoiseles.  
Encore autre chose i avoit :

Que nules autres n’en voioit  
Fors de celes que conduísoíent  
Chevalìer qui errant estoient.

Pius de .líl.C. en ai conquìs  
Eî puis dedens ma prison mis,  
S’avoient les treces copees  
Seíes qu’ii orent amenees.

Dìt le vous aí, or m’en jugiez ! »  
Lor s’est Gauvains ievez em piez  
« Seignor, fet il, je jugerai,

Ne ja de mot n’í mespenrai :

En ma raison vous di pour voir  
Que ja n’en doit nui mal avoir  
Cis chevaliers que je voí la,

Des que s’amie l’em pria.

Quar bien vous dí cil n’aime mie  
Qui refuse riens a s’amie  
Qu’ele ií voiiíe commander  
Que que i! lì doie couster. »

< Parlez-moi sincèrement, est-il en bonne santé et maître de ses  
actes 71 - Oui, par ma tête, mon cher roi, et il m’a vaincu au  
combat. Maintenant, seigneurs, vous tous qui êtes ici, écoutez bien ce  
que je vais dire, afin de me juger. II est vrai que j’aimais une dame  
et me rnettais en peine pour la servir. Mais elle m’assura que jamais  
je n’aurais son amour, même en y consacrant tous mes efforts, tant  
qu’elle n’aurait pas une tente confectionnée avec des tresses de  
jeunes filles, de dames ou de demoiselles. Elle avait encore une autre  
exigence : elle ne voulait que des tresses prises à des femmes sous  
ia protection de chevaliers errants. J’ai conquis plus de trois cents  
chevaliers et les ai emprisonnés. Celles qu’ils avaient accompagnées  
ont eu les tresses coupées. Je vous ai tout dit. Maintenant, jugez-  
moi ! »

Alors, monseigneur Gauvain s’est levé : « Seigneurs, dit-il, voici  
mon jugement et j’en assume les termes : tout bien considéré, je suis  
convaincu qu’aucun mal ne doit être fait au chevalier qui est là, dans  
la mesure où il a agi sur la prière de son amie. Car, croyez-moi, il  
n’aime pas, celui qui refuse à son amie une chose qu’elle lui a  
demandée, aussi cher qu’elle puisse lui coûter. »

eu de sa poeste le manuscrit donne au vers 1979 ma poeste, ce qui ne  
CMviem guère. Notre correction s’appuie entre autre sur Clarìs et Larìs, dont les  
vers 20538-39 sont identiques à nos vers 1979-80.

Tuit s’acordent au jugement  
Et li rois Artus ensement.

Or vous lairai ci d’aus ester,

2016 De Floriant vous voil conter

Qui parmi la mer tint sa voie.

La nef quì point ne se desvoìe  
Est droit a .1. port arrivee  
2020 Dejouste une forest ramee.

Dejouste îa forest a destre  
Siet ,J. chastei de trop bel estre.  
Sires en iert J. chevaliers,

2024 Au roi Artus iert forestiers.

Li sires du chasíei estoit  
En sa sale et si esgardoit  
Aval ia mer, si a veíie  
2028 La nef qui ert au port venue.

Lors se porpensse en son courage  
C’est cíí ou tant a vasselage  
Dont om paroie a cort sovent.

2032 Atant de son paiés descent.

Puis est issus de son chastel  
Si a cfaoisi ie damoisel :

Ses puceles o lui venoient,

2036 Droit vers ie chastei s’en aloient.

Atant se sont entr’encontré,  
Maintenant se sunt salué,

Puis lí demanda eiraument  
2040 Li forestiers molt doucement

Comment il estoit apeiez.

« Je sui ii Chevaliers noumez,

Fet il, qui îa nef maine o iui.

2044 Que Dex vous desfende d’anui. »

Quant li forestiers ot cest mot  
Onques mes sí grant joie n’ot.

arnpris le roi Artfaur, approuvent ce jugement. Maintenant  
; laisser car je veux vous parler de Floriant qui vogue sur

ia nier.

La i-ef qui suit parfaitement sa route est arrivée directement dans  
un porí. près d’une forêt touffue. Sur la droite de la forêt, se dressait  
un château de très bel aspect. Un chevalier, forestíer du roi Arthur,  
en éiait ie seigneur1. Installé dans la salle principale du château, il  
la mer en contrebas : aussi a-t-il aperçu la nef qui était  
arrivác au port. Alors il s’est dit en lui-même que venait d’arriver le  
vaiihni personnage dont on parlait fréquemment à la cour.

Aussiíôt, il quitte la salle, descend les marches et sort de chez lui.  
II aperçoit le jeune homme ainsi que les jeunes filles, qui viennent  
droií au château. Dès qu’ils se sont rencontrés, ils se sont salués, puis  
le fore:,tif.r a très aimablement demandé au jeune homme comment  
í! s’api'iciait. « On me nomme « le Chevalier qui voyage avec sa  
nef». Q:,e Dieu vous préserve de tout désagrément ! » Quand le  
foresbe:' entend ces mots, il éprouve une joie inouïe.

restier est un serviteur royal de haut grade, chargé de surveiller la forêt,  
Mtammcnl pour éviter que les paysans n’outrepassent leurs droits en se livrant  
\*braconnage ou à d’autres activités illicites (ramassage du bois, culture du sol,

en pâture).

2048

2052

2056

2060

2064

2068

2072

2076

« Dex, fait il, com or sui a aise,

Or n’ai ge riens qui me desplaíse  
Quant je tieng si en ma baiìlie  
La flor de la chevalerie !

Síre, fait il, or en venez,

L’ostel tant comme j’ai prenez,

Et puis demain nos en irons  
Au roi Artus et si verrons  
Le tomoi qui demain sera  
Ou de bons chevalíers avra.

* Comment, avra il dont tornoi ?  
  Fet Floriant, dites le moi !
* Certes, oïl, bien le sachiez !
* Dont covient il que vous m’aidiez  
  Tant c’unes armes puísse avoír,  
  Quar se vous di je bien de voir

Se sestes armes i portoie,

Bien sai que conneûz seroie  
Et je nel voudroie jamais  
Devant que lí tornois fust fais.

* Sire, fet il, or vous sousfrez,

Vous avrez qenque vous vorrez ! »  
Atant vers le chastel s’en vont;

Dui escuier descendu sont

Du palais, si le desarmerent  
Et son cheval li establerent  
Si lí dounent foing et avaine.

Et îi sire avec lui l’en maine  
En ses sales qui molt sunt beles,

Et avec sunt les .IIJ. puceles.

As fenestres se sunt assis ;

Lors torne Floriant son vis  
Et vit ìa nef qui s’en aloit  
Parmi la mer a grant esploit.

« Moi: Dieu, s’exclame-t-il, que je suis heureux ! Rien ne peut  
dcsonnais me déplaire puisque j’ai ici dans mon domaìne la fleur de  
la c’ncvulerie ! Seigneur, reprend-il, venez donc avec moi. Vous  
proíi'emz sans réserve de mon hospitalité, puis, demain, nous irons  
voir ic roi Arthur et nous assisterons au tournoi prévu, où sont  
atteriCi!.'- de bons chevaliers. - Comment, demande Florìant, il doit  
donc y r voír un tournoi ? Répondez-moi ! - Oui, vous pouvez en être  
? ■ ' \lors, il faut que vous m’accordiez votre aide afin que je  
puisse rn.e procurer des armes. En effet, je vous garantis que si, pour  
jouter, ,c portais ces armes-ci, je serais à coup sûr reconpu, et celaje  
l’éviter jusqu’à la fin du tournoi. - Seigneur, répond le  
foresîicu ayez un peu de patience et vous aurez tout ce que vous  
voudi'ez ! » Sur ce, ils partent vers le château.

Deu:-' écuyers ont dévalé les marches de la grand-salle, ils  
désarn.cat Floriant et conduisent son cheval à l’écurie où ils lui  
donnera du foin et de l’avoine. Quant au seigneur, il entraîne Floriant  
ainsi qcc les trois jeunes filles à travers les très belles pièces de son  
cháteau. Ils se sont assis près des fenêtres ; alors, Floriant a tourné  
la tête et il a vu la nef qui s’éloignait rapidement sur la mer.

2084

2088

2092

2096

2100

**2S04**

2108

Molí par s’en est esmerveiiiiez  
Et sí n’en fu mie esmaiez,

Bien sot que c'estoïi par Morgains.

Atant ont lavees lor maíns,

Duì vallet I’aigue lor donerent,

Les pucei.es aprés laverent  
Avec îa fame au forestìer.

Atant sont assis au mengier,

Mes ne voiì pas ci demourer  
A leurs viandes raconter.

Aprés souper couchìer aiereni  
Et l’endemain matìn leverent.

Lors físt lì foresíìers venir  
Unes armes par grant loisir.

Devant Fioriant les oní mis  
Pius sunt blaches que flor de lis.

Maìntenant Fioríant s’arma  
Et li forestiers lì aida,

Puis esi sor son cheval montez.

Li forestiers qui fu senez

Lí dìst : « Bìaus sire, en ceste voie,

S’íl vous piaisoít, o vous iroie,

Sì seroie vostre escuier ;

Et mi duí fil, que j’ai molt chìer,

Vous porteront iances assez  
Quar bien sai que vous jousterez. »

Floriant .c. mercis l’en rent,

Et îi forestiers pîus n’atent,

Àins fet .IIJ. chevaux enseler.

Maìntenant vait sor l’un monter ;

Et si dui fil s’apareillierent,

Hueses et esperons chaucierent,

Sor les autres <íí. monté sont,

Jusqu’a .VJ. lances príses ont.

II en a été profondément sidéré mais il n’a pas éprouvé d’inquiétu-  
de. car il a bien compris que ce départ éíait dû à Morgane[[15]](#footnote-15). Puis  
deux jeunes hommes leur ont apporté de l’eau et ils se sont lavé les  
niains ; les jeunes fiiles et la femme du forestier ont ensuite fait de  
mérr.e, et tous ont pris place pour le repas. Mais je ne veux pas  
der ici à décrire les mets qu’on leur a servis.  
js le dîner, ils sont allés se coucher et ils se sont levés le  
lendcmain, de bonne heure. Alors, le forestier, très aimablement, a  
fait coporter des armes. Elles ont été posées devant Floriant, plus  
;s2 que la fleur du lys. Aussitôt, Florìant s’est armé avec  
l’aide du forestier, puis ìl est monté sur son cheval. Le forestier, qui  
avan ou bon sens, lui a dit : « Cfaer seigneur, si cela vous plaisaít, je  
vous rccompagnerais dans ce voyage. Ainsi, je serais votre écuyer,  
et rncs ueux fils, que j’aime beaucoup, porteraient ce qu’il vous faut  
de lat ;s, car je saís bien que vous allez jouter. » Fioriant le  
remercie ìnfíniment, et le forestier, sans plus attendre, fait seller trois  
chevaux. II monte aussitôt sur Fun d’eux tandis que ses deux fils se  
prcparent : ils chaussent leurs bottes, fixent Ieurs éperons et montent  
sur les deux autres chevaux ; ils ont prìs jusqu’à six lances.

Li foresliers l’escu li porte  
Qui en íi veoir se deporte.  
Florianz ia dame apela :

211 6

« Menés ces damoiseles la  
A la roïnne em bone foi,

2120

Si dites que je H envoi !

Mes pas si tost ne moverez  
De si lors que vous cuiderez  
Que li tornois soít departiz. »

*2124*

Ensi Potroie, ce m’est viz,

La dame, celer nel vous quier,

Et molt est bel au chevalier.

2128

Atant li chevalier s’en vont  
Qui poiní arresteu ne soní  
Devant qu’au tornoi sont venu.

Ja estoient tuit fors issu  
Li chevalier pour tournoier.

2132

Li rois, mentir ne vous en quier,  
Les avoit fet en .0. partir,

2136

Mes je vous di bien sanz mentir  
Que cil de la Table Roonde  
Qui sont li plus proisié del monde  
Estoíent tuit a une part.

2140

Et d’autre part, se Dex me garí,  
Avoit molt de bons chevaliers  
Preuz et hardis, fors et legiers.  
Molt i ot bele compaignie !  
Fíorianz ne s’areste mie,

Ançoís demande au forestier :

« Dites moi, jel vous voil proier,  
Faií ii, qu’il vous en est avìs :  
Liqueî en avroient Ie pis ?

IE 'ïtìVRNOl

*129*

, îstier porte i’écu du chevaiier qu’il a tant de plaisir à voir.  
Fioriant s’adresse à la dame : « Vous conduirez chez la reine, en  
tonîe confiance, les demoiseìles qui sont là, et vous lui direz que je  
les 'vd envoíe î Mais vous ne partirez d’ici qu’au moment où vous  
est'.merez le tournoi terminé. » A ce qu’il me semble, la. dame  
: ~ je m vous le cache pas et le chevalier s'en réjouit.  
Alor:. !es quatre cavalíers s’en vont et gagnent d’une traite l’endroit  
du touinoi.

Dcjà, tous les chevaliers étaient dehors pour tournoyer. Le roi, je  
ne vcus mens pas, leur avait demandé de se répartìr en deux catnps,  
fflais jo vous affìrme, en touíe vérité, que les chevaliers de la Table  
Rondu qui sont les plus réputés du monde, étaient tous du même  
: n face, j’en atteste Dieu, il y avait beaucoup de bons cheva-  
liers. vaillants eî hardis, vigoureux et rapides. Cela faisait une belíe  
iée. Sans perdre de temps, Floriant interroge le forestier : « Je  
vous en prie, dotmez-moi votre avis : lesquels auront le dessous ?

2148

2152

2156

2160

2164

2168

2172

2176

* Síre, faít il, jd vous dîrai :

Sí com je cuit et croi et saí,

Cil que deça veez venir

Ne se porront contretenir.

Ne cuidiez pas que se soit fable,  
Quar cil de la Roonde Table  
Sont tuit devers I’autre partie,

La chose n’est pas 'bien partíe.

* Or alons dont, fait íl, de saì,

Qnar je me voíl metre a l’essai  
Se je povoie riens aidier. »

Lors commencent a chevauchier  
E jusqu’a rens en sunt venu.

Lors prent Ploriant son escu,  
Maintenant l’a a son col mis

Et puis a une lance pris,

Courte, roide, grosse et poignal.  
Des esperons fiert le cheval,  
Devant se met par estouvoir,

Quar le premier cop velt avoir.

Et Keus qui estoit d’autre part  
Á dit au roi : « Se Dex me gart,  
Vez la .1. chevaiier ou vient,  
L’escu par les enarmes tient,

Mes molt est blanche s’armeure  
Ce samble .1. fromage em presure  
Qui soit de la foiselle íssus.

Molt par est or blans devenus.

Je croí qu’il soit fiiz de formier,

De munier ou de peletier,

Quar trop bien samble de lor geste.  
Mes, par les .13. ieux de ma teste,  
G’irai tantost a lui jouster,

Se congíé m’en voulez douner.

'OVRNOl 131

ágneur, voici ma réponse. Selon mon intuítion et ma conviction,  
ceu:t que vous voyez se piacer de ce côté-ci ne pourront pas résister

à j’assaut. Ne croyez pas que je raconte des histoires ; en effet, les  
raliers de la Table Ronde sont tous dans i’autre cainp : la  
rtitíon n’est pas équitable. - Rejoìgnons donc ceux quì sont de ce  
côíé-ei, car je veux voir si je suis capable de ieur venir en aide. » Ils  
s’élancent sur leurs chevaux et rejoignent la iice1.

Jors Florìant prend son écu, l’attache à son cou, puis Í1 saisit une  
.e courte, dure, massive et maniabie. II pique le chevai des  
éperons et, avec déterminaíion, vient se placer devant ies autres car  
mt participer au premier assaut. Mais Keu, qui étaít dans i’autre  
camp, dit au roi : « Par Dieu, regardez ce chevalier quì arrive. II tient  
sc-n écu par ies courroies, mais son armure est drôiement bianche :  
otí dirait du fromage caillé sorti de la faisselìe. Comme il est blanc !  
A mon avis, c’est un fíls de cordonnier2, de meunier ou de pelietier,  
car il a tout I’air de cette espèce de gens. Mais, par la prunelíe de  
mes yeux, je vais ìmmédiaternent jouter contre îui, si vous m’en  
donnez (’ autorisation.

’a v. 2Í59 : graphie poux jusqu'au[s].

er v. 2175. S’il ne s’agií pas d’une graphie de i’Est pour fermier,  
«■etayçioù le « piétomque est passé à o, le formier est le fabricant deformes  
ssures, un autre méíier de vilaín, comme ie suggère Keu.

Ja le verrez verser a terre,

Quar çou estoit il venus querre.

- Keus, fet li rois, n’estes pas sages.

2184 Sachiez que c’est molt grans outrages [i%]

Quant ensi gabez Jes preudomes !

Quar ì alez et si verronmes  
Comment vous l’en amenrez pris ! »

2188 Atant s’est Keus as galoz mìs.

Mesire Gauvains iert as estres  
Du palais a unes fenestres.

Tant estoit franc et debonaire  
2192 Qu’il vouloit compaignie faire

Le chevalier qui vint em biere.

Lez luì sist en une chaiere  
Li chevaiiers, ce m’est avís,

2196 Quar n’iert pas encor bíen garìs.

La roïnne lez aus seoit,

Plusors puceies i avoit.

Li chevaliers regarde aval,

2200 Bien a conneii ie cheval

Sor quoi Floriant ert montez  
Quar il lì fu de lui donnez.

Adonc la roïnne en apele  
2204 « Dame, voulez oïr novele ?

Fait il, et jel vous conterai :

Cis chevaliers que je voi lai  
De ces blanches armes armez,

2208 C’est cil que vous tant desirrez,

Dame, c’est cil qui me conquist  
Et au roi Artus me tramist. »

Quant la ro'mne ot la nouvele,

2212 Sachíez de voir, molt li fu bele.

Bieníôt, vous le verrez rouler à terre, car c’est ce qu’il est venu  
chercher. - Keu, répond le roi, vous n’êtes pas sage. Sachez que vous  
faites preuve d’une grande insolence en vous moquant ainsi d’hom-  
nies valeureux. Allez-y donc et nous verrons comment vous le ferez  
prisonnier ! » Keu est alors parti au galop.

Monseigneur Gauvaín se trouvait dans la galerie de la grand-salle,  
accoudé à une fenêtre. II était si noble et généreux qu’il voulait tenir  
compagnie au chevalier qui avaít été amené sur une civière. Ce  
chevalier, à mon avis, était assis près de Gauvain sur un siège à haut  
dossier, car il n’était pas encore bien guérì. La reine était assise  
auprès d’eux, en compagnie de nombreuses jeunes filles. Le chevalier  
regarde le toumoi en contrebas : voilà qu’il reconnaît le cheval sur  
iequcl Floriant est monté, car c’est lui-même qui le lui a donné.  
Aussiiôt, il interpelle la reine : « Ma dame, voulez-vous apprendre  
une nouvelle ? Ecoutez-moi donc. Le chevalier que j’aperçois là-bas,  
avec Ies armes blanches, c’est celui que vous désirez tant voir ; ma  
dame, c’est celui qui m’a vaincu et envoyé au roi Arthur. »

Quand ía reine entend cette nouvelle, soyez sûrs qu’elle lui est très  
agréable !

2216

2220

2224

2228

2232

2236

2240

Au roi Artus le volt mander,  
Gauvains li díst : « Laissiez ester !  
Ce ne seroit pas courtoisie,

Laissiez íere chevalerie  
A chevaiier, s’il la veult faire !  
Espoir a i! oï retraire  
Que cil de la Table Roonde  
Sont tuit li pius prisié del monde  
Si se veult a aux esprover. »

Ensi ie laíssierent ester.

Et Keus foute voie s’esmuet  
Tant com cheval porter le poet,

La lance el poing, l’escu au col.

Mes Gauvains l’en tient trop por fol  
Qui des fenestres le regarde.  
Maintenaní Floriant s’esgarde  
Et voit Keu envers lui venir.

Les esperons a fet sentir  
Li chevaus qui granz saus li done ;  
Trestoute ìa terre en resone.

Atant entr’encontré se sont :

Keus le fiert en l’escu amont  
Sa lance a parmi trespassee,

Sus le hauberc est arrestee,  
Maíntenant est volee em piece.

Or crien ge qu’a Keu ne meschìece,  
Quar Floriant tei cop ii donne  
En la gorge que tout l’estone.

La iance fu courte et poìgnal,

Parmi la croupe du cheval  
Le porte a terre trestout plat  
Ausi estendu comme .J. chat.

Keux se pasme de la destrece,

Et ses chevaus fuiant s’adrece  
Vers le chastel de grant randon.

ut ia transmettre au roi Arthur, mais Gauvain s’interpose :  
faites rien ! Ce ne serait pas agir de façon courtoise. Laissez  
'alier[[16]](#footnote-16) accomplir des prouesses, si telle est sa volonté ! Peut-  
éu:. a- '-ìl entendu dire que les compagnons de la Table Ronde sont  
les combattants les plus réputés du monde, aussi veut-il se mettre à  
re en les affrontant. » Les choses en restent là.  
indant, Keu s’est élancé de toute la vitesse de son cheval, la  
i poing et l’écu au cou. Gauvain, qui le suit du regard depuis  
:re, pense bien qu’il se comporte comme un fou. Floriant a  
imrré'-'atement remarqué l’approche de Keu. II éperonne son cheval  
ance en bondissant ; tout le sol en résonne. Puis la rencontre  
se procuit : la lance de Keu atteìnt l’écu de Floriant dans sa partie  
are et le transperce mais, arrêtée par le haubert, elle vole sur-  
le-ch<c.ip en éclats. Maìntenant, je crains que cela n’aille mal pour  
Keu. car Floriant lui porte un tel coup à la gorge qu’il l’étourdit  
compiètement. Avec sa lance courte et maniable, il le fait voler par-  
dessus ;a croupe du cheval jusqu’à terre où il s’étale de tout son long  
un chat. Keu s’évanouit de douleur tandis que son cheval  
au galop en direction du château2.

*2248*

*2252*

*2256*

2260

2264

2268

2272

2276

Keus qui estoit em pamison  
Ne se pooit pas relever ;

.IIIJ, escuìer l’en vont porter  
En son ostel, sel desarmerent,  
Aigue froide en son vis geterent  
Tant que de panmoison revint.

J. escuier au roi en vint  
Qui ii a conté la nouvele.

Lí roís i’entent, molt li fu bele,  
Quar molt de bonne amor l’amoit  
Et par maint jor servi l’avoìt.

Atant desrenge Sagremors,

Sor .1. chevai de grant esfors.  
Floríant contre lui revient  
L’escu par les enarmes tient,

Grans cox se vont entredoner.  
Sagremors li a fet passer  
Sa lance parmi son escu,

Sor le hauberc maillié menu  
S’est la grosse lance arrestee.  
Tantost est em pieces volee,

Mes la Floriant fu pius fors  
Ne s’em prist garde Sagremors,

Si s’est a la terre trouvez.

Lors point Cador tous abrivez,

Mes Floriant teî cop li donne  
De sa lance que tout l’estonne :

A la terre le fait flatir.

Nus ne puet a ses cols guarir :

.X. chevaiiers írestous prouvez  
Leur a a la terre verssez.

Atant touz ii tornois assemble,  
Grans cois i fierent, ce me samble,  
Et de i’une et de l’autre part.

Kl'i. toujours évanoui, ne pouvait se relever ; aussi quatre écuyers  
remportent dans son logis. Là, ils le désarment et lui aspergent le  
visage d’eau froide si bien qu’il reprend connaissance. Un écuyer part  
annoncer cette nouvelle au roi. Une fois qu’il en est informé, le roi  
est très content, car il éprouvait une véritable affection pour Keu, qui  
l’avait servi longtemps.

Alors Sagremor, monté sur un puissant cheval, se détache des  
rangs. Floriant s’avance dans sa direction, en tenant son écu par les  
courroies : ils vont échanger de violents coups ! La lance de  
Sagremor a traversé le bouclier de Floriant, mais le haubert aux  
mailles serrées arrête l’arme massive qui vole aussitôt en éclats. La  
lance de Floriant était plus solide ; Sagremor ne s’en est pas méfié  
et il s’est retrouvé à terre. Alors Cador s’élance avec impétuosité,  
mais Floriant lui porte un tel coup avec sa lance qu’il l’étourdit  
complètement et le fait voler au sol. Personne ne peut trouver de  
salut face à ses coups : il a envoyé à terre dix chevaliers confirmés.

Maintenant, tous les chevaliers combattent dans le tournoi ; des  
coups violents, à ce qu’il me semble, sont échangés des deux côtés,

2284

2288

2292

2296

2300

2304

2308

Mes Floriant samble .1. lupart  
Qui soit entre berbis entrez.

Plus de .xiíli. en a verssez,

Nus ne puet ses cols soustenir,

Les siens fet trestouz esbaudir  
Quar en son bienfet se miroient  
Et por ce tuit mius le faissoient.  
Molt se contint bien Florians,

Mes trop par fu chaus et boillans  
Si est fors du tornoi issus.

J. petitet s’est trais en sus  
Tant qu’il soit .J. poi refroidiez,

Mais ne s’í est gaires targiez :

Quant vit les siens qui s’en venoient  
Et les autres que les chasoient,

- Neanz estoit du retorner -  
En Floriant n’ot qu’aïrer :

Lors poínt ceie part son cheval  
Entr’aux se fiert comme vassal.

Qui lì veïst escuz couper  
Et hiaumes de testes voler,

Chevaux versser et chevaliers  
Tumber, seles coper, poitriers !

Tant a au ferir entendu  
Que les fuìanz a retenu  
Et arresté cìaus qui chaçoient.

Esbahi sunt cil qui le voient  
De la merveille qu’il faisoit.

« Dex, fet li rois, de quel endroít  
Puet or venir cist chevaliers  
Qui tant par est et fors et fiers,  
Hardis et em presse embatans  
Et sor touz autres mius ferans ?

mais Floriant est tel qu’un léopard au milieu d’un troupeau de brebis.  
II a désarçonné plus de quatorze chevaliers, personne ne peut résìster  
à ses coups. II donne de l’ardeur à tout son camp ; en effet, ceux qui  
avec lui prennent modèle sur ses exploíts de sorte qu’ils  
conibattent tous plus bravement. Florìant se comporte très bien, mais  
il a très chaud, il est brûlant, et ìl quitte le toumoi. II se met à I’écarí  
un petit moment, le temps de se rafraîchir un peu.

ús à peine s’est-il éloigné qu’il voit arriver ceux de son camp,  
pourchassés par les autres et incapables de leur faìre face. La colère  
subnierge Floriant : il s’éiance à cheval dans leur direction et se jette  
yailiamment dans la mêlée. On auraít pu le voír fendre les écus,  
envoyer les heaumes loin des têtes, renverser les chevaux, désarçon-  
chevaliers, trancher les seiies et les poitrinières... II a  
combatiu avec tant de zèle qu’il a retenu ceux qui étaiení en fuite et  
stonpé ceux qui les pourchassaient. Ceux qui ie voient sont stupéfaits  
des prodiges qu’il accomplit. « Dieu, s’écrie le roi, d’où peut donc  
venir ce chevalier si fort, si redoutable, qui se lance avec tant de  
hardiesse dans le combat et surpasse tous les autres par les coups  
qu'ii donne ?

*2316*

2320

2324

2328

2332

2336

2340

Sainte Crois ! Combíen li avient  
L’espee qu’eì poing destre tient !

Si samble quenqu’il vait ferant  
Qu’il ne li grieve tant ne quant ! »  
Ensí li rois tout ce disoit.

Et Floriant adés feroit  
Et tuit lí sien, ce m’est avis,

Tant que par force les ont mis  
Arrier jus de sus les fossez.

« Par Dieu, Gauvain, or est assez,

Fet la ro'ínne, a ceste fois !

Desormés seroit il bien drois  
Que li rois seiist la nouvele  
Quar, par la tresdouce Pucele,

Se nos ne li faissons savoir  
Grant damage i porrons avoir  
As cols que cist chevaliers donne ;

II ne fiert nului que n’estone  
Ou qu’a terre ne Ie convoie !

* Dame, j’en irai toute voie,

Fait Gauvains, quant vous le voulez. »  
Seur ■}. palefroi est montez  
Cil quí de toute courtoisie  
Avoit en soi Ia seignorìe.

Ensí s’en vait son ambleiire,  
Enjusqu’au roi ne s’aseiire.

II le salua maintenant  
Et puis si li dist en riant :

« Sire, voulez oïr noveles ?

Je croi qu’eles vous seront beles,

Si m’aïst Diex, si com je croi !

* Biaus tresdouz niés, dites les moi,  
  Fet li rois, se vous les savez !

Saimc Croix ! Comme elle lui va bien, l’épée qu’il tient dans la main  
! On dirait que les coups qu’il donne ne lui coûtent rien ! »  
Voí'à ce que disaít le roi. Et Floriant continue de charger, ainsi que  
tous ceux de son camp, à ce qu’il me semble, si bìen qu’ils ont  
repcmssé de force les autres jusqu’en haut des talus. « Par Dieu,  
Gauvain, s’exclame la reine, ça suffit pour cette fois ! Maintenant, íl  
coi'.'-’iendrait que le roi soit mís au courant, car par la douce Vierge,  
si nous ne lui apprenons pas la nouvelle, nous risquons de subir de  
,, . dommages, vu les coups que donne ce chevalier : tous ceux

qu’ií frappe, il Ies assomme ou les envoie à terre ! - Ma dame,  
puisq-je vous le voulez, je vais y aller sans faute. »

Ceìui qui incarne la perfection de la courtoisie est monté sur un  
. li part ainsí à I’amble et va d’une traíte jusqu’au roi, qu’il  
saiuc sur-Ie-champ avant de lui dire en riant : « Sire, voulez-vous  
apprencre des nouvelles ? Je crois qu’elles vous seront agréables. Par  
Dieu, je le crois bien. - Mon très cher neveu, apprenez-moi ces  
nouvciles, du moment que vous les connaissez !

2348 - Voientiers, sire, or m’entendez !

Ne veez vous cel chevalier  
Qui est armez sor cel destrier,

Qui celes blanches armes porte  
2352 Et ie pris du tornoì emporte ?

C’est cil dont nos pariommes tant  
Qui parmi ia mer vait najant  
Tous celz sanz point de compaingnie.

2356 - Biaux niés, se Dex vous beneïe,

Fet li rois, est ce veritez ?

* Ouïl, par Dieu de majestez ! »

Quant li rois la novele erstant

2360 Dieu en mercie doucement.

Adont s’en vont vers Fioriant,

Li rois le saìzit maintenant  
Par la regne de son destrier ;

2364 Dont li a dit sanz atargier : [20<jj

« Sire, bien soìez vous venuz  
Et a grant joie receiiz !

Certes, molt aim vostre venue,

2368 Lonc tanz a esté atendue,

Sovent a esté defiee ;

Puis que vous tieng en ma contree  
Jamés de moi ne partirez !

2372 - Comment estes vous apelez,

Fait Floriant, qui m’araisniez ?

* Le roi Artus, bien le sachiez ! »

Quant Floriant l’a entendu,

2376 Tantost est a pié descendu,

Le roi apela hautement :

« Sire, fait il, a moi entent :

; plaisir, seigneur. Ecoutez-moi donc ! Ne voyez-vous pas ce  
che'.aiier en armes sur son destrier, celui qui porte les armes blanches  
est le vainqueur du tournoi ? C’est celui dont nous parlons  
taii'. qui navigue sur la mer tout seul1, sans aucune compagnie.  
cher neveu, par la bénédiction divine, dítes-vous la vérité ?  
par Dieu le tout-puissant. » Quand le roi est informé de cette  
noi.\elle, il remercie Dieu humblement.

oi et ses compagnons rejoignent alors Floriant, et, aussitôt,  
Arihm' arrête le chevalier en saisissant les rênes de son destrier ; sans  
déia:. il luí adresse la parole : « Seigneur, vous êtes le bienvenu et  
nous vous accueillons avec grand plaisir ! Vraiment, j’apprécie  
beaucoup votre arrivée. Nous l’avons longtemps attendue, et souvent  
sans trop y croíre2. Puisque vous voilà sur ma terre et sous mon  
auiorté, jamais je ne vous laisserai partir ! - Vous qui m’ apostrophez  
ainsi, comment vous appelle-t-on ? demande Floriant. - Je suis le roi  
Àrthur. sachez-le ! » Quand Floriant entend ces mots, il met aussitôt  
piecl à îerre et interpelle le roi d’une voix forte : « Seigneur, écoute-  
moì.

au vers 2355 est une graphie pour seuls,

‘ dejìee v. 2369 : s’appuyant sur God. IX, 335c, qui enregìstre deux emplois  
rfflexifs où le terme paraît avoir ìe sens de « douter », « mettre en question »,  
propose la traduction « regarder comme incertaine ». TL II, 1589 ne  
as d’emploi de ce genre, et Ton aurait pu suivre Paulin Paris et Mussafia  
qau dans Icui s comptes rendus de l’édition Michel, proposaient de corriger en  
dtùree, clauvment une lectio facilior.

2380

2384

2388

2392

2396

2400

2404

2408

Morgain, ta serour, te salue,

Sí comme t’amie et ta drue  
Et si m’envoie ci a toi,

Si te dirai raison por quoi :

Que tu me faces enseignier  
Tant que d’armes me sache aidier,

* Hé, biaus dous sire, fet Ii rois,

Ensi m’aïst li Vraie Crois,

N’a chevalier en cest païs  
Qui tant en soìt amanevis  
Comme vous estes, bien le voi.

Mes, par la foí que je vous doì,

Je vous donrai a compaígnon  
Tout le meillor de ma maison  
Et si l’averez maintenant:

Or tost, Gauvain, venez avant,

Biaux niés, car je vous ai molt chier,  
Je vous commant cest chevalier.  
Gardez qu’il soit molt honorez  
Et bien vestuz et bien parez  
D’autretez robes comme vous.

* Sire, granz grez en aiez vous  
  Quant me donez tel compaígnie,  
  Certes, je ne la refus mie ! »

Lors le queurt Gauvains enbracier,  
Le hiaume li vait deslacier,

Plus de .L. fois le baisse,

Onques mes ne fu si a aisse  
Quar trop amoit bon chevalier.

Adont veïssiez desrengìer  
Chevaliers por íui esgarder  
Ne s’em pooient saouler.

Tuit li escrient : « Bien veigniez ! »  
Et il Ior díst : « Bon jour aiez ! »

Morgar.e, ta sceur, te salue, elle quí te porte amitié et amour. C’est  
eile GV.i m’envoie ici auprès de toi, et je vais te dire dans quel  
desst'.n : pour que tu me fasses instruire jusqu’à ce que je sois  
de me défendre par les arrnes. - Eh ! mon cher ami, réplique  
ie roi. nar ia Vraie Croix, íl n’y a, dans ce pays, aueun chevalier qui  
soit aussi expert aux armes que vous J’êfes ; je le vois clairement.  
1 'oyez moi, je vais vous donner pour compagnon le meilleur  
de incs chevalíers, et ce sera tout de suite fait. Aliez, Gauvain,  
avanccz-vous, mon cher neveu, car j’ai beaucoup d’affection pour  
vous. Ja vous recommande ce chevaiìer. Veiliez à ce qu’il soit  
accuciln avec beaucoup d’honneur, et reçoive des vêtements et des  
atours pareils aux vôtres. - Seigneur, soyez vraiment remercié de  
der un tel compagnon. Certes, je ne le refuse pas ! » Alors,  
Gauvan court embrasser Fioriant : ì! lui délace le heaume et  
l’embrasse au moins cirvquante fois ; jamais il n’avaií été aussi  
contcnì. car il aimait beaucoup les bons chevalíers.

Àlcn't , vous auriez vu les chevaiiers quítter leurs rangs pour venir  
regarclcr Floriant : ils ne s’en lassaient pas. Tous lui crient : « Soyez  
lebienvenu ! » Et lui de répondre : « Je vous souhaite le bonjour ! »

Atant vers le chastel s’en vont,

Trop merveìlleuse joie font.

2444

2440

2436

2432

2428

2424

2420

2416

Qui donc veïst monter puceîes  
As fenestres et damoiseles  
Pour le chevalier esgarder !

Et quant le voient trespasser  
Si s’escríent toutes ensamble :

« Bien veignant soit cil qui nos samble

La flor de ciaux de tout le mont ! »

Floriant a toutes respont

Que Deux lor doint bone aventure.

Mesire Gauvaíns a droiture

L’en a a son ostel mené.

.IJ. escuiers l’ont desarmé,

Si li laverent bien le vis  
Et col et gorge, ce m’est vís,

Puis li font uns bianz dras vestir.

Atant a fait Gauvains venir  
.0. robes d’escarlate finne  
Et .11. mantiaux forrez d’ermine,

Bien s’en sont vestuz et parez.

Seur ,u. palefrois sont montez,

Adonc devers la cort s’en vont,

.HII. escuíer avec aux sont.

Devant le palais sont venu,

Tantost sunt a pié descendu,  
Contremont les degrez monterent  
Ei palais ou le roi troverent.

La roïnne lez lui seoit  
Et quant eie Florìant voit  
Si s’est a l’encontre levee.

Lors l’a Floriant saluee,

Si li dist : « Dex doint hui bon jor  
Â la plus bele et la miílor,

La pìus plaizanz, la mius apríse  
Quì soit de Londres jusq’en Frìse ! »

. s ils partent vers le château en manìfestant une joie extraordinaire.  
Oi'. aurait pu voir alors les jeunes filles et les demoiselles monter se

piacer aux fenêtres pour regarder le chevalíer, et quand elles le voient  
iser, elles crient en chceur : « Qu’ìl soit le bíenvenu, celui qui nous  
able être la fleur du monde entier ! » Floríant leur répond à toutes  
en les recommandant à Dieu.

Monseigneur Gauvain 1’a directement conduit dans son logis. Deux  
écuyers l’ont désarmé, ils lui ont soígneusement lavé le visage, le cou  
la gorge, me semble-t-il, puis iis luì font enfiler une tunique  
blatiche. Ensuite Gauvain faít apporter deux robes de drap fin et deux  
manteaux fourrés d’hermíne. Les deux chevaliers ont revêtu ces  
beaux atours. Ils sont montés sur deux palefrois et sont ensuite partis  
vers la cour, accompagnés de quatre écuyers.

I!s som arrìvés devant la grand-salíe, ont immédiatement mís pied  
à terre, gravi ìes marches ei pénétré dans la salle où íls ont trouvé le  
roi. L-a rcine était assise à ses côtés, et quand elle a vu Floriant, elle  
s’est ievée pour raccueillir. Alors, Floriant l’a saluée avec ces mots :  
« Que Dieu, aujourd’huí, soit propice à la femme la meilleure, la plus  
beile. Ia plus agréable, la mieux instreite depuis Londres jusqu’en  
Frise ! »

2452

2456

2460

2464

2468

2472

2476

Et la roïnne lì respont :

« Sire, de Dteu le roi del mont  
Soiez gardez et maintenuz,  
Comme chevaliers esleuz,

De haute proece et d’oneste ! »  
Li rois Artus pas ne s’areste :  
Ançoís a Floriant assis  
Dejouste iui, ce m’est avis.

La roïnne sist d’autre part.

Atant ez vous, se Dieux me gart,  
Venìr la fame au forestíer,

Od lui jusqu’a .IIIJ. escuier  
Et les .HJ. puceies meïsme.

En haut saiue la roïnne  
De Díeu ie roi omnipotent.

« Dame, fet ele, a moí entent :  
Cis chevaiiers que la veez  
Vous envoie, sì m’en creez,

Ces .10. puceies qui ci sont. »

La roïnne en ríant respont :

« Â bien puissent eles venir ! »  
Atant les a fet asseïr  
Lez iì, si leur prent a enquerre  
Dont eles sunt et de quel terre.  
L’ainnee belement li dist :

« Douce dame, se Dex m’aïst,  
Nous estïons d’une contree  
Qui Celidoine est apeiee,

Nostre peres en estoit dus,

Mes ,IJ. joianz fors et corsus  
L’ont mort et desíruií la contree  
N’i a de bien remez denree.

Mes ambedeus ocìs les a  
Cis chevaliers que veez la. »

Ei la reine lui répond : « Seigneur, que Dieu, le roi du monde, vous  
garde et protège comme le chevalier hors pair que vous êtes, dont la  
prouesse est grande et impressionnante, » Sans délai, le roi Arthur,  
à ce que je pense, fait asseoir Floriant à son côté. La reine s’assoit  
de l'autre côté.

Alors, Dieu m’en est témoin, voici venir, accompagnée de quatre  
écuycrs et des trois soeurs en personne, la femme du forestier. D’une  
voix forte, elle salue la reine au nom de Dieu le tout-puissant. « Ma  
dame, lui dit-elle, écoutez-moi. Le chevalier que vous voyez assis là  
vous envoie, vous pouvez me croire, les trois jeunes filles que  
voici. » La reine lui répond en riant : « Puissent-elles venir pour leur  
bien ! » Puis elle les fait asseoir et commence à leur demander de  
quel pays elles viennent. L’aînée lui répond aimablement : « Chère  
dame, j’en atteste Dieu, nous vivions dans une région que l’on  
appellc la Calédonie1 ; notre père en était le duc, mais deux géants  
puissants et vigoureux l’ont tué et ont détruit la contrée, sans rien  
épargner. Cependant, le chevalier que vous voyez assis là les a tués  
tous les deux. »

La Calédonie est un des noms aticiens de l’Ecosse.

2484

2488

2492

2496

2500

2504

2508

2512

Atant a on l’aigue cornee

Et li varlet l’ont aportee, • [2ld

Onques n’i oí filz de vilains.

Atant ont lavees íor mains  
Li roís et li autre ensement.

Lors s’asistrent communement.

Lez le roi s’asist la roïnne  
Qui la coulor avoir rozinne.

Floriant s’asist d’autre part,

Od lui Gauvain, se Dieux me gart,

Aprés aus sist mesíre Yvains,

Et Gaherez et Agravains ;

Lor ont le premìer més assis.

Atant arriva, ce m’est vis,

Tot droit au port une nassele,

Mes onques hons ne vit si bele.

Unne pucele en est issue,

Ele ne fu pas esperdue ;

Ens el palais en est montee,

En haut parla comme senee :

« Dex saut, fait ele, et beneïe  
Artus et sa grant compaigníe  
Et si leur doint joie et santé  
Par sa saintisme volenté,

Mes sor touz doint force et pooir  
Floriant que voi la seoir ! »

Adonc vers Floriant s’en vint,

Unes lettres en sa main tint,

Dedens sa main li a donnee.

Atant est arríer retornee,

Droit a sa nef en est venue,

Enz entre, sanz poínt d’atendue,

Parmi la mer s’en vait najant  
Si com li vens la vait menant.

Siu ':e, on a sonné pour le service de l’eau, des jeunes gens ~ il n’y  
avait aucun fils de rustre parmi eux - l’ont apportée, et le roi ainsi  
que ;.ous les autres se sont lavé les mains. Puis, tous ensemble, ils se  
501U assis. Près du roi a pris place la reine qui a un teint de rose ; de  
l’autre côté, Dieu m’en est témoin, Floriant s’est assis près de  
inonseigneur Gauvaín ; à leur suite ont pris place monseigneur Yvain,  
Gaheret et Agravain. Alors on a servi le premier plat.

ce moment-là, me semble-t-il, une barque est arrívée dans le  
port même : jamais on n’en vit d’aussí belle, Une jeune fille en est  
descendue ; sans aucune hésitation elle est montée jusqu’à la grand-  
salle où elle a prononcé d’une voix forte ces paroles pìeines de  
sagesse : « Que Dieu protège et bénisse Arthur et sa nombreuse suite,  
que dans sa très sainte volonté, il leur donne joie et santé, mais  
qu’entre tous, il donne force et puissance à Floriant que je vois assis  
là i » Puis elle s’approche de Floriant, elle tient une lettre qu’eìle iui  
remet en main propre. Ensuite, elle fait demi-tour, repârt directement  
jusqu’à sa nef, monte à bord rapidement et s’éioigne, voguant sur ia  
mer au gré du vent.

Floriant les lettre tenoit,

Mes encore pas ne savoit  
Que il avoit dedens escrist.

2520

Lors les desploie, sí ies list  
En haut que tuit l’ont entendu.

Or oiez qu’il í a eii :

« Florians, Morgain te salue,

2524

Sí comme t’amìe et ta drue.

Molt a bien sa paine emploïe  
Ne se tient pas a mal païe  
De ce que par li fns aorris,

2528

Quaní tu es chevalier eslis.

Mes or te veult fere savoir  
Qui fu ton pere tout de voir :

II fu preudons de grant renon,

2532

Li rois Elyadus ot non,

Rois fu d’une ric’ne contree :

Soe est Sezílle ia loee,

2536

Qualarbre tínt en son demaine  
Et Puille qu’est de tot biens plaine.  
Mes Maragoz ses seneschaux,

Qui molt est fei et desioiaux,  
L’ocist j. jour en traïson,

2540

Or entent par quei achoison :

Floriant avaít la lettre à la main, mais il ignorait encore ce qui s’y  
trouvait écrit. Alors, il déplie la lettre et la lit à voix haute si bien que  
tous l’entendent.

Ecoutez ce que ia lettre contenait : « Floriant, Morgane te salue,  
elle qui íe porte amitié et amour. Elle a bien employé sa peine, et elle  
ne s’estime pas mal récompensée de t’avoir élevé, puisque tu es un  
chevalier d’exception. Mais maintenant, elle veut t’apprendre en toute  
vérilé quí fut ton père. C’était un homme de valeur, très réputé, qui  
s’appelait le roi Elyadus. II était le roi d’une contrée prospère : la  
célèbre Sicile était à lui, la Calabre faisait partie de ses domaines,  
ainsi que les Pouilles où abondent toutes les richesses. Mais Maragot,  
son séncchal, un homme très perfide et déloyal, le tua un jour par  
traîtrise. Apprends pour quelle raison.

2544

2548

2552

2556

2560

2564

2568

2572

Voìrs fu que Maragoz ama  
Ta mere et d’amer la pria,

Mes la dame cure n’en ot

Dont Maragoz si grant dueí ot [2:

Que par j. poi qu’il ne s’ocíst :

Et por ce la traïson físt  
De ton pere qui fu mordis  
Et en une forest ocis,

Car ta mere en cuída avoir.

Mes ele estoit de grant savoir  
Si s’en foï a Monreal,

Od lui J. chastelaín loial.

Mes Maragoz les a assis,

N’en tomera ses avra pris.

Faillie leur est îa vitaille,

Ne croi que .IDJ. jors ior vaille.

Or si te convient porchacier  
Com ton pere puisses vengier  
Et deiivrer puísses ta mere,

Or em pensses, biaus tresdouz frere ! »

Quant Floriant ot trestout îit  
Doiant se troeve et desconfist :

La mort son pere ot ramenbrer,

Tenrenient commence a plorer,

De parfont cuer giete J. souspìr.

Ei roi Artus n’oí qu’esmarrir  
Quant Fioriant vit lermoíer ;

Doní le commence a araisnier :

« Floriant, biaus tresdouz amis,

Ne soiez onques esbahis !

Se vostre mere est enserree  
Ele en sera tost delivree.  
le manderai touz mes barons,

Se Díeu plest, si la secourrons. P’d

T; -'rai que Maragot aima ta mère et ia supplia de l’aimer, mais la  
danse nc s’en soucia pas. Maragot en eut un tel chagrin qu’il faillit  
se tuer. C’est pour cela qu’il commit une trahison envers ton père :  
ii i’assassina dans une forêt, pensant ainsi avoir ta mère. Mais elle  
était pieine de ressources et elle s’enfuit à Monreale en compagnie  
d’un châíelain loyal. Cependant, Maragot les a assiégés et íl ne lèvera  
pas !e uège avant de s’être emparé d’eux. Les vivres leur manquent,  
je ne crois pas qu’il leur en reste assez pour quatre jours. Maintenant,  
il faut c;ae tu t’occupes de venger ton père et de délivrer ta mère.  
Pense-v-y bien, mon doux ami1 ! »

Quand Floriant a fini de lire la lettre, il se sent affligé et abattu ;  
on iui a rapporté la mort de son père et, tout ému, il commence à  
pieurer. avec un soupir qui lui monte du fond du coeur. Le roi Arthur  
se désole en voyant les larmes de Floriant, aussi se met-il à le  
raisonnèï' : « Floriant, mon très cher ami, surmontez votre trouble !  
Même s' votre mère est enfermée, elle sera rapidement délivrée. Je  
vais convoquer tous mes vassaux et, avec l’aide de Dieu, nous lui  
porterons secours.

•ment « mon très cher frère ». L’expression, qui traduit une extrême  
: pouvait être conservée teile quelle.

2576

2580

2584

2588

2592

2596

2600

2604

2608

- Certes, fet mesire Gauvains,

G’i en menraì .X,M. au mains  
Des gens rois Lot qui est mon pere  
Si i vendront mí .HIJ. frere. »  
Mesíre Yvains aprés redist  
Que, se Dameldieu îi aïst,

II i menra ,M. chevalíers  
Fors et hardis, preuz et legiers.  
Rois Carrados díst autretel  
Et tuit li autre de J’ostel,

Tuit se porosfrent .J. et un  
Et ii en mercie chascun.

Dont ert li siecles de bon point  
Mes orendroit n’i a il point  
De raison ne de loiauté :

Tot voi )e bíen a mal torné,  
Loiautez a noient s’atorne,  
Desloiautez ie mont ajorne.

Nus n’aime mais la íoiauté,

Tuit servent ia desioiauté,

Et avarice et mauvestié  
Est bien creiie la moitié.

Tant vous puis pour verité dire  
Que cist siecles tozjor empire.  
Empire, oïl ! de toutes pars,

Lì bien est perdus et espars  
Et li maux est montepiiés.

A mal se sunt tuit ravoiez :

Li baron de plusors contrees  
Tuít ont mes lor mesons hordees  
De Fauseté, de Trícherie,

De Traïson, de Roberie,

De Destrece, de Couvoìtise  
Qui molt de maux bersse et atisse.

- So}.c£ sûr, déclare monseigneur Gauvain, que je conduirai íà-bas au  
moins dix mille hommes appartenant à l’armée du roí Loth, quí est  
mon pòre ; viendront également mes quatre frères. » Puis monsei-  
gr.enf Yvain affirme à son tour que, pour autant que Dieu le protège,  
il cor.duira là-bas mille chevaliers vigoureux et hardis, vaiiiants et  
rapídvo Le roi Caradoc dit la même cfaose, aìnsi que tous ceux qui  
sorit présents : l’un après l’autre, iis offrent leurs services, et Florianí  
ì chacun d’eux.

C’cfait alors une époque pleine de vertus, mais maintenant, on ne  
trouvr plus ni justice ni loyauté. Je constate que le bien s’est  
totabment changé en mal : Loyauté s’apprête en pure perte, c’est  
Déi.'ôv’Uté qui fait la loi. Personne, désormais, n’apprécie la loyauté,  
tout :e monde honore la déloyauté ; Avarice et Méchanceté ont  
presquo doublé d’importance. En vérité, je peux vous assurer que  
(’état <hi monde d’aujourd’hui ne cesse d’empirer. II empire, oui !  
dans tous les domaines : le bien s’est perdu et díssipé, tandis que le  
ma! prolífère. Au mal se sont ralliés tous Ses seigneurs dans de  
tíomhreux pays ; tous, ils ont désormais instaîlé dans leurs demeures  
í’. , Tromperie, PiIIage, Contrainte ainsi que Convoitise qui

entreiient et attise de nombreux maux.

2612

2616

2620

2624

2628

2632

2636

2640

Ensi ii siecles mesdevient,

Par force avenir le covient !

Mes n’en quier ore plris parler,

A Floriant voil retourner,

Qui molt est liez de ce qu’il voit  
Que sa mere secors avroit  
Et que ses peres iert vengíez.

Li rois Artus ne s’est targiez,  
Ains a ses barons apelez :

« Seignors, fet il, or m’entendez,  
En voz païs vous en iroís,

Voz harnois appareillerois,

Fetes vos nés bien atirier,

Droit a l’isue de fevrier  
Soiés a Londres la cité ! »

Ensi li ont tuií creanté.

Atant en lor païs s’en vont,

Molt bien appareiííié se sont.  
Florianz o le roi sejorne  
Quì ses nés fet fere et atorne  
Tant que li yvers fu passez.

Lors s’en sont vers Londres alez.  
Estez li noviaus tens repaire  
Que li termes de cest afaire  
Ne puet mes gaires plus íargier.  
Des que trespassez fu fevrier  
Furent ja les nez assamblees  
Au port de Londres arrívees.  
D’Orcanie vint li rois Loth  
Qui .L, avec lui en ot,

Bien armees, se vous plevìs,  
Contre lor mortiex anemis ;

Peres fu monseignor Gauvain  
Et Gaheret et Agravain.

A'.r&i va la déchéance du monde, et elle est inexorable, Mais  
maintenant, je ne veux plus en parier, je préfère revenir à Floriant qui  
esí très heureux de voir que sa mère recevra du secours et que son  
i vengé.

Lc roi Arthur, sans tarder, a interpellé ses vassaux : « Seigneurs,  
moi. Vous allez partir dans vos pays préparer votre équipe-  
menî. Faites soigneusement apprêter vos navires ! A la fin du moìs  
de íèvner, exactement, soyez dans la cité de Londres. » Tous le lui  
prom.etíent. Puis ils partent dans leurs pays et se préparent avec zèle.  
Flonam demeure auprès du roi, qui fait construire et équiper ses  
proprcs navires jusqu’ à la fin de Thiver. A ce moment-Ià, ils partent  
;s.

venu le temps du renouveau, aussi Ie terme fixé pour cette  
enírcorise n’esí pius ioin désormais. A peine ie mois de février  
s'éíuiMÍ écoulé que les navires étaìent rassemblés dans le port de  
Londrm qu’ils avaient rallié. Le roi Loth arriva d’Orcanie avec  
cmquarue bateaux bien équipés, je vous assure, pour affronter leurs  
ennemiv mortels ; ce roi était le père de monseigneur Gauvain, de  
Gaherct et d’Agravain.

2644

2648

2652

2656

2660

2664

2668

2672

2676

Et li riches rois Uriens  
En i ot .XL. de síens ;

Peres ert monseignor Yvain  
Qui onques jor ne fu vilain.

Et lí rois Carrados Briebaz  
Et Cador qu’iert plains de soulaz  
En i orent .L. beies,

Trestotes freches et noveles.  
.XXX. en i ot Galies ii Chaus,  
Trestoutes piaínes de vassaus.

Li riches rois Cadìolenz,

Quì moit estoit preus et vaillanz,  
En ot .L. en sa baillie  
De vers la terre d’Abanìe.

.X. en ot li Noirs Chevaliers,  
Toutes plaines de soldoiers.

.Xllll. en i ot Sagremors  
De sa terre par grans esfors,  
.XXII. en ot Brandalis,

Bíen ovrees par grans delis.

Lí rois Mars en i ot .XL.

Et rois Baudemagus .L.

Rois Brangoire en ot .XVII.

Et Lucans li Bouteiiers .VIJ.

Li rois Artus, a mon avis,

En ot .VIJ.XX. a son devis.

Nel vous puis pas toutes nomer  
Ne je ne savroìe nombrer  
Qens chevaliers i pot avoir,

Mes se vous di je bien de voir  
Puis que Troies fu degastee  
Ne fu fete tele assamblee :

.XXII. rois par non i ot  
Sanz l’autre pueple qu’il i ot

Qaaní au puissant roi Urien, il amenait quarante navires ; il était le  
e monseigneur Yvain, qui jamais ne manqua de noblesse. Le  
io! Caradoc Briebas et Cador l’enjoué avaient cinquante beaux  
> tout neufs et tout pimpants ; Galles le Chaud en avait vingt,  
s de guerriers ; le puissant roi Cadiolan, qui était très valeureux  
eí courageux, en avait cinquante sous son auíorité ; le Chevalier Noir,  
vcnd d’Albanie, en avait dix, remplis de soldats ; Sagremor en  
amenait quatorze de sa contrée, puissamment armés ; Brandalis en  
avau \ ingt-deux, construits avec soin et fort beaux ; le roi Marc en  
amerait quarante ; le roi Baudemagu, cinquante ; le roi Brangoire,  
dix-sept ; Lucain le Bouteillier, sept1 ; et le roi Arthur, à mon avis,  
cení quarante. Je ne peux pas vous nommer tous ces bateaux et je  
incapable d’évaluer ie nombre2 des chevaliers présents, mais  
je voì'S assure que, depuis la destruction de Troie, jamais on ne vit  
parei! rassemblement : sans compter le reste des troupes,

1 Tous ces chevaliers et rois sont des figures familières des romans arthuriens,  
Cf. la note au v. 964.

au v. 2671 est sans doute une graphie pour quans (< QUANTES) qui nous  
paraît aller mieux avec nombrer que la leçon retenue par Wiliiams qeus (<

jjjjj§|x

Et i ot bìen .L. dus

Et contes .fflj.xx. ou plus.

2680

Artus q’en ot la seignorie  
En dona toute ia mestrie  
A Floriant et a Gauvain,

2684

Quar molt se fioit en ior main.  
Adonc sont les voiles drecies  
Et droit vers le vent desploïes.

2688

Du port s’esmuevent maintenant,  
Toute la mers en vait crollant.  
Sonent buisines et freíiaux  
Et fìaiites et chalumiaux,

Toute la mers en esíormist  
Et lí airs du ciei en noircist,

Se sambie touz lí mons ìsoit.

2692

Par la mer s’en vont a esploit.  
.XV. jors ont molt bíen siglé  
Et bien nagìé et bien wacré.

2696

A sazieme ensi lor avint  
C’une grant tempeste lor vint ;

Li vens fu fors qui les assaut,

2700

2704

Les ondes fet sailiir eis haut,  
Rompení voilles, brisent ii mas.  
Or on entr’aux poì de souías  
Cil qui en la mer entré sont ;  
N’est merveiiie se doulor ont  
Et s’il sont en grant desconfort,  
Quar cìei et mer ior promet mort.  
Ne savoient que devenir  
Quant Dameldieu par son plaisir  
A fet le mal tens írespasser,

2708

Et li solaux prent a ìever,

l à coup sûr vingt-deux rois et au moins cinquante ducs ainsi  
q'jc r .■ .tre-vingts comtes, voire davantage. Arthur, qui était leur  
sua.c'.ì'’. , donna plein pouvoir à Fioriant et à Gauvain, car il avait  
afiance en leurs capacités.

enant les voiies sont hissées et se déploíent face au vent. Les  
Tja-’í"': j quittent rapidement le port, toute la mer en est ébranlée. Les  
es retentissent, ainsi que les flûtes, les pipeaux et les fìfres :  
mer en résonne et le ciei s’obscurcit ; il semble que ce soit  
monde[[17]](#footnote-17). Les navires s’éloìgnent à toute vitesse sur la mer.  
t cinglé sans encombre pendant quinze jours, ont bien vogué  
igué, mais le seizièmejour, une grande tempête les surprend.  
violent les assaille, soulevant les flots, déchirant ies voiles  
e; bri.-'ant les mâts : iis éprouvent bien peu de joie2, ceux qui sont  
pauis sur ia mer i On ne s’étonnera pas s’ils s’abandonnent à la  
Cjc"l'=,„’ et la désolatíon, car le ciel et la mer leur promettent la mort.  
lis rie savaient ce qu’ils allaient devenir lorsque Dieu, dans son bon  
chassé le mauvais temps. Le soleil surgit,

**2712**

**2716**

**2720**

2724

**2728**

**2732**

**2736**

**2740**

La mer s’acoise et asouage,

Mes en une terre sauvage  
Les a getez et arrivez.

Atant sirnt issus fors des nez  
Enjusqu’a .L. escuìer,

Por cerchier plaingnes et rochier,

Et por savoir s’ìl troveroient  
Recet ou vitaille prenroíent.

Mes n’i avoìt nul home né,

Chastel ne vile ne cité,

Fors unes bestes Sathenas ;

L’en les apele sarduinas,

Granz sont et orribles et fors,

Gros et corsus orent íes cors,

Les oreilles teles com vanz,

Ne doute nule arme tranchanz. [23c

Quant les escuiers ont veiiz  
Tantost lor ont sore couruz  
Mengiés les ont et devourez :

J. tot seul n’en est eschapez.

Artuz le voit, molt í’em pesa,

Mes Florìant tel duel en a,

Par poi n’est en la mer saillis,

Mes il le tienent entr’aux pris,

Et mesìre Gauvains ii dist :

« Sire, se Dameldieu m’aïst,

Nus ne se doit desconforter,

Laissiez les escuiers aler,

S’il sunt mort, a Dieu les commant.

Mes or pensons d’aler avant,

Tant que veignons en la contree  
Ou vostre mere est enserree ! »

Lors font les buisines sonner,

Si s’en revont aval la mer.

la mer se calme et s’apaise, mais la tempête a jeté les navires sur le  
rivage d’une terre sauvage.

Une cinquantaine d’écuyers quittent alors les bateaux pour explorer  
plaines et falaises en espérant découvrir une habitation où ils  
pourraient s’emparer de vivres. Mais il n’y avait là ni être humain,  
ni château, ni village, ni cité ; il n’y avait que des bêtes diaboliques,  
que l’on nomme « sarduinas,.»[[18]](#footnote-18). Ce sont des bêtes repoussantes, de  
haute taille et puissantesT avec un grand corps trapu et des oreilles  
larges comme des paniers ; elles ne craignent2 aucune arme tran-  
chante.

Quand elles ont vu les écuyers, elles se sont aussitôt jetées sur eux  
et ies ont dévorés sans qu’aucun n’en réchappe. Arthur, voyant cela,  
esí fort attristé ; quant à Floriant, il est si affligé que pour un peu il  
se jeíterait dans la mer. Mais les autres le retiennent et monseigneur  
Gauvain lui dit : « Seigneur, au nom de Dieu, je vous assure qu’il ne  
faut pas sombrer dans le désespoir ! Laissez là les écuyers ; s’ils sont  
moris, je les recommande à Dieu. Occupons-nous plutôt de poursui-  
vre notre route pour atteindre le pays où votre mère se trouve  
enfermée ! » Alors on fait sonner les trompettes, et la flotte repart sur  
la mer,

2744

2748

2752

2756

2760

2764

2768

2772

Mes d’aux or plus ne parlerai,  
De Maragoz vous coníerai  
Qui Monreal avoit assís.

.XV. anz i fu, si com m’est vis,  
Laiens est vitaille faillie,

La gent en est moit esbahie  
Ne s’en savoient conseiilier.  
Omers emprist a araisnier  
La roïne molt doucement :

« Certes, dame, ne sa comment  
Nos nos petissions maintenir.

Se Maragoz nos puet tenir,

Bien saí nostre vie est passee.

- Omer, je me suí porpenssee  
Comment nos nos en chevírons :  
Une espie enquenuit penrons  
Sí la ferons la fors aler  
Por oïr et pour escouter.

Et seíonc ce que il orra,

Çaienz le nos recontera,

Et selonc ce que nos orrons,  
Çaiens sí nos conseillerons. »  
Ensi ont la nuit atendue,

Et quant ele fu parvenue  
L’espie du chastel s’en isí  
Enjusqu’a l’ost arest ne fist.  
Parmi l’ost s’en vait plainement,  
Nus ne set som propossement.  
L’andemain quant il ajorna  
Lì rois Maragoz se leva,

Vestus s’est et apareilliez,

Molt par estoit joianz et liez  
Car Monreal cuidoit avoir.

ds maintenant je ne parlerai plus d’eux, je vais évoquer Maragot  
ï avait assiégé Monreale.

II est resté là quinze ans, à ce que je pense, et, dans le château, les  
res sont épuisés ; les assiégés sont effondrés, ils ne savent quel  
- ti prendre. Omer, finalement, s’est adressé à la reine d’un ton très  
c; 'me : « Vraiment, ma dame, j’ignore1 comment nous pourrions  
urer notre survie. Si Maragot parvient à nous prendre, je le sais  
n, c’en sera fait de notre existence. - Omer, j’ai réfléchi à la façon  
nous en sortir : nous choisirons cette nuit un espion, et nous  
rons à Pextéríeur où il écoutera attentivement ce qui se dira.  
î Re\.:iì;i ici, il nous fera part de ce qu’il aura entendu, et selon ce  
rus racontera, nous prendrons une décision. » C’est ainsi qu’ils  
! onî arendu la nuít, et, le moment venu, l’espion est sorti du château  
i et a rejoint directement le camp ennemi. II circule sans encombre au  
; miiieu de l’armée : tout le monde ignore ses intentions.  
í Le îendemain, au lever du jour, le roi Maragot s’est levé, habillé  
; ; il éprouve joie et allégresse car il pense s’emparer de

'.■onrcde.

Ijplis

llpBié'

8j|S|tV

■

■

I

i I

II

J'a v. 2752 : graphie pour sai.

2776

2780

2784

2788

2792 ,

2796

2800

2804

2808

Mes par tens avra le cuer noir,  
Quar marcheant sont arrivé  
Qui de Palerne furent né.

Droit de Bretaigne revenoient,  
Dras et marchandise aportoient.  
Bien savoient trestot l’afaite  
Que ií rois Artus ot a faire  
Les nez por la outre passer  
Por Maragoz desheriter.

Atant sunt de lor nef issu,

Àu roi Maragoz sunt venu,

Com lor seigneur ie saluerent  
Et puis lor noveies conterent :

« Maragoz, rois piains de savoir,  
Moit grant doutance pués avoir :  
Ja est meiiz ii rois Artus,

O lui plus de ,C.M. escus.

Tuit te voeìent desheriter  
Et de Suziiie fors jeter.

Dient tu n’as droit en la terre,  
Par force la voelent conquerre.  
Or gardes que tu en íeras  
D’atendre ou se tu t’enfuiras ! »  
Quant Maragoz ot la novele,  
Sachiés ne ii fu mie bele,

Molt fu dolanz et trespensis,  
Lors parla com hons esmarrìs :

« Par Dìeu, fet il, ja n’averont  
Suzille, ançois le comparront !  
Quar ia terre me fu donnee,

Bien sera encontr’aus gardee !  
Or manderai a mes amis,

Je ne voil pas estre soupris.

Maii. bìentôt, il va s’assombrir, car des marchands, natifs de  
Palcrme, viennent d’accoster. Ils arrivent droit de Bretagne, transpor-  
tant des étoffes et des marchandises. IIs sont au courant de l’entre-  
priss menée par le roi Arthur, ils savent qu’íl a fait construire une  
flotte pour franchir la mer et venir déposséder Maragot.

Maintenant, ils sont descendus de leur bateau, sont venus jusqu’au  
roi Maragot, l’ont salué comme leur seígneur, puis lui ont appris la  
nouvelle : « Maragot, roi plein de sagesse, tu peux être dans une  
grande crainte : le roi Arthur s’est mis en route il y a quelque temps  
avec pius de cent mille guerriers. Ils veulent te déshériter et te  
chassei hors de Sicile. Ils affirment que tu n’as aucun droit sur cette  
terre et ils veulent la conquérir par la force. Réfléchis donc à ce que  
tu vas í’aire : ou bien les attendre ou bien t’enfuir ! »

Quar.d Maragot apprend cette nouvelle, sachez qu’elle ne lui fait  
pas plaisir ! Affligé et soucieux, il prononce des paroles qui trahissent  
son affolement : « Par Dieu, jamais ils n’auront la Sicile, mais leur  
enlreprise va leur coûter cher. En effet, cette terre m’a été donnée et  
elle va ôtre bien protégée contre leur attaque ! Je vais tout de suite  
avertir mes amis, je ne veux pas être pris au dépourvu.

2812

2816

2820

2824

2828

2832

2836

2840

L’empereor m’esluet mander  
Qu’ii veigne sa terre garder,

Quar lí rois Artus la velt prendre  
S’il ne la velt vers lui desfendre. »

Lors fait ses lettres saieller,

L’empereor a fet mander [24c]

Droitement en Coustantinoble,

Une cité qui est molt noble,

A Philimenis, l’emperour,

Qui molt estoit de grant valour.

Ensement se vunt li mesage  
Tant vont par plains et par boscage  
Q’en Coustantinoble entré sont  
Lez le palais descenduz sont,

Les degrez contremont monterent,

L’empereor seant troverent.

Li uns d’aus en haut le salue  
Puis li a la chartre tendue,

Et li emperere la príst  
Si la desploie, si la list,

Lors a ses barons apelez :

« Seignors, fet ii, or m’eníendez :

Savez que ceste chartre dist ?

Maragos a moi la tramist  
Et si me mande et velt prier  
Por Dieu que je li voisse aidier  
Encontre le fort roi Artui  
Qui grant ost amaine sor lui,

Et s’ìl le puet desheriter  
Tot le mont vorra conquester.

D’autre part se jel vois aidier  
Et nos em poommes chacier  
Artus et ciaus qui sont od soi,

II me fauí prévenir l’empereur pour qu’il vienne protéger sa terre, car  
s’il ne veut pas Ia défendre contre le roi Arthur, celui-ci la lui  
prendra. » Alors, il fait cacheter sa lettre et prévenir l’empereur  
directement à Constantinople ; cette cité superbe est celle de  
l’empereur Filimenis, un homme de grand mérite.

Ainsi s’en vont les messagers ; ils ont tant cheminé à travers les  
plaines et les bois qu’ils sont parvenus dans la ville de Constantino-  
ple. Ils ont mis pied à terre près de la grand-salle, en ont graví les  
marches et ont trouvé à l’intérieur l’empereur assis. L’un des  
messagers le salue d’une voix forte puis lui tend la lettre. L’empereur  
la saisit, la déplie et la lit. II apostrophe alors ses vassaux : « Sei-  
gncurs, écoutez-moì : savez-vous ce que contient cette lettre ? C’est  
Maragot qui me l’a envoyée ; il me demande et m’implore, au nom  
dc Dieu, de lui apporter mon aide contre Ie puissant roí Arthur qui  
amcne une grande armée pour l’attaquer. Et sí Arthur parvient à le  
ruiner, il voudra conquérir le monde entier. En outre, si je viens en  
aide à Maragot et que nous parvenons à chasser Arthur ainsi que tous  
ceux qui I’accompagnent,

2844

2848

2852

2856

2860

2864

2868

2872

II tenra sa terre de moi  
Et sí m’en rendra treiiage. »

Dont s’escrie tot Ie barnage : [24d]

« Biaus sire, et vous le secouirez,

Moit grant aumosne i averez ! »

Quant i’emperere ot et entent  
Tuìt le loient communement,

Atant a faií sa gent mander,

Ses mesages par tout aler :

A Atenes manda Porus,

Sil en estoit sìres et dus.

An Entioche ra mandé  
.1. sien home, Feliocé,

Cii en estoit sires et rois,

Et molî estoit preuz et cortois ;

Puís a mandé em Barbarìe  
Et en la terre de Turkie,

En Ynde la supperiour,

En la grant et en la menor,

Puis mande en terre d’Ermenie,

En Aufrique et en Taubarie.

Que vous iroie je contant  
Ne mes paroles porloignant ?

Mes puis l’eure que Dex fu nez  
Ne en la sainte Virge entrez,

Empereres, ce m’est avis,

N’ot tant de gent ensamble mis,

Quar il manda en la Mouree  
Et en terre de Galilee.

A Costantinobie assamblerent,

Les nez et les vaíssiaus chargerent  
D’elmes, de lances et d’escuz,

De bons haubers maillíez menus, UM

D’espees forbies, de dars,

il iTiettra sa terre sous mon autorité et me paiera tribut. » Alors, tous  
ies vassaux s’écrient : « Cher seigneur, portez-iui donc secours, vous  
en obtiendrez un très grand profit ! »

Quand l’empereur voit et comprend que tous l’approuvent sans  
exception, ii convoque ses hommes en envoyant partout des messa-  
gers. D’Athènes, il a convoqué Porrus qui en était seigneur et duc.  
D’ Antioche, il a également convoqué un de ses vassaux, Felitoé, qui  
en était seigneur et roi, un homme plein de vaiilance et de courtoisie.  
II í'ait ensuite venir des gens de Barbarìe, de la terre de Turquie, de  
• ; Supérieure, de l’Inde Centrale et de llnde Inférieure, puis de  
]a ter.e d’Arménìe, d’Afrique et de Tibériade. Pourquoi vous en dire  
davantage et prolonger mon discours ? En fait, depuis que le Christ  
fut conçu en la Vierge Marie, aucun empereur, à mon avis, n’avait  
réuni autant de gens, car il en fit venir de la Morée comme de  
Gaiilée.

Lcs navires se regroupèrent à Constantinople, et les vaísseaux  
furem chargés de heaumes, de lances, d’écus, de bons hauberts aux  
maiUes serrées, d’épées bien fourbies, de javelots,

2876

2880

2884

2888

2892

2896

2900

2904

2908

D’arbaiestes, d’engiens et d’ars,  
De pain bescuít, de char salee  
Et de farinne buletee,

De bués, de pors et de chevax,

Sor coi monteront ies vassaus.  
L’emperere Philimenis,

Qtti tant estoit preus et geníis,  
Àvoit une fílle moit bele :

Florete avoit non la pucele,

Aínc si bele rìens ne fu nee  
Ne qui si bìen fust doctrinee.

II me prent trop grant volenté  
De vous descrivre sa biauté :

Le front ot haut et droit et piain,  
Si oeil n’estoient pas vilain,

Ains estoient vair et rians  
Por ambler cuers a totes gens,

Les sorcilz brunez et voltiz,

Le nez bien droit fet et traítiz,

Sì chevol erent autreté  
Com s’ìl fussent d’or et doré.  
Bíanche et venmeiìle avoit la face,  
Plus clere que crìstaus ne glace,  
Petit menton rout enfossé,

Les dens bianz et menu serré.

Le levres .1. petit grossetes  
Comme cerises vermeìlletes,

Petite bouche bien seant,

Si samble qu’adés voit disant :

« Baise, baise, je voil baisier ».  
Ses espauîes, mentir n’em quier,  
Sont droites et li bras bien fais,  
Nus ne vit onques míus portrais ;

d’arbalètes, de machines de guerre et d’arcs, de biscuit, de viande  
salée et de farine blutée, de bceufs, de porcs et aussi de chevaux de  
monte destinés aux seigneurs.

mpereur Filimenis, qui était très valeureux et plein de noblesse,  
ine fille très belle, nommée Florette. Jamais on ne vit une  
pe'sonne aussi belle et aussì bien éduquée. J’éprouve un vif désir de  
lécrire sa beauté. Elle avait le front haut, droit et large ; ses  
yeux. loin d’être laids, étaient étincelants et gais, capables de voler  
tous 'Cs cceurs ; ses sourcils, plutôt châtains, étaient bien arqués ; son  
neí bien droit était d’un dessin parfait, ses cheveux brillaient comme  
s’ils ctaient d’or. Son teint blanc et vermeil était plus lumineux que  
le cnjtal ou la glace ; elle avait un petit menton rond à fossette, des  
dents blanches bien plantées, des lèvres1 légèrement pulpeuses,  
lles comme des cerises, une petite bouche seyante, qui  
seniDÍaìt toujours dire : « embrasse-moi, embrasse-moi, je veux  
t’embrasser » ; ses épaules, je ne vous mens pas, étaient droites et ses  
bras b>en faits : on n’en vit jamais de mieux dessinés ;

If v. 2901 : graphie pour les.

2912

2916

2920

2924

2928

2932

2936

2940

Les mains ot beles et blanchetes  
Et les dois longues et grailletes,  
Petites mameles poignans ;

Costez traitiz, dougiés les flans  
Trop sunt bien fait por embracier.  
Des hanchetes parler ne quier  
Quar trop estoient bìen formees,  
Droites jambes et bien ovrees.  
Nature trop se merveilla,

C’onques puis tant ne se pena  
Qu’ele la petist contrefere.

Trop iert plaine de bel afere  
Florete que je vous devis.  
L’emperere Philimenis,

Qui son pere iert, trop fort l’amoít,  
Avec lui touz jors l’amenoit,

II la commence a apeier :

« Fille, vels tu o nos aler ?

Si verras le tornoiement  
Et les batailles ensement.

Fame ies, ja garde n’i avras,

Aler porras ou tu vorras.

- Sire, Florete li respont,

Par Dieu, l’autime roi del mont,  
J’en ferai tot vostre plaisir. »

Lors fist .XX. puceles venir.  
Aveques li les a menees  
A itant sont es nez entrees  
Que bien orent apareílliees  
Et totes les autres maisniees.  
L’empereres i est entrez,

Atant sont en mer esquipez :  
Contre le vent drecent Ior voiles,  
Tote nuit corent as estoiles.

elle avait de belles mains blanches, des doigts longs et effilés, de  
petits seins dressés, des flancs bien dessinés, une taílle svelte, idéale  
pour être eniacée. Je ne m’attarderai pas sur ses hanches menues, car  
elles étaient parfaites ; elle avait des jambes bien droites et bien  
galbées. Nature1 fut fort émerveillée par cette oeuvre, au point que  
jamais depuis lors, même en y mettant tous ses efforts, elle n’a pu  
refaire la pareille. Elle était vraiment comblée de qualités, cette  
Fiorette que je vous décris.

L’empereur Filimenis, qui était son père, l’aimait énormément et  
l’emmenait toujours avec lui. Voici qu’il lui adresse la paroie : « Ma  
filie. ne veux-tu pas venir avec nous ? Ainsi, tu assisteras au combat  
eì aux batailles. Tu es une femme, tu n’auras rien à craíndre et tu  
pourras aller où tu voudras. - Seigneur, répond Florette, au nom de  
Dicu, le très-haut roi du monde, j’agirai comme il vous plaira. »  
Aiors. elle a fait venir vingt jeunes filles et les a emmenées avec elle.

Maintenant, elles sont montées sur les navires bien équipés, en  
ménie temps que toutes les troupes. L’empereur s’est embarqué, et  
voilà qu’ils naviguent sur la mer : ils hissent les voiles face au vent  
eí vog.ient toute la nuit en se guidant sur les étoiles.

! Au vcrs 2917, Williams avait maintenu Fortune, la leçon du manuscrit, et  
aucun dcs auteurs de comptes rendus ne paraît avoir désapprouvé son choix. La  
coirection en Nature s’impose toutefois, car c’est elle qui façonne les êtres et non  
Portune. Fccrster avait d’ailleurs déjà proposé la correction, fort d’un passage  
í’Erec, (vv. 418-20) copié ici mot à mot par l’auteur de Floriant. Sur ce portrait,  
roduction, p. XLVIII-XLIX.

2944

2948

2952

2956

2960

2964

2968

2972

Mes d’aux atant vous laisserai,  
De l’espie vous conterai  
Qui ert en l’ost souz Monreal.  
La nuit, quant chanterent li gal,  
Rest dedenz Monreai entrez,  
Tant atent qu’il fu ajornez,

Que la ro'ínne fu levee.

Lors li conta sanz demoree  
Tot le covine de la fors :

Com rois Artus et ses esfors  
Vienent por la contree avoir,  
Que Maragoz par estouvoir  
A mandé a l’empereour  
Qu’ìl lí veígne fere secour.  
Molt en sont iiez et esbaudis  
Cii du chastel, ce m’esí avis.  
Mes l’emperere a tant siglé  
Et la gent qu’o lui a mené  
Que sor Monreal arriverent.  
Teníes et paveiilons drecìerent.  
L’emperere Fiiimenis,

Qui tant estoit preuz et hardis,  
Est atant de sa nef issus.

Rois Maragoz í est venus,

Tout maintenant li fist homage  
Por .M. mars d’or de treuage,  
Chascun an îi envoiera  
Touz les jors que i! vívera :  
Ensi ont lor chose afermee.  
Atant sanz plus de demoree  
Florete est de îa nef issue  
Quì moif iert iasse et debaíue  
De îa mer ou tant ot esté.

Mais je vais maintenant les laisser pour vous parler de l’espion qui  
se trouvait de nuit dans le camp ennemi, au pied de Monreale.

Quand les coqs ont chanté, il est retoumé dans Monreale. II  
patiente jusqu’à ce qu’il fasse jour et que la reine soit levée. Alors,  
sans perdre de temps, ii lui décrít toute la situation à l’extérieur :  
comment ìe roí Arthur et ses troupes viennent conquérir le pays, et  
comment Maragot a dû demander à l’empereur de venir lui porter  
A mon avis, en apprenant ceia, ceux qui sont dans le château  
som pk;in de joie et d’allégresse.

Cepcmdant, l’empereur et les hommes qu’il amène ont taní cingíé  
qu’io. sont arrivés à Monreale. Ils ont monté leurs tentes et leurs  
s. L’empereur Filimenis, quí est sí valeureux et courageux,  
lement descendu de son navìre. Le roí Maragot vient à sa  
e et lui jure hommage sur-le-champ, en s’engageant à lui  
vcrser m tribut de mille marcs d’or ; il le lui enverra íous les ans  
duraní ie reste de sa vie. C’est ainsì qu’iis ont arrêté leur accord.

.ans plus attendre, Florette est descendue à terre ; elle  
éprou /art une grande fatigue et se sentait brisée par un si long séjour

2976

2980

2984

2988

2992

2996

3000

3004

3008

Son tref li a om aporté,

Ses puceies li font .1. lìt,

Enz la couchent par grant delit.  
Mes Pemperere fist mander  
Ses barons et touz assambler  
En son trés por aus conseillier  
Comment il porroit esploitier.

« Seignor, faìt il, mandé vous ai,  
Savez porquoì ? Jel vous dirai :  
Bien savez, li rois Artus vient.  
Grant conseiì avoir nos covient  
S’am pais les iairons arriver  
Ou se nos irons contr’ester  
Le rivage quant ii venront. »

Li dus d’Atenes li respont :

« Sire, se croire me voulez,

Ja nul anui ne lor ferez  
Quar point d’onor n’i avriez  
S’adonc seure lor couriez.

Mes quant il seront arrivé  
Et tuit rengié et ordrené  
Et ior banieres desploiees  
Et toutes lor gens arrengïes,  
S’adonc conquerre les poons  
Grans ioenges en averons ! »  
Rois Maragoz aprés paria :

« Sire, fet il, entendez ça,

Cil qui vous dorsne tel conseil  
Ne le vous done pas feeil !  
Certes, si com ìl m’est avìs,

Des que nos vers nos anemis  
Poons conquerre a i’ariver  
Por quoi les lairons nos ester ?

On lui a installé sa tente et ses compagnes lui préparent un lit où  
elles la couchent pour son plus grand plaisir. Cependant, l’empereur  
convoque ses vassaux et les réunit tous sous sa tente pour délibérer  
avec eux sur la meilleure façon d’agir[[19]](#footnote-19). « Seigneurs, leur dit-il,  
savez-vous pourquoi je vous ai convoqués ? Je vais vous l’appren-  
dre : vous n’ignorez pas qu’arrive le roì Arthur. Nous devons  
réfléchir sérieusement pour savoir si nous laisserons ses navires  
accoster en paix ou si, à leur approche, nous irons nous poster sur le  
rivage pour leur en interdire l’accès. » Le duc d’Athènes lui répond  
ainsi : « Seigneur, si vous m’en croyez, pour I’instant, vous ne leur  
ferez aucun mal, car, en les attaquant à ce moment-là, vous n’y  
gagneriez aucun honneur. Mais quand ils auront accosté, qu’ils se  
seront tous disposés en ordre de bataille, que toutes leurs bannières  
seront déployées et que tous leurs hommes seront à leur poste de  
combat, alors, si nous pouvons les vaincre, nous en tírerons une  
grandc gloire ! » Le roi Maragot prend ensuite la parole : « Seigneur,  
écoutez-moi bien. Celui qui vous donne un tel conseil ne parle pas de  
façon loyale ! En effet, à mon avis, du moment que nous pouvons  
vaincre nos ennemis dès leur arrivée, pourquoi les laisserions-nous  
tranquilles ?

3012

3016

3020

3024

3028

3032

3036

3040

S’a ceste fois n’i conquerons  
Ja tnés jor a eulz ne durrons.

Qui ses anemis lait haucier,

Fols est, s’i les puet abaissier.  
Quar quant ii sont plus haut de lui  
II ii ont molt tost fet anui.

Por tant loeroie endroit moi,

Qu’a i’ariver, foi que vous doi,  
Lor courissíens sus vitement,

Je ne le feroie autrement ! »

A cest conseii sunt acordé.

Lors ont vers la mer regardé,  
Voient i’estoire qui veaoit  
Que ii roís Artus conduisoít.

Atant sunt as armes courus,  
Vestent hauberc maiiliez menus,  
Prenent escus, iances et dars,

Es chevaus montent for et cras.

L’emperere Filimenis

Les a trestouz en conroi mis :

Rois Felitoé d’Antioche  
Quí a destrier qui pas ne cloche  
Conduist la premíere batailie ;  
Estre veut a rencommençaille.  
Moit a maisnìe bien armee :  
Archier sunt tuit en sa contree.  
Bien ert armez, l’arc en la maio  
Ne sambloit pas fil de vilain ;

Sor la marinne, el biau gravìer  
A fet toute sa gent rengier.  
Cornícas, li rois de Turkie,

Et Jonas, rois de Taubarie,

Firent I’autre bataiile aprés.

Si, à ce moment-là, nous ne remportons pas la víctoire, jamais nous  
ne leur tiendrons tête. II est fou, celui qui laisse ses ennemis se  
retiforcer aíors qu’il peut les affaiblir. En efíet, une fois que ses  
ennemís som plus forts que lui, ils ont vite fait de lui causer des  
dommages. C’est pourquoi, en ce qui me concerne, je recommande-  
raís, pai la fidélìté que je vous dois, que dès leur arrivée nous les  
attaquíons rapìdement. Je n’agirais pas autrement ! » Ils se rallìent à  
cet avis.

Ils ont alors regardé du côté de la mer, et ont vu approcher la  
flotte que commandait le roì Arthur. A.ussitôt, ils courent s’armer,  
enfncjt les hauberts aux mailles serrées, s’emparent des écus, des  
ianccs et des javelots, se mettent en seîle sur leurs chevaux puissanís  
ei robustes. L’empereur Fiîimenis ies a tous disposés en ordre de  
combal: le roi Feíitoé d’Antioche, dont le cheval esî loin d’être  
boiteux, commande le premier corps de bataille ; il veut être présent  
à j’ouverture des hostilités. Ses hommes sont bien armés : dans son  
pays, iis sont tous archers. Luì-même étaít bíen équipé : avec son arc  
à (a muin, il n’avait pas l’aír d’un fils de rustre ! Sur le beau sable  
.... • ige, il a fait aligner tous ses hommes. Cornicas, le roi de  
Turquie, et Jonas, le roí de Tibériade, assembîent le deuxìème corps  
de bataille.

3044

3048

3052

3056

3060

3064

3068

3072

3076

Chevaliers ont fiers et engrés,

Cist feront as Bretons grant guerre  
Ains qu’íl aient conquís la terre.  
Natalons, li rois de Surie,

Et Turcans, li rois d’Ermenie,

A la tíerce bataille fete :

Chascuns d’aus sa gent roolt rehete  
De bien fere et de bien ferir  
Et de bien l’estor maintenir.

La quarte físt rois Santipus  
Et iì dus d’Atenes, Porrus ;

La sínquiesme fist Geremìe,

Icil fu roís de Honguerie.

La sìssieme fist Taubarins  
Quí estoit rois des Tartarins,

Hardís estoit et redoutez  
Et chevalíers fiers et ossez.

Sathan, li rois de Lisonie  
Et Netor, rois de Bouguerie,

Firent la septieme bataille :

Lor gent ne sunt mie frapailîe  
Mes chevaliers preus et eslis.  
L’emperere Filimenis  
Les amoil molt de graní amor,

Fil estoient de sa serour.

L’uitíesme fist roís Danador  
Et lì roís de Libe, Cador,

Maragoz la noviesme fist,

Ciaux de sa terre avec iui míst.

Cil vorront ies grans cols sousfrir  
Et les bataíiles maintenir.

Ains que lor terre soit perdue  
Vorront ferir d’espee nue  
Grans cols sor ies hiaumes d’acier,  
La terre voiront chalengíer.

IIs ont avec eux des chevaliers redoutables et violents : ceux-là  
causeront de grandes difficultés aux Bretons, avant qu’ils puissent  
conquérir cette terre. Natalon, le roi de Syrie, et Turcan, le roi  
d’Arménie, organisent le troisième corps de bataille ; chacun d’eux  
exhorte vivement ses hommes à se comporter avec vaillance, à bien  
frapper et soutenir le combat. Le quatrième corps de bataille est  
assemblé par le roi Santipus[[20]](#footnote-20) [[21]](#footnote-21) et Porrus, le duc d’Athènes ; le  
cinquième, par Jérémie, le roi de Hongrie ; le sixième, par Taubarin,  
le roi des Tartares, un homme courageux et redouté, un chevalier  
hardi et plein d’audace. Sathan, le roi d’Alizonie et Netor, le roi de  
Buigarie2., organisent le septième corps de bataille : leurs hommes,  
loin d’être des bons à rien, sont des chevaliers d’élite. L’empereur  
Filimenis portait une très grande affection à ces deux rois qui étaient  
les fiis dc sa soeur. Le huitième corps de bataille est assembîé par le  
roi Dauador et par Cator, le roi de Libye ; le neuvième, par Maragot  
qui a pìacé à ses côtés les hommes de sa terre : ceux-là voudront  
résistcr aux coups violents et soutenir le combat. Ils voudront, avant  
de perdre leur terre, asséner avec la lame de îeur épée de grands  
coups sur les heaumes en acier : ils voudront disputer leur terre à  
l’ennemi.

3080

3084

3088

3092

3096

3100

3104

3108

En la derreniere bataille  
I ert Filimenis sanz faille,

.103. rois avec lui avoit  
Ou moît durement se fioìt.

La iert la grant chevalerie,

N’iert nus qui nombre vous en die.  
De ciaus de Gresse ierent la flor  
Por aidier a l’empereour.

Mes li Breton ont tant siglé  
Et tant nagié et tant vacré  
Que pres de terre sunt venus.

Bien ont les chevaliers veiis  
Qui sor le port ierent rengiés.

Artus ne s’est pas atargiés,

Floriant par non apeia :

« Biaus douz amis, entendez ça,  
Fait li rois, si nous conseillons  
En quel point nos nos maintenrons.  
Molt voi la grant chevalerie,

Quí sor cele rive est rengie :  
L’empereres i est venus,

Bien s’est Maragoz porveiìs,

Bien a bonne gent aiinnee.

Mes or diíes vostre penssee  
S’a force a la terre en írons  
Ou se la nuit atenderons.

~ Sire, fait il, or m’entendez,

Vous en ferez vcz volentez,

Vous estes ci venus por moi,

Je ne voil pas, foi que vous doi,  
Metre voz gens en aventure,

Quar ce ne seroit pas droiture. »  
Lors parla mesire Gauvains :

D-.iíis le dernier corps de bataille, bien sûr, se trouve Filimenis[[22]](#footnote-22),11 est  
ondé par quatre rois en qui il a toute confìance. C’est dans ce  
ps qu’il y a le plus de guerriers, mais personne ne pourraít vous  
dire leur nombre. L’élite de la Grèce est là pour fournir son aide à  
l'empereur.

3endant ce temps, Ies Bretons ont cinglé, vogué et bourlíngué, si  
bien qu’ils sont arrivés près du rivage. Ils ont parfaitement vu les  
chevaliers alignés sur le port. Arthur, sans attendre, appelle distincte-  
rnent Floriant : « Mon cher ami, écoutez, lui dít-il. II nous faut  
réflechir à la façon dont nous allons agir. Je vois les nombreux  
■tuerriers alignés sur le rivage : í’empereur est là, Maragot a su  
veiller à ses intérêts et rassembler une armée de valeur ! Mais  
donnez-moí donc votre opinion : allons-nous descendre à terre de  
force ou attendre la nuit ? - Seigneur, écoutez-moi, répond Floriant.  
Vous ferez comme vous voudrez. Vous êtes venu jusqu’ici à cause  
de moi ; par la fidélité que je vous dois, je ne veux pas faire courir  
de riscues à vos hommes, car ce ne serait pas juste. » Alors,  
monscigneur Gauvain prend la parole :

3112

3116

3120

3124

3128

3132

3136

3140

« Certes, je n’i voi plus ne mains,  
Fait il, fors qae d’a terre aler.

Faites vos chevaliers armer ! »

Adonc parmi la mer s’armerent,

Lor haubers en lor dos geterent,  
Prenent escuz, espiez et lances,

Et enseignes et connoissances.

Li varlet et li escuier  
Courent enseler lor destrier.

Florianz, mesíre Gauvaíns,

Sagremors et mesire Yvains,

Kaheriez et Brandalis,

Carrados et li Laìs Hardis

Ont pris .€. nez íoutes d’un front;

Droit vers la terre couru sont,

Poit prenent sor lor anemis.

Lors ont lor pons a terre mis,

Fors s’en commencent a issir,

Mes cil ne lor voelent sosfrir :  
Traient d’arbalestes et d’ars,

Fierent de lances et de dars.

Felicoé bien s’i arue  
A sa trenchaní espee nue,

Molt les ocií, molt les mehaingne,

II ne fiert nus qu’il ne s’em plaingne,  
Par poi nes a arrier remis.

Lors est Floriant fors saillis,

De sa nef avec lui Gauvain,

Chascuns d’aus tenoit en sa maíti  
Parmi la regne son destrier.

Lors monte chascun par I’estrier,

Lors arrn.es sont d’une samblance,  
Lor escu et ior connoissance.

■

ri

[27a]

.< Assurément, je ne vois pas d’autre parti que de descendre à terre.  
caites armer vos chevaliers ! »

Àussítôt, les hommes s’arment sur les navires : íîs endossení leurs  
hauberts, s’emparent des écus, des épieux et des lances, des enseignes  
et des connaissances. Les jeunes gens et les écuyers courent seiler les  
destriers. Fioriant, monseigneur Gauvaín, Sagremor, monseigneur  
Yvain, Kaheriet, Brandalís, Caradoc et ie Laid Hardì font aligner de  
front cent navìres ; Ies bateaux s’élancent vers le rivage et accostent  
face aux ennemis. Alors, les hommes affalent les passerelles et  
commencent à débarquer. Mais ìes autres ne veulent pas les laisser  
faire : ils leur envoient des flèches avec des arbalètes et des arcs, les  
assailient avec des lances et des javelots. Felitoé se comporte bien :  
ia iame tranchante de son épée blesse et tue de nombreux assaillants,  
Tous ceux qu’il frappe en pâtìssent et il s’en faut de peu qu’il ne  
parvienne à repousser l’attaque.

À ce moment-là, Floriant surgit de son navíre, accompagné de  
Gauvain. Chacun d’eux tient son destrìer par la bride. fls se mettent  
en selle ; leurs armoiries, leurs écus eí leurs connaissances sont  
ìdentiques.

Atant fíerent des esperons,

3176

3172

3168

3164

3160

3156

3152

3148

3144

II ne quierent mie trop ions [27b]

La jouste, pres d’aus ia troverent :

Dui chevalier vets aus aierent ;

Et cil leui' ont teis cols donné  
Q’endui sont a terre verssé,

Mes ne reiieveront jarnais.

Atant se metent a J. fais  
En la bataille maintenant :

Tout vont devant iaus craventant,

Molt feroient hardíement,

Nus nel voit ne s’en espoent.

Em poi d’eure sunt conneus,

Chascuns se trait d’iaus .u. ensus,

Nus ne les ossoit aprochier.

Bíen le trait d’un arbaiestier  
Les ont fait arrier reculer.

Atant lait Cornicas aler  
Qui i’autre eschiele conduisoit  
Ou maint bon chevalier avoit,

Cil ont les fuianz retenus.

Grant sont li cris, graní sunt li hus.

Toz jors enforce la bataìlle,

Li uns i fiert, li autre i maílle.

Mesire Yvains grans cois i donne  
A la trenchant espee bonne.

Molt i fiert bien Kaheriés  
Et Agravains et Gaherés ;

Mordrés i fiert par grant entente,

Molt en ocit, molí en cravente.

Bìen í refiert li Lais Hardis,

Autretel refait Brandaiis.

Mesíre Gauvains s’i aiue  
Â ia trenchant espee tiue.

Alors, ils píquent des éperons : ils n’ont pas besoin de chercher très  
ioin ia joute, íis la trouvent à côté d’eux. Deux chevaiíers s’avancent  
vers eux rnais se voient infliger de tels coups qu’ìls sont tous deux  
envoyés à terre, définìtìvement incapables de se relever. Aussitôt  
après, Floriant et Gauvain s’élancent de concert dans la bataille. Ils  
taillent en pièces tous ceux quì sont devant eux, portant leurs coups  
avec une grande énergie. Tous ceux qui les voient sont épouvantés.  
En peu de temps, ils se font remarquer et chacun s’écarte des deux  
chevaliers ; plus personne n’ose s’approcher d’eux ! Les deux  
chevaiiers font reculer leurs ennemis aussi loin que peut tirer un  
arbalétrier.

Aiors, Cornicas, qui conduisait le deuxìème corps de troupes, fait  
avancer ses hommes ; il y avait là de bons chevaliers, qui ont arrêté  
lcs fuyards. Les cris et le tumulte sont terribles. Le combat ne cesse  
de s’intensífíer : l’un frappe, l’autre cogne. Monseigneur Yvain  
. isène des coups puissants avec sa bonne épée tranchante. ICaheriet  
frappe avec ardeur, de même qu’Agravaìn et Gaheret. Mordred met  
toute son application dans ses coups : il tue eí massacre à tour de  
bras. Le Laid Hardi, de son côté, combat avec zèle, et Brandalis  
n’agu pas autrement. Monseigneur Gauvain emploie ses forces à  
mamer son épée tranchante.

Mes Floriant si les enchace,

Sí les ocit, si les dechace,

Si les ocit, si les confont,

**3204**

**3200**

**3196**

**3192**

**3188**

**3184**

**3180**

Si les desparpeilie et deront.

Jonas, li rois de Taubarie,

Et Nataions, rois de Surie,

Sont a la bataille venus  
Et avec iaux .XX.M. escus,

Dont est l’estor renovelez :

Fierent et en coste et en lez.

Molt est grant ii ocision  
Lì sanz en cort de grant randon.

Àtant est rois Mars arrivés  
Qui raolt iers fiers et redoutés,

Et li fors rois Cadiolanz

Qui moit ert preudons et vaillanz.

Atant soní de leur nés issuz,

Á la bataille sunt venuz.

Molt amaine ríche maísnie  
Et nobilement atìrie.

Fierent de lances et d’espees  
Molt s’entredonent granz coiees.

Turcanz, ’lí fors roís d’Ermeníe,

Et Santipus d’Orcomenie  
Sont en ia bataille venus,

En îa presse se sunt ferus.

Atant li estors renouvele :

Tieux i traïnne sa bouele [27df

Ne n’a pooir de reîever.

Grant sunt lí cri desor îa mer.

Mais Floriant, surtoot, pourchasse les ennemis, íes tue et les écrase,  
les détruit et les élimine1, les disperse et les met en déroute. Jonas,  
le roi de Tibériade, et Natalon, le roi de Syrie, sont entrés dans la  
bataille, conduisant vingt miiíe hommes qui relancent le combat : ils  
frappent de tous côtés. Le massacre est terrible, le sang coule à  
torrents.

Maintenant arrive le roi Marc, si hardi et redoutable3, en compa-  
gnie du puissant roi Cadiolan, plein de bravoure et de courage. IIs ont  
débarqué pour rejoindre le combat. Us amènent3 une armée puissan-  
;e. magnifiquement équipée. On s’affronte avec les lances et les  
épées, on s’inflige des coups vìolents. Turcan, le puissant roi  
d’Arménie, et Santipus d’Orcomenie ont à leur tour rejoint le combat  
;; sont jetés dans la mêlée. Alors, la lutte reprend de plus belie :  
on voit des hommes qui perdent leurs entrailles sans pouvoir se  
relever. Terribles sont les cris au bord de ia mer.

- 1 Ji ks ,iat vv. 3178-79 : la répétition du premier hémistíche est évidemment  
. SBSP®cte. Wiliiams avaií proposé d’imprìmer Si le ferit au vers 3178.

\ 3190 est une graphie pour ien,

>'• 3195 : graphie pour amainent.

**3208**

**3212**

**3216**

**3220**

**3224**

**3228**

**3232**

**3236**

**3240**

Aíant s’esmaet rois Geremie,

Qui estoit sìres de Hongrie,

Sa bataille en l’estor conduit  
Quar molt erent de guerre duit,

Sa gent le suient fíerement,

Quì molt l’amoient bonement.

En la bataiíle se ferìrens,

Merveillox cox i departirent,

Mes petit íor vaut lor ferir :

Ja commençoient a foïr,

Sor aux iert tornez Ii hutins,

Quant li ríches roi Taubarìns  
S’en est dedenz Testour entrez,

O lui plus de .C.M. armez  
Des Tartarins de sa coníree.

Dont recommence la mellee,

Sonnent buisines et tabours,

Grant sunt li crí, grant sont li plors  
Des navrez, et lí mort s’acoisent.  
Florians et Gauvains s’envoisent  
De bien ferir et de chapler,

Riens ne puet envers aus durer :  
Quanqu’ateignent verssent a terre  
Bien pert qu’il sont chief de la guerre.  
Lì rois Sathan de Lisonie  
Et rois Nator de Bugueríe  
A 1 a bataille s’en vont droit,

Ens se fíeren par grant desroit,  
Fíerement prenent au chapler.

Atant sanz plus de demourer  
Est arrívez li rois Artus  
Et ìi fors roìs Baudemagus,

Li rois Brangoires ensement  
Et tuìt li autre voirement.

Maintenant le roi Jérémie, qui règne sur la Hongrie, se met en  
marche ; ii conduit son corps de bataille au combat, car ce sont des  
homines experts dans ï’art de la guerre ; ils suivent avec assurance  
leur roi pour iequel ils éprouvent un attachement sans faille. Ils se  
jettent' dans la mêlée, distribuant des coups prodigieux, mais leur  
attaque a peu de réussite : iis commençaient déjà à fuir, le plus fort  
de la lutte s’était concentré sur eux, lorsque le puissant roi Taubarin  
s’est lancé dans la bataílle, conduisant plus de cent mílle hommes  
armés, des Tartares originaires de son pays.

Dès lors ie combat reprend de plus belle, les trompettes et les  
rs retentissent, violents sont les cris, terribles les lamentations  
ssés tandis que Ses morís font silence. Floriant et Gauvain  
it plaisir à bien frapper et cogner ; personne ne peut leur  
: tous ceux qu’ils atteignent, ils les jettent à terre, il est  
qu’ils dominent le combat. Le roi Saíhan d’Alizonie et le roi  
e Bulgarie marchent droit à la bataille, íls se précipitent2 dans  
î avec une grande ímpétuosité et commencent à se battre avec  
vaiihr.ce.

5, sans plus aítendre, arrive le roi Arthur, en compagnie du  
puissart roi Baudemagu et du roi Brangoire, que suivent, en vérité,  
tous 'cs autres.

ns v. 3213 : graphie pour ferirení.

fieren au v. 3234 présente un nouvel exemple de la chute de t fìnal ; au  
rers suivant, est probablement une graphie pour a chapler.

**3244**

**3248**

**3252**

**3256**

**3260**

**3264**

**3268**

**3272**

Droit vers ia bataiïle s’en vont.

Et d’autre part, sí com je cont,  
Víent li riches roi Danador  
Et li rois de Libe, Cator,

Rois Maragoz li desloiaux,

Qui molt estoit preuz et vassaux.  
L’emperere Filimenís  
Se rest vers ia bataille mis.

II et rois Àrtus s’encontrerent  
Grans cols entr’aus .IJ. se donerent  
A la terre porté se sont,

Lor homes sor aus venu sont  
De toutes pars ì sont courus :

Rois Maragoz i est venus,

Rois Corincas qui tient Turkie  
Et Jonas, roís de Taubarie,

Roís Natalons, rois Santipus  
Et li dus d’Atenes, Porrus,

Rois Turkans et rois Geremie  
Et rois Sathan de Lisonie,

Rois Natalons et rois Nator  
Et li rois de Lìbe, Cator.

De l’autre part revint Gauvains  
Florians et mesire Yvains,  
Sagremors et Galles lì Chaus,  
Lucans et Keus li seneschaus,  
Mordrés o lui Kaheriés  
Eí Agravains et Gaherés,

Rois Carados et rois Cador  
Et lí bons rois Acecledor,

Rois Mars et rois Baudemagus  
Et rois Brangorre i est venus,

Li rìches rois Cadiolans,

Qui molt ert preudons et vaillans.

Ils marchent droit au combat. Et dans le camp adverse, ainsi que je  
vous le raconte, s’avancent le puissant roi Danador et Cator, ie roi de  
Líbye, ainsi que Maragot le déloyal, qui était un bon eí hardi  
combattant.

L’empereur Fìlimenis, à son tour, entre dans la bataille. Lui et le  
roi Arthur se rencontrent : ils se portent des coups violents et se  
projettent mutuellement à terre. Leurs hommes, accourant de tous  
côtés, viennent à leur secours : arrivent le roi Maragot, le roi  
Coî'íncas qui possède la Turquie, et Jonas, qui est roi de Tibériade,  
i Natalon, le roi Santipus et Porrus, qui est duc d’Athènes, le roi  
Turcan, le roi Jérémie et le roi Sathan d’Alizonie, le roi Natalon, le  
roi Netor et Cator, qui est roi de Libye. De l’autre côté, arrivent  
Gauvain, Floriant et monseigneur Yvain, Sagremor et Galles ie  
Chaud, Lucain et le sénéchal Keu, Mordred avec Kaheriet, Agravain  
et Gaheret, le roi Caradoc, le roi Cador et le bon roi Aceciedor[[23]](#footnote-23), le  
roi Marc et le roi Baudemagu ; le roi Brangoire est là, ainsi que le  
puissant roi Cadiolan, qui est plein de vaillance et de courage.

**3276**

**3280**

**3284**

**3288**

**3292**

**3296**

**3300**

**3304**

**3308**

Floriant granz cols i emploie,

Maragoz troeve en mi sa voíe :

Parmi le chief tel cop li done  
De s’espee que tot l’estone,

A la terre le vaìt flatir.

Adont vait le cheval sassir,

Au roi Artus en fet present  
Et il i monte isnelement.

Cíl de la refont remonter  
L’emperere, sanz demorer,

Et Maragoz, quí ert cheus.

Grant sont li cris, grant sont li hus,

Mes Floriant touz les entasse,

Toute la bataille trespasse,

Nus ne lí ose contr’ester.

Atant se prent a regarder,

Si a Florete aperceiie  
Qui estoit de sa tente issue.

Quant il la vit, molt s’en merveille,

Onques mes ne vit sa pareille. [2 .

De 1 a biauté s’est esbahis :

« Vrais rois, fet il, de paradìs,

Dont puet tel pucele venir ?

Qui la tenroit a son pìaisir

II en devroit trop plus lonc vivre !

Sa grant biauté mon cuer enyvre. »

Adonc Flourete se regarde  
Qui n’iert lasniere ne couarde,

Floriant voit vers li venìr  
Et la grant presse departir,

L’espee nue en la main destre.

Molt se merveille que poet estre.

Florians la salue en haut:

« Pucele, fet il, Dex vous saut,

Et toute vostre compaignie !

Fioriant distribue des coups violents ; il trouve Maragot sur son  
chetnin et luì assène avec son épée un tel coup sur la tête qu’il  
rdit complètement. II l’envoie s’éíaler à terre puis s’empare de  
icval qu’il offre au roí Arthur : celuí-ci i’enfourche aussitôt.  
d’en face, également, remettent rapidement en selle i’empereur  
i'ir.si que Maragot, puisqu’il était tombé. Les cris et le tumulte sont  
u-rdbies. Mais Floriant repousse tous ses adversaires les uns par-  
les autres, il traverse íous les corps de bataille, personne n’ose  
:: ooser à lui.

n moment donné, il laisse errer son regard et aperçoit Florette  
ut sortie de sa tente. Quand il la voit, il est émerveillé, jamais  
vu pareille beauté : ii en est abasourdi. « Vrai roi du paradis,  
-t-il, d’où peut venir une telle jeune fille ? Celui qui disposerait  
à sa guíse, y gagnerait certainement une vie bien plus longue !  
iuíé exceptionnelle enivre mon coeur. »  
et instant, Florette, qui n’était ni timide ni peureuse, porte son  
regf.u' sur Floriant qu’elle voit s’avancer vers elle, l’épée dans la  
maiu droite, en écartant la foule serrée. Elle se demande avec  
éíonír.-ment ce qui se passe. Floriant la salue d’une voix forte :  
e fille, que Dieu vous garde, vous et ceux qui vous accompa-  
gne;,î i

* Biaus sire, Dex vous beneïe  
  Et si vous doint santé et joie !

3340

3336

3332

3328

3324

3320

3316

3312

* Douce dame, se Dex vous voie,

Dìtes moi, jeî vous voìl enquerre  
Dont estes vous et de quei terre !

* Síre, droit de Coustantinoble,

Une cité molt riche et noble ;

Fiìle sui a l’empereour,

Se Dex me doínst joie et honor.

Pioreíe sui par non noumee  
Par toute la nostre contree.

Mes dítes moi, se vous voulez,

Comment vous estes apelez,

Dont estes et de quel contree

Qui si bien ferez de I’espee ? [28d)

Mout avez hui nos gens grevez  
Et ciaux de la ravigourez.

Se ne fussiez, si com je cuit,

II fussent desconfit trestuit ! »

II li respondi en riant :

« Pucele, j’ai non Floriant,

De ceste terre fu je nez  
Et d’Elyadus engeni'ez  
A cuì fu trestouz cis païs.

Mes il fu en J. bois murdris  
Et si I’ocit ses seneschaus,

Maragoz, lí fei desloiaus. »

Endemeníìers que Florianz  
lert de parler si desirranz  
Estes vous monseigneur Gauvain,

Avec lui monseignor Yvain,

Et si ert Keus li seneschaus.

« Comment, fet il, sire vassaus,

Estes vous de bataille mas ?

* Cher seigneur, que Dieu vous bénisse et vous donne joie et santé !
* Chère dame, par Dieu, répondez-moi : je veux savoir d’où vous  
  êtes originaire et de quel pays vous venez. - Seigneur, je viens droit  
  de Constantinople, une cité superbe et très puissante ; je suis la fílle  
  de l’empereur, que Dieu m’accorde bonheur et gloire. Partout dans  
  notre pays, on me donne le nom de Florette. Mais dites-moi, s’ii vous  
  plaît, comment on vous appelle, où vous êtes né et de quel pays vous  
  venez, vous qui maniez si bien l’épée. Aujourd’hui, vous avez causé  
  beaucoup de dommages à nos troupes tout en donnant beaucoup  
  d’ardeur à l’autre camp. A mon avis, si vous n’aviez pas été là,  
  l’armée d’Arthur aurait été totalement défaite ! » Tout en riant,  
  Floriant lui répond : « Jeune fille, mon nom est Floriant. Je suis né  
  -ur cette terre et j’ai été engendré par Elyadus à qui appartenait tout  
  ce pays. Mais il a été assassiné dans un bois, tué par son sénéchal,  
  le perfide et déloyal Maragot. »

Alors que Floriant avait une extrême envie de prolonger la  
conversation, voilà qu’arrive monseigneur Gauvain, en compagnie de  
monseigneur Yvain, et il y avait aussi Keu le sénéchai avec eux.  
« Eh bien, cher seigneur, vous êtes fatigué de combattre ?

Tex plaís on ne doit tenir pas  
A pucele : n’est or pas íieus !

- Biaus dous sìre, si m’aïst Dex,

Yous dites voir », fait Florians.

Lors fiert des esperons trenchans  
Le cheval sor quoi íl seoit.

La ou la plus grant presse voit  
Se fiert, s’ocit et si mehaingne,

II n’ataint nul qu’il ne s’en plaingne,

Tout fet devant luì trebuchier,

Nus n’ose vers li aprochíer, [29a]

La bataille ra trespassee.

S’um poi ettst le jor duree  
L’emperere fust desconfis,

Mes la nuit les a departis.

L’emperere a son tref s’en va,

Sa gent avec lui en mena.

Et li rois Aitus s’est Iogiés,

Qui molt estoít joianz et liés,

Quar grans honors li est venue  
De la bataìlle c’ont vaincue.

Mes l’emperere ert trop dolanz  
Quar laidit estoient ses gens.

Ses haus barons a fet mander,

Conseil lor prent a demander :

« Seignor, fet il, quel la ferons ?

Dites com nos conseillerons :

Ne sai que puissions devenìr.

Se nos laissons demaín venir,

Grant damage i porrons avoir,

Quar je cuit bíen de fi savoir  
Se jusqu’a demain atendons  
Trestuit desconfi esterons. »

Maragoz aprés lui parla :

11 est déplacé de díscuter ainsi avec une jeune fille : les circonstances  
nc s’y prêtent pas i - Mon cher seigneur, par Dieu, vous dites  
vrai ! » répond Floriant. Sur ce, ìl presse avec ses éperons acérés le  
fíanc de son cheval. 11 se jette dans la mêlée, là où elle est la plus  
dense, il blesse et massacre : tous ceux qu’il atteint en pâtissent, il les  
.■ ■ oie tous à terre, personne n’ose s’approcher de lui. De nouveau,  
ii traverse les corps de bataille ; sì le jour s’était un peu proiongé,  
'i’cnipereur aurait été mìs en déroute ; mais la nuit a séparé ies  
combattants.

L’empereur regagne sa tente, suiví de ses hommes. Le roi Arthur  
a établi son campement ; il est plein de joie et d’allégresse, car il  
s'est couvert de gloire en sortant vainqueur de la bataille. L’empe-  
reur, de son côté, est très affligé, car ses gens ont été mis à mal. 11  
. mvoqué ses plus hauts seigneurs et entreprend de îeur demander  
conseil '• « Seigneurs, qu’allons-nous faire 71 Dites-moi quel parti  
adopter ; j’ignore ce que nous pouvons devenir. Si nous laissons le  
jour se lever sans rien faire, nous risquons de subir de grands  
dommages ; en effet, je crois pouvoir affirmer que, si nous attendons  
ainsi jusqu’à demain, nous serons tous mis en déroute. » Maragoí  
prend ensuite la parole :

laferons (v. 3369) : « comment agirons-nous ? ».

« Sire, fait il, entendez ça,

Se mon conseil croire voulez,

**3408**

**3404**

**3400**

**3396**

**3392**

**3388**

**3384**

**3380**

Je vous dirai que vous ferez :

A Paleme nous en irons  
Et illuec nos desfenderons.

La citez est et riche et grans,

Bien i seront toutes nos gens, [29b]

S’Artus nos i vient assegier  
Sovent i porrons tornoier ! »

A cest conseil sunt acordé ;

Ensi ont entr’aux esgardé  
Tant que la nuis fu parvenue.

Atant n’i ot plus d’atendue,

Troussent tentes et paveillons,

Lor armes et lor garisons.

Florete ne s’est arrestee,

Sor J. palefroi est montee  
Et ses puceles ensement  
Et li autre communement.

L’emperere Filimenis,

Qui molt estoit preus et gentis,

Li a chargié mil chevaliers  
Molt bien armez sor les destriers  
K’a Paleme la conduiront  
Et ses puceles qu’o lui sont.

Atant se metent a Ia voie.

Li rois Maragoz les convoie  
Qui bien savoit tout le païs.

Tant ont alé, ce m’est avis,

Qu’il sunt a Paleme venus.

Li emperere est descendus  
Droit devant le mestre palais,

Et si home tout a .J. fais.

« Seigneur, écoutez-donc. Si vous voulez bien suivre mon conseíl, je  
vais vous dire comment agir : nous aîlons partir à Palerme et, là-bas,  
nous organiserons notre défense. La ville est grande et prospère ; tous  
nos hommes y seront convenablement installés. Si Arthur vient nous  
y assicgci', nous pourrons lui lìvrer maints combats i » Ils se rallient  
à cet avis, puis, entre eux, iîs ont contínué à réfléchir à la situation  
jusqu’à ce qu’il fasse nuit noire. Alors, sans perdre de temps, ils  
pliení les tentes et les pavillons, emballent leurs armes et leurs  
provisions. Florette sans s’attarder, monte sur un palefroi et ses  
compagnes font de même, ainsi que toute sa suite. L’empereur  
Filimenis. si valeureux et plein de noblesse, l’a confiée à mille  
chevaliers fort bien armés, qui, montés sur leurs destriers, la  
conduiront jusqu’à Palerme avec ses compagnes.

Maintenant, l’armée se met en route ; le roi Maragot, qui connais-  
sait bien toute la région, I’escorte. Á ce qu’il me semble, ils ont si  
bien chevauché qu’ils sont parvenus à Palerme. L’empereur met pied  
à terre ju.ste devant le châîeau principal eí ses hommes font de même.

3432

3416

3420

3424

3428

3432

3436

Li autre roi descendu sont,

Tout droií a lor ostex s’en vont  
Que Maragoz lor fist livrer.  
Atant, sanz plus de demourer,  
Est Flomete a pìé descendue.

En une chambre portendue  
De corîines molt bien ouvree  
En ont la pucele menee.

Ses damoiseSes I’ont couchie  
Quar ele estoit molt traveillie,  
Mes n’i dormi ne tant ne quant,  
Ains li sovínt de Floriant:

« Dex, fet eìe, de rnajesté,

Com est or plains de grant bonté  
Cis chevaliers qui m’araisna i  
Tant doucement me saíua  
Ausí com je fusse sa suer.

Molt a or debonaire cuer  
Envers dames, si com je croi,  
Mes em bataille et en tornoí  
Est II fiers et desmesurez  
Et sor touz autres redoutez !

II n’a tel chevalier el rnont  
De trestous ciaux qui or i sont !  
Sainte Croiz, com ìl est feranz  
Et dedenz presses embatanz,  
Com ii fet toz les renz branler,  
Nus ne puet envers lui durer !  
Certes, molt se porroit prisier  
Qu’amie ert a tei chevalier.

Si m’aïst Dex, s’ii me prioit  
Ja escondit ne s’en ìroit,

Ains m’en tenroie a bien païe.

Les autres rois sont descendus de cheval, ils vont droit aux logis que  
Maragot leur a fait attribuer.

Alors, sans plus attendre, Florette met pied à terre et on la conduit  
dans une chambre dont les murs sont recouverts de tentures confec-  
tionnées avec beaucoup d’art. Ses demoiselles l’ont aidée à se  
coucher, car elle était très fatiguée. Mais elle ne s’assoupit pas un  
seul instant: elle se souvient de Floriant. « Dieu de majesté, dit-elle,  
quelles qualités extraordinaires possède donc ce chevalier qui m’a  
adressé la parole ! II m’a saluée d’une voix tellement douce, comme  
si i’étais sa smur. A ce que je crois, il éprouve beaucoup de tendresse  
pour les dames, mais dans la bataille et le combat, il est féroce et  
déchaîné, il est redouté entre tous. Parmi tous les chevaliers au  
mondc., il n’a pas son pareil ! Sainte Croix, comme il charge et se  
prccipire au cceur de la mêlée, comme il ébranle tous les rangs  
ennemis ; personne ne peut lui résister ! Certes, elle pourrait vraiment  
étre ficre, celle qui serait i’amie d’un pareil chevalier. Dieu m’en est  
témoin. s’il m’en faisait la demande, ce n’est pas un refus qu’il  
essuierait ; au contraire, je m’estimerais heureuse.

3444 Molt avroie bien emploïe [29d]

M’amor s’en lui estoit assisse,

Ele ne puet mius estre mise.

Ceríes, je i’aim, quel celeroie ?

3448 En mes bras tenir le volroie

Dex ! se ii pooìt avenir  
Que je ie peiisse tenir,

Com doucement jei baiseroie  
3452 Et pres de moi l’estrainderoie...

Jel voldroie, se Dex me saut ! »

Ensi Fiorete Amors assaut,

Mes Sens d’autre part la chastie,

3456 Qui li dist : « Veis tu estre amie

A .J. home d’autre contree ?

Moit par seroie forcenee !

Dont te vient ore tel corage ?

3460 Je croi tu as el cors la rage ;

Ja est il de guerre mortel  
Contre ton pere, il n’i a el !

D’autre part tu ne sez de voir  
3464 Se ií te voldroit recevoir

Ne pour s’amie retenir.

Espoir a dame a son plaisir  
Dont il est bonement amez,

3468 De quoì il fet ses volentez.

Lasse l’aler, n’i penser pas,

Roìs ou empereor avras ! »

Ensi Sens par soi Ia chastie.

Qui li dist : « Tout ce ne vaut rien !  
A il eí mont joie ne bien  
Fors que d’amer tant seulement ?  
3476 Puet l’en avoir joie autrement ?

3472 D’autre part Amors la maistrie,

J’aurais bien employé mon amour sí je ie piaçaìs en lui, je ne  
pourrais írouver meiileur endroìt. En vérité, je i’aime, pourquoi ie  
díssimuler ? Je voudrais le tenir entre mes bras. Mon Díeu ! sí cela  
pouvait arriver, avec queìîe tendresse je i’embrasserais et le presserais  
contre moi. Par Dieu, voiìà ce que je voudrais ! »

Aínsi Amour s’attaque à Florette, mais Sagesse, d’un autre côté,  
la met en garde en iui disant : « Tu veux être l’amie d’un homme qui  
est d'un autre pays que le tien ? Tu serais1 bien foíie ! D’où íe vient  
donc un tei désir ? Je crois que la frénésie te possède : à ce jour, une  
guerre-sans merci oppose cet homme à ton père ; c’est ainsi ! Par  
ailieurs, tu ne sais pas vraiment s’íi voudraít t’accepter et te garder  
pour amìe. Peut-être est-il avec une dame qui luí plaît, dont il est  
parfaítement aimé et avec qui ii fait ce dont ì! a envie. Renonce donc,  
iì ne faut plus y songer2 ! Tu épouseras un roi ou un empereur ! »  
Ainsi, pour sa part, Sagesse la réprimande-t-elle, mais, d’un autre  
côté, Amour la tourmente en iuì disant : « Tout ce discours ne vaut  
rien ! Existe-t-il au monde de la joie et du bonheur en dehors du seui  
amour ? Peut-on être heureux autrement ?

? v, 3458 : ie scribe a omis le r final, normalement caractéristique de ia  
spersonne.

■' v. 3469 : graphie pour penses.

- Nenil, ce ne porroií mie estre,  
li n’est plus de joie terrestre !  
Fioriant, bìaus tresdouz amis,

**3508**

3504

3500

3496

3492

**3488**

3484

**3480**

Ea com grant painne m’avez mis  
Quant je ne puìs a vous parler !

Cerîes, s’i povoie voler  
Tot maintenant i voleroie

Et en vos braz me coucheroie.

Noz nons sont auques resambíant :  
On vous apele Fioriant  
J’ai non Fiorete, vostre atnie  
Se ia diose est a droit partie.  
Donques serez vous mes amis  
Ou li gìeus seroit mal partis  
Se j’aim et vous ne m’amez mie  
Dont seroìe je mal baìllie ! »

Ensi Florete se demoine,

Mes Floríanz est en grant poine  
Qui en son tref s’estoít couchiés.  
Molt ert lassé et traveilliés,

Si s’est J'. petìt endormîs.

Lors Ii fu en dormant avís  
Que Florete o lui s’en venoit  
Et pius de ,c. fois la baissoií,

Si ií donoit ses amistiez.

Lors s’est Florìant esveítliez,

Penre la cuide entre ses braz  
Mes poi ì troeve de souîaz.

Dont se commence a dementer,

Et ern plorant a regreter  
Florete et sa gente façon,

Sa blanche gorge et son menton.

esí impossible, il n’y a pas d’auíre joie sur terre ! Fioriant,  
idre aini, à queile souffrance vom m’avez iivrée, puísque je  
pas vous parier ! En vérité, sì je pouvais voler jusqu’à vous,  
roierais tout de suíte et j’irais rne coucher dans vos bras. Nos ;

ncms ressemblent quelque peu : on vous appelie Floriant, je suis  
rv.mvmée Florette, moi qui seraí votre amie si les choses sont ce  
doivent être. Vous serez donc mon ami, ou alors le sort  
laî distribué les cartes : sí je vous aimais et que vous ne  
■z pas, je seraìs bien maiheureuse i »

Florette s’agite-t-elle, maís Fioriant, couché dans sa tente,  
ép'om'c lui aussì une grande souffrance. Harassé, épuisé, il s’est  
un court instant. Aîors, dans son sommeil, il lui a semblé  
'ette marchait à ses côtés ; ii Fembrassaìt plus de cent fois et  
lui L.f' r".it son amour. A ce moment-là, Floriant se réveille ; il croît  
íre dans ses bras niais le píaisir qu’il en éprouve est bien  
faibie. tl commence alors à se lamenter, il verse des larmes en

it l’absence de Florette, son charmant vìsage, sa gorge ■

bSanchc, son joli menton.

:

:

A

V

3512

3516

3520

3524

3528

3532

3536

3540

« Biaus Sire Dex, faít Floríans,  
Com seroít or liez et joians  
Qui tei dame porroit avoir !

Certes je i’airn, jei sai de voìr,  
Onques mes jor ne soi amer  
Je n’en faìsoie el que gaber  
Mes or m’ont Amors pris au las !  
E ! Fiorianí, doulereus, las !

Trop pués haut asseoir t’amor  
À la fille a i’empereour.

E1 ne te daígneroìt amer  
Ne por son ami reclamer.

Roì ou empereor avra  
Tantost com ses peres volra.

II n’a roi en trestot cest mont,

De trestouz ciaus qui ore i sont,  
Quì ne la preïst volentiers,

Et tu, qu’es povres chevaliers,

La vols avoir, di moi porcoi ?

Eie n’aferroít. mie a toi,

Trop est riche et de haut afere,  
Autre amie te covient fere,

Tu ne pués pas si haut monter !  
Comment ? lairai ge dons ester  
Celi qui a en sa baíllie  
Mon cuer et mon cors et ma vie ?  
Ce ne pourroit pas avenir  
lì m’estovroit tantost morir. »

Ensi Floriant se demente,

Toute la nuit i met s’entente.  
L’endemain quant íl ajorna  
Et li roís Artus se leva,

Atant es vous .1. escuier  
Qui ii commença a noncier :

« Seigneur Dieu, dit-il, qu’il aurait de la joie et du bonheur celui  
qui pourrait avoir pour amie une telle dame ! En vérité, je l’aime,  
j’en f.uís sûr. Jusqu’à présent, je ne savais pas ce qu’était aimer et ne  
faisais que m’en moquer ; mais maintenant Amour m’a saisi dans ses  
íileis1. Ah, Floriant ! Pauvre malheureux ! Tu peux bien placer ton  
amour dans les plus hautes sphères, et convoiter la fílle de l’empe-  
reur ! De toute façon, elle ne daignerait pas t’aimer ni te demander  
pour ami. Dès que son père le voudra, elle épousera un roi ou un  
empcreur. Parmi tous les rois du monde, il n’en est pas un seul qui  
ne ìa prendrait volontíers pour femme ! Et toi, qui es un pauvre  
chevaïicr, tu souhaites i’avoir pour amie, explique-moi pourquoi !  
Elle ne te conviendrait pas, elle est trop noble et d’un rang trop  
élevé. 'd te faut trouver une autre amie, tu ne peux pas te hísser à une  
telle hauteur ! Comment ? Je devrai alors renoncer à celle qui tient  
en son pouvoir mon cceur, mon corps et ma vie ? Ce serait impossi-  
ble, je devrais aussitôt perdre la vie. » Ainsi Floriant se tourmente-t-  
il ; touíe la nuit, il pense à Florette.

Le lendemain, dès que le jour paraît, le roi Arthur se lève. Arrive  
alors un écuyer qui lui annonce :

■' nr m’ont Amors pris au las ! v. 3515 : Amour peut se rencontrer au  
u Moyen Age, comme ici et infra, v. 4031. Cf. Philìppe MÉNARD, « Vos  
dauces nmoars me hastent: sens et emploi du mot amour au pluriel en ancien  
», Etudes de lexicologie, lexìcographie et stylistique offertes à Georges  
Utaoré, textes réunis par Irène Tamba, Paris, Société pour l’information  
SMnmaticale, 1987, pp. 141-58, en particulier pp. 141-42 pour la persontii-

« Roís Artus, entent a mes dis :

Li emperere en est foïs  
Et toute sa gent ensement ».

Et quant li rois Artus i’entent  
Si s’en est molt esmerveillìez,

Plus de .XII). fois s’est seigniez  
De la merveille qu’íl en ot.

Molt en furent liez, tieus i ot,

Quar molt amoient le sejor !

.). poi devant tierce de jor  
Est la roïne en I’ost venue,

S’est de Monreal descendue,

Omers venoit ensemble o soi.

Tres devaní la tente Se roi  
Sont descendus, dedens entrerent,  
Le roi Artus seant troverent.

La roïnne ne s’est targie,

Ains s’est tantost agenoillie  
Devant le roi, si le salue  
De Dìeu qui fist solueil et nue,

Em plorant li a pris a dire :

« Biaus sire rois, Dex le vous mire  
De ce que m’avez secourue ! »

Et quant li rois l’a entendue,

Si la relieve maintenant,

Quar bien se vait apercevant  
Que c’iert mere au bon chevalier  
Floriant que tant avoit chier.

Quant Floriant sa mere voit  
Q’en sa vie veti n’avoit,

Molt par fu liez et esbaudis :  
Maintenant est vers li saillis,

Plus de .L. fois la baisse,

Or n’est il riens quil li desplaise.

ioí Arthur, prête attention à ee que je vais te dìre : l’empereur  
st enfui et tous ses bommes avec iui. » En apprenant cela, le roi  
thur est prodigieusement étonné. II s’est signé plus de treize fois  
it il était stupéfait. Mais nombreux furent ceux qui, dans l’armée,  
réjouirent, car ils appréciaient beaucoup le repos !

Un peu avant neuf heures, ia reíne est sortie de Monreale en  
compagnie d’Omer, et iis sont descendus ensemble jusqu’au camp.  
iis ont mis pied à terre juste devant la tente d’Arthur, y sont entrés  
es ont trouvé le roí assis. Sans perdre un instant, la reine s’est aussítôt  
agenouiilée devant iui et l’a salué au nom de Dieu qui créa le soieil  
les nuées ; puis, tout en versant des iarrnes, elle commence à lui  
parier : « Mon cher roi, que Dieu vous récompense pour m’avoir  
se-comue ! » En entendant ces paroles, le roi relève aussitôt îa dame,  
car ii a bien compris qu’elle était la mère de Floriant, le valeureux  
cheva'ier pour qui il a tant d’affectíon.

Lorsque Floriant découvre sa mère, qu’íl n’avait jamais vue de sa  
. ie et î’allégresse l’envahissent : i.1 s’est tout de suite précipité  
vers el'.e, et ii l’embrasse plus de cinquante fois : ríen ne peut  
:s lui causer de désagrément !

3580

3584

3588

*3592*

3596

3600

3604

3608

La roïne molt s’en merveiîle,

Toute la face en ot vermeille  
De honte, si ii prist a díre :

« Qui estes vous, bìaus tresdous síre,  
Qui tante fois m’avez baisie ?

- Certes, nel vous celerai mìe,

Fait Floriant, jel vous dirai,

Ne ja ne vous en mentirai :

Rois Elyadus fu mon pere,

Je sai bien, vous estes ma mere,

Mes je vous fui petis emblez,

Jel vous dirai, or m’entendez :

Quant de moi fustes delivree,

Par dedanz la forest ramee,

Morgain a vous par nuìt m’enbla  
Droit a Mongibel m’en porta.

Bien me físt norrir et garder  
Et de touz les ars doctrinner.

Et quant je oi passé .XV. ans  
Que vit que ìere fors et grans,

Au roí Artus m’en envoìa,

Armes et cheval me donna.

Et ii rois Artus me retint,

Por m’amor ça outre s’en vint. »  
Quant la roïne ot et entent  
Que c’est ses fiz tot vraiement  
Commença de joie a plourer,

Desus ses piez ne pot ester,

Pasmee a la terre s’estent.

Florianz en ses braz la prent  
Tant qtTele fu bien revenue.

Lors l’a baissé sanz atendue  
PIus de .c. fois en J. tenant  
Et puis ií a dìt em plorant :

La reine est prodigieusement étonnée par ces effusions ; toute  
rouge de honte, elle lui dit : « Qui êtes-vous, mon très cher seigneur,  
vous qui m’avez tant embrassée ? - Certes, je ne vous le cacherai  
pas, répond Floriant, et je vais vous le dire sans mentir d’un seul  
mot. Le roi Elyadus fut mon père et je sais bien que vous êtes ma  
mère, maìs je vous ai été enlevé alors que j’étais tout petit ; je vais  
vous dire dans quelles circonstances, écoutez-moi bien. Quand vous  
m’avez mis au monde dans une épaisse forêt, Morgane, pendant la  
nuit, m’a dérobé à vous et m’a emporté directement à Mongibel. Elle  
a bien veillé à mon éducation et à ma protection, et m’a fait  
enseigner tous les arts. Puis, quand j’eus quinze ans révolus, qu’elle  
vit que j’étais devenu grand et robuste, elle me donna des armes et  
un chevai, et elle m’envoya chez le roi Arthur. Le roi me garda  
auprès de lui et, par amour pour moi, il a fait la traversée jusqu’ici. »  
Quand la reine saisit que, sans doute possible, c’est là son fils, elle  
se met à verser des larmes de joie ; incapable de tenir sur ses jambes,  
elle tombe à terre, évanouie. Floriant la prend dans ses bras jusqu’à  
ce qu’elle ait recouvré ses esprits. Alors, sur-le-champ, elle l’em-  
brasse d’affilée plus de cent fois, puis lui dit tout en versant des  
larmes :

3612

3616

3620

3624

3623

3632

3636

*3640*

3644

« Molt suì lie quant je vous voi !

Par Dieu, le roi en cui je croi,

Jamés ne vous cuidai veoir,

Mes or vous tien ge a mon voloir ! »  
Artus la roì'nne en apele :

« Car me dites, fet il, novele,

Se vous savez ! A vostre avis,  
L’empereour Felimenis  
Que puet il estre devenus ?

- Sire, par le roi de lasus  
Je n’en sai point de verité  
S’a Palerne n’en sont alé. »

Ensi celui jor trespasserent  
Et li navré se reposserent  
Jusqu’al demain qu’íl ajorm  
Que li rois Artus se leva.

A tant ez vous J. escuíer  
Qui chevauchoit J. bon destrier,

Le roi salua hautement

Puis li dist : « Sire, a moi entent,

J’estoie alez esbannoier

Jouste ce bois, sor mon destrier,

S’î encontrai J. païssant.

Je li demandaí maintenant  
Que Pemperere erí devenuz,

Et il se trait de moì ensuz,

Par ie bois s’en vouîoìt foïr,

Mes je í’alai tantost saisír  
Si li dis que je l’ocirroie  
Se de verité ne savoie  
Quel part l’emperere ert tornez.

Et il me dist qu’il ert alez  
A Palerne et la sejornoit,

Toute sa gent o lui avoit.

« Quel grand bonheur de vous voir ! Au nom de Dieu, le souverain  
en qui j’ai foi, je croyais que je ne vous verrais jamais, et maintenant  
je vous étreins autant qu’il me plaît ! » Arthur interpelle la reine :  
« Renseignez-moi, si vous le pouvez. A votre avis, qu’est-ce que  
l’emnereur Filimenis a pu devenir ? - Seigneur, par le roi du cíel,  
s'ils ne sont pas partis à Palerme, en vérité, j’ignore ce qu’ils sont  
devenus. »

iis passèrent ainsí la journée, et les blessés se reposèrent jusqu’au  
lendemain matin. Alors le roi Arthur s’est levé. Sur ces entrefaites,  
arrive un écuyer monté sur un bon destrier ; il salue le roi bien  
distinctement et lui dit: « Seigneur, écoute-moi. J’étais allé me  
pu'mcner à cheval à la lisière de ce bois, quand j’y ai rencontré un  
paysan. Aussitôt, je lui ai demandé ce que l’empereur était devenu.  
Mais íe rustre s’est écarté de moi et voulait s’enfuir dans le bois.  
Ccpendant, je l’ai immédiatement rattrapé, et je lui ai dit que je le  
tuerai:-. s’il ne me disait de façon sûre dans quelle dírection était parti  
l'empc.reur. Alors il m’a répondu que celui-ci était allé à Palerme, et  
qu'il >y trouvait avec tous ses hommes.

3648

3652

3656

3660

3664

3668

3672

3676

À ítant ie íaissai aîer,

Or le vous sui venuz conter,

Si en fetes vostre plaisir ».

Ei roi Àrtus n’ot qu’esjoïr  
Quant iì a oï ía nouveie,

La roïnne a soí en apele :

« Dame, fet il, dites moi voir :  
Quantes luies puet ìl avoir  
Jusqu’a Palerne la cité ?

- Sire, par Dieu de majesíé,

Sis en i a, ce m’est avis. »

Li rois, qui ne fu pas pensis,

Â fet .ìlii. serjanz aler  
Eí parmi l’osí en haut crier  
Que tuit soient apareíllié  
Et li somier soient chargié,

Quar maintenant s’esmoveront,  
Droit a Palerne s’en iront.

Qui donc veïst dras enmaler  
Et ces granz destriers enseler,  
Trousser tentes et paveillons,  
Monter chevalìers et barons,

Sor palefois et sor destriers !

Lì rois a pris .M. chevaliers  
L’avangarde lor a livree.

Chascun a la broigne endossee,  
Bien sont armez sor lor chevaus.  
Li chastelaíns de Monreaus  
Les conduist, car bien set la terre :  
Des or enforcera la guerre.

Toute li ost s’est arroustee,

Tant vont par plaìns et par valee  
Qu’il oot tant Palerne aprochie  
Qu’il n’i ot que luie et demie ;

A ce moment-Ià, j’ai laissé partír le paysan et suis venu vous raconter  
ce qu’il m’avait dit. Faites-en ce que bon vous semblera. » Le roi  
Arthur est plein de joie lorsqu’il apprend cette nouvelle. II appelle la  
reine auprès de lui et lui demande : « Ma dame, dites-moi donc,  
combien de lieues nous séparent de la ville de Palerme ? - Seigneur,  
par le Dieu de majesté, six, à mon avis. »

Le roi, sans hésiter, envoie quatre hommes d’armes à travers le  
camp pour qu’ils proclament ses ordres : que tous fassent leurs  
préparatifs de départ et que les bêtes de somme soient chargées, car  
on va partir sur-le-champ pour gagner directement Palerme ! C’est  
alors que l’on vit ranger les vêtements dans les coffres, seller les  
grands destriers1, charger les tentes et les pavillons, puis les cheva-  
liers et les grands seigneurs se mettre en selle sur leurs palefrois et  
lcurs destrìers. Le roi a choisi mille chevaliers et les a placés à  
mt-garde. IIs sont tous équipés de Ieur armure et chevauchent  
parí’aitement armés. Le châtelain de Monreale les conduit, car il  
connaît bien la contrée.

Dorénavant, la guerre va prendre de Pampleur ! Toute l’armée  
s’esi mise en route ; elle marche à travers les plaines et les vallées  
jusqu’à ce qu’elle parvienne à proximité de Palerme, à une lieue et  
demie de la ville.

vv. 3663-67 : sur cette construction voir supra, la note au vers 302,

Atant arresteu se sont.

**3680**

**3684**

Li rois Artus, bien le vos cont,  
Les a fet ilueques logíer  
Jusqu’al demain a l’esclairier  
Que li rois Artuz fu levez.  
Dont fu Florianz apelez  
Du roi, si lì díst doucement:

« Florìant, envers moi entent,  
Fait il, sez tu que tu feras ?

**3688**

.X. mile chevaiiers penras,

**3692**

O toi iert mesire Gauvaíns,  
Sagremors, Girflés et Yvaíns.  
Droit devers Paierne en irez  
Vostre bataille i conduirez. »  
Adonc apareiilíé se sont  
Cil qui vers Palerne en iront ;  
Ensi se metent a la voie,

**3696**

Tant ont alé que il la voíe.

**3700**

**3704**

Li rois Arîus a ordenees  
Ses batailles et devísees :  
L’autre conduíst ICaheriez  
Et Agravains et Gaherez,  
Licans et Keuls li seneschaus,  
Ensambie o els .X.M. vassaux.  
Li riches rois Cadioiens  
Conduist ia tierce de ses gens,  
Avec lui ert li Laís Hardis  
Et Bedoiers et Brandalis,

.XX. mile sont en lor conroi.  
Tot belement et sanz desroí  
Aprés les autres s’arouterent,  
Vers Palerne s’acheminerent.

Là, lcs hommes se sont arrêtés. Le roi Arthur, ainsi que je vous le  
raconte, leur a demandé de camper à cet endroit jusqu’au lendemain.  
l’aube, quand le roi est levé, il fait venìr Floriant et lui dit à  
>asse : « Floriant, écoute-moi donc. Sais-tu ce que tu vas faire ?  
Tu va prendre dix mille chevaliers ; monseigneur Gauvain, Sagremor,  
Girílet et Yvain se joindront à toi, et vous partirez directement à  
Palcnne où vous conduirez votre corps de bataille. » Ceux qui  
doivcnt aller à Palerme s’arment donc, puis ils se mettent en route et  
ehevauchent jusqu’à ce qu’ils aperçoivent1 la ville.

Le roi Arthur a organisé et réparti les corps de bataìlle. Le  
cicuxième corps est commandé par Raheriet, Agravain, Gaheret,  
Lucain et Keu le sénéchal ; ils ont avec eux dix mille hommes. Le  
puissant roi Cadiolan conduit le troisième corps de bataille, formé de  
opres hommes ; à ses côtés se trouvent le Laid Hardi, Béduier  
et Brundalis ; ce corps de troupe compte vingt mille hommes. A une  
ailure modérée, sans aucune précipitation, iis se mettent en route à la  
suitc des autres et prennent la direction de Palerme.

voie v. 3696 : graphie pour voìent.

Li riches rois Baudemagus,

3712

Od lui .xxx.M. home et plus,

Á faite la quaite bataille.

La sinquesme conduist sanz faille  
Rois Mars et sil de sa contree,

3716

Molt estoit bien sa gent armee.

Rois Cador la sissieme fist,

Rois Carrados o lui se mist.

3720

Anduí estoient compaignon  
Molt estoient de grant renon.

Rois Brangoires fist la septìeme  
Et li rois Artus fist l’uitiesme,

S’iert la daaraine bataille.

3724

Sa gent n’estoít mie frapaille  
Que iì roís Aríus conduisoit,

Trop bons chevaliers í avoit.

3728

Ensi vers Paleme s’en vont  
Et point arresteíi ne sont.

L’emperere les ot venant,

Sì a fet armer maíntenant  
Ses gens, ses a mis en conroi.

3732

Ja i avra riche tournoi !

3736

Maragoz premiers s’en ist fors  
Et tuit si home par esfors  
S’en vont o lui enjusq’as líces,  
Passent les portes couleïces,

Ens es plains chanz se sont fors mis.  
L’emperere Filimenis  
Ra l’autre bataille rengie :

3740

Li rois Turnicas de Tukie  
La conduíst, molt iert bien armez  
Et sor J. bon cheval montez.

Le puissant roi Baudemagu assemble le quatrième corps avec plus de  
trente mille hommes. Le cinquième corps est assurément conduit par  
le roi Marc et les gens de son pays ; ses hommes sont très bien  
armés. Le roi Cador, secondé par le roi Caradoc, a en charge le  
sixième corps ; ils étaient tous deux compagnons, et leur renommée  
était immense, Le roi Brangoire commande le septième corps de  
bataille, et le roi Arthur a en charge le huitième et dernier. Ce  
n’étaient pas des bons à rien, que conduisait le roi Arthur, mais  
d’excellents chevaliers ! Ils partent ainsi vers Palerme sans faire de  
rnlte.

L’empereur les entend approcher : il fait aussitôt armer ses  
lommes et les dispose en ordre de combat. Bientôt, va se dérouler  
une formidable bataille ! Maragot, le premier, sort de la ville avec  
ous ses hommes, dans un grand élan. Ils s’avancent jusqu’aux lices,  
passent les portes coulissantes et se déploient en terrain plat.  
L’empereur Filimenis a également fait aligner les hommes du second  
corps de bataille ; ils sont conduits par le roi Cornicas de Turquie,  
jui était très bien armé et avait un excellent cheval.

3744

3748

3752

3756

3760

3764

3768

3772

3776

Li rois d’Ermenie, Turcanz,

Qui molt ert preudons et vaiilanz,

Conduíst par soi ie sien conroi,  
.XX.M. chevaliers moine o soi.

Lì rois Jonas de Taubarie  
Ra ia quarte et sa gent fornie.

La sinquiesme fist Santipus,

Et lí dus d’Aíenes, Porus.

Filitoé fist la sissieme  
Et Geremíe ia septieme.

L’uitiesme conduist Danador  
Et ii rois de Libe, Cator.

Li rois Netor de Bouguerie  
Cil ra la noviesme fornie.  
L’emperere Filimenis  
Fist la disieme, ce m’est vis.

Fors de la cíté issu sont,

En mi les chanz rengté se sont.  
Átant ez vous, sí com moi samble,  
Floriant et Gauvain ensamble  
Et lor batailie qu’il conduìent.

Je ne croí pas que ii s’enfuient  
Ains i ferront, se Dex me gart.

Et li seneschaus d’autre part  
Vient encontr’aus ia sabíoeiere,

Ja i avra bataille fiere !

Floríant et Gauvain s’esmuevent  
Tant com chevaus porter les puent.  
Rois Maragoz contr’aus s’en vient,  
L’escu par ies enartn.es tient.

O lui .J. chevaiier venoit  
Quì ses cousins germaíns estoit.  
Gxans cois se vont entredoner :  
Rois Maragoz vait assambler  
A Floriant, ce in’est avis,

Turcan, le roí d’Arménie, homme plein de vaillance et de courage,  
conduit son propre corps de bataille, quì compte vingt mille cheva-  
liers. Le roi Jonas de Tibériade, quant à lui, est à la tête du quatrìème  
corps, avec des troupes bíen équipées. Le cinquième corps est dirigé  
par Santipus et Porrus, le duc d’Athènes. Felitoé a en charge le  
síxíème, Jérémie, ie septième, Danador et Cator, ie roi de Lìbye,  
conduisent le huitième. Le roi Netor, pour sa part, a constiíué ie  
neuvième corps et, à ce que je pense, l’empereur Filimenis conduit  
îe dixième. Les troupes sont sorties de ia ville et les hommes se sont  
en ligne dans la plaíne.

''oici qu’arrívent alors, à ce qu’ii me semble, Florìant et Gauvain,  
conduisant leur corps de batailie. Par Dieu, je ne crois pas qu’ils

ifuìent, mais plutôt qu’ils chargent ! Dans l’autre camp, le  
íchaì s’avance à leur rencontre sur le terraìn sablonneux. Bìentôt,  
t certain, il va y avoir un terrible combat ! Floriant et Gauvain  
ancent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le roi Maragot arrive  
à eux, tenasit son écu par ies courroies ; à ses côtés se trouve un  
d-v.alier qui est son cousin germaín. Les uns et les autres vont  
liger de vioients coups : le roi Maragot, à ce qu’il me semble,  
ue Floriant.

3780

3784

3788

3792

3796

3800

3804

3808

Tel cop ii done en l’escu bis  
De sa lance qu’il ia peçoie.  
Floriant le fiert toute voíe  
Parmi ia penne de i’escu,

Qu’ìl li a troé et fendu.

Le hauberc desmaille et desront,  
Parmi Fespauie contremont  
Lí a sa lance trespassee,

Plus de .17. píés est enz entree,

Á la terre ie fait verser.

Florete estoit venue ester  
Ás fenesíres d’une torneie,

Avec lui avoit .IJ. pucele  
L’une en estoít Tísbe apelee,  
L’autre Blanchandine clamee.  
Bien virent Maragot cheoir,  
Fiorete connust bien de voir  
S’íert Florianz qu’abatu l’a.

Ses puceles en apela :

« Compaignes, fet ele, entendez !  
Cis chevaliers que la veez  
N’a il ore J. biau cop fem ?  
Veez com ill a abatu  
Rois Maragoz quí se gist ia !  
Sachiez que en tous ciaus de la  
N’en a si preuz ne si vaíilant  
Ne si bel, au mien esciant. »  
Dame Blanchandine respont :

« Par Dieu, le veraí roì del mont,  
Je vorroie bìen qu’il m’amast  
Et por s’amie me cíamast ! »  
Tìbe respont : « Molt estes fole  
Quant avez dite tel parole !

II lui porte avec ia lance un tel coup sur son écu de couieur grise  
qu’i' le met en pièces. Cependant, Floriant í’atteint sur Ie bord de son  
bouc'ier, qu’il transperce et fend ; le coup brise et arrache les mailles

du haubert, la lance passe à travers l’épaule et ressort de deux pieds,  
eavoyant Maragot à terre.

Fíorette était venue s’installer à la fenêtre d’une íourelle, en  
conapagnie de deux jeunes fìlles ; l’une s’appelait Tisbé, I’autre  
Blanchandine. Elles ont bien vu Maragot tomber, et Florette a  
prríaitement reconnu Floriant comme étant celui qui l’avait abattu.

elle interpelle ses compagnes : « Mes arnies ! écoutez ! Le  
chevaíier que vous voyez là, ne vient-il pas de porter un coup  
superbe ? Regardez comme íl a renversé le roi Maragot quì est  
étendu là ! Soyez sûres que, dans toute l’armée ennemie, personne  
n’csi aussi valeureux et courageux, ni aussi beau, à mon avìs. - Par  
Dicn, le vrai roi du monde, répond dame Blanchandine, je voudrais  
bien qu’il m’aime et me réclame pour amie ! - Vous êtes complète-  
men; folle de parler ainsi ! rétorque Tisbé.

3812

3816

3820

3824

3828

3832

3836

3840

3844

N’esîes pas de si grant biauté  
Qu’avoìr doiez tele amisté !

Mes moi qui sui bele et jonete  
Comme serize vermeillete  
Le devroie par droít avoir. »

Faìt Florete : « Je sai de voir  
Que vous avez el cors la rage !

Vous n’estes pas de tel parage  
Que iî vous daignast regarder !

II peut plus hautement amer ! »

Adonc li respon Blanchandine :

«. Dame, si comme Amors destine  
Covient amer, soit haut ou bas,

Eie ne s’í regarde pas.

Por ce porroit bien avenir  
Que je S’avroíe a mon pîaisir  
Se je íi faisoie savoir,

Je le croi bien de fi savoir. »

Fîorete erraument li respont :

« Par Dieu, le roi de tot le mont,

Se vous en moviez parole,

Vous vous en tenriez por fole !

Une autre i a s’entente mise

Qui plus est beîe et mius aprise [33a.

Que vous ne soiez .ïiu. tanz !

Ja ne soíez a ce beanz,

Que vous ne le povez avoir,

Laissiez ester vostre voloir ! »

Ensi les puceles disoient,

Et enír’eles JB. estrivoient.

Et mesire Gauvains s’esmuet  
Tant com cheval porter le puet  
Encontre I’autre chevalier.

De sa lance li vait paier

Tel cop qu’a terre mort I’envoie.

Vofre beauté n’est pas telle que vous méritíez un pareil amì i Mais  
moi qui suis beile et fraîche comme une cerise vermeille, ce serait  
justíce qu’ii soit ie mien. - Je vois clairement que vous avez ia  
frénésíe au corps ! s’exclame Florette. Votre naissance n’est pas  
assez noble pour qu’il daigne jeter les yeux sur vous : tl peut placer  
on amour pius haut ! » Blanchandíne lui répond alors : « Ma dame,  
elon les ordres que donne Amour, on est contraint d’aímer quelqu’un  
le haute ou de basse naissance. Àmour ne prête pas attention à cela.  
V’est pourquoi il pourrait bien aniver qu’il soit mon ami conformé-  
nt à mon désir, si je Iui faisais part de ce que je souhaite. J’en suís  
n persuadée. » Florette la reprend vivement : « Par Dieu, le roi du  
rnonde, si vous lui en disiez le moindre mot, vous vous en repenti-  
: ! Une autre que vous s’attache à obtenir son amour, et elle est  
■ itre fois plus belle eî p!us instruite que vous ! Cessez de rêver à  
. ì, car vous ne pouvez avoir ce chevalier pour arni. Renoncez à un  
désir ! » Ainsi parlaient et se disputaient les trois jeunes filles'.  
ïur ie champ de batailie, monseigneur Gauvain s’élance de toute  
h: "iftesse de son destríer contre le deuxième chevalier. Avec sa lance,  
iì «uí ínflige un tel coup qu’il ìe fa.it rouler à íerre, mort.

' Dans le manuscrit, les deux vers 3839-40 sont intervertis. Un signe de  
corrcction se trouve dans la marge.

3848

3852

3856

3860

3864

3868

3872

3876

Atant desrengent toute voie  
Les .II. batailles maintenant.

Grans cols se vont entredonant  
Sor le hiaume du branc d’acier.

La veïssiez maint chevalier  
Versser et trebuchier a terre.

La place en veïssiez coverre  
D’elmes, de lances et d’escuz  
Et de chevalìers abatuz.

Li rois Cornìcas de Turkie  
A ia soie eschiele qu’ii guie  
Est dedenz la bataíile entrez  
O lui plus de .XX.M. armez.

Atant li esfors renovele.

Floriant Gauvain en apele :

« Sire, faít íl, or i ferons,

Ou jamés honor n’averons !

Ne veez vous lor gent venir ?

Se nos les ìaissons rafreschir  
Grant damage i poons avoir.

- Certes sire, vous dites voir ! »  
Adonc poignent andui ensamble,  
Grans cols i fìerent, ce me samble,  
Tot font devant ax craventer.

Qui lor veïst grans cols donner  
Et la bataìlle departir  
Touz jors l’em poïst sovenir !  
Turcans, ii fors rois d’Ermenie,

Qui molt avoit grant seignorie,

Est en la bataille venuz.

Dedenz l’estor s’est embatuz  
Od lui plus de .XX.M. armez :

Lors est l’estor renovelez,

Mes n’ìert pas li gieus partis drois :

Alors, les deux corps de bataille se mettent aussitôt en branle. Avec  
leurs épées en acier, les hommes s’infligent des coups violents sur ies  
heaumes. Là, vous auriez vu maints chevaliers vider les étriers et  
rouler à terre ; vous auriez vu le terrain se couvrir[[24]](#footnote-24) de heaumes, de  
lances, d’écus et de chevaliers abattus. Le roí Cornicas de Turquie,  
dirigeant son corps de troupes, amène dans ie combat ses vingt mille  
hommes armés : la lutte reprend de plus belle.

Voyant cela, Floriant interpelle Gauvain : « Seigneur, maintenant  
il nous faut combattre ou jamais îa gloire ne s’attachera à nos noms !  
Ne voyez-vous pas venir leurs hommes ? Si nous les laissons refaire  
lcurs forces, nous risquons de subir de grands dommages. - Oui,  
■ igneur, vous avez raison ! » Alors, iîs piquent tous deux des  
éperons et, à ce qu’il me semble, ils distribuent des coups terribles et  
. íllent en pièces tous ceux qui sont devant eux. Qui aurait vu ies  
coups violents qu’ils portaient et la manière dont íls dispersaient la  
troupe ennemie n’aurait jamais pu l’oublier.

Turcan, ie grand roi d’Arménie, un homme puissant, est entré dans  
la bataille. II se précipite dans la mêlée avec píus de vingt mille  
hommes armés. Voilà le combat relancé. Mais les cartes n’étaient pas  
réparties de façon équitable :

J. seul conroi encontre trois.

Ce ne fust mesire Gauvains,  
Floriant et mesire Yvains,  
Noianz estoit del demorer.

Lors lait Kaheriez aler  
Lucans et Keus ií seneschaux  
O eulz plus de .XX.M. vassaux.  
D’ autre part vient li rois Jonas  
Qui n’iert pas de balaille las.  
Lances levees, escuz pris,

Se sont en la bataille mis.

Adonc li estors recommence  
Ou ot brisie mainte lance,

Maìnt escu frait et despecié  
Et maint fort hauberc desmaillié  
Et maint chevalier abatu.

Atant sont en l’estor venu  
Entre Santipus et Porrus,

Lí uns ert rois, li autre dus.

Lor gens font en i’estor entrer,  
Grant fu la noise a l’assambler,  
Fierent de lances et d’espees,  
Moìt s’entredonent grans colees.  
Tuit li conroi i sunt venu  
Et en la bataille feru  
Et de l’une et de i’autre part.  
Fierent de lances et de dart  
Esírangement s’entr’ocioient,  
Merveillox cols i departoient,

Lí rois Artus granz cols i donne,  
Molt en ocit, molt en estonne.  
Bien i fíert mesire Gauvains,  
Gaheriés et Agravains ;

ii y avait trois corps de troupes contre un seul. Sans monseígneur  
Gauvain, Floriant et monseigneur Yvain, il aurait été impossible aux  
hommes d’Arthur de se maintenir.

Maintenant, Kaheriet, Lucan et Keu le sénéchal font avancer leurs  
'ingt mille hommes ; et dans le camp adverse, le roi Jonas se met en  
marche, nullement fatigué de combattre. Lances dressées, écus au  
bras, ils se jettent dans la bataille. La mêlée reprend alors de plus  
elle, et Fon voit maintes lances brisées, maints écus fendus et mis  
n pièces, maints solides hauberts lacérés et maints chevaliers abattus.

Voici que marchent ensemble au combat Santipus et Porrus : le  
remier est roi et Fautre duc. Ils conduisent leurs hommes dans la  
rnêlée ; la rencontre produit un énorme vacarme. On s’affronte avec  
les lances et les épées, on s’inflige des coups terribles. Tous les corps

bataille, dans Fun et Fautre camp, se sont avancés et se sont jetés  
dans le combat. On se frappe avec les lances et les javelots, on  
s'entretue d’une manière inouïe, on distribue des coups prodigieux.  
].c roi Arthur assène des coups violents, il tue ou assomme beaucoup  
d'hommes. Monseigneur Gauvain attaque avec ardeur, de même que  
Gaheret et Agravain.

3916

**3920**

**3924**

**3928**

**3932**

**3936**

**3940**

**3944**

Mes Floriant cil les ocit,

Cil les depart et desconfit,

Cil les deront, cil les dechace,

Tot entor lui cuevre la place  
D’elmes, de lances et d’escus  
Et de chevaliers abatus :

Nus nel voit ne s’en espoent.

Li sien i prenent hardement,

II ìor est haubers et escus,

II remonte les abatus,

II delivre les entrepris,

II fet les plus coars hardis.

Florete as fenestre estoit,

Qui voientiers le regardoit.

« Biaus Dex, fet ele, glorious,  
Com cist chevaliers par est prous !  
Si m’aïst Dieus, se je ne l’ai,  
Jamés autre mari n’arai !

Dex ! comment li ferai savoir  
Que je l’aim de tot mon pooir ?

Se je li mant, c’iert vilonie,  
Onques n’oï dire en ma vie  
Que dame priast chevalier.

Et se je faz cestui prier  
Bien m’en porra tenir por fole ».  
Ensi Florete a soi parole.

Mes se Floriant le seiist,

Grant fust la joìe qu’il eust,

Quar tant de fine amor l’amoit  
Par .J. petit qu’il ne mouroit.

La bataille est fiere et pesanz,

Bien s’i a'ide Florìanz,

Jusqu’as portes les ont chaciez.

Qi.ant à Floriant, on le voit tuer les ennemis, les dìsperser eí les  
écraser, les éparpiller et les mettre en fuite ; autour de lui, le terrain  
est eouvert de heaumes, de lances, d’écus et de chevaliers abattus ;

jux qui le voient sont épouvantés, Cela donne du courage à  
ceux de son camp, ii leur sert de haubert et d’écu : il remet en selle  
les itommes tombés à terre, il dégage ceux quì sont en mauvaise  
posture, il rend hardis les plus peureux.

Floiette était à la fenêtre1 et prenaít plaisir à ie regarder. « Dìeu  
ire, quelle prouesse extraordinaire est ceile de ce chevalier !  
Dieu m’est témoin que si je ne le prends pas pour mari, jamais je  
n'tn prendrai d’autre ! Mon Dieu ! Comment. lui faire comprendre  
que je I’aime de toutes mes forces ? Si je le lui fais savoir, j’agirai  
de facon indigne : de toute ma vie, jamais je n’ai entendu dire que  
Ics dames adressent des requêtes aux chevaliers. Et si je fais parvenir  
ma reíjuête à celui-ci, il pourra bien me prendre pour une folle. »  
Ains: Florette se parle-t-elle à elle-même. Mais si Floriant avait su  
cela, i! en aurait éprouvé une joie considérable, car il lui vouait un  
amour si absolu qu’il s’en fallait de peu qu’il n’en meure.

Le combat est féroce et pénible. Floriant se comporte fort bien, et  
les hommes d’Arthur ont repoussé les autres jusqu’aux portes de la  
ville.

fenestre v. 3925 : il manque le **í** final, comme ailleurs.

**3948**

**3952**

**3956**

**3960**

**3964**

**3968**

**3972**

3976

.3. poi s’est Florianz dreciez  
En faaut por veoìr la cité  
Et les haus murs d’anîíquité.

Lors a Florete aperceíie,

Et quant il l’a reconneûs  
Et de sa biauté li ramenbre,

Faut li li cuers et tuit li menbre,  
Tant fu de fíne amor souprís.

A teme cfaiet toz estourdis,

Neens estoit du relever.

Mes Gauvaìns ie vìt bíen versser,  
Tot maíntenant cele part vient  
L’espee nue en sa main tìent.

Aprés iui point mesire Yvains  
Et Sagremors et Agravains,

Lucanz et Keus li seneschaus,  
Gaherez et Gaiies ii Chaus.

Entre ior bras I’ont relevé  
Sor J. escu l’en ont porté  
Ens ei tref inesire Gauvain  
Qui em piore et destort sa mainz  
Quar iì i’amoit trop durement,

Et tresíuit li autre ensement.

Atant vers I’estor retornerent  
Ou maint chevaìïer troverent.  
Florete q’en la tor estoit  
Et la bataille regardoít  
Ot bien Floriant conneíi  
Que a la terre vit cheii,

Bien vií que il en fu portez :

Crient qu’il ne fust a mort navrez ;  
Dedens son cuer moit se demente :

Floriant s’est légèrement redressé afin de voir la cité et ses hauts  
i omparts antiques. Alors, il aperçoit Florette ; quand il la reconnaît  
■ appelle sa beauté, le cceur lui manque et tout son corps défaille,  
si intense est l’amour qui le saisit. 11 tombe à terre sans connaissance,  
incapable de se relever1. Mais Gauvain l’a bien vu tomber :  
aussitôt, l’épée à la main, il s’élance de ce côté-là. A sa suite se  
précipitent monseigneur Yvain, Sagremor et Agravain, Lucain et Keu  
ie sénéchal, Gaheret et Galles le Chaud. Ils J’ont pris entre leurs bras  
vé, puis l’ont emporté sur un écu jusqu’à la tente de monsei-  
gncur Gauvaín. Celui-ci verse des pleurs et se tord les mains[[25]](#footnote-25) [[26]](#footnote-26) car il  
extrêmement Floriant ; tous les autres font de même. Puis iis  
rejoignent la mêlée, où ils retrouvent de nombreux chevaliers[[27]](#footnote-27).

Fiorette, qui était dans la tour et observait ia bataille, a parfaite-  
mer'.t remarqué que Floriant était tombé à terre. Elle a bien vu qu’on  
remportait, et craint qu’il ne soit mortellement blessé. En son coeur,  
eile sc désespère :

« E, las ! Doulereuse, dolante !

Fait Florete, que devenraì ?

Jamés joie a mon cuer n’avrai !

E ! Floriant, biaus dous amis,

En com grant doulor avez mis  
Mon cuer ! A poí que ne me tue ! »

Adonc est pasmee cheiie. [34b]

Ses puceles I’en releverent,

En une chambre l’emporterent  
Couchie l’ont en ,J. biau lit,

Mes molt i a poí de delit.

Atant de li vous laisserai,

De la bataille vous diraí  
Qui molt est fiere et perillouse,

Nus ne vit onques plus doutouse :

Tant dura, midis fu passez.

L’emperere qu’iert molt lassez  
De la bataille maintenir  
En a fet sa gent departir,

En la cité s’en sont entré.

Et cil de fors sunt retourné  
À lor tentes communement,

Si se desarment erraument.

Li rois Artus s’est desarmez  
Et puís s’en est tantost alez  
EI tref ou Floriant gìsoit  
Qui molt durement se plaignoit,

Li bons rois l’a a raison mis :

« Comment vous esí, fet il, amis ?

Estes vous navrez ne plaiez ?

* Nenil, sire, bien le sachiez !
* Quez maus'est ce donc qui vous tient ?
* Sìre, d’une couree vient  
  Qu’orendroit en l’estor me prist,

Trop grant dolor au cuer me fist !

« Hélas, pauvre affligée ! Que vais-je devenir ? Jamais plus je  
n’éprouverai de joie. Ah ! Floriant, mon tendre ami, dans quelle  
détresse vous avez plongé mon cceur ! Peu s’en faut que je ne me  
tue ! » A cet instant, elle tombe évanouíe. Ses compagnes la relèvent,  
l’emportent dans une chambre et la couchent dans un beau lit. Mais  
elle y trouve peu de réconfort. Je vaís maintenant la laisser pour vous  
parler de la bataille qui est si féroce et dangereuse.

Personne ne vit jamais bataille plus indécise. Elle se prolongea  
tellement qu’il fut plus de midi. L’empereur, qui n’en pouvait plus de  
soutenir le combat, a fait dìsperser ses hommes et ils sont revenus  
dans la ville. Et ceux de l’auîre camp ont tous regagné leurs tentes,  
où ils se désarment rapídement. Le roi Arthur s’est débarrassé de ses  
armes, puis il s’est aussitôt rendu dans la tente où était couché  
Floriant, qui poussait d’amères plaintes. Le roi compatissant lui  
adresse la parole : « Mon ami, comment allez-vous ? Avez-vous des  
plaies ou des blessures ? - Non, seigneur, soyez-en sûr. - Quel mal  
s’esi donc emparé de vous ? - Seigneur, c’est un mal provoqué par  
une douleur au cceur[[28]](#footnote-28) que j’ai ressentie à I’instant dans le combat ;  
j’ai eu une violente douleur au coeur.

**4016**

**4020**

**4024**

**4028**

**4032**

**4036**

**4040**

4044

* Donc ne ferez vous se bien non  
  Se Dex plest ! - Se ne ferai raon .

Se Dex me veit J. poi aidier !

* Voldríez vous j, poi mengier ?
* Neníl, sire, je ne pourroie  
  Tant com ceste douior avroie. »

Adont s’en est ií rois partiz,

Et Floríant remest pensiz.

De Florete îì resouvient :

Ramenbrance qu’au cuer li vient,

Le faìt fremìr et tressuer.

Gauvains estoít venuz ester  
Devant luì compaígnìe faire.

Bíen s’aperçut a son afaire  
C’est Amors qui ì’a pris au iaz,

Âdortc lì mist au coi ies braz :

« Fioriant, fet iì, biaus amis,

Bien saì dont vous estes soupris :

Áxnors vous orrt en lor baillìe,

Mes, por Dieu, nel me celez mie,

Mes dites moì cui vous amez !

Nos somes compaígmns jurez,

Se je vous i puis ríens aìdier,

Certes, jei íerai volentier. »

Quant Fíorianí voit et entent  
Gauvain connoist son errement,

Tenrement commence a plorer  
Et de son cuer a souspìrer :

« Sire, fait iî, molt estes sage.

Quant vous connoissiez mon courage,

II est bien drols que jei vous die,

M.es, por Dieu, ne rn’en gabez mìe,

Se j’ai mon cuer trop haut assis.

- Dans ce cas, s’il plaît à Díeu, vous agirez forcément bien en vous  
reposant ! - li n’en est pas question, sí Dieu veut m’apporter un peu  
d’aide. - Aimeriez-vous manger un peu ? - Non, seigneur. Je ne  
pourrai rien avaler aussi longtemps que j’éprouverai cette douleur. »  
Sur ce, le roi est parti, et Floriant est resté plongé dans ses pensées.  
Ii se remémore encore Florette : le souvenir qui lui en monte au cceur  
ie fait trembler et abondamment transpirer.

Gcjvain était venu s’instalier en face de îui pour lui tenir  
gnie. En voyant l’état dans lequei ii était, il a bien comprís  
quV'-mour i’avaít pris dans ses filets. II pose alors ses deux bras sur  
uies de Floriant et lui dit : « Floriant, cher ami, je sais bíen ce  
qu'. ïous a vaincu : Amour vous tient en son pouvoir. Mais, par Dieu,  
ne irc le cachez pas : dìtes-moi qui vous aimez. Nous sommes  
convrignons par serment; si je puis vous aider en quoi que ce soit,  
soyes-en ceríain, je le ferai avec plaisir. »

nd Floriant se rend compte que Gauvain a deviné son étaí, tout  
ému. u se met à pleurer et à soupirer de tout son cceur. « Seigneur,  
lui di-.-ii, vous êtes pleìn de sagesse. Puisque vous pénétrez mes  
scniiments, il est bien juste que je vous réponde. Mais, au nom de  
Dieu, ne vous moquez pas de moi pour avoir placé mon cmur  
excesFvement haut.

**4048**

4052

4056

**4060**

**4064**

**4068**

4072

**4076**

Ne porroit estre, ce m’est vis,

Que je i petìsse avenir ;

Et si ne se puet consentir  
Mes euers que ja partir m’en doie.  
Bìaus dous sire, se Dex me voie,  
C’est is fille a l’empereour,  
Fiorete a la fresche couior,

Por cuí je sui en tel torment.

Et si saì bien certainement  
Que ja de ii joie n’avrai,

Mes por sa grant bìauté morraí ».  
Quant mesire Gauvains i'entent  
Si li respondi doucement :

« Or ne vous en esmaiez míe,

Se îa chose esí a droit partie  
Vous la pourrez molt bien avoir  
Quar nos li ferons assavoir. »

Ensi Gauvains ie reconforte.

Mes d’autre part se desconforte  
L’empereor Felimenis :

Por sa fílle est griés et maris  
Qui estoit de mal acouchie,

Mé l’ochoison ne savoìt mie.

La pucele gìst en sa chambre,  
Quant de Floriant ii ramenbre  
Fault li Ìe cuer et si tressaut,

Àprés le froit ra e!e chaut,

De parfoní cuer sovent souspire.  
Blanchandìne li prist a dire :

« Dame, bíen croì que vous amez,  
Mes ce s’est voirs nel me ceíez,  
Car molt bíen vous en aiderai  
Ne ja a nuiui nel dirai  
Se ce n’est par vostre vouioir.

A mon avis, il est impensable que je puisse me hisser jusque là,  
pourtant, mon coeur ne peut admettre que je doive jamais m’éloigner  
de cette personne. Mon cher seigneur, Dieu m’en est témoìn, c’est  
pour ia fìlle de l’empereur, Florette au teint frais, que je ressens un  
tel tourment. Et pourtant, je sais avec certitude que jamais je n’aurai  
de joie avec elle, mais que je mourrai à cause de sa grande beauté. »  
Après avoir entendu Floriant, Gauvain iui répond avec gentiliesse :  
« Ne vous affligez donc pas. Si l’affaire est bien arrangée, vous  
pourrez parfaitement la posséder, car nous lui ferons connaître votre  
état. » Ainsi Gauvain réconforte-t-il Floriant.

Cependant, de son côté, l’empereur Filimenis se désole : il est  
tristc et inquiet à cause de sa fille ; en effet, elle s’est alitée à la suite  
d’un mal dont il ígnore I’origine1. La jeune fille est couchée dans sa  
chambre ; au souvenír de Floriant, le coeur luì manque et elle  
tressaìlle, eile a froid puis à nouveau chaud, elle jette souvent des  
soupirs qui lui viennent du fond du cceur. Blanchandine lui adresse  
la parole : « Ma dame, je crois bien que vous aimez. S’il en est  
réellement ainsi, ne me le cachez pas, car je vous apporterai  
volontìcrs mon aide, et je ne révélerai jamais rien à personne, à  
moins que vous ne m’y autorisiez.

**me'v' 4068** : graphie **pour** mais < MAGIS.

Vous amez, je le saí de voir ! »  
Quant Florete entent Blanchandine  
Qu’ele connoist tout son couvine,  
De parfont cuer gíete J. souspir,  
Bien voit ne se puet plus covrir :

4080

4084

« Certes, fait ele, douce amie,

Se j’aim nel vous celerai mie.

4088

Mes ançois me fìancerez  
Que ja ne m’en descouverrez  
Se ce n’est la ou je vorraí.

* Dame, jel vous fiancerai. »

Adont lí a sa main tendue,

4092

Florete a la foi receiíe,

Puis li dist : « Je n’aim riens vivant  
En cest mont tant com Floriant,

Le bon chevalier de la fors.

4096

4Î00

Mes trop redout qu’iî ne soit mors  
Quar je l’en ví orains porter  
Et trop grant doulor demener  
Les chevaliers qui l’emportoient  
Et trop grant dolor demenoient.

Se il est mors je m’ocirrai,

Autre pítié de moi n’avrai !

4104

* Dame, se respont Blanchandine,  
  J’ai .J. garçon de franche orine,

Qui molt iert bien endoctrinez,

Jolis est par non apelez.

4108

Se vos volez, nos li dirons  
Et la defors Penvoierons. »

Florete li respont brìement :

« Faites ie venir erraument !

Vous aimez, j’en suis certaine I »

Quand Florette comprend que Blanchandine a entièrement percé  
son secret, elle pousse un profond soupir ; elle voit bien qu’elle ne  
peut plus se dérober et répond : « D’accord, chère amie, sí j’éprouve  
de l’amour, je ne vous le cacherai pas. Mais d’abord, vous me  
•'omettrez que jamais vous n’en parlerez à quiconque avant que je  
aus le demande. - Ma dame, je vais vous le promettre. » Âlors, elle  
end la main vers Florette, qui reçoit son serment et lui dit : « Je  
'aime aucun être vivant en ce monde autant que Floriant, le  
, rleureux chevalier qui est là, à l’extérìeur de la ville. Mais j’ai très  
îur qu’il ne soit mort, car, tout à l’heure, j’ai vu qu’on I’emportait,  
les chevaliers qui s’en chargeaient manifestaient une afflíction

* (trême. Oui, ils montraient un ìmmense chagrin. S’íl est mort, je me  
  ierai, c’est toute Ia pitié que j’aurai de moi-même ! - Ma dame,

vipond Blanchandine, j’ai à mon service un serviteur de noble  
íamílle, qui est fort bien instruit ; il s’appelle Joli. Si vous le

* mhaitez, nous lui dirons votre inquiétude et l’enverrons à l’exté-  
  rieur. » Florette réplique aussitôt : « Faites-le venir sur-le-champ !

4112

**4116**

4120

**4124**

**4128**

**4132**

**4136**

**4140**

* Volentiers, dame ! » Atant s’en va,

Tant ie quist qu’ele le trova,

O iui a sa dame l’en moínne,

Qui moit avoií anui et poìne.

« Dame, fet eie, or m’entendez,

Vez ci Jolis, se vos voulez  
Dìre poez vostre plaisir.

* Joiis, venez lez moi seïr,

Fet Florete, jel vous commanz !

* Voientiers, dame, et voz commanz  
  Ferai ensí com vos vorrez.
* Ceríes, grant preu i averez,

Fet Fiorete, sachiez de voir.

II vous coviení tantost movoir ;

Or vous dirai que vous ferez :

La fors en l’ost vous en irez,

Demandez le tref Floriant,

Le 'bon chevalier conquerant.

De par moi le saluerez  
Et aprés lí demanderez  
Se il est navrez durement  
Ou s’il guerra prochainement,

Díe le vous, jei voil savoir.

* Dame, fet il, sachiez de voir,

Bien ii dirai entendaument. »

Atant s’em part isnelement,

Â une poterne est venuz,

Fors de la cité est issuz  
Enjusqu’a l’ost ne tresfína.

Le tref Floriant demanda,

Assez li fu qui enseignier,

Et il ne se voit atargier,

Airts est dedens le tref entrez.

- Avec plaisir, ma dame ! » Sur ce Blanchandíne part chercher Joli  
et finit par le trouver. Elle revient avec lui auprès de sa dame, qui  
éprouvait une forte inquiétude et une grande souffrance. « Ma dame,  
dit Blanchandine, écoutez-moi. Voici Joli ; si vous le souhaitez, vous  
pouvez lui dire ce qui vous plaira. - Joli, dit Florette, venez vous  
asseoir à côté de moi, je vous l’ordonne ! - Avec plaisir, ma dame.  
Vos ordres, je les accomplirai à votre satisfaction. - Certes, vous y  
trouverez un grand avantage, croyez-moi. II convient que vous vous  
meítiez en route sans délai, et voici ce que vous ferez : vous ìrez  
dans l’armée qui se trouve à i’extérieur de la ville et demanderez où  
■ ■ la tente de Floriant, le bon chevalier vainqueur des combats. Vous  
le saluerez de ma part, puis lui demanderez s’il est grièvement blessé  
ou s’il se rétablira rapidement. Qu’il vous réponde, car je veux savoir  
ce qu’il en est ! - Ma dame, n’en doutez pas, je lui parlerai avec  
beaucoup d’attention ! »

\lors Joli part en toute hâte. II est arrivé à une poterne, est sorti  
de la ville et ne s’est arrêté qu’une fois parvenu dans Ie camp. II a  
demandé où était la tente de Floriant : il ne manquait pas de gens  
pour le renseigner ! Evitant de s’attarder, il est tout de suite entré  
dans la tente.

Gauvains c’iert au lit acoutez  
En quoi Floriant se gisoit,

4176

4172

4168

4164

4160

4156

4152

4148

*4144*

Laienz nule autre gent n’avoit.

Jolis en haut les salua  
Et puis aprés lor demanda  
Liquiex d’els esíoit Floriant.

Gauvains respondi en riant :

« C’est mes compains, biaus dous amis ! »

Atant l’en apele Jolis :

« Sire, je voil a vous parler,

Faites cel chevalier lever,

Qui lez vous siet isnelement,

Quar parler voil prìveement ! »

Floriant respont : « Biaus amis,

Cil qui est dalez moì assis,

II est mes drois compains jurez.

Ja por lui ne le laisserez.

Dire poez vostre plaísír !

- Or pensez donques de l’oïr :

La fille nostre empereour,

Florete a la fresche coulor, [35dj

Vous salue plus de .c. fois.

Sachiés, molt est ses cuers destrois.

C’est por le mal que vous avez,

Bien vit vous en fustes portez  
Hu rnain matin de la bataille.

Mes or li remandez sanz faílle  
En quel lieu vous estes navrez  
Et se vous garir em porrez. »

Quant ceste chose ot Floriant  
Onques mes ne fu si joiant.

La coulor qu’il avoìt perdue  
Li rest en la face venue,

Tote devint clere et vermeille.

Gauvain était appuyé contre le lit dans lequel Floriant était  
couché ; il n’y avait personne d’autre dans ia tente. Joli les salua à  
voix haute, puis demanda lequel d’entre eux était Floriant. Gauvain,  
en riant, répondit : « Mon cher ami, c’est mon compagnon ! » Alors,  
Joli interpelle Floriant : « Seigneur, c’est à vous que je veux  
m’adresser. Demandez à ce chevalier assis près de vous de se lever  
en vitesse, car je veux vous parler en privé ! - Cher ami, répond  
Floriant, celui que vous voyez assis près de moi est mon compagnon  
par loyal serment. Ne renoncez pas à parler à cause de iui, mais dites  
tout ce qui vous plaira ! - Alors, écoutez-moi donc attentivement : la  
fille de l’empereur, Florette au teint frais, vous salue plus de cent  
fois. Sachez-le, elle a le cceur très affligé. C’est à cause du mal qui  
vous frappe, car elle a bien vu que l’on vous emportait hors du  
champ de bataille, ce matin même. Aussi, de votre côté, faites-lui  
savoir sans faute où vous êtes blessé et si vous pourrez guérir. »

En entendant ces mots, Floriant éprouve unejoie sans pareille. Son  
visage, qui avait perdu toute couleur, retrouve un teint clair et  
vermeil.

**4180**

**4184**

**4188**

**4192**

**4196**

**4200**

**4204**

**4208**

Jolís durement s’en merveìlle.  
Âtant Fiorìant l’en apele :

« Vous direz a ma dame bele,  
Qui est ma joie et mes confors  
Et mes deduis et mes depors,

Ma santé, mon soulaz, ma vie,  
Que ja n’avrai joie en ma víe  
S’eie ne m’est par ìí donnee,

Car tant l’aì de cuer enamee  
Que bien vous di que je morrai  
Se s’amor entiere ne n’ai.

Ne je n’oí hu main autre mal  
Quanî je chaï de mon cheval  
Fors que de li a regarder,

Quar mes cuers ne pot andurer  
La grant douior que j’en avoie,  
De ce que de voir ne savoie  
S’ele me vorroit ja amer  
Ne por son ami reclamer.

Or lì poez dire briement  
Touz sui en son commandement,  
Faire de moi poet son plaisir.  
Mes bien vous di que a venir  
Ne voil je mie que perdez :

Mon maníeí d’escarlate arez,

Et vostre dame porteroiz  
Mon anel et si li donroíz  
Par amors que je lí envoi  
Et qu’ele Je mete en son doi ! »  
Adont li a Pansl baìllìé  
Et le manteì n’a delaíé.

Lors se met Jolis a îa voie.  
Mesíre Gauvains le convoie  
J. petìtet et si li dist :

Joli en est extrêmement surpris. Florìant lui adresse alors la parole :  
« Vous direz à ma belle dame, qui est ma joie et mon réconfort, mon  
plaisir et mon bonheur, ma santé, ma consolation et ma vie, que, dans  
toute mon existence, rien, sinon elle, ne me fera éprouver de joie. En  
effet, je suis si profondément éprìs de sa personne que je mourrai, je  
vous l’assure, si je n’obtiens pas de sa part un amour sans réserve.  
Et ce matín, tout le mal que j’ai eu, quand je suis tombé de cheval,  
venait de ce que je l’avais regardée ; en effet, mon cmur n’a pu  
supporter la douleur extrême que j’ai ressentie parce que j’ignorais  
totalement si elle voudrait un jour m’aimer et me demander pour amí.  
Maintenant, vous pouvez lui dire en peu de mots que je suis  
entièrement à ses ordres, et qu’elle peut faire de moì ce qu’elle  
désire. Maís, je vous l’assure, je ne veux pas que votre venue ici soit  
sans profit pour vous : vous prendrez mon manteau de drap fin et  
voas porterez à votre dame mon anneau ; vous le lui donnerez : je le  
lui envoie par amour, pour qu’elle le mette à son doigt ! »

Alors Floriant lui remet l’anneau et, sans plus attendre, le manteau.  
Puís Joli se met en route. Monseigneur Gauvain l’accompagne un  
petit peu et lui dit :

*4212*

4216

4220

4224

4228

4232

4236

4240

4244

« Amis, se Dameldiex t’aïst,

A ta dame nule pucele

Quí poínt soit avenant ne bele ?

* Oïl, ele a une meschinne  
  Qui est nomee Blanchandine,  
  Fiile est le roi de Honguerie,  
  Molt par est mígnote et joiie.
* Amís, cele me saluez  
  Et mon anelet lì portez,

Dìtes que Gauvains lì envoie  
Et si me direz toute voie

A Florete, car jel vous pri,  
Floriant veit parler a lí  
Anuit, s’il li plaist et agree. »  
Lors s’em parti sanz demoree  
Joiis, si s’en vait son chemin,  
Jusqu’a Palerne ne prist fin.

En la cité en est entrez,

Droit vers la chambre en est alez  
Ou Florete iert quì l’atendoit.  
Tout maintenant qu’ele ie voit  
Si ii demande : « Ques noveies ?

* Certes, dame, bone et beles,

Fet Jolis, les vous conterai,

Ne ja d’un mot n’en mentirai :  
Floriant ,c. fois vous saiue

Si comme s’amie et sa drue  
Qu’ii aime de parfete amor.  
Certes, iì n’a mal ne dolor,

N’uì matin n’ot 11 autre mal  
Quant il chaï de son cheval  
Et vous l’en veïstes porter  
Fors que por vous a regarder :  
Q’en esgardant cuer li faillí,

Tant vous aime, bien le vous di.

« Mon ami, au nom de Dieu, votre dame a-t-elle avec elle une jeune  
fille qui soit assez belle et gracieuse ? - Oui, une jeune fille nommée  
Blanchandine, qui est fille du roi de Hongrie ; elle est tout à fait  
charmante et jolie. - Mon ami, saluez-la en mon nom, et donnez-lui  
mon petit anneau en lui disant que c’est Gauvain qui le lui envoie.  
En outre, je vous en prie, vous direz sans faute à Florette, de ma part,  
que Floriant veut lui parler ce soir, si cela lui plaît et lui convient. »  
Alors, Joii part aussitôt et suit son chemin jusqu’à Palerme. II est  
entré dans la ville et s’est rendu directement à la chambre où Florette  
était en train de l’attendre. Dès qu’elle I’aperçoit, elle l’interroge :  
« Quelles sont les nouvelles ? - Certes, ma dame, elles sont bonnes[[29]](#footnote-29)et agréables, répond Joli. Je vais vous les rapporter sans mentir :  
Floriant vous salue cent fois, vous qu’il considère comme son amie  
très chère, qu’il aime d’un amour absolu. Àssurément, il n’a ni mal  
ni douleur, et ce matin, tout le mal qu’il a eu, quand il est tombé de  
cheval et que vous avez vu qu’on l’emportait, venait de ce qu’il vous  
avaií regardée. En effet, corame il vous contemplait, son coeur a  
dci’aiíii, tant ìl a d’amour pour vous, croyez-moi.

Or vous envoie son anel :

4248

Veez le ci, mignot et bel.

Et si vos mande et velt proìer  
Qu’íí vous verroit molt voientier  
Ánuit, se vous le commandez.

4252

À vostre talent ers ferez.

Et vous, faít íl a Blanchandine,

Molt vous poez prisier, meschíne, [36c]

4256

Car mesire Gauvains m’envoìe  
A vous et dist que soiez soie,

Quar il est vostre chevaliers  
De cuer et de cors tous entiers,

Si vous envoie J. anelet,

4260

Ou tout a vo vouloir se met. »

Blanchandine en riant respont :

« Par Dieu, î’autime roi del mont,

Je ne le quier ja refusser,

4264

Bel m’est quant il me daigne amer. »

Adont Florete l’en apele :

« Que feromes nos, damoisele ?

4268

Faít eìe, car nos conseillons  
Comment a aus parler porrons ! »

Faìt Blanchandìne : « Or m’entendez !

De foiie vous dementez !

4272

N’avons nos donques biau vergier  
Ou nos porrons esbanoier ?

Enjusqu’as murs de ia cìté  
Dure, jel sai de verité,

Une poteme i a por voir,

4276

J’en aí les cles a mon vouioir.

Bien poons ia defors issír  
Et il çaienz a nous venir.

Maintenant, il vous envoie son anneau : voyez comrae il est joli et  
précieux. Floriant vous adresse encore instamment la requête  
suivante : il vous verrait très volontiers ce soir, sì vous le lui  
ordonniez. Vous ferez comme vous le désirerez. Et vous, jeune filie,  
ajoute-t-il à l’intention de Blanchandine, vous pouvez vous estimer  
heureuse. En effet, monseigneur Gauvain m’adresse à vous ; il  
demande que vous soyez à lui, car il est votre chevalier sans partage,  
de coeur et de corps ; et ii vous envoie un petit anneau par lequel il  
se met entièrement à votre disposition. » Blanchandine lui répond en  
riant : « Au nom de Dieu, le très-haut roí du monde, jamais je ne  
voudrai ie repousser ; je suis ravie qu’il daigne m’aìmer. » Floreíte  
i’apt.'atrophe alors : « Demoiselle, qu’ailons-nous faire ? Réfléchís-  
sons donc au moyen de leur parler ! » Blanchandine lui répond :  
«Ecoutez-moi ! Vous vous tracassez pour rien ! En effet, ne  
disposons-nous pas d’un agréable verger où nous pourrons nous  
divertir ? II s’étend, je le sais bien, jusqu’aux remparts de la ville ;  
daiis ces remparts, en vérité, se trouve percée une poterne dont je  
peux prendre les ciefs quand je veux. Nous pourrons faciiement sortir  
pour aller dans ce verger, et eux pourront nous y rejoindre.

4280

4284

4288

4292

4296

4300

4304

4308

4312

Joíís coviení les cles baìller  
Et il, sanz pìus de delaier,

S’en voit en ì’ost, ses amenra  
Anquenuit quant leus en sera. »

Lors li ont baiílies les clez  
Et il s’en est tantost tornez.

Si est fors de Palerne issus,

Enjusqu’a í’ost en est venus  
Au tref ou estoit Floríant,

Qui molt estoìt iiez et joíaní  
Des noveies c’oïe avoit.

Gauvains jouste lui se seoit,

Enír’aus de Fîorete parloient  
Et molt grant joie demenoient  
De ce qu’il cuident estre amez.

Lors est Jolis el tref enírez

Si lor dist : « Seignor, Dex vous saut,

En cui nule bonté ne faut,

Molt grant joie poez avoir :

Florete vous mande, por voir,

Que vous venez a li parler  
En J. vergier pour deporter  
Qui est droií desouz cele tour  
Que vous veez en cel destour.

Ja nus hom ne vous i verra,

Sachiés c’une porterne i a  
Dont j’ai les clez en ma baillie,

Vez les ci, je ne vous ment mie ! »  
Atant lor a les cìes moustrees  
Et quant il les ont esgardees  
S’il sont lié, nus ne ie demant.

Ensi vont la nuìt atendant,

Et quant eie fu parvenue  
Donques n’i ot pius d’atendue,

confier les clefs à Joli ; il se rendra tout de suíte dans le camp  
hevaliers, et, cette nuit, quand ce sera le moment, il les  
ju.’jr.iera. »

Srr ce, elies ont remis les clefs à Joli et il est aussitôt parti. II est  
s'ìî'f! de Palerme, puis a pénétré dans le camp jusqu’à ia tente où se  
it Floriant ; celui-ci était plein de joie et d’allégresse à cause  
dcs uouvelles qu’il avait entendues. Gauvain était assis auprès de lui,  
id: çarlaient ensemble de Florette et manifestaient un très grand  
ìtement car ils pensaíent bìen être aimés. Alors, Joli entre dans  
la le-u.e et leur dit : « Seigneurs, que Dieu, qui possède toutes les  
, vous garde. Vous pouvez être très heureux : Florette, sachez-  
us demande de venir lui parler, pour votre plaisir, dans un  
qui se trouve exactement en dessous de la tour que vous  
apcc ïvez là, à l’écart : jamais personne ne pourra vous y voìr.  
Sachez qu’il y a là une poterne dont je possède les clefs. Je ne vous  
mens pas : les voici ! » II leur montre alors Ies clefs, et quand les  
ches.'iíers les ont vues, inutile de demander s’ils sont contents.

Iìs attendent ainsi la nuit, et, dès qu’il fait bien noir, ils ne tardent  
pas aavantage :

*4316*

4320

4324

4328

4332

4336

4340

4344

Tuit .10. se metení a ia voie  
Tot belemení que nus nel voíe ;  
Chascuns une espee tenoit.

Jolís que tot devant aloit  
Est a la poterne venuz.

Ses cles prent, n’est arresteuz,  
Desferme la, si í entrerent ;

Les .0. puceles encontrerent  
Qu’a l’encontre leur sont venue.  
Floriant Florete salue  
De Dieu le roi du fìrmament.

Ele li respont doucement :

« Sire, bien soiez vous venuz  
Et a grant joìe receliz ! »  
Maintenant Floriant I’enbrace  
Et ele ensement le relace  
Parmi les flanz de ces .0. braz.

Or ont entr’aux molt de soulaz :  
PIus de .C. foís I’un l’autre baise  
Ainc mes ne sorent que fust aise,  
Mes or en ont a lor devis.

Atant se sont ensamble assis,

Si encommencent a parler  
Et li uns l’autre a regarder  
Quar volentiers s’entreveoient  
Por la grant biauté qu’il avoient.  
De l’acoler ne del baisier  
Ne font í! entr’aus nul dangier  
Quar 11 estoient a loisir.

Du sorpìus me covient taisir.  
Gauvains qui d’autre part seoit,  
Trop bonne vie demenoit  
Quar Blanchandine iert bien apríse  
Qui dalez íui estoit assisse

ils se mettent en route tous les trois, ne faisant aucun bruit pour ne  
pas être remarqués. Ils tiennent chacun une épée. Joli, quí marche  
devant les autres, est arrivé à la poterne. II prend ses clefs et ouvre  
aussitôt la porte ; ils entrent dans le verger et rencontrent les deux  
jeunes filles qui sont venues au-devant des chevaliers. Floriant salue  
Fiorette au nom de Dieu, le roi du firmament. Elle lui répond  
aimablement : « Seigneur, soyez le bienvenu ! Nous vous accueillons  
avec grande joie ! »

Aussitôt, Floriant la prend dans ses bras et elle aussi l’enlace. Ils  
ressentent tous deux un plaisir intense ei s’embrassent plus de cent  
fois : jamais auparavant, ils n’avaient su ce qu’était le plaisìr, mais  
maintenant ils en ont tout leur saoul. Ils s’assoient alors de concert  
et commencent à parler tout en se dévisageant: ils se regardent l’un  
l’autre bien volontiers à cause de leur grande beauté. Sans faire  
aucune manière, ils s’enlacent et s’embrassent, car ils peuvent agir  
conmie ii leur plaît. Quant au surplus, je ne dois pas en parler.

uvain, qui était assis d’un autre côté, passait du bon temps, car  
Blar.chandine, assise auprès de lui, était bìen ìnstruite,

262

*floriant et florete*

*n'REVUE SECRÈTE DES AMANTS*

4348

4352

4356

4360

4364

4368

4372

4376

4380

**Et si l’amoit de bonne amor.**

**Jolis** c’iert **trais en** J. **destor,**

**Por garder que nus ne venist  
Qui de riens nule lor nuisist.**

**Et li amant sont tuit a aisse,**

**Li uns acole l’autre et baisse,**

**N’ont cure de terre semer,**

**Ne de marchandise mener,**

**Quar miex aiment le dosnoier,**

**Et lor amies embracier.**

**Ensi furent toute la nuit,**

**Je ne pens pas qu’il lor anuit  
Quar se lez m’amié estoie  
Et une nuit i demouroie  
Et la nuit** .IIU. **jors durast  
Ne devant donques n’ajornast  
Que le sinquieme entrez seroit,**

**Sachiés que poi me sambleroit !**

**Dex ! porroit il mais avenir  
Que je la poïsse tenir  
Trestoute nue entre mes braz ?**

**Nenil, voir, e mi ! chaitis, laz !**

**J’ai veii que j’estoie amez,** j

**Mes or sui arrieres boutez, f**

**Ce fet Fortune desloiaux !**

**Mes toutevoie li vassaux  
Sont a aisse lez lor amie.**

.J. **poi devant l’aube esclarcie i.fícf-**

**Ce sunt d’eles deuls departiz.**

**Mes mot le firent a enviz,**

**Molt fu dure la departie**

**Quar c’est drois d’amis et d’amie.**

**Mes portant conforté se sont  
Que l’autre nuit se reverront.**

**ci. elle l’aimaìt** d’un bel **amour. Joli** s’éíait mis à **l’écart pour voír si  
ìrrivait personne** qui **aurait** pu **leur causer** du tort d’une **façon** ou  
'i'une **autre.** Et **les amants** sont tout à **leur** aise, **ils s’enlacent et  
mbrassent :** les **chevaiiers ne** songent **pas à ensemencer les champs**

**?•>; à convoyer des marchandises,** car ils préfèrent parler **d’amour et  
tbrasser leurs** amies.

**Ils passèrent ainsi toute** la **nuit. Je ne pense pas que cela leur  
déplaise, car** si moi **j’étais auprès** de mon **amie** et passais **avec elle  
u;,e nuit, cette nuit aurait beau durer quatre jours, et se prolonger  
jusqu’à** ce que se **lève** le soleil du **cinquìème, sachez que** le **temps me  
paraîtrait court !** Mon **Dieu ! Pourrait-il arriver** un **jour que je la  
tienne toute nue entre** mes bras **? Non, en vérité ! Hélas ! pauvre  
malheureux** que je **suis !** J’ai pu voir **que j’étais** aimé, **mais mainte-  
nani, je suis rejeté** au **loin : c’est** à **cause** de **Fortune** la **déloyale !‘**outefois, **les chevaliers sont heureux auprès de leurs amies.** Un  
**prii avant l’aube,** ils se sont **séparés** des deux **jeunes** filles. **Mais ils**i'ìvu fait à grand **peine,** Sa **séparation** a été **très** difficile, **ce qui est  
pgtnrel** entre un **ami** et **son amie. Néanmoins, ils se consolent, car ils  
„\_..nt qu’ils** se **reverront** la **nuit suivante.**

**1 Toute cette séquence où intervient le narrateur, rappelle, bien qu’àplus petite  
éehelle ie,** Bel Inconnu, Joufroi de Poítiers **et** Partonopeus de Blois **où les amours  
du nan-atçur sont également insérées, souvent en contrepoint de ce que vit le  
Dioíaroiuste. Sur ce phénomène, voir** J. L. Grigsby, « **The Narrator in** Parto-

*Blois, Le Bel Inconnu* and *Joufroi de Poìtìers* », *Romance Philology,* 21  
0%8), pp, 536-43.

4384

4388

4392

4396

4400

4404

4408

4412

Adonc la poterne passerent,

A lor tentes s’en retornerent,

Couchier se vont et reposser  
Por dormir toz sanz demorer.

L’andemain quant jor fu venus  
C’est levez li bons rois Artus,

Bien s’est vestus et conreez,

Au tref Floríant est alez  
Quar veoir velt com lì esta.

Lui et Gauvain dormant trova,

II ne les a pas esveilliez,

Droit a son tref est repairiez  
Si a ses haus barons mandez.

« Seignor, fet il, or m’entendez !

Ceste citez qu’avons assisse  
Est fors de merveillose guise.

L’empereour s’est dedens mis  
O lui mains chevaliers eslis.

Or dites que nous en ferons  
S’en cest jor d’uí les asaudrons. »

Sacremors est em piez ievez,

Qui derreez iert apelez :

« Sire, fait il, entent a moi !

Je loeroie, endroít de moi, [37d]

Tu feïsses ta gent armer  
Et tes batailles ordrener,

Puis les alissiens assaillir.

Et c’il vouloient fors issir  
Sus lor courissiens vitement.

Je ne le feroie autrement. »

Aprés parla mesire Yvains,

Qui onques jor ne fu vilains  
Ne bobanciers ne outragieus :

Les chevaliers franchissent donc la poterne et retournent dans leurs  
tentes où ils vont se coucher et prendre du repos ; ils s’endorment  
rapidement.

Le lendemain, quand ii fit jour, le bon roi Arthur s’est Ìevé, il s’est  
vêtu et préparé avec soin puis ii s’est rendu à îa tente de Floriant car  
il voulait savoir comment celui-ci se portait. li a trouvé Floriant et  
Gauvíún en train de dormir ; sans Ies réveiller, il est revenu directe-  
ment à sa tente et a convoqué ses plus hauts dígnitaires. « Seigneurs,  
leur dit-il, écoutez-moi ! Cette ville que nous avons assíégée a des  
fortifications prodigieuses. L’empereur s’y est installé avec un grand  
nombre de chevaliers d’élite. Diíes-moi donc comment nous aîlons  
ag’f : ies attaquerons-nous aujourd’hui ? » Sagremor s’est levé, lui  
qus í'on appelait le Démesuré[[30]](#footnote-30). « Sire, écoute-moi ! dít-il au roi.  
Pour ma part, voici ce que je te conseilleraís : fais armer tes hommes  
et constituer tes corps de bataille, puis alions les attaquer. Et s’ils  
veuient faire une sortie, nous leur courrons sus rapidement. Moi, je  
n’agírais pas autrement. » Ensuite, monseigneur Yvain, qui jamais ne  
fut ni rustre, ni arrogant, ní présomptueux, a prís la parole :

« Sìre, fait ìl, ce n’est pas gieus,  
D’assaillir en itel maniere.

4444

4440

4436

4432

4428

4424

4420

4416

Nous n’avons berfroi ne perríere  
Ne chaut dont nos puissons covrir.  
Trop verriez voz gens laidir  
S’en tel maniere assailliens,

Ce ne me samble mie biens,

Nous ferïons trop grant outrage :  
Folie n’est pas vasselage.

Fetes vos gens au bois aler,

Le mairien prendre et aporter,

Puis faites vos engins drecier  
Et vers la cité charroier.

Puis porrons plus seiirement  
Assaillir et delivrement. »

A cest conseil sont acordé,

Ensi ont .viu. jors demoré.

Et li serjant el bois alerent  
Les greignors arbres decolsperent,  
Puis les font en I’ost amener.

Li rois fet ses engins lever  
A ses mestres engigneours  
Et cil en firent de plusours.

Mes Gauvains entent autre part  
Et Florianz, se Diex me gart :

A lor amors sont ententis.

Chascune nuit a lor devis  
Sont el vergier lez lor amie.

Celes ne le refussent mie  
Rientz qu’il lor voilent commander.  
Une nuit devant l’ajorner  
Est entrez .J. nains el vergier,

Aler vouloit esbannoier.

« Sire, dit-ií, ce n’esí pas une plaísanterie que d’attaquer de la sorte.  
Nous n’avons ni tour d’assaut ni catapulte ni gaierie roulante pour  
nous protéger. Vous verriez vos gens fortement mis à mal si nous  
lancions I’attaque de cette manière. Cela ne me semble pas une bonne  
jdée, ce serait, de notre part, agir avec une témérité excessíve : folie  
n’est pas bravoure1. Dites à vos hommes d’aller dans Ia forêt, d’y  
chercher du bois de construction et de le ramener, puis faites édifier  
vos machines de guerre et faites-Ies charrier devant la vilíe. A ce  
moment-là, nous pourrons attaquer avec plus de sécurité et de  
facilité. » Ils se rallíent à cet avis. Ils ont attendu ainsi pendant huit  
jours. Les hommes d’armes sont allés dans le bois, ont débité les  
arbres les plus hauts et les ont fait porter dans le camp. Le roi fait  
construire ses machines de guerre par ses maîtres ingénieurs, qui en  
i .-aiísent plusieurs.

Mais, j’en prends Dieu à témoin, Gauvain et Floriant pensent à  
autre chose : ils se préoccupent de leurs amours. Chaque nuìt,  
contentant leur plaisir, ils sont dans le verger, près de leurs amies.  
Celles-ci ne leur refusent rien de ce qu’ils veulent îeur demander.

L: -.- nuit, avant que le jour se lève, un nain est venu dans le  
verger ; ìl voulait se déiasser.

»s 4422 est un proverbe célèbre (Morawski n° 754), maís c’est aussì une  
l'Erec (y. 231).

4448

4452

4456

4460

4464

4468

4472

4476

4480

Nains estoit a l’empereour,

Molt í avoit mal traïtour,

Touz jors se penoit de mesdire,  
C’iert des mesdisans tous li pire,  
La lune luisoit clerement  
Et li nains vit apertement  
Floriant et o lui Gauvain :  
Chascuns d’aus tenoit par la main  
S’amiete et síl la baissoit,

Quar de nuluí ne se gardoìt.

Quant li nains Ies a perceíìz  
« He, las ! fait il, com deceiiz  
Est me sires, ce poisse moì !

Ha, Florete ! com bien vous voi  
Et celui c’orendroit vous baise !  
Certes, je n’en sui pas a aisse,  
Ains I’irai mon seignor contsr ì »  
Adonc s’em prent a retorner,

Fors du vergier s’en est issus.

Mes Jolis s’en est perceiis  
Sel suit por savoir qu’il fera  
Et s’a nul home le dira,

Li nains qui s’en aloit devant  
S’en vient el palais maintenant;  
Le portier prent a appeler :

« Lai moi, fet il, laiens aler,

Au roi voil parler, mon seígnor,  
Par Dieu, le verai creator,

Ne me fai pas ci demorer,

Car durement porroit couster ! »  
Atant sanz pius de demoree,

Li a la porte desfermee  
Li portiers. Cil est en entrez,  
Jusqu’a la porte en est alez  
Ou li rois dort, l’anel crolla,

Ce nain appartenait à l’empereur, et c’était un traître très méchant,  
qui cherchait toujours à dire du mal : c’était bien ie pire des  
médisatils ! La lune brillait avec éclat, et le nain vit parfaitement  
Fioriant et, auprès de lui, Gauvain. Chacun d’eux tenait sa tendre  
amie }i;tr la main et l’embrassait sans crainte d’être vu. Quand le nain  
les apcrçoit, il s’écrie : « Hélas ! quelle trahíson envers mon  
seigneur ! Voilà qui me déplaît ! Ah ! Florette, je vous distingue  
bicn. ainsi que celui qui est en train de vous embrasser ! Certes, j’en  
suis niccontent, et j’irai le dire à mon seigneur ! » Alors, il repart  
d’où ii venait et sort du verger. Mais Joli l’a aperçu ; il le suit donc  
pour savoir ce qu’il va faire et s’il va raconter à quelqu’un ce qu’il  
a vu. Lc nain, qui marchait devant, arrive rapidement au château. II  
se mct à héler le portier : « Laisse-moi entrer ! Je veux parler à mon  
seigneur. le roi ; au nom de Dieu, le vrai créateur, ne me fais pas  
attendrc ici, car cela pourrait te coûter très cher ! » Alors, sans plus  
attendre, le portier lui a ouvert. Le nain est entré, il marche jusqu’à  
la porte derrìère laquelle dort le roi et secoue le heurtoir.

4484

4488

4492

4496

4500

4504

4508

4512

Li chamberlain l’en apela :

« Vassal, fet il, qui este vous ?

- Comment, ne rne connoissiez vous ?  
Je sui ìi nains l’empereour,

Si voil parler a mon seignor  
D’une chose que j’aì veiie ! »

Lors li ovri sanz atendue  
La chambre et cil est enz entrez.

Vers l’empereour est alez  
Quí en J. biau lit se gissoit  
Et molt doucement se dormoit.  
Maintenant li nains l’esveilla  
Puìs li dist : « Sire, entendez ça !  
Certes, vous estes decetìz,

Florete est el vergier la juz,

Une pucele ensamble od soi.

.11. chevalìers, foi que vous doi,

/En font totes lor volentez/

Par Dieu, le roi de majestez,

Bien vous di que jes ai veììz ! »  
Molt fu dolanz et irasçuz  
L’emperere quant íl I’entent :

« Par Dieu, le roi omnipotent,

Fet il, je les irai veoir,

Bien puet li chevaliers savoir,

Qui ma fille a en sa baillie,

Se jel tieng, il perdra la vie ! »

Lors commande el palais aler  
Et esveillier sanz demorer  
Enjusqu’a .XXX. chevaîiers  
Des plus fors et des plus legters.

I3Í

Le chambellan l’interpelle : « Vassal, qui êtes-vous1 ? - Comment,  
vous ne me reconnaissez pas ? Je suis le nain de l’empereur, et je  
veux raconter à mon seigneur quelque chose que j’ai vu ! » A ces  
mots, l’autre Iui ouvre aussitôt la porte de la chambre et le nain est  
entré. II s’est avancé vers l’empereur qui était couché dans un beau  
lit et dormaií en toute tranquiliité. Le nain le réveille sur-le-champ et  
lui dit : « Seigneur, écoutez donc ! Assurément, vous êtes trahi :  
Florette est là-bas dans le verger, en compagnie d’une jeune fille.  
Deux chevaliers, par la foi que je vous dois, font avec elles tout ce

qu’ils veulent. Au nom de Dieu, le roi tout-puissant, je vous assure  
que je les ai vus ! »

En apprenant cela, l’empereur est très affligé et courroucé : « Par  
Dieu, le roi omnipotent, je vais aller les voir ! Le chevalier qui tient  
ma fille en son pouvoir peut être sûr que, si je l’attrape, il perdra la  
vie ! » II ordonne alors que l’on aille dans la grand-salle et que l’on

réveille immédiatement trente chevaliers, parmi les plus vigoureux et  
les plus agiles ;

4516

4520

4524

4528

4532

4536

4540

4544

Molt les commande bien armer ;

11 meïsmes sanz demorer  
S’arma sanz point d’arrestoison.

Joìis vit et solt par raison  
Que dedens le palais s’armoient  
Por la grant noise qu’il menoient.  
Adonc ne s’est plus arrestez,

E1 vergier s’en est retornez  
Ou voit Florete, si li dist :

« Douce dame, se Dex m’aïst,

Fet il, nous somes deceii,

Honis serons et confondu !

Li nains fu çaiens orendroit  
Bien vit quenque chascun faisoit  
Et puis arriere retourna,

E1 mestre palais s’en ala.

Je le suï por esgarder

S’il en vorroit de riens parler,

Je n’i demoraí pas granment  
Quan j’oï seur le pavement  
Chevaliers molt en haste armer,

Or le vous sui venuz conter. »

Quant la novele a entendue  
Florete, molt fu esperdue :

« Lasse, fait ele, que ferai ?

Or sai je bien, morte serai,

C’iert por vous, biaus tresdous amis !  
Lasse, vous m’aviez promis  
Que vous a fame me penríez !

- Amie, or ne vous esmaiez !

Certes, se croire me voulez,

Aveques nos vous en venrez  
En l’ost et je vous i menrai  
Et puis a fame vous penrai.

il leur recommande de bien s’armer. Lui-même, sur-le-champ, s’arme  
sans perdre de temps.

En entendant le tumulte qui provenait de la grand-salle, Joli  
comprit évidemment que l’on s’y armait. Alors, il est revenu d’une  
traite dans le verger ; là, íl trouve Florette et lui dit : « Douce dame,  
par Dieu, nous sommes trahis, nous allons être déshonorés et mis en  
pièces ! Le nain était là, il y a peu, il a bien vu ce que faisait chacun  
de vous, puis il est repartí au château. Je l’ai suivi pour voir s’il  
n’avait pas l’intention de raconter quelque chose. Je n’étais pas là-bas  
depuis longtemps quand1 j’ai entendu les pavés de la salle retentir du  
bruit des chevaliers qui s’armaient en grande hâte. Je suis donc venu  
vous a /crtir. »

Quar'd Fîorette apprend cette nouvelle, elle est toute désemparée :  
« Malncureuse que je suis, que ferai-je ? Je le sais bíen, je vais  
mourir. et ce sera pour vous, mon très cher ami ! Hélas, vous  
m’aviez promis de me prendre pour épouse ! - Mon amìe, ne soyez  
donc pas effrayée ! Certes, si vous voulez bien vous fìer à moi, vous  
viendrez avec nous dans notre camp ; je vous y conduirai et alors je  
vous prendrai pour épouse.

quan v. 4532 : graphie pour quant.

- Sire, íait ele, grant merciz !

4548

4552

Or en alons, qu’il m’est avís  
Que j’oi les chevaliers venir,  
Pensons de nos vies garir  
Quar se mes peres nous tenoit  
Je sai bìen qu’ii nos ocirroit ! »  
Adonc se metent a ia voie.

Par la poterne toute voie

S’en vont vers l’ost sanz demoree,

4556

Jolìs l’a aprés aus fermee,

4560

Vers lor tref droitement s’en vont.  
Molt bd eschac gaaignié ont  
N’a tel remez en tout Ìe monde  
Tant com íl dure a ia raonde.

Droit a lor tentes sont venus.

Mes l’emperieres iert la sus  
Qui avoit fet sa gent armer,

4564

Le nain emprent a apeier ;

« Vien o nous, si nos conduiras ! »  
Atant s’en vont ìsnelepas ;

4568

Ei vergier entrent maintenant,  
Fiorete vont par tot querant,

Mes ne Pont pas laiens trovee ;  
Lors ont ia poterne avisee.

Quant li empereres la voít,

4572

En son courage s’aperçoit  
Que par iluec s’en est alee.

Lors a grant doulor demenee :

4576

« Ha, ias ! fet il, com suì traïs  
Et par .1. dievalíer hormis  
Quí en a ma íììle menee !

Fiorete, com m’estes emblee !

- Seigneur, soyez-en remercìé ! Maintenant, allons-nous en, car il me  
semble entendre venir Ies chevalìers. Occupons-nous de sauver nos  
vies ccr r.; mon père nous attrapaít, je suis certaine qu’il nous  
tueu’r. ; ->

se mettent en rouîe, et partent rapidement vers l’armée,  
en pa ;.sar-' évidemment par la poterne ; Joli la referme derrière eux  
et ils s'cr. vo.nt directement jusqu’aux tentes des deux chevaliers. Ces  
derniers on. capturé de très belles proies ; dans le monde entier, aussi  
vasic -líi'-ii. pareil coup est unique i Ils ont regagné dírectement leurs

Mao ; 'c'‘',pereur, quí avait fait armer ses hommes, était en haut,  
dar.s ia v;!ic. II apostrophe ainsi le nain : « Viens avec nous, tu nous  
guideras : » Puis ils partent rapidement ; ils entrent bientôt dans le  
vergcr, chcm ïient partout Florette, mais ne l’y trouvent pas ; alors, ils  
aperçoivent ia poterne. Quand I’empereur la remarque, il comprend  
en son íoi mtérieur que sa fille est partie par là. II exprìme alors sa  
profondc aocleur : 4 Hélas ! s’écrie-t-il, je suis trahi et déshonoré par  
un chevahcí qui a emmené ma fille ! Florette, voici que vous m’êtes  
enlevée !

Enfant pius que vous n’en avoie,

4580

De fin cuer loial vous amoie,

Mes jamés ne vous amerai !

Honi m’avez, de voir le saì,

Et vous mismes estes honnie !

4584

Dont vous vient tel ribauderìe [

Que vous sanz mon conseil amastes  
Ne a nuluì vous ostroiastes ? »

L’emperere ensi se demente,

4588

Riens qu’il a ne li atalente.

L’andemain fist sa gent armer  
Et ses batailles ordrener,

Lors lor a dit : « Seignor baron,

4592

Molt sui et dolanz et ambron  
De ma filie que j’ai perdue  
Que cil de la fors m’ont tolue.

4596

Mes se je n’en suí hui vengiez  
Jamés mes cuers ne sera liez !

Or nous en covient fors issir  
Por ciaus de la fors assaillir !

4600

Se ma fille povoie avoìr  
Dont avroíe je mon vouloir.

Seígnor, premiers m’en isterai,

Le premier conroi conduirai.

Maragoz, aprés moì venrez,

4604

L’autre bataille conduirez.

L’autre fera rois Santipus  
Et li dus d’Athenes, Porrus.

La quarte fera Geremie,

4608

Li gentius rois de Honguerie.

Rois Netor fera la sinquiesme  
Et roís Natalons la sisieme.

7

l Vous étiez le seul enfant que j’avais, j’éprouvais pour vous un amour  
absolu et confíant, mais, dorénavant je ne vous aimeraí plus ! Vous  
m’avez déshonoré, je le sais bien, et vous-même êtes déshonorée !  
p'où vient que vous ayez été si débauchée que, sans mon avís, vous  
avez aimé un homme et vous êtes livrée à iui ? » L’empereur  
s’abandonne ainsi au chagrin : rien de ce qu’il possède ne peut le  
distraire de sa peine.

Le lendemain, il fait armer ses hommes et constituer ses corps de  
balaille, puis il déclare : « Nobles seigneurs, je suis fort affligé et  
abattu à cause de ma fille. Je l’ai perdue, elle m’a été enlevée par  
ceux qui sont là-dehors. Si je ne me venge pas d’eux aujourd’hui,  
jamais mon coeur n’aura de joie ! Maintenant, nous devons sortir de  
la vilie pour attaquer ceux qui sont à l’extérieur ! Si je pouvais  
récupérer ma fille, alors ma volonté serait satisfaite. Seigneurs, je  
sortirai le premier et conduirai le premier corps de troupes. Maragot,  
vous sortirez après moi et conduirez le second. Santipus commandera  
lc troisième corps avec Porrus, le duc d’Athènes. Jérémíe, le noble  
■ ií de Hongrie, conduira le quatrième ; le roi Netor commandera le  
cinquìème, le roi Natalon, le sixième,

4Cn(>

; ccoí/cs'î'.c avin ioií» Satbans  
■. iO's .;ona.‘, uoì esï vaHÌans.

jíUe-sme apres ì'econciuua.

’ois Tnropns. în pivori-’ w. :  
à ’i nches rois Taubajjns  
iui a o so; !es 1 a<l:ìiins  
r’era ia tbssieine ba.uuiie.

Scs gcus ne sunì rnie frapaiiie,  
iVies hons cne vauers eslcuz. »

Aianí esi dc .a viile issus  
L,i e.npcrcie ci sa conipaigac,  
Fouìnan;; s'cn vaU a\al la oUuupe.  
Por;ni <Cì t-xs se son'. íenis  
ì:-a Cíî son: :ss armo.s (.ou.us.  
jvjcs i:ins csu í! tusseni mu aitnc/.

Un í oî !Ì rnolt d'afoie?.  
rloi'.an; ct Gauvains s'armerent.  
/ìianí vcrs i'estor s'cp alerent.  
t’iOTi.hv a s mic orandic :  
ì.e roi (V.inîvav dc Tu'iae  
/>, cnconuc en mi .ìC \t)ie.

S'ì iarcc 'iio<t bit:u i cmolo.'e :  
i’crri Ip ct)>'s ì< <ef nasser.

A !a tere ic iuií vcisser,

M'i <>•:: :e relievcr;, înie,

Ouar 1‘amc s’en esiojt nartic.

Lors a mairi ;i ! cspcc mis.

Cai inou esío’.i amancus.

Ln ì.'ì Oatasiio est îenjs,

Hm ooi d’í'ure iu eonneus ;  
í-i pius Yailla;]' vuic :i font  
i-f (I 'cs /-lí'nait -r clcstonf

Ouel oarí au’iî velt a son plaisir,

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| le roi Sath | an, | Ìe septièm |  | , e |  | )í Jonas, | si c | :ourageux, | mènera |
| ensi'uc iv I’ | i\tì | ème : le »\*o\* | n  j |  | 'can co | mmander; | ale | neuvième | corps de |
| trourss, &■- | 1 a, 10 | puissant rc | )î | T | aubarit | i, qui a 1 | es r | Fartarins £ | svec iiii |
| conduira le | a>\<èiTC : y.:>. | |  |  | imes, ! | loin d’êtrt | î de | s bons à ri | ien, sont |
| des chevali | ers | c'c'hc. » |  |  |  |  |  |  |  |
| Mainten, | 'í-î'. | î’empereur | e | •t s | es horr | imes sorte | nt d | e la ville e1 | : piquent |
| des ucu.x | ^ers | la piaine < |  | i í | :ontreb | as. Ils se | jetl | enî 3ii ttji | lieu des |
| tentes. Les | aut] | res, alors, c< | 31 | jre | nt prer | ìûre ieurs | arm | .es, mais a | vant que |
| tous ne soii | snt | armés, non: | ìfc | irc! | ux son | t ceux qui | i SOJ | it biessés. |  |
| : Floriant | et | Gauvain s’ | a- | CIÏl | . m \ | marchen' | t au | i combat. | Fíoriant |
| brandn sr |  | . 1 | 01 | ntr | e sur , | son chem | in 1 | e roi Con | ácas de |
| :Tv»quie, et |  | ; un fort bor |  | USÍ | ìge de | son arme | ; qIì | te traverse | le corps |
| dii fo; ov p | art | en part et íl |  | ‘Ol |  | rre — mai: | $ fl | ne se rele\ | rera pas, |
| ||ar son âm- | e 1’ | a quitíé. A1 | OJ | rs, | Floria: | nt saisií s< | on é | ipée, car il | est très |
| habile, cî | j | ette dans h |  | ba | taìlie ; | en peu < | ie t | emps, il s | Cv Mit: |
| remarnue.' |  | i plus coura | pr | eu | X lui íc | tissent ia ' | voie | i líbre, et 1 | ui, il les |
| disper.se c’ | ies | met en fuit | e | là | Oli il l | /eut, comj | me : | îl lui pîaît | : nul ne |

peut résvst; ’ -o- £>ti.t:.:c.

Mesire Gauvains se resmuet  
Tant com chevaus porter le puet.

J. roi devant lui encontra,

4648

De sa lance tel lí dona,

Qu’a terre l’a mort abatu.

Lors s’est dedens l’estor feru,

S’ocist et decolspe et mehaigne.

4652

11 n’ataint nul qu’il ne s’em plaingne.  
Adonc desrenge Sagremors,

Sor .1. cheval par grant esfors.

Aprés desrenge Brandaliz,

4656

J. chevalier preus et faardis.

Aprés s’esmuet Kaheriez,

Et Agravains et Gaherez.

Li Lais Hardis aprés s’esmuet,

4660

Tant com cheval porter le puet,

Aprés aus vient Galles li Chaus,  
Lucanst et Keus lí seneschaus.

4664

Tuit cil que je vous aí nomez  
Sont dedens la bataille entrez,  
Chascuns abat le sien a terre.

Adont rois Maragoz desserre,

Si s’en ist fors parmi la porte,

4668

Sor son cheval qui tost I’emporte,

Sa gent le suit a esperons.

La bataille, qui n’ìert pas lons,  
Troevent, si se sont enz feru,

4672

Mes molt furent bíen receii.

Lor est la noisse renforcie,

Et la grant bataille arramie,

4676

Mes cil de l’ost s’arment tous jors,  
Vers la bataille en vont le cors :

Monseigneur Gauvain s’élance de toute la vitesse de son cheval. II  
arrive en face d’un roi et lui porte un tel coup avec sa lance qu’il  
l’envoie à terre, mort. Puis il se jette1 dans la bataille, tue, blesse et  
mutile : tous ceux qu’il atteint en pâtissent.

Maintenant, Sagremor sort des rangs avec fougue, suivi par  
Hiandalis, un chevalier vaillant et courageux ; à leur suite entrent en  
action Kaheriet, Agravain et Gaheret ; puis le Laid Hardi s’élance de  
toute la vitesse de son cheval ; derrière eux arrivent enfin Galies le  
Chaud, Lucain et Keu le sénéchal. Tous ceux que je viens de vous  
énumérer se sont jetés dans la bataille, et chacun d’eux envoie son  
adversaire à terre.

Maintenant, le roi Maragot se détache des rangs et franchit la porte  
de la vílle sur son cheval qui l’emporte rapidement ; ses hommes le  
suivent en éperonnant leurs montures. lis découvrent le champ de  
bataille, qui n’était pas loin, et se jettent dans la mêlée ; mais ils sont  
bien reçus ! Alors le tumulte augmente ainsi que la férocité du  
combat tandis que les assiégeants continuent de s’armer et rejoignent  
ie champ de bataille en toute hâte :

Pour écrire s'est au vers 4650, le scribe a utilisé i’abréviation habituelle pour

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| tp  2V': |  | Fort les i veïssiez ferir, |
| | ' |  | Li autre prenent a foïr, |
|  |  | Quar n’ont pooir de l’andurer. |
| f| | 4680 | Lors iait rois Santipus aler |
|  |  | Qui Ia tierce bataille maine |
|  |  | Qui de bons chevalìers ert piaine. |
| l. |  | Aprés s’esmuet rois Geremìe |
|  | 4684 | Et sa gent que il ot norrie. |
|  |  | Cìl dui conroi s’en vont ensamble |
| |: |  | Vers la bataille, ce me samble. |
| |v |  | Aíant sont en i’estor venus, |
|  | 4688 | Si ont les fuianz retenus |
| §: ï:: ■ |  | Et arresté ceîs qui chaçoient: |
|  | Grant fu la noise qu’íl menoìent. |
| 1; |  | Floriant vait parmi l’estour, |
|  | 4692 | De sanc vermeil et de suour |
| ll |  | Estoit ses bras tains et nercis, |
| |: |  | Faussez ert ses haubers trelis |
| K)r |  | Et ses escus ert decolspez, |
| ■  1: | 4696 | Mes il n’iert pas en char navrez |
| SV ' |  | Et por ce bien lì escaíoit. |
| J |  | Quenque devant luì consivoít |
| 1:.' |  | Faisoit a la terre versser, |
| s: | 4700 | Nule riens nel pueí contr’ester. |
| ì |  | Le roi Santipus encontra, |
|  | De s’espee tel li donna |
| |. |  | Que jusqu’es danz li est coulee, |
| E | 4704 | Puis ra .J. autretel donnee |
| B; |  | Qu’a la terre mort le convoie. |
| § |  | .J. autre en troeve en mi sa voie, |
| 1 |  | Mort le fet devant lui cheoir. |
| 4708 | Bien fet par I’estor son vouloir. |
| 1 |  | Rois Natalon et rois Netor |
|  |  | Et li rois de Libes, Cator, |
| 1 |  | Fors de la cité issu sont, |

vous auriez pu les voir donner de vioíents coups ! Les autres se  
mettent à fuir, car ils sont incapables de résister.

Alors, le roi Santipus fait avancer ses hommes ; il conduit le  
troisième corps de troupes, où les bons chevaliers sont légion. Puis  
le roi Jérémie se met en marche avec ies hommes dont il assure la  
subsistance. A ce qu’il me semble, ces deux corps avancent de  
concert vers Ie champ de bataille. Maintenant, ils sont arrivés à  
i’endroh du combat ; ils retiennent ceux quí s’enfuíent et arrêtent  
l’élan de ceux qui les poursuivent : énorme est le vacarme qu’ils  
pro'-'oquent.

Fior'ani se déplace sur le ehamp de bataille ; le sang vermeil et ia  
sueur oîu barbouillé et noirci son bras, son haubert aux maílles  
entreiacces est défoncé, son écu est taillé en pièces, mais lui n’est pas  
sérieusc'ììcnt blessé ; en cela, il a eu de ia chance. Tous ceux qu’il  
atteip.t dar.s sa course, il les renverse à terre, personne ne peut  
s'oppose’" à lui. II arrive en face du roi Santìpus et iui porte avec  
l’épée un coup si violent que la lame descend jusqu’aux dents ; puis  
it assènc i'n second coup semblable et envoie un autre combattant à  
terre, mort. II rencontre un autre guerrier sur son chemin, et le fait  
tombcr sur place, mort. Vraiment, il fait ce qu’il veut sur le champ  
de batail'-.

Le roi Natalon, le roi Netor et Cator, le roi de Libye, sont sortis  
de la vtiie

4712

4716

4720

4724

4728

4732

4736

4740

4744

.11. batailles avec aus vont,

Atant sunî en l’estor entrez.  
Adonques fu renoveiez,

Car d’autre part revient Yvains,

Á .X.M. chevaliers au mains,  
Lances baissiees, escus pris,

Se sont vers ia bataille mis.

Grans cols fìerent de toutes pars,  
La n’en a mesîier uns couars,  
Quar ne peûssent andurer  
Les cols recevoir et donner.

Mes íi bon preudome hardis  
Fierent sor les escus voítis  
Des fors lances et des espees ;  
Molt s’entredonent granz colees.  
Lors issent de la cíté fors,

Les batailíes par granz esfors  
Dont encore .IHJ. i avoit :

Rois Sathan l’une conduisoít  
Et l’autre menoit roìs Turcans  
Qui moit ert preudons et vailianz.  
L’auíre menoit roìs Tabarins,

O Iui menoit les Tartarins,

La quarte menoit rois Jonas  
Qui onques d’armes ne fu las.  
D’autre part rnuet ii roìs Artus,  
Od íui plus de troís mìl escus.

Et li rois Carrados Briebaz  
Et rois Cador pitis que le paz  
Et ií ricfaes rois Uriens,

Rois Baudemagus et les siens  
Et lí fors rois Cadiolens  
Et rois Brangoire, o lui ses gens.

■

NOUVELLE BATAILLE DEVANT PALERME 285

avec dcux corps de troupes, et maintenant, ils sont entrés dans le  
combat. La bataille est alors relancée, car en face s’avance à son tour  
Yvair, **suìm** d’au moíns dix mille chevaliers ; la lance baissée, l’écu  
au nras. iis se jettent dans la mêlée. Les coups violents pleuvent de  
toutes purls ; là, on n’a que íaire des pleutres car íls ne pourraient  
supporte5 ic.s coups, en recevoir et en donner. Mais les vaillants et  
couraueux ciievaliers heurtent les écus bombés de leurs lances solides  
et t!e ìeiirs cuées ; ìls se donnent les uns aux autres de vìoients coups.  
I Alor:., dans un puissant élan, surgissent de la ville les quatre

dermers corps de bataille ; le roi Sathan conduisait le premier ; le roí  
Turcan, qui était très valeureux et courageux, menaìt le second ; le  
■ roí Tabarin commandait le troisième - les Tartarins étaient avec  
lui - ; ie quatrième était conduit par le roi Jonas, jamais fatigué de  
- combaitre. Ln face, se met en marcfae le roi Arthur, avec plus de trois  
miile hon.'iies. Suivent le roi Caradoc Briebas puis, avec célérité, le  
: roi Cador, cisuite, le puissant roi Urien, le roi Baudemagu avec ses

troupes. !c grand roi Cadiolan et le roi Brangoire avec ses hommes.

lllllÌll!

!Ì|&M

IS

ijjlji

■I

**4748**

**4752**

**4756**

**4760**

**4764**

**4768**

**4772**

**4776**

**Grant fu la noise a** l’assambler,  
**Sovent** i **oïssiez** crier  
**Reconnoissances et banieres**Qui **erent** de **maintes manieres.**Molt **durement s’entrecombatent**Lí J. d’aus **les autres abatent,**

**Qui mius i puet, mieux** s’i **aiiie  
A la tranchant espee nue.**

**Mes sor tous** cels qui **bien** le font  
**Floriant ocit** et **confont  
Cels qu’il ataint en mi sa voie.  
Onques** lous **qui** a **pris sa proie  
Ne fu sì fiers, ce m’est avis,**

**Quar a cels de ia** est **avis**Qu’íi **lor soit tous** jors **a i’encontre.**Doianz **est cil qui ii encontre**Quar **ne puet a cheval remaindre.**Doulereusement **les fet** plaindre ;  
Nus **ne îe** voií **qui ne le doute,**Devant **les autres fet sa route.**

Pres le suit inesire **Gauvain**Et ses **compains,** mesire **Yvain,  
Agravains** et **Quaheriez,**

**Girflés, Mordrez** et Gaherez,  
**Lucanz** et **Keux** lí **seneschaus**Et **mesire Galies** Ìi **Chaus**Et **Galehous** et **Brandalis**Et **Mador** et li Laìs Hardis.

Tuit cii de la **Table Raonde**Qui sont ii plus proisié dei monde  
**Poignent ensamble** a **ceste voie,  
Tout entor aus cuevre** ia voie  
Des **abatus** et des **navrez,**

La rencontre produit un énorme vacarme ; vous auriez souvent pu  
entendre les cris de reconnaissance et de ralliement1 qui étaient très  
variés. On s’affronte avec rage, on se renverse, chacun utilise le  
mieux possible la lame effilée de son épée.

Mais, suipassant les meilleurs combattants, Floriant tue et met en  
pìèces tous ceux qu’il trouve devant Iui. A mon avis, jamais loup qui  
saisit sa proie ne fut plus féroce ; de fait, il semble à ceux de l’autre  
camp qu'il soit toujours devant eux. Misérable se sent le guerrier qui  
Se rencontre, car il ne peut rester à cheval. Floriant leur fait pousser  
; ; d’amères plaintes ; tous ceux qui le voient le redoutent, il  
**ouvre** son chemin à l’avant des siens. Monseigneur Gauvain le suit  
de nrcs, ainsí que son compagnon, monseigneur Yvain, et Agravain,  
Kahc,'ie', Gírflet, Mordred et Gaheret, Lucain et Keu le sénéchal,  
**monsc:gneur** Galles le Chaud, Gaîehaut, Brandalis, Mador et le Laid  
**Hardìf** Ce coup-cí, tous les chevaliers de la Table Ronde, qui sont  
ies plì.w réputés du monde, piquent des deux à I’unisson ; tout autour  
d’eux. ic sol est couvert3 d’hommes abattus et de blessés :

v. 4747 : habituellement, les termes de banniere et de reconnoissance  
dfeignent des enseignes. Le plus souvent eti tissu, elles ne sauraient donc être  
criees. Oa peut probablement conserver le texte si l’on considère qu’il y a un  
‘tonymique, en I’occurrence ce qui est représenté sur la bannière ou la  
ttconnarssance, qui est críé.

ces personnages, cf. supra, note au vers 964.  
re v. 4776 : graphie pour cuevrent.

**4780**

**4784**

**4788**

**4792**

**4796**

**4800**

**4804**

**4808**

Á cest poindre les ont outrez.  
Vers Palerne s’en vont fuiant  
Bien les vont li nostre ociant.  
Pius de .V.C. en ont ocis,

Et s’en out bien ,M. de pris.

Li autre enrt Palerne entrerent,

Et li autre s’en retornerent  
Vers lor tentes molt iìement,  
Quar auques ont fet lor taient.

Lì rois Artus s’est desarmez,  
Molt iert traveiiliez et lassez.  
Fíorianz s’en vait vers sa tente,  
Fiorete, la bele et la gente,

Li est a l’encontre venue :

Eie ne fu pas esperdue,

Aíns prent l’escu et il descent.

E1 tref s’en vont ísnelement.  
Florete l’elme li deslace  
Et il l’a baissìe en la face  
PIus de .VI7. fois en J. tenant.  
Lors le desarme maintenant.  
Blanchandine tout ensement  
Monseignor Gauvain bonement,  
Et il la baise et si l’acole.  
Florianz a Gauvain parole :

« Sire, fet il, or m’entendez !

Áu roì Artus, se vous voulez,  
Menrons ces .17. dames qu’avons  
Et a fames les requerrons,

Quar ìl nos doìt femes doner,  
Bien en devons par lui ovrer. »  
Mesire Gauvains li otroie.

Ensi se metent a la voíe,

cet assaut leur donne la victoire. Les autres s’enfuient vers Palerme,  
tandis que les nôtres continuent à les massacrer. IIs ont tué plus de  
cinq cents hommes, et il y a bien eu1 un millier de prisonniers. Les  
reseapés rentrent dans Palerme, et leurs poursuivants rejoignent leur  
carnp dans l’allégresse, car ils ont à peu près accompli ce qu’ils  
souhaiîaient.

Ls roi Arthur s’est désarmé, il se sent épuisé, recru de fatigue.  
Floriant regagne sa tente ; la belle et noble Florette vient à sa  
reneon.íre ; elle saisit son écu sans hésiter, et il met pied à terre. Ils  
vont r.'.judement dans la tente. Florette lui délace le heaume, et lui,  
i! l’embrasse sur le visage plus de sept fois d’affilée. Alors, sans  
attendre elle le débarrasse de ses armes. Blanchandine, tendrement,  
agit exactement de même avec monseigneur Gauvain, et lui l’em-  
brassc ci l’enlace.

Flor'ant interpelle Gauvain : « Seigneur, écoutez-moi ! Si vous  
vouiez bien, nous conduirons ces deux dames qui sont avec nous  
devant ìe roi Arthur, et nous les demanderons pour épouses. En effet,  
le roi sc doit de nous accorder des épouses, et nous devons bien nous  
en remeitre à lui. » Monseigneur Gauvain l’approuve. Sur ce, ils se  
mettent en route

"\* '.4782 : on peut hésiter entre out et ont, la leçon imprimée par Williams.  
Mus optons pour la première, bien qu’on n’ait que deux occurrences de out  
íraarfait personne 3 dans tout Ie texte, la forme la plus courante éíant ot.

4812

4816

4820

4824

4828

4832

4836

4840

4844

Au mestre tref s’en vont tot droit  
Ou li rois Artus se seoit.

Si baron entor li seoíent,

Atant Floriant venir voíent,

Florete tenoit par ia main.

Encoste iui venoit Gauvain,

Par la matn tenoit Blanchandine  
Qui la coulor avoit molt fine.

Devant lui s’esí agenoilliez ;

Li rois Artus s’est abaìssìez,

Maìntenant amont l’en reiieve :

« Floriant, fet il, moit me grieve,

Quant a genoilions vous meïstes !

Trop grant vilonie feïstes : [4ib]

Vous ne valez pas mains de moi  
Et ja estes vous fìuz de roi,

S’estes le mieudres chevaiíers  
Qui soit ei mont, biaus amìs chíers,

Cortoisie avez vous assez.

Mes dites moi que vous querez  
Et dont pué venir tel pucele,

Ains de mes iex ne vi sí beie,

Si bien faíte ne si plaisanz.

~ Biaus douz sire, fet Fioriaz,

Ele est fille a l’empereor,

Se- Dex me doint joie et honor.

Sire, volentiers la penroie  
Et a fame l’espouseroie  
Se vous le vouiez otroier.

- Ceríes, veer ne la vous quier,

Fet li rois, et s’en sui toz liez.

Et vous, síre Gauvain, biaus niez,

Cele dame que vous tenez,

Dont vient ele ? Nel me ceiez !

et vont directement à la tente royale, où síégeait le roi Arthur ; ses  
barons étaient assis autour de lui.

Maintenant, ils voient venir Floriant, tenant Florette par la main.  
Près de Floriant s’avance Gauvain, tenant par la main Blanchandine,  
dont le teint était très pur. Floriant s’agenouille devant le roi ; celui  
se penche vers íe chevalier et le relève aussitôt. « Floriant, lui dit-il,  
je suis très chagriné que vous vous soyez mis à genoux devant moi !  
C’est une action vraiment indigne de vous : vous ne valez pas moins  
que moi et, certes, vous êtes fils de roi ; en outre, mon cher ami,  
.■ us êtes le meilleur chevalier du monde, et la courtoisie ne vous fait  
■. s défaut. Mais dites-moi ce que vous désírez et d’où peut1 bien  
venir cette jeune fíile : jamais, je n’en ai vu de si belie, de si bien  
faite et de si gracìeuse. - Mon cher seigneur, répond Floriant, par ìe  
bonheur et Ìa gloire que Dieu m’accorde, c’est la fille de l’empereur.  
; ígneur, je la recevrais volontiers de vous et i’épouserais, si vous  
vouiez bien me ie permettre. - Assurément, je ne veux pas vous en  
ernpêcher, et cela me réjouit fort. Et vous, seigneur Gauvain, cher  
neveu, la dame que vous tenez par la main, d’où vient-elle ? Ne me  
cachez rien !

pué v. 4831 : graphie pour puet.

* Sire, nel vous celerai mie :

Ele est fille au roí Geremie,

4848

Ele est compaigne a cele dame  
Que Florianz avra a fame.

Or vous prì ceste me donnez  
Molt grant cortoisie ferez.

4852

* Biaus niez, fet il, je la vous doìng. »  
  Atant la saizit par ie poing,

Puis dit : « Seígnor, or m’entendez !  
Demain voz messe chanterez ! »  
Fîoriant lor moit en est liez.

**4856**

Mes d’autre part s’est corrousiez  
Li emperere en la cité.

Ses plus haus barons a mandé :

« Seignor, feí il, conseilíiez moi,

**4860**

Par Dieu, le roì en qui je croi !

4864

Molt sui dolanz et courrouciez  
Quant je sui de l’esíou chaciez  
Et que j’ai ma filie perdue  
Que cil de la fors m’ont tolue  
Et moi ci dedenz enfermé :

Bien me tornê a grant vilté ! »

Rois Danador se drece em piez :

4868

« Emperere, fait íl, oiez,

Se mon conseil croire voulez  
En Costantinoble en irez.

4872

Voz gens menrois ensamble o vous.  
De Maragoz que tient a vous ?  
Desfende soi s’íl onques puet,

Fols est qui entreprendre vuet  
Ce donc ne puet a chief venir ;

4876

Bon fet aucune fois foïr.

- Sire, je ne veux rien vous cacher : c’est la fille du roi Jérémie,  
l’amie de la dame que Floríant va épouser. Je vous prie maintenant  
de m’accorder cette personne pour épouse ; ce sera, de votre part,  
agir avec beaucoup de courtoisie. - Cher neveu, je vous la donne  
pour femme. » Le roi saisit alors Blanchandine par le poignet, puis  
ii dit : «.Seigneurs, écoutez-moi donc ! Demain, vous assisterez à la  
messe ! » En entendant cela, Floriant est très heureux.

Mais, de son côté, l’empereur, dans la ville, se courrouce. II  
convoque ses plus hauts dignitaires et leur dit : « Seigneurs, au nom  
de Dieu, le roi en qui j’ai foi, donnez-moi votre avís ! Me voici très  
affugé et irrité d’avoir été repoussé hors du champ de bataìlle1 et  
d’auu' jîîrdu ma fille ; ceux qui sont là dehors nie l’ont prise, et  
moi. lis m’ont enfermé dans cette ville : tout cela me plonge dans le  
désiionrear ! » Le roi Danador se iève : « Empereur, dit-il, écoutez.  
Si vous ■ oulez suivre mon conseii, vous partirez à Constantinople.  
Vous cmmènerez vos hommes avec vous. Que vous importe  
Maragoi ? Qu’il se défende Iui-même, si jamais il en est capable :  
fou esi ceiui qui se lance dans une entreprise qu’il ne peut mener à  
bien. Panois, íi est avantageux de fuir.

esWu v. 4862 : graphie pour estour.

**4880**

**4884**

**4888**

**4892**

**4896**

**4900**

**4904**

**4908**

Qui trop atent et folement  
N’est merveille s’il s’en repent.

Et pour itant vous Ioeroie  
Que nos metissiens a la voie ! »  
Li rois Jonas aprés parla :

« Sire, fet il, entendez ça !

Bien lo que nos nos en ailliens.  
Quar se ne seroit mie biens  
De çaiens plus a demorer !

Fetes la navie atourner,

Maragoz avec vous menroís,  
Vostre seneschal en ferois.

Je le vous lo, or en ferez  
Trestot ensi com vous vorrez. »  
Aprés parla li roìs Turcans  
Qui molt ert preudons el vaillans :  
« Sire, fait il, se m’en creez,

Ja ensi ne vous en irez,

On le tenroit a coardie,

Si seroit trop grant vilonie !

Molt est bonne ceste cité,

Li mur sont haut d’antiquetez,

Les torneles sont fors et grans,

Ne doutení asaut .11. besans,

Et la cité est bíen garnie,

Devant .VIJ. anz n’i faudra mie  
Pains ne vìns, formens ne avoine,  
Ele est de grant vitaiiìe pîaine.

Et nos avons bons chevaliers  
Qui la desfendront volentiers  
Se il la voelent assailiir.

Entretant porroit avenir  
Que li rois Artus s’en iroit  
Et la terre nos demorroit,

Si avrïons plus grant honor.

295

ro *,.r* NÊGOCIATIONS

Cc'i" "-i'.a cspère trop et en vain, il n’est pas étonnant qu’íl s’en  
ilà pourquoi, le conseii que je vous donnerais, c’est que  
nouo •N!'-.;. mettions en route ! » Le roi Jonas prend ensuite la paroie :  
écoutez donc ! Je suis vraiment d’avis que nous partions,  
ìrait pas une bonne chose que de rester davantage ici !  
;. irer la flotte ; vous emmènerez Maragot avec vous et en

dnéchai. Voiià ie conseií que je vous donne ; maintenant,  
ìbsolument ce que vous voudrez. » Ensuite paria le roì  
Turcsn. c,j; était très vaieureux et courageux. « Seígneur, dit-il, sì  
vous r.T'-o croyez, jamais vous ne partirez ainsí : cela serait pris pour  
de ia i.Vc'-'Oté, et nous procurerait trop de honte ! Cette vílle a  
beaucoi;> c’avantages, elie a de hauts remparts antiques et ses  
tourencs .';oiides et hautes ne craignent pas l’attaque pour deux sous.  
En ouîix. **I.-ì** vìile est bien pourvue en vivres : avant sept ans n’y  
roanqueríjnt tii ie pain, ni le vín, ni le blé, ni l’avoine ; elle regorge  
de victuj-iies. Enfín, nous avons de bons chevaliers, qui auront à  
**ctt'iir** de ia défendre si on veut l’attaquer. Avec le temps, il pourrait  
bien aiT',%c; que ie roí Arthur s’en aille et la terre resterait en notre  
possessu'.i'.. ce qui nous procurerait encore pius d’honneur.

4912

4916

**4920**

4924

4928

4932

**4936**

4940

**4944**

**Par** Jfaesu **nostre Sauveor**le ne le **feroie autrement,**

Or en fetes vostre talent ! »

Aprés **paria** rois **Geremie  
Qui estoit sires** de **Hongrie,**

**Peres estoit a Blanchandine  
Que Gauvains tient en** sa saísine :  
**« Sire,** faìt **il, or m’entendez !**

Et, s’íl vous plaist, si me creez.

Je loeroie, endroit de moi,

**Que** vous a **Artus, le** fort **roi,  
Feïssiez .}.** mesage **aler,**

Et trieves .VíIJ. jors demander  
Et si preïst a demain jour  
En ceî bei pré, soz cele tour.

**La porrez ensamble parler  
De la guerre ou** de Pacorder,

**Car je voldroie molt** la **paìs.**

Nos n’i gaaingnerons ja mais  
Quant plus la guerre maintenrons,  
Sachiés, et plus i perderons.

11 **vous** on.í **Florete tolue**Et j’ai **Blanchandine perdue.**

Se il les tienent en servage  
Nous i avrons trop grant honíage.  
Mes qui porroít a ce mener  
Li rois qu’i les voisist doner  
.0. preudomes de son ostel,

Bei m’en seroit, il n’i a el.

Ensí **porroit la pais venir,**

**Or** en **fetes** vostre **plaisir ! »**

A cest **conseil íuit s’acorderent  
Quar molt iert bon,** si le ioerent.  
Li **emperere** adonc **parla :**

CONSEÎLS ET NÉGOCIATIONS 297

Au notn de Jésus-Christ, notre Sauveur, je n’agiraís pas autrement ;  
maintenant, faítes comme vous voulez ! » Le roi Jérémie prit à son  
{ toui' !a parole ; il était roi de Hongrie et père de Blanchandìne, que

j Gauvain tenait en son pouvoir. « Seigneur, écoutez-moi donc et, s’ii

I vous plaît, faites-moi confiance. Je conseillerais, pour ma part, que

\ vons adressiez un messager au puissant roi Arthur, afin de lui

| demander une trève de huit jours et de lui proposer, aussi, un rendez-

j vous pour demain dans ce beau pré, sous ia tour qui est là. En ce

, jieu. vous pourrez discuter ensemble de guerre ou bien de réconcilia-

; tion : en effet, moi, je souhaiterais fortement la paix. Nous ne

j gagnerons rien à prolonger la guerre, soyez-en sûr, car pius nous

{ persisíerons à combattre, plus nous aurons de pertes. Ils vous ont pris

{ Floreue, et moi, j’ai perdu Blanchandine. S’ils les tìennent en

{ esciavage, ce sera un très grand déshonneur pour nous. Mais si

i quelqu’un pouvait convaincre le roi de bien vouloir les donner pour

épouses à deux valeureux seigneurs de sa maìson, cela me satisferait,  
voilà íout. Ainsi pourraìt-on rétablir la paix ; maintenant, faites  
l comme ìl vous plaíra ! »

í Tous se raliient à cet avis, qu’ìls trouvent excellent ; ils donnent  
\ donc leur accord. L’empereur prend maintenant la paroîe :  
**1**

■

I

■

I

m  
1  
£

4948

4952

4956

4960

4964

4968

4972

4976

« Seignor, fet ìl, entendez ça !

Cui i porrons nous envoíer ? »

Tuit commencierent a huchier :

« Envoiez i rois Geremie,

Quar sages est et sanz folie,

Avec iui maínt qui qu’il vorra. »  
Adonc Geremie apela  
Le roi Sathan de Lisonie :

« Vous venrez en ma compaignie ! »  
A cest mot de la s’en tornerent,

Sor ,IJ. bons palefrois monterent,

Puis sont de la cité issu,

Enjusqu’a l’ost en sont venu.

Au mestre tref s’en vont tot droit  
Ou li rois Artuz se seoit.

De Damedieu ie saluerent  
Et puis lor mesage conterent.

Rois Geremie l’apela :

« Sire, faít il, entendez ça !  
L’emperere Filimenis,

Qui tant est preudons et gentís,

Vous quiert trieves jusqu’a .VIíJ. jor ;  
Et si vous requiert demain jor  
En cel biau pré que vous veez.

II i venra, se vous voulez,

Et vous i venez d’autre part.

Moit seroit bien, se Dex me gart,

Que vous poïssiez acorder.

Qui tort a, si le lait aler  
Et qui a droit, si le maintiegne,

Que bonne aventure li viegne.

Or nous dites vostre plaísir,

Nous ie voulons de vous oïr.

« Seigneurs, écoutez donc ! Qui pourrons-nous envoyer là-bas ? »  
Tous les barons de s’écrier alors : « Envoyez-y le roi Jérémie, c’est  
un homme sage et qui ne tient pas de propos déraisonnables ; qu’il  
prenne avec lui qui il voudra. » Le roi Jérémie s’adresse alors au roi  
Sathan d’Alizonie : « Vous viendrez avec moi ! »

Sur ces mots, les deux rois quittent Ies líeux et montent sur deux  
bon:> palefrois, puis ils sortent de la ville et parviennent au camp. Ils  
vo:it tout droit vers la tente royale, où siégeaít Arthur. Ils le saluent  
au r.orn de Notre Seigneur, puis lui délivrent leur message. Le roi  
Jérémie apostrophe ainsi Arthur : « Sire, écoutez donc ! L’empereur  
FiiiiTicnis, si valeureux et si noble, vous demande une trève de huit  
jours. H vous demande aussi un rendez-vous pour demain, dans le  
beau p!'é que vous voyez là. Si cela vous convient, il s’y rendra, et  
vous, de votre côté, ferez de même. Par Dieu, ce serait une très  
bonne ehose, si vous pouviez trouver un accord. Celui qui est dans  
son tort, qu’il renonce, et celui qui est dans son droit, qu’il persìste  
et que ie sort lui soit favorable. Maintenant, dites-nous ce que vous  
souhaitez, tious voulons l’entendre de votre bouche.

- Seignor, je m’en conseíllerai,  
Fait li rois, et sel vous dirai.

4980

Alez la defors ,J. petit ! »

4984

Atant issirent sanz respit  
Del tref et li rois apela  
Ses barons ou plus se fia.

« Seignor, fet il, que loez vous  
De ses trieves, donrons les nos ? »  
Floriant s’est em piez levez :

4988

« Sire, fait il, or m’entendez !

Je lo les trieves, endroit moi,

Si vous dirai raison por quoi :

4992

Li jors qui demain estera  
Grant avantage nous fera,

4996

Quar la porrons apertement  
Moustrer ie grant traïssement  
Que Maragoz fist de mon pere  
Et com il tolí a ma mere  
Sa terre et com i l’asseja.

Quant l’emperere le savra  
Jamais ne li vorra aidier.

5000

Et s’íl le vouloit denoier  
Je suì quì li esproveroie  
Et a lui m’en combateroie  
Quar li afaires tient a moi.

5004

Biaus sire rois, foí que vous doi,  
Miex vaut I’un de nos soit ocis  
Que .xx.M. chevalìers mal mis. »  
A cest conseil sont acordé.

5008

Li mesage sont rapelé  
Et il sunt venu erraument.

- Seigneurs, répond le roi, je vais prendre conseil, puis je vous  
répondrai. Sortez un petit moment ! »

Les deux roìs quittent ia tente sur-ie-champ, et le roi appelle les  
dignitaires en qui il a ie plus confiance. « Seigneurs, que me  
conseillez-vous à propos de cette îrêve ? Allons-nous la leur  
accorder ? » Floriant se lève et parle : « Seigneur, écoutez-moi  
donc ! En ce qui me concerne, je conseille d’accorder la trêve, et je  
vais cocs expliquer pourquoi. Le rendez-vous qui se tiendra demain  
sera îout à notre avantage, car, aiors, nous pourrons clairement  
prouver !a grande trahison que Maragot a commise envers mon père,  
et dcniontrer comment il a privé ma mère de sa terre puis l’a  
assiégée. Quand l’empereur apprendra cela, plus jamais il ne voudra  
lui ídurni-' son aide. Et si Maragot voulait contester ces faíts, je serais  
ià pour !e : aettre à l’épreuve et combattre contre lui, car cette affaire  
me conceme personnellement. Mon cher roi, par la foi que je vous  
dois, mieu:; vaut que meure l’un de nous, plutôt que de voir mis à  
mal ving! mílle chevaliers. »

Ils se sont ralliés à cet avis. On rappelle les messagers, qui arrivent  
aussitôt.

5012

5016

5020

5024

5028

5032

5036

5040

5044

Et ìi rois debonairement  
Lor dit : « Seignor, vous en irez,  
À vostre empereour direz  
Qu’il a trieves, bones, loiax,

De moí et de touz mes vassax  
Et li jors soit demain matin ».  
Atant se metent au chemín  
Li mesage, s’ont pris congié,

A Palerne sunt repairié,

A l’empereor ont conté  
Ce que de fors orent trové.  
L’empereor en fu molt liez,

Adonc ne s’est pius delaiez,

.liìL escuiers a apelez :

« Seignor, fet il, la fors alez  
Por nos -IJ. rois qui sont ocìs  
Que tua li deables vis  
Qui touz nos ocist et confont ! »  
Adonc lí escuíer s’en vont  
Fors de la cité mainîenant.

Aval ìe champ vont reverchant  
Ou la bataiìle avoit esté  
Tant qu’il ont les .0. rois írové.  
Sor lor escus les aporterent,

Atant en la cité entrerent.

La gent as .IJ. rois contre vont,  
Grant est la doulor que ii font:

.M. en i veïssiez pasmer  
Et trop grant doulor demener.  
L’emperere forment les plaint,  
Sachiés que de riens ne s’en faìnt.  
Icelui jor ies ont gardez,  
L’andemain furent enterrez  
En l’eglise Sainte Marie  
Quí les orpheliries marie ;

Le roi leur dit aimablement : « Seigneurs, vous allez partir, et vous  
direz à votre empereur que tous mes vassaux et moi-même lui  
accordons une trève pleine et loyale ; nous acceptons aussi le rendez-  
vous fixé à demain matin. »

. iprès avoir pris congé, les messagers se mettent en route.  
Ils som revenus à Palerme et ont raconté à I’empereur ce qu’ils  
avaier.i o-btenu à l’extérieur. L’empereur en est très heureux et, sans  
plus attendre, il fait venir quatre écuyers. « Seigneurs, leur dit-il,  
allez hors des remparts, afin de retrouver les corps des deux rois de  
notre armée, tués par le diable incarné qui massacre et extermìne tous  
! » Les écuyers sortent aussitôt de la ville ; ils explorent  
tout !c terrain où s’est déroulé le combat, jusqu’à ce qu’ils découvrent  
les de'sx tois. IIs les ínstallent sur leurs boucliers et retournent dans  
]a villc. Les hommes des deux rois viennent à leur rencontre, en  
manifes’ant une grande douleur : vous en auriez vu un millíer  
s’évar.ouir et montrer une très violente affliction. L’empereur les  
plainí proíondément : vous pouvez être sûrs que son chagrin n’est pas  
feiní. C.e jour-là, on a veillé les corps et le lendemain on les a  
j.'.n-L,, tns l’église de Sainte Marie qui aux orphelines donne des  
maris1.

ks orphelines marie v. 5044 : ce vers n’est sans doute pas simplement  
tîû aux besoins de la rime. Parmi les multiples prières qui sont traditionnellement  
afcssées a la Vierge, plusieurs l’invoquent en tant que protectrice des orphelins  
. Pour le contexte, cf. Marienlexìhon, dir. Remigius BáUMER & Leo  
SCHEFFczvk, Sl. Ottilien, EOS, 1989, vol. II, les entrées Gebete und Fiirbitte.

Puis est issu de la cíté  
L’empereor par verité.

.X. rois mena ensambìe o soi,

5048 Touz les vous nomerai, ce croi :

Jonas, ii rois de Taubarie,

Et Natalons qui tient Surìe,

Felitoé et Taubarins,

5052 Qui sont seignor des Tartarins.

De Bouguerie fu rois Netor  
Et li rois de Libes, Cator.

Li rois Sathan de Lisonie  
5056 Et Geremie de Hongrie.

D’Ermenie i fu rois Turcans,

Qui molt estoit preus et vaillans,

Et Maragoz li desloiaus,

5060 Qui moìt estoit preuz et vassaus.

E1 pré s’en vont sanz nul sejor  
O il doient tenír le jor.

Li rois Artuz vient d’autre part  
5064 Et Floriant, qui moit est tart

Qu’il puist Maragoz apeler  
Et la grant traïson moustrer  
De son pere qu’il li ocist,

5068 Dont trop grant desloiauté fist.

Avec aus est venus Gauvains,

S’í ot.VID. rois a tot le mains :

Li premiers fu Loth d’Orcanie  
5072 Qui preudons fu sanz vilonnie.

Li secons fu rois Uriens  
Qui de nul mal ne savoit riens.

Li tiers refu li rois Cados  
5076 Et li quars fu roís Carrados.

I

i vérité, Pempereur est sorti de la vífle. II s’est fait  
aceompagner de dix rois, je vais tous vous les nommer, à ce que je  
crois : il > avait Jonas, le roi de Tibériade, Natalon, le maître de ia  
Syne. l'eiitoé et Taubarin, les seigneurs des Tartarins ; Netor, le roi  
de Bvígane et Cator, le roi de Libye ; le roi Sathan d’Alizonie et  
Jérémit? cie Hongrie ; le roi Turcan d’Arménie, si valeureux et  
courageux. et enfin Maragot le déloyal, qui était un bon et hardi  
combai.Mn?. Sans perdre de temps, ils se rendent dans ie pré où ils  
doiveni assíster au rendez-vous.

De son côté, vient le roi Arthur ; il est accompagné d’un Floriant  
impaiient de pouvoir défier Maragot et de prouver la grande trahison  
que ceii!i-ci a commise en lui tuant son père, ce qui fut un acte d’une  
très gnoc déloyauté. Gauvain les accompagne, ainsi que huit rois  
pour lc iuoins : ie premier était le roi Loth d’Orcanie, un homme de  
valeur cv.:mpt de bassesse ; le second était le roi Urìen, qui ignorait  
toute méch.anceté ; le troisième était le roì Cador et le quatrième, le  
roi Caradoe ;

5080

5084

5088

5092

5096

5100

5104

5108

Rois Baudemagus fu sínquiesmes  
Eí lí rois Brangoire sissiemes,  
Septiemes fu Cadíolans,

Et li rois Marc qui fu vaìlians  
Fu octesmes, ce m’est avis.

Atant se sont el pré assis.  
L’empereor premiers paiia :

« Artus, fet ìî, entendez ça !

Molt m’esmerveil par quel raison  
Vous venez en nia region :

Moie est Suzille la íoee,

Vous n’i devez avoir denree.

Or i estes par force entrez  
Et si nos avez enserrez  
Em Palerne, ce poise moi.

Si me dítes raison por quoí  
Vous m’avez ma fille tolue - '  
Trop est grant la descovenue !  
Mes se Dex ie me veut sousfrir  
Bien vous em porrez repentir.

Je ne sui pas sí aterrez í  
Encore ai chevaliers assez  
En ma terre, ses manderai,  
Sachíés, bien me desfenderai !

- Bíaus sire, fet li roís Artus,  
Ensì m’aïst Dex de la sus,

Vostre fille ne príri ge mie !

Mes ii est voirs qu’eîe est amíe  
Au plus proisié de mon ostel.

O lui s’en vìnt, il n’ì a el !

Avec li vint une pucele  
Qui molt est avenanz et bele,

Si l’amena Gauvains, mes niez.

le roi Baudemagu était le cinquième et ie roi Brangoire, le sixième ;  
le septième était Cadiolan, et ie roì Mare, qui était un homme  
courageux, était, à ce que je crois, ie huitième.

A présent, ils se sont assis dans ie pré. L’empereur parle en  
premier : « Arthur, écoutez donc ! Je me demande avec étonnement  
pou quc! motif vous venez dans ma contrée : la céíèbre Sicile est à  
moi, i'ien ne saurait vous y appartenir. Mais vous vous y êtes installé  
par ia íbrce, et vous nous avez enfermés dans Palerme, à mon grand  
dam. £n outre, expiiquez-moi pourquoi vous avez enlevé ma fille :  
c’est o manquement très grave ! Toutefois, avec l’aide de Dieu,  
vous **ool** rrez bien le regretter. Je ne suis pas si déconfit que cela !  
j'ai encore de nombreux chevaliers sur mes terres, je Les convoquerai,  
;ûr que je me défendrai. - Cher seìgneur, répond le roi  
Arthur. aussi vrai que le Díeu du ciel veìlle sur moi, je vous affirme  
que je nc nie suis pas emparé de votre fìlle ! II est vrai, cependant,  
qu’elie csí. l’amíe du chevalier le plus réputé de ma maison. Eile est  
venue eu sa compagnie, voilà tout ! Avec votre fille est arrivée une  
demoiseíle très gracieuse et très belle, amenée par Gauvain, mon  
neveu.

Eraperere, bien le sachiez,

Je lor ai a fames donnees,

5112

Le matin seront espousees.

Mes ce est par leur volenté,

Car eles i’ont bien creanté,

5116

Dont n’i aí ge de riens mespris,  
Amperere, ce m’est avis.

D’autre part, je su venuz ça,

En Suzille, par de de ça,

5120

Que c’est par raison et par droit :  
Maragoz tenir ne la doít,

Si vous dírai par quel raison :

Que ìl ocist en traïson  
Elyadus, le riche roi.

5124

Ses fiiz est ci venus od moi,

S’ii nel dist, ìl lí provera,

Et par araies li mosterra. »

Lors est Florianz sus saiiliz,

5128

Qui de riens ne fu esbahiz.

Molt par fu ricfaement vestus,

Granz est et biaus et bien menbruz,  
Çains ert d’une riche çainture,

5132

Qu .10. fees mistrent lor cure  
Plus de ,VU. anz, ce m’est avis.

Li menbre sont d’or tuit masís,

5136

5140

Ei monds n’a beste n’oissel  
N’i soit entaillié bien et bel  
De fin or cuit, en Lieit de membre.  
Et d’urte choze me ramenbre  
Q’en la mer n’a poisson noant  
Gros ne graille, petit ne grant,

Ne soit el tissu tresgetez.

Empereur, il faut que vous ie sachiez, j’ai accordé ces jeunes filles  
pour épouses à l’un et à l’autre de ces chevaliers ; elles se marieront  
dans la matinée. Mais cet acte est conforme à leur volonté ; en effet,  
elles ont donné leur accord, aussi, à mon avis, empereur, je n’ai  
commis aucun tort dans cette affaire. Par ailleurs, je suis1 parti d’au-  
deià des mers pour venir ici, en Sicile, en toute légitimité et confor-  
tnément au droit. Maragot ne doit pas être maître de cette terre, et je  
Vais vous dìre pourquoi : parce qu’il a tué traîtreusement le puissant  
~roi Elyadus. Son fils est venu jusqu’ici avec moi ; si Maragot  
Id’admet pas sa faute, il établira sa culpabilité et en fournira la preuve  
par les armes. »

Aiors Fîoriant, sans aucune hésitation, s’est levé d’un bond. II était  
grand. beau et robuste ; il était vêtu avec magnificence et portait une  
cetnture somptueuse : selon moi, pour la fabriquer, trois fées avaient  
conjugué leurs talents pendant plus de sept années. Les plaques en  
étaient toutes d’or massif, et l’on ne trouverait aucune bête ni aucun  
oiseau au monde qui n’y fût parfaitement façonné dans un or pur,  
affiné, pour former chacune des plaques. Et je me souviens d’autre  
chose : on ne trouverait dans la mer aucun poisson, rond ou plat,  
petit ou grand, qui ne fût représenté dans le tissu.

- —

5117 : graphie pour je sui,

5144

5148

5152

5156

5160

5164

5168

5172

Riches pìerres i ot assez,  
Esmeraudes et crìsoiites  
Et maint autres pierres eslìtes,  
Topaces, bericles, rubíz,

Et escharboucles et saphirs.

La çainture ert et bone et bele :  
Trestoz ii prez en estìncele.  
Morgaín la fee lì donna  
A cel jor qu’ele l’adouba.

La çainture einpirier ne puet  
A nui tens, sí la port qui velt.  
Ploriant, cii qui çainte l’a,

Devant l’empereor se va.

Son mantel lait a terre aler,

En haut commença a paler :

« Sire, fet il, entendez ça :  
Maragoz, que vous veez la,

Mon pere en traïson ocíst  
Dont trop grant desloiauté fist,

Si l’en apel de traïson,

Se oient bien tuit cist baron !  
Empereres, fetes m’en droit !

Se je nel vous rent orendroit  
Recreant, si soie penduz ! »

Lors est Maragoz sailliz suz :

« Sire, fet íl, vez ci mon gage.

Par devant trestot cest barnage  
Me desfent de ce qu’íl me met  
Et m’en ferai et pur et net ! »  
L’emperere a les gages pris  
Puis dist : « Maragoz, biaus amis,  
Vostre gage m’avez doné.

Et je vos ai lonc tanz amé,  
Sachiés de voir, de fìne amor.

fixées beaucoup de píerres précieuses, des émeraudes, des  
diryso' i'hes et bien d’autres pierres exceptionnelles, des topazes, des  
béry’-S- des rubis, des escarboucles et des saphirs. La ceinture était à  
la fo’s so!ide et belle : le pré entier en resplendissait. C’est Morgane,  
!a féc. quí la donna à Floriant, le jour où elle l’adouba. Cette ceinture  
ne pcuL jamais s’abîmer, aussi portée soit-elle.

it, qui i’a mise, va se píacer devant i’empereur. Iì laisse  
tomoer :-:on manteau et prend la parole d’une voix forte : « Seigneur,  
écouic/ donc. Maragot, que vous apercevez ià, a tué mon père par  
traîtrísc. commettant ainsi une très grave déloyauté. Aussi, je i’accuse  
n : que tous les barons ici présents entendent mes propos !  
Empere'ir, rendez-moi justice ! Si je ne l’amène pas sur-le-champ à  
!a dérr.uo, que je sois pendu ! » Maragot, alors, se lève d’un bond :  
« Sccgr.cLir, dit-il, voicì mon gage. Devant toute i’assemblée des  
baron'. ;ci présents, je récuse les griefs dont il m’accable : je me  
iavera; de cette accusatìon et m’en rendrai quitte ! » L’empereur  
reçoit ic gage et dit : « Maragot, cher ami, vous m’avez donné votre  
gage. N’>-m doutez pas, j’ai éprouvé pour vous, pendant longtemps,  
une prohmde amitié.

5176

5180

5184

5188

5592

5196

5200

5204

5208

Mes par Ihesu le Sauveor,

Se vous poés estre provez  
De ce dont vous estes restez  
Vous n’arez píour anemi  
De moí, bien le sachiés de fi !

- Sire, fait ii, bìen ì’acreant. »  
Atant passe avant Floriant,

Sí a ie sìen gage baillié.

Li roìs Artus ne s’est íargié,  
Aìnz apela l’empereour :

« Nous sornes, fet íl, conduiçour  
De ces .IJ. os, si est bien droit  
Chascun tíegne sa gent a droít.  
Faisons nos chapïons combatre  
Et cil qui porra l’autre abatre,  
Vaintre n’ocirre ne conquerre,  
Seli demort en pais la terre,

Nus ne l’en demant nule rien. »  
Dit l’emperere : « Jel voil bien.  
Demain soit jor de la batailie,  
G’i avrai Maragoz sanz faíile,  
Mes bien se gart s’ii est outrez,  
Pendus sera et ancroez. »

Atant sunt del jor departiz.  
L’empereor Filimenis  
S’en est dedenz Palerne entrez,  
Ses rois que il a amenez  
En a menez ensamble o lui.

Mes Maragoz a trop anui,

Quar se pensé en son courage  
La traïson et la grant rage  
Qu’íl fist ii ert guerredonnee  
Demain, sanz pius de demoree.

Mais, pai Jésus, Notre Sauveur, s’il arrive que vous soyez convaincu  
de cuipabiiité pour ce dont on vous accuse, vous n’aurez pas de pire  
ennemi que moi, soyez-en certain ! - Seigneur, répond Maragot, j’y  
consens. » Puis Floriant s’avance et donne son gage.

Le roi Arthur, sans attendre, s’adresse à l’empereur : « Nous  
sommes ïes chefs de ces deux armées. Aussi convíent-il que chacun  
de nous vcille à ce que ses hommes restent dans leurs camps  
respecufs. Que nos champions s’affrontent, et celui des deux qui  
pourra abatrre l’autre, qui pourra le dominer, îe déconfire ou le tuer,  
qu’ii' garde cette terre en paix et que personne ne iui demande de  
compte. - Je suis d’accord, répond l’empereur. Que le combat soit  
fixé à demain ; je ne manquerai pas d’y conduire Maragot, mais qu’il  
prenne garde à lui s’il est vaincu : il sera pendu et exécuté. »  
l.c i ■ :z-vous, alors, a prís fin. L’empereur2 Filimenis est  
retourné cians Palerme, avec les rois qui l’avaient accompagné. Mais  
Maragot esr très anxieux car il pense au fond de lui-même qu’il  
recevra ie 'cndemain, sans plus tarder, le salaire de la trahison et de  
la grande folie qu’il a commises.

isdiv. 5192 : Wiliiams avait imprimé se li, ce qui pose des problèmes d’ordre  
li est plus simple de comprendre la forme comme une graphie de  
te indirect.

v, 5200 : le manuscrit donne emperor et ia syntaxe exigerait le cas  
•cn S’autorisant de i’état de la flexion bicasuelle dans notre

■“■‘"Usiii; r, nre correction est celle qui nécessite l’intervention îa moins lourde.

5212

5216

5220

*5224*

5228

5232

5236

5240

Molt s’en vait bien apercevant  
Et dedanz son cuer dementant :

« E, las ! fet ii, que devenrai ?

Or sai je bien, honis seraí,

Drois est, car bien l’ai deservì  
De mon seignor que je mordri !

Se maus m’en vient, c’est a bon droit  
Quar mes Ioiaux sires estoit. »

Ensi Maragoz se demente,

Trestot le jor i met s’entente.  
L’andemain quant ìl ajoma  
Li rois Artus matin leva.

Floriant se líeve ensement,

Atant s’en vont isnelement  
Messe oïr a une chapele  
Que li roís avoit riche et bele.

Et quaní ìa messe fu chantee  
Dedens le tref sanz demoree  
Qui ert Floriant s’en retornerent,

.IJ. tapís a terre geterent,

Puìs font ses armes aporter.

Florete I’aidé a armer :

.J. auqueíon li font vestir  
Et puis li ont fetes venir  
Jenoillieres et mustelieres,

Bien fetes et bones et chieres.

Florete les chauces li lace  
Quí en iui veoir se soulace.

Ses .0. esperons li chauça  
Blanchandine, qui molt I’ama.

Puis li font J. hauberc vestir,

Mes je vous di bien sanz mentír  
C’onques si bons ne fu veiis :

Blanz com argens, mailliez tnenus.

II le comprend fort bien et, en son coeur, se lamente : « Hélas, que  
vais-je devenir ? J’en suis maintenant certain, je serai déshonoré, et  
ce n’est que justice, car je l’ai bien mérité en assassinant mon  
seigneur ! Sí les choses tournent mal pour moi, c’est à juste titre, car  
c’était mon seigneur Iégitime. » Ainsi Maragot se tourmente-t-il sans  
répit toute la journée.

Le lerdemain, dès qu’il fait jour, le roi Arthur se lève, Floriant fait  
de méme ct ils vont aussitôt entendre la messe dans une belle  
chapeiie. ì'.chement décorée, que possède le roi. Quand la messe est  
termmée, ils regagnent sans s’attarder la tente qui appartient à  
Floriant. On étend deux tapis sur le sol puis on fait apporter les  
arroes dc Floriant. Florette l’aide à s’armer ; on lui fait enfiler un  
hoqueton, puis on lui amène des genouillères et des molletières bien  
íaiies, solities et de grand prix. Florette, toute au plaisìr de voir  
Florianî, iui lace ses chausses. Blanchandine, qui a beaucoup  
d'affcetion pour lui, fixe ses deux éperons. Puis on lui fait revêtir un  
haubert, mais je vous affirme sans mentir qu’on n’en vit jamais  
d’aussi bonne qualíté : il est brillant comme l’argent, et a des mailles  
serrces.

316

5244

5248

5252

5256

5260

5264

5268

5272

La ventaille li a fermee  
Fiorete, la bele senee,

Puis li vait son haume lacìer  
Qui molt íert bons de fin acier.

Son cheval li font amener,

Adonc tnonta sanz demorer.

Son escu a a son col mis.

Mesire Gauvaìns, ce m’est vis,

Li a sa fort íance dounee.

Florete s’est haut escriee :

« Florìant, biaus tresdouz amis,

A Dieu le roi de paradis  
Soiés hui cest jor commandez !  
Biaus douz amis, or m’entendez,  
Soveigne vous adez de moi,

S’en serez plus hardis, ce croi.

- Dame, íet íl, n’aiez paour,

A Jhesu nostre sauveour  
Vous rent q’en sa garde vous ait ! »  
A cest mot d’ilueques s’en vait  
En la praierie tout droit  
Ou la bataille estre devoit.

Maragoz iert en la cité,

.]. escuier li a conté  
Que son aversaire est venus,

Ja estoìt a pié descendus  
E1 pré, de voír certainnement.

Et quant roís Maragoz I’entent  
Sì a ses armes demandees ;

Dui vallet li ont aportees  
Lors ses armez sor .0. tapis.

Li emperere, ce m’est vis,

Li iert venuz aidier armer.

La bclle Florette, demoiselle avisée, lui attache la ventaille, puis lui  
jace ie heaume, qui est très solide, et fait du meílleur acier. On lui  
amène son cheval, il se met en selle sans tarder et accroche son écu  
à son cou. Monseigneur Gauvain, à ce qu’il me semble, lui a donné  
sa lance, qui est solide. Fiorette s’écrie : « Fioriant, mon très cfaer  
ami- en ce jour, soyez recommandé à Dieu, qui règne sur le paradis !  
Mon cher ami, écoutez-moi : pensez sans cesse à moi, je suis  
convaincue que cela renforcera votre courage. - Ma dame, répond  
Floriant, n’ayez crainte. Je vous confie à Jésus, notre sauveur, pour  
qu’ii vous prenne sous sa protection ! » Sur ces mots, il s’éloigne et  
se rend directement dans le pré où devait se tenir ìe combat.

Maragot se trouvait dans la ville ; un écuyer lui rapporte que son  
aciversaire est arrivé et qu’il a déjà mis pied à terre dans le pré : c’est  
une chose assurée. Quand il entend cela, le roi Maragot demande ses  
armes ; deux serviteurs les lui apportent sur deux tapis. L’empereur,  
à ce qu’il me semble, est venu l’aider à s’armer,

.IIU. rois que ne sai noumer  
Erent ensamble o lu venus.  
Maragoz n’est arresteûs,

5276

5280

Ançoìs a ses chauces chaucies.  
Dui rìche roi li ont Iacìes  
Et ses ,IJ. esperons fermez.

5284

Ses haubers li fu aportez  
Qui molt ìert fors et bien tenanz  
Ausi ert blans com fins argenz.  
Puis a la ventaille lacie.

Atant li ont apareillie  
Une fort lance et son cheval.

5288

Sus est montez cottime vassal.

Son escu par la guige prent,  
Maintenant a son col le pent.

*5292*

Puis fiert des esperons trenchans  
Le destrier qui moît ert corans,

Si est de la cìté issus.

Tot droít ef champ en est venus  
Ou la bataille estre devoit.

5296

Tantost com Floriant ie voít  
Si est sor son cheval montez.

Mes I’emperere a apelez

.VJ. rois et dist : « Vous en iroiz

5300

EI champ et le me garderoiz,

5304

Que nus hons ne lor face anuít.  
Quí conquis ert encore anuit  
Sera pendus sanz demoree ! »  
Lors ont lor armes demandee  
Li roìs qui le champ garderont.  
Fors de la cité issuz sont,

Vers le chanip s’en vont a esploit.

accompagné de quatre rois dont j’ígnore les noms. Maragot, sans  
perdre de temps, enfile ses chausses. Deux puissants rois les lui  
lacent et fixent ses éperons. On lui apporte son haubert, qui est solide  
et résistant, aussì brillant que l’argent pur. Puis on lui a Iacé sa  
ventaille. Ensuite, on lui a choisi une Iance robuste et on a préparé  
son cheval : il se met hardiment en selle, attrape son écu par la  
courroie et le suspend aussitôt à son cou. II presse alors de ses  
éperons acérés les flancs de son cheval fougueux et parvient hors de  
la ville. II se rend directement dans le champ clos où doit se dérouler  
ie combat. Dès que Florìant le voit, il se met en selle.

Cependant, l’empereur a convoqué six rois et Ieur a dit : « Vous  
iïèz dans le champ clos : je vous demande de le surveiller afin que  
personne n’attaque les combattants. Celui quí sera vaincu sera pendu  
sans délai avant la nuit ! » Sur ce, les roìs chargés de surveiller le  
champ clos ont demandé leurs armes ; puis ils ont quitté la ville et  
se sont é'ancés rapidement vers le lieu du combat.

Et quant li rois Artus îes voit  
Adont a fet .VI. rois armer  
De par lui por le champ garder.  
Quant sont armé, el champ s’en vont.  
A une partie s’estont.

Lors point Floriant ie destrier  
Des esperons tranchanz d’acier.

Rois Maragos point contre lui,

Grans cols se donent ambeduí  
De ior lances sor lor escuz  
Qu’iì les ont troez et fenduz.

Adonc sunt les lances brisies  
Que ìi tenoient empoignies.

Atant s’en vienent d’un estal,

De cors, de pis et de cheval  
Si roidement s’ entr’ encontrerent  
Q’endui a terre reversserent.

Mes n’i jurent pas longuement,

Aíns se relievent maintenant.

Fïorìans a levé l’espee  
Et sì l’en doune tel colee  
Parmi son elme contremont  
Que pierres et flors en desront.

Li cols descent par grant vertu  
Sor son hauberc maillié menu :

Plus de ,C. mailles i’en trencha.

Rois Maragoz referu l’a  
De s’espee sus l’elme amont.

Mes Fiorianí a contremont  
Levé l’escu, eí cil i fiert  
Quí de nuie amor nel requiert :

Bíen demi pié ìi a coupé,

Desus ie vert elme gemé  
S’est la bone espee arrestee.

Quand le roi Arthur les aperçoit, il fait armer six rois pour  
protéger le champ clos en son nom. Dès qu’ils sont armés, ils se  
rendent sur place et se postent sur l’un des côtés.

Alors, Floriant s’élance en pressant avec ses éperons d’acier acérés  
les flancs de son cheval. Le roi Maragot se précipite à sa rencontre.  
Avec leurs lances, ils se portent tous les deux de grands coups sur  
leurs écus, si bien qu’ils les transpercent et les fendent. Maintenant,  
les lances qu’ils avaient empoignées se sont brisées1 et les deux  
hommes chargent l’un vers l’autre avec un même élan[[31]](#footnote-31) [[32]](#footnote-32). Leurs corps,  
leurs ooiirines et leurs chevaux se heurtent si violemment que tous  
deux sont jetés à terre. Mais ils n’y restent pas longtemps, et se  
relèvciií rapidement. Floriant brandit son épée et porte à Maragot un  
te! coun sur le sommet de son heaume qu’il disloque les pierres  
précieuses et le décor de fleurs. Le coup, plein de puissance, descend  
jusqu’au haubert aux mailles serrées et en arrache plus de cent. A son  
tour. le roi Maragot abat son épée sur le sommet du heaume de son  
adversairc. Mais Floriant interpose son écu et Maragot, qui est loin  
de rechercher son amitié, fend le bouclier sur un bon demi pied ; la  
bonne cpée s’arrête sur le heaume vert orné de pierreries.

5344

**5348**

**5352**

**5356**

**5360**

**5364**

**5368**

**5372**

Fìorìant li ra tel donnee  
Sor le híaume que tot Pestone.  
L’espee qui molt estoìî bone  
S’en vait bruiant par sor I’escu  
De qenqu’il en a conceíi  
Fait devant ii verser a terre.  
Maragoz le revaìt requerre,

De s’espee en l’elme le fiert,  
Felonoissement le requiert.

Mes Florìant petit s’esmaie  
Çou qu’il acroit, bien li repaíe,

Ne velt riens du sien retenir.  
Sovent les veïssiez ferìr  
Des espees sor lor escuz.

Aìns fu presque midis venus  
Qu’i laissassent cele envaïe.

Molt fu lor force afebloïe,

Petit se pueent mes grever  
De cols qu’il se sachení doner.  
Adont Maragoz l’apela :

« Vassal, fet il, que ce sera ?

Nos ne nos poons mes aidier.

Se vous le voulez otroier  
.J. petit nous reposserons  
Et puis si nous recombatrons. »  
Fait Floriant : « Bien le creaní ».  
Adont s’asistrent maintenant  
Sor l’erbe vert sanz demorer  
Por Ieur alaines recovrer.

Quant .1. piece i orent sis  
Floriant Pa a rraison mis :

« Vassal, fet il, combatrons nous ?  
Morír covient ou moi ou vous i »  
A cest mot sont em piés sailliz.

Alors, Floriant, de son côté, porte un tel coup sur le heaume de  
Maragot que celui-ci est tout étourdi. L’épée s’abat à vive allure et  
retentit sur i’écu : toute la partie qu’elle atteint tombe à terre.  
Maragot, à son tour, revient à l’assaut ; avec son épée, il frappe son  
adversaire sur le heaume, l’attaquant sans pitié. Mais Fioriant ne se  
trouble guère, ce qu’il emprunte, il le rembourse largement : il veut  
retourner à Maragot ce qu’il reçoit. Ah ! si vous aviez pu les voir  
{rapper sans relâche sur leurs écus !

II était presque midi et le combat ne cessait pas. Leurs forces  
eaucoup faibìi, et les coups qu’ils parvenaient à se porter ne  
t désormais guère leur nuire. Maragot interpelie alors  
Flonaui : « Vassal, que faire ? Nous n’avons plus de forces. Si vous  
le voui'-'. bien, nous nous reposerons un peu puis nous reprendrons  
|e condctt. - Je suis d’accord », répond Floriant. Alors, sans plus  
aticndrc, ils s’assoient promptement sur l’herbe verte afin de  
rcprendre haleine. Au bout d’un moment, Floriant adresse la parole  
àMaragot : « Vassal, retoumons-nous combattre ? II faut que l’un de  
nous mcure, ou moi ou vous ! » Sur ces mots, ils se relèvent d’un  
bond.

5376

5380

5384

5388

5392

5396

5400

5404

5408

Rois Maragoz iert moit hardis,  
Par íre Floriant requiert,

Sor son elme grant cop le fiert,  
Mes la bonne espee est tornee,  
Parsuns ì’espaule est avalee,

Le hauberc desmaille et desront.  
Se Floriant encontremont  
N’eust en haut l’escu ievé,

Bien croi qu’il I’eiist afolé.

Puis li a dít en reprouvìer :

« Vassal, trop voulez gaaingnier  
Suzíiie a petit de torment !

Por J. demander seulement  
La vouliez avoir conquìse,

Mes ce n’iert ja jusqu’au Jouíse  
Que vous I’aiés, ains en morroís,  
Jamés cei jor ne passerois ! »  
Quant Floriant s'ot rampiosner,  
Forment se prent a aïrer,

Vers les tentes tourne son vís,  
Florete voìt, ce li est vís,

Dont lì est sa force doublee.

Vers Maragoz sanz demoree  
S’en vait tantost et sel requìert,  
De l’espee en i’elme ie fiert,

Le mestre cercle lì cospa,

Une piece de l’elme osta,

Une oreille lí a coupee.

Ce ne tornast la bone espee  
La vie lí eííst tolue,

L’oreille est sor Perbe cheiie.  
Lors le commence a ramprosner :  
« Vous estes repiis a ambler,  
Vassal, i’oreìlie avez perdue !

Le T'À Maragot étaít plein d’audace ; il attaque Floriant avec  
fiu'euit -ui portant un grand coup sur le heaume. Mais la bonne épée  
tourne dans la main, glisse par-dessus l’épauîe puis brise et arrache  
lcs íìvj-ílles du haubert. Si Floriant n’avait pas levé son écu pour parer  
le coup. je crois bien qu’il aurait été blessé. Maragot s’adresse alors  
à Horia.nt et lui dit sur un ton de moquerìe : « Vassal. vous voulez  
vrauneíií obtenír la Sicile sans trop de souffrances ! Vous voulíez  
I'avoir conquise juste en la réciamant, maís le Jugement Dernier  
arrivem avant que vous ne l’ayez. Au lieu de la posséder, vous  
mourrcz ; à coup sûr, votre demíer jour est venu ! »

Qinir.d Floriant s’entend aínsi railler, une violente colère le gagne.  
II icui 'ie son visage vers les tentes, il lui semble bien apercevoir  
Floreuo, et ses forces s’en trouvent doublées. Sans perdre un instant,  
il s’avar.ce vers Maragot et l’attaque : son épée s’abat sur le heaume  
c: • !versaire et en rompt Ie cercle princípal ; le coup emporte un  
morceau du heaume et tranche une oreille. Sí sa bonne épée ne lui  
,1 ; tourné dans la maín, il aurait ôté la vie au sénéchal.

L'oreilie est tombée sur l’herbe. Floriant dit alors à Maragot d’un ton  
moqueur: « Vassal, vous voilà convaincu de vol, puisque vous avez  
perdu i’oreiìle1 !

une oreilìe était une sanction effectivement appliquée aux voleurs.

**5412**

**5416**

**5420**

**5424**

**5428**

**5432**

**5436**

**5440**

Encuí vous seta chier vendue  
La morî mon pere Elyadus,

Quar a forches serez pendus  
Comme desloíal traïtour ! »

Molt ot Maragoz grant dolor  
Quant traïtor s’oï clamer.

Lors li revait tel cop doné  
De l’espee en l’elme d’acier  
Qu’i le fet fendre et despecier.  
Desus la fort coiffe gemee  
S’est la bone espee arrestee.  
Nonporquant fu si estordis  
Fioriant du colp qu’il ot pris  
A poi n’est a terre verssez,

Mes il ne fu de riens grevez,

Ains li revait tel cop paier  
Sor son elme du branc d’acíer :  
Qenque ataínt porte a la terre.  
Desus le bras li cols desserre  
Le poíng li a du bras osté.

Molt en fu Maragoz iré  
Quant son poing vit gesir a terre.  
A l’autre main le va requerre :

De s’espee tel cop li donne  
En l’elme amont que tot l’estone,  
Mes l’espee est parmi rompue.  
Quant Maragoz l’a perceiie  
Molt fu dolans et abomez  
Bien voít qu’a sa fin est alez.  
Adonc Floriant li revient,

Le branc d’acíer en sa maìn tient.  
Parmi l’elme le vaít ferir,

Cil ne savoit de coi covrir.

En ce jour, ìa mort de mon père Elyadus vous sera chèrement  
vendue, car vous serez pendu au gibet comme un traître fieffé ! »  
it éprouve une violente affliction en s’entendant appeler  
traítre. A son tour, il porte1 alors à Floriant un tel coup d’épée sur  
le heiìume d’acier, qu’il ie brise et le disloque. La bonne épée s’est  
r la solide coiffe ornée de pierreries ; néanmoins, Floriant  
esí îciíement abasourdi par ce coup que peu s’en faut qu’il ne  
déftringo!» à terre ; mais il n’a pas été blessé. Aussi, il rend à  
Marago; ìa monnaie de sa pièce en abattant sa lame d’acier sur son  
heaume, il envoie au sol tout ce qu’il atteint. Le coup part sur le  
nporte le poing. Maragot est furieux de voír son poing  
íombc à V;rre. De son autre main, íl attaque Floriant, et il lui porte un  
tei coup o’épée sur le sommet du heaume qu’il l’étourdit complète-  
mení. lt'ais son épée s’est brisée en deux moitiés. Quand il s’en  
aperçob. la douleur et l’accabiement le submergent, il voit bien que  
sa derniòre heure est venue. Alors, Floriant s’approche à nouveau de  
lui, tenant à la main son épée en acier ; il va le frapper sur le  
heaucie. Maragot ne savait plus comment se protéger.

donéy, 5416 : graphie pour doner.

5444

5448

**5452**

**5456**

5460

**5464**

5468

5472

5476

Et l’espee ert bone et forbie  
Par sus le nasei est glacie,

Jus i’emporte et le nés ensamble  
Et des baulevres, ce me samble,  
Dont om poïst paìstre j. ostor.  
Molt ot Maragoz grant doulor,

A terre le covient versser  
Et de la grant doulor pasmer.  
Floriant sor luí s’aresta,

L’elme de son chìef li osta,

La teste li eiist coupee  
Mé il ií a merci criee.

Floriant dist ja rte l’avra,

Mes connoistre lí couvenra  
Porquoi et par quele ochoison  
II ocíst par grant traïson  
Elyadus, son droit seignor.

Lors lieve ie bratic de coulor,

De ferir fet molt grant samblant.  
Maragoz vaít la mort doutant,  
Lors lí dist : « Ne m’ociez mie,  
Je vous dirai la felonnie :

Voirs est que mon seignor ocis.  
Et por la grant biauté le fis  
Que ma dame, sa fame, avoit,  
Quar mes cuers si sozpris estoit  
De ii, par poi je ne mouroìe.  
D’amors la requis toute voie,  
Mes bien dist ja ne m’ameroit  
Ne son seignor ne fausseroit.

Je me pensai je I’ocirroie  
Et ensi avoir la porroie./

Por itant mon seignor mordris,  
Dont trop grant desloíauté fìs. »

329:

i/épée était bonne et tranchante, elle glísse sur le nasal et l’emporte  
avec le nez aìnsi que les lèvres : il y en avait, à mon avis, de quoi  
nourrir un autour.

Maragot éprouve une violente douleur, ii ne peut s’empêcher de  
s’affaler, et il s’évanouit sous le coup de cette souffrance violente.  
floriant s’arrête au-dessus de luí et lui enlève le heaume ; il lui aurait  
coupé ia tête si1 S’autre ne lui avait pas crié merci. Floriant répond  
qu'i! nc lui fera jamais grâce : Maragot devra plutôt avouer pourquoi  
ei dans quelles circonstances il a tué Elyadus, son seigneur Iégitime,  
ce qui est une grande trahison. Puis Floriant lève l’épée colorée,  
ayant tout l’air de vouloír frapper Maragot. Celui-ci, qui redoute la  
mort, s écrie : « Ne me tuez pas, j’avoue ma perfidie : il est vrai que  
j'ai tuc mon seigneur. C’est pour la grande beauté de ma dame, sa  
feinme que je I’ai fait, car mon cceur était si épris d’elle qu’il s’en  
fallait c-e peu que je ne meure. II est vrai que je lui ai demandé son  
amour mais elle m’a répondu fermement que jamais elle ne m’aime-  
rait ni ne tromperait son mari. J’ai décidé de le tuer afin de pouvoir  
la posscder. Voilà pourquoi j’ai assassiné mon seigneur, commettant  
ainsi une action extrêmement déloyale. »

mé v. 5454 : graphie pour mes < MAGIS.

5480

5484

5488

5492

5496

5500

5504

5508

Ataní Fioriant apela  
Les .XIJ. rois et dist leur a :

« Seígnor, avez vous entendu  
Que Maragoz a conneii ?

* Oïl, font il, par verité,

Bien avez ie champ aquíté ! »  
Atant ez monseignor Gauvain  
Et Eaheríez et Yvain,

Bien avoient des trez veíiz  
Que Maragoz estoit vaincuz,

Ensi vers Floriant s’en vont,  
Molt est grant ia joie qu’ii font.  
Mesire Gauvaìns i’apela :

« Síre, fet il, comment vous va ?  
Avez vous ne mai ne doulor ?

* Nenil, par Dieu le Creator,

Fet Floriant, biaus sire chiers ! »  
Atant ez vous endementiers  
L’empereor qui s’en vint la.  
Tantost Maragoz apela :

« Lerres, traïtres desioiaux,

Fait ii, com estiés mortaux  
Quant ton lige seignor mordrìs !  
Trop grant desloiauté feïs,

Mes, par Dieu, tu íe comperras,  
Jamés home ne mordriras ! »  
Atant i vint li rois Artus,  
L’emperere est vers lui venus :

« Artus, fet il, or m’entendez !

Li rois Maragoz est outrez,

S’en face on com de traïtour  
Je n’en quier ja avoir irour,

Quar bien voil la pais maintenir.

ploríant s’adresse alors aux douze rois : « Seigneurs, avez-vous  
entendu ce que Maragot a avoué ? - Oui, répondent-ils, vous êtes  
sans nuí doute le vaínqueur du combat ! »

Sur ces entrefaites, arrivent monseigneur Gauvain, Kaheriet et  
Yvain , depuis les tentes, ils ont bìen vu ia défaite de Maragot ;  
aussi. iis iiennent vers Floriant, manifestant une immense joie.  
Monseigneur Gauvain l’interpelle : « Seigneur, comment vous sentez-  
vous ? Avcz-vous mal ? Souffrez-vous ? - Pas du tout, mon cher  
seigneur. grâce à Díeu, notre Créateur ! » Voilà que, durant cet  
échange. s’est avancé l’empereur. II apostrophe aussitôt Maragot :  
« Voleur. perfide traître, tu as agi comme un enragé en assassinant  
ton seigneur lìge ! Tu as commis une insigne déloyauté, maìs, par  
Dieu, tu paieras pour cet acte, jamais plus tu n’assassineras un  
hornmc ! »

S’approche alors le roi Arthur ; l’empereur vient à sa rencontre et  
lui dit: « Arthur, écoutez-moi ! Le roi Maragot est vaincu. Qu’il  
reçoive le sort des traîtres, je n’en serai pas fâché, car je désire  
vraiment rétablir la paix.

FLORIANT ET FLORETE

Mes fetes ma fille venir,

Ravoir la doì, bien le savez,

Sí vous pri que la me rendez ! »

Li bons rois Artus li respont :

« Empereres, par Díeu del mont, [47a'

Fait il, ne vous mentirai mie,

Je ne i’aì pas en ma bailiie,

Eie s’est a autrui donnee  
Et otroïe et commandee :

Cis chevaliers que vous veez  
Par cui Maragoz est outrez,

Li mieudres c’onques but de vin,

L’espousera demain matin.

Eie n’iert pas mal mariee :

De Suzille sera douee  
Dame de Puilie iert, jel vous di,

Et de Calarbre autressi,

Molt iert de grant richece plaine.

Et si atent en son demainne  
Lí meillor chevalier du mont  
De trestouz ciaus qui ore i sont  
Et s’est gentius tant com nus plus,

Fiulz fu ie roi Elyadus. »

Quant l’emperere ce eníent  
Lors respont au roi erraument :

« Certes, fet il, molt me siet bien !

Ma fille ne mesprist de rien  
Quant a teî home s’otroia,

Jamés blasmee n’en sera  
A nul jor mes que j’aie a vivre,

Ains li lairaí toute delivre  
L’empìre cuite aprés ma mort.

A ceste chose bien m’acort ! »

Adonc s’en vait vers Fioriant  
Si ie saiua en riant :

Mais faites appeler ma fiíle, il faut qu’eìle revienne sous mon  
auíorité, vous le savez bien ; c’est pourquoi je vous demande de me  
la rendre ! » Le bon roi Arthur répond ainsi : « Empereur, par le  
Dicu qui gouveme ee monde, sans vous mentir, je ne dispose pas de  
sa personne, car elle s’est donnée, livrée et soumise à quelqu’un  
d’antre que moí. En effet, le chevalíer que vous voyez là, celui quì  
laragot et qui est le meilleur de tous les hommes, l’épouse-  
ra denia'n matin. Elle ne fera pas un mauvais mariage : elle aura la  
Sicile c-n dot et, je vous l’assure, elle sera suzeraine des Pouilles ainsi  
que de la Calabre ; elle aura d’immenses richesses. De faìt, elle prend  
pour ma:: le meílleur chevalier du monde, supérìeur à tous les  
autres ; áe plus, il esí d’une noblesse hors pair, puìsqu’il est le fils du  
roi Eiyaaus. »

Après avoir entendu ces mots, l’empereur répond sans tarder :  
« Cer:cs. voìlà qui me convient parfaitement ! Ma fille n’a rien fait  
de mal cn confiant son sort à un teí homme. Aussi longtemps que je  
vivrai, jmiais je ne l’en blâmerai ; au contraire, après ma mort, elle  
hériíera sans restriction de la totalité de l’empire. C’est une chose  
décidée : » I! s’avance alors vers Floriant et, tout souriant, le salue :

5548

5552

5556

5560

5564

5568

5572

*5576*

« Biaus filz, fet il, entendez moi,  
Mes filz estes, car bíen í’otroi  
Que Florete vous soit donnee,  
Demain vous sera espousee,

Si vous donraí tot mon empire,  
Aprés ma mort en serez sire. »  
Quant Floriant l’ot et entent  
Son hiaume osta isnelement,  
Devant iui s’est agenoilliez,

Vers ses jambes s’est abaissiez,

Le pié ii baissast maìntenant  
Quant lí emperieres le prent,  
Contremont envers iui le trait ;  
Grant joie l’uns de l’autre fait.  
Maintenant vers les trés s’en vont,  
Grant fu ia joie que ìl font.

Lì rois Ártus o aux s’en vait,

Rois Maragoz mener en fait,

Bien le fist garder, se sachiez,  
Jusqu’a tant qu’il sera jugiez.

Ensi sont jusqu’a i’ost venu,

Á grant joie i sont reeeti.

Floriant descent en sa tente  
Qu’iert ovree de soie gente.  
L’emperere avec li descent  
Et ìi rois Artus ensement.

Tuìt li roi qui le champ gardont  
Aveques aus descendu sont.  
Florete lor vint au devant  
Quí avoit le cors avenant.

Quant ele voit l’empereor,

Son pere, si mua coulor  
Por ce que sanz lui c’iert donee  
Et sanz son conseií mariee.

■

r

FlUMENIS *CONSENT* AU MARÍAGE 335

;< Cher fíls, écoutez-moi. Je vous appeiîe mon fils, car j’accorde  
^olontiers que l’on vous donne Fìorette. Demain, elìe sera votre  
épouse, et je vous léguerai tout l’empire. Après ma mort, vous en  
jerez !e suzerain. »

Quand Ploriant entend et comprend ce que l’empereur lui dit, il  
çnlève vivement son heaume et s’agenouille devant lui. II s’incline  
[usqu’à terre1, et il luí aurait alors baisé le pied si l’empereur ne  
favait retenu et relevé, Ils échangent de grandes marques d’amitié.  
Bientôt. ils partent vers les tentes en montrant de grandes manifesta-  
tions de jOÍe. Le roi Arthur ies accompagne. II a ordonné que i’on  
emmènc Maragot et, sachez-le, ií i’a placé sous bonne garde jusqu’à  
ce qu’;!, aoit jugé. Ils parviennent ainsi au camp où ils sont reçus dans  
: l'allég'csse. Fioriant met pied à terre sous sa íente, dont ies pans ont

été confectionnés avec de belies soieries. L’empereur descend de  
i même temps que lui, le roì Arthur également, ainsi que  
} tous les rois qui surveillaient2 le champ clos.

Florcti e, dont le corps était si gracieux, vint à leur renconíre.  
\ Quand eile aperçut l’empereur, son père, son visage changea de

j couieur parce qu’eile avait confié son sort à autrui sans son autorísa-

í tion eî avait décidé de se marier sans son avis.

Hp|§|jf§;f.’

p

■p'

Wm

■p.

**—■B**j;-.

~

ment « vers ses jambes ,».

v. 5571 : sur cette forme de P6, cf. supra, nos remarques sur la

• ' iffiîue

5580

5584

5588

5592

5596

5600

5604

5608

**Nonporquaní cueìlli hardement,  
Vers lui s’en vint isnelement  
Puis Ií dist : « Sire, bien veígniez,  
Dites moi s’estes apaiez  
Envers Artus, le riche roí !**

**- Oïl, bele fille, par foi,**

**Et si vous ai doné mari :**

**C’est Floriant, bien le vous dì.  
Toute ma terre li ostroi,**

**Empereres íert aprés moi.**

**Or alez, si le desarmez !**

**Se me commans fere voulez,**

**Dont ferez vous tout son plesir,  
Qenqu’ il vorra, sanz riens faiílir ! »  
Quant Florete entent ceste chose  
Que son pere pas ne l’achose  
Ainz creante le mariage,**

**Molt par íu iie en son courage.  
Atant s’en vait vers Floriant  
Si le desarme maintenant.**

**Li riches rois de Honguerie,**

**Qui ert apelez Geremie,**

**A Blanchandine conneíie.**

**Sa filie iert, si s’en ert venue  
En l’ost o sa dame Florete  
Quar ele estoit sa compaignete  
Et sí I’avoií Gauvaìn juree.**

**Son pere l’a arraíssounee :**

**« FiIIe, fet il, trop mespreïstes  
Quant sanz mon conseil ci venistes,  
Mes s’ii vous plait, or me nomez  
Le chevalier que vous amez.**

Toutefois, elle rassembla son courage et, s’approcfaant rapidement de  
luí : « Seigneur, soyez le bienvenu ! lui dit-elle. Dìtes-moi si vous  
avez fait la paíx avec le puissant roi Arthur ! - Oui, ma fille, par ma  
foi, et je vous ai aussi donné un mari : sachez-le, c’est Floriant. Je lui  
destine toute ma terre, il me succédera comme empereur. Allez donc  
le désarmer. Si vous voulez m’obéir à mon gré1, alors accordez-lui  
sans faute tout ce qu’il désire et faites tout ce qu’il voudra ! » Quand  
Florette comprend que son père ne la blâme pas, mais qu’an  
contraíre, Í1 approuve son mariage, elle ressent un grand bonheur.  
Elle rejoint alors Floriant et le désarme aussitôt.

Le puissant roi de Hongrie, que I’on appelait Jérémie, a aperçu  
Blanchandine. C’était sa fille, elle était venue dans ce camp avec  
Florelte, sa maîtresse, car elle était sa jeune compagne, et elle s’était  
promise à Gauvain. Son père l’interpelle : « Ma fille, vous avez fort  
mal agi en venant ici sans me demander mon avis. Mais, s’íl vous  
plaít, nommez-moi donc le chevalier que vous aimez.

"w .'590 ; graphie pour mes.

5612

5616

5620

5624

5628

5632

5636

5640

* Sire, fait ele, voientiers :

Ce esí Gauvains, bien ie sachiés,

Le niés Artus, le riche roi.

* Dites vous voir ? - Oïl, par foì !
* Certes, donc ne le plain ge mie  
  Se devenue estes ç’amie

Mes qu’il vous voiile a feme prendre. »  
Ceie respont sanz plus atendre :

« Biaus síre chíers, il m.’a juree,

Le matin serai espousee  
Se vous le voulez creanter,

* Certes, fet ii, sanz demorer,

Bele fiile, bien íe creant,

S’en ai ie cuer líé et joiant ;

Et sachíés, je ne vous ment mie,

Le roiaume de Honguerie  
Lì otroi quite aprés ma mort ;

Ja n’iert nus quí i ’en face tort ! »

Atant l’emperere apela  
Li roìs Artus et dist ii a :

« Artus, fet il, or entendez !

Maragoz, se vous le vouiez,

Ferons jugier ces .X13. rois,

Bien sevent ies lois et les drois.

* Par foi, fet il, bien le creant ! »

Lors les apela maintenant.

« Seignor, font il, vous jugerez  
Maragoz, mes bìen vous gardez  
Qu’il soìt jugìés selonc son fait,

Vostre jugement en iert fait. »

A cest mot sont em piez levez  
Li .XIJ. rois, puis sont alez  
Fors de la tente a une part

- /olontíers, seígneur : sachez-Ie, c’est Gauvain, le neveu du puissant  
roi Arthur. - Vous dites vrai ? - Oui, par ma foi ! - Assurément, je  
ns regrette pas que vous soyez devenue son amie, à condìtìon qu’il  
veuí"e vous prertdre pour femme. » Blanchandìne répond aussitôt :  
« Mor- cner seigneur, je suis sa fiancée, et je serai sa femme demaín  
rous voulez bien donner votre accord. - Certes, ma chère  
fille, jC ie donne tout de suite, et je m’en trouve parfaitement  
heureux. hachez-Ie, je vous parle sans mentir, je lui lègue, après ma  
moit. iC'i., le royaume de Hongrie. Que personne, jamais, n’y trouve  
à reclire : »

L'enmereur appelle alors le roi Arthur et lui dit : « Arthur, écoutez  
donc ! S; cela vous convient, nous ferons juger Maragot par ces  
douze roo qui connaissent bien les lois et le droit. - Ma foí, je suis  
c,. - » L’empereur les appelle aussìtôt : « Seigneurs, vous

jugerez Maragot, mais prenez bien garde à ce qu’il soit jugé sur ses  
actes. Vo!re sentence sera exécutée. »

En enícndant ces mots, les douze rois ont quitîé leurs sièges et  
sont sortu, de la tente ;

Por fere entr’aus .Xû, l’esgart  
De Maragoz qui est oufrez,

En qud point sera demenez  
Et de quel mort perdra la vie.  
Jonas, li rois de Taubarie,

S’est traìs avant, premiers parla :

« Seignors, fet il, entendez ça,  
Voirs est, Maragoz est outrez,

Mes il estoit rois couronnez,

N’est pas raìsons que on l’ocie,  
Roìs ne doit pas perdre la víe.  
Certe, se nous ie jugïons  
Gran viloníe ferïons  
Et si vous dí bíen vraiement  
Chascuns ne set qu’a l’ueil lí pent.  
Tiex hons a ja jugié autrui  
Quí puis en ot honte et anui  
Q’en tel fet meïsmes cheoit  
Et ses jugemens l’ocioit.

Por tant diroie sanz fausser  
C’on le devroit laissier aler ! »  
Rois Brangoire est avant passez :

« Seígnors, fet íl, or m’entendez !  
Des que Maragoz est vaincuz  
Et par sa bouche est conneuz  
Li murdres qu’il meïsmes díst  
Que son lige seignor oscist,  
Roiauté n’i doit riens valoir.

En ma raison vous di por voir  
Que on li doit le chief coper,

Je n’i puis autre rìens trover ! »  
Rois Natalons passa avant  
Quì ie cors avoìt avenant:

jls se sont mis à l’écart pour examiner entre eux le cas de Maragot  
le vaincu, voir comment il sera traité, et par quel suppiice il sera mis  
à mort.

Jonas, le roi de Tibériade, s’est avancé et a pris le premier la  
parole : « Seigneurs, écoutez-donc. II est vrai que Maragot est vaincu.  
Mais c'était un roi portant couronne. II n’est pas juste qu’on le tue,  
car un roi ne doit pas être mis à mort. Assurément, si nous le  
condamnions, nous commettrions une grande infamie[[33]](#footnote-33). Ecoutez-moi  
bien : nul ne sait ce qui lui pend au nez. Tel qui avait naguère  
condamné autrui, s’en est trouvé ensuite déshonoré et affligé, car il  
commettait le même acte et le jugement qu’il avait rendu le faisait  
périr. C’est pourquoi je déclarerais, très franchement, qu’on devrait  
ls laisser s’en aller ! »

Le roi Brangoìre s’est avancé : « Seigneurs, s’exclame-t-il,  
écoutez-moi ! Etant donné que Maragot a été vaíncu, et que l’on a  
entendu dans sa bouche l’aveu du meurtre de son seigneur lige,  
I’argument de la royauté ne doit pas être pris en compte. Mon  
opinion, en vérité, est qu’on doit lui couper la tête. Je ne vois pas  
d’autre ìssue ! »

S'avance le roi Natalon, un bel homme :

57680

5684

5688

5692

5696

5700

5704

5708

« Seìgnors, fet il, entendez moi,

Je dirai verité, ce croí !

Voirs fu qu’Elyadus li rois,

Qui molt estoit preus et cortois,

Ot fame et Maragoz l’ama ;

Molt sovent d’amors la prìa,

Mes bien díst ja ne l’ameroit  
Ne son seignor ne honiroìt.  
Maragoz iert de li soupris  
Si s’apenssa en son avis,  
Comment il la pourroit avoír.  
Dont s’avísa a som pooir  
Que son droit seignor ocirroit  
Et ensi avoir la pourroìt.

Amors fet mainte chose fere  
Qui torne a mal et a contrere,

Nus ne puet vers li contr’ester.  
Por tant lo bien iaissier l’ester  
Rois Maragoz par tel couvent  
Qu’il nous jurera erraument  
Que jamés, tant com ii vivra,

En ceste terre n’enterra. »

Rois Baudemagus s’est dreciez  
Qui molt estoit bien enseignìez.

« Biaus seignors, fet il, entendez !  
Droít d’Amors est tez, se savez,  
Hons qui en sa baiilìe soit,

Ou soit a tort ou soit a droit,

Ne doit vers li riens escondire.  
Mes en cest fait a trop a dìre :  
Maragoz ocit son seìgnor  
Qui fet li avoit tel honor,

Toute sa terre commandee  
Et otroïe et delivree ;

« Seigneurs, écoutez-moi. Je vais parler, j’en suis convaincu, au nom  
de ia vérité. II est vrai qu’Elyadus fut un roí très valeureux et très  
couitois ; íl eut une femme, que Maragot aíma ; il lui demanda  
souvent son amour, mais elle lui assura que jamais elle ne l’aimerait  
ni ne íromperait son mari. Maragot était épris d’elîe ; aussi, chercha-  
t-il comment il pourrait la posséder. II s’arrêta donc à l’idée de tuer  
son seigneur légitime, pensant ainsi avoir sa fetnme. Amour pousse  
les hommes à faire bien des choses qui tournent mal et fínissent en  
catastrophe : personne ne peut lui résister. C’est pourquoi je conseille  
qu’on iaisse tranquille le roì Maragot, à condition qu’il nous promette  
sur-Ie-champ que jamais, durant le reste de son existence, il ne  
reviendra sur cette terre. »

Le roi baudemagu, qui était fort instruit, s’est mis debout ;  
« Chers smgneurs, écoutez ! Les lois d’Amour sont telles, vous ie  
. homme qui est sous son empire ne doit rien lui refuser,  
quelle quc soit la légitimité de ses seníiments. Mais, dans cette  
affairc. ii > a beaucoup à dire : Maragot a tué son seigneur qui lui  
avait fai: i'honneur de lui confier sans restriction le gouvernement de  
sa terre :

Eî il I’ocist en traïson,

5712

Si ot trop grande mesprison !

Por tant loeroie endroit moi  
Que on i’ardíst, foi que vous doi ! »  
Aprés parla ií rois Turcanz,

5716

Qui hardis ert et combatanz :

« Seignor, fet ii, or m’entendez !

Li roís Maragoz est outrez  
Et connoist bien la traïson.

5720

Mes ne me samble pas raison  
Qu’il soit ocis, au tnien espoir,

5724

Rois ne doit pas mort recevoir  
Pour riens qu’il sache meserrer !  
Faisons te em príson geter,

C’est li plus biaux, ce m’est avis ! »  
Atant c’est rois Turcanz assìs,

Rois Uriens en piez se drece,

5728

Qui molt iert plains de grant noblece :  
« Seignors, fet ii, entendez ça,

Seionc mon avis vous dira :

5732

Des que Maragoz est outrez  
Et par .1. chevalier matez  
Et il connoist ìa traïson,

N’i voi riens se de la mort non :

Que le faísons en mer geter,

5736

Une grant pierre au coi noer,

Em poi d’eure sera noiez,

C’est It mieudres, que vous sachíez ! »  
Aprés parla rois Geremíe,

5740

Qui estoit sires de Hongríe :

« Seignors, fet il, entendez moì,

Je jugerai a droit, ce croi.

pouríant, ii I’a traîtreusement tué, ce qui constìtue un très grave  
outrage ! C’est pourquoí, croyez-m’en, pour ma part, je conseiîlerais  
qu’on le fasse brûler ! »

Le roí Turcan, homme courageux et vaillant guerrier, a prís ensuite  
la parole : « Seigneurs, écoutez-moi ! Le roi Maragot est vaincu, et  
il reconnaît sa trahison. Mais cela ne me semble pas un motif  
suftisant pour qu’il soit tué, tel est mon avis. Quoi qu’il aít pu  
commettre, un roi ne doít pas être mis à mort. Faisons-ìe emprison-  
ner, c’est, je pense, le parti le meilleur. »

Alors le roi Turcan se rassoit, puis îe roi Urien, dont le caractère  
est plein de noblesse, se lève de son siège et dit : « Seigneurs,  
écoutez donc ! le vais vous donner mon opinion : étant donné que  
Maragot a été vaìncu et abattu par un chevalier, et qu’il avoue sa  
tiatóson, je ne voís qu’une seule issue : la mort. Oráomons qu’il soit  
jeté à îa mer avec une grosse pierre attachée au cou ; il se noiera  
rapidemenî. C’est ce qu’il y a de mieux à faìre, sachez-le ! »

Le roi Jérémie, seigneur de Hongrie, prend alors la parole :  
« Seigneurs, écoutez-moí ! Mon avis, je crois, sera conforme au droit.

5776

5772

5768

5764

5760

5756

5752

5748

5744

Maragos est en champ conquis,

Et par mi sa bouche fu dis  
Que il ocit par mesprison  
Son droit seignor en traïson.

Je n’i voi riens de l’eschaper  
Sel face on au vent encroer ! »

Loth, li ríches rois d’Orcanie,

Qui onques n’ama vilonnie,

Mesdisant ne losengeor  
Ne desloial ne traïtor,

C’est maintenant dreciez em piez :

« Biaus seìgnor, fet il, or m’oiez, [49aj

Maragoz son seigneur ocist  
Donc trop grant desloiauté fist,

Et puis aprés desherita  
Sa dame et aprés l’aseja  
En Monreal com traïtour,

Puìs ala a l’empereour  
Sel fist venir en ceste terre.

Bien sont ocis de ceste guerre  
.X. mil chevalier esprouvé  
Por lui seul sunt tuit decolé  
Quar par lui seul mut l’achoison.

Et pour itant di par raìson  
Qu’il soit a chevaux traïnnez  
Tant qu’il soit trestous demenbrez.

Puis faísons les pieces cueillir  
Et toutes ensamble venìr.

Et puis soient en haut pendues  
Encontremont devers les nues !

Ensi doit on felon mener  
Por touz ciaus example donner  
Qui vers lor seignor mespenront :

Autel loier en atenront ! »  
jvlaragot a été vaincu en champ clos, et l’on a entendu de sa bouche  
qu’ii avait tué traîtreusement son seigneur légitime, commettant ainsi  
un grand outrage. II est pour moi hors de question qu’il s’en sorte :  
qu’on le fasse pendre en plein vent ! »

Loth, le puissant roi d’Orcanie, qui jamais n’apprécia la bassesse,  
ies médisants, ies flatteurs, les déloyaux et les traîtres, s’est aussitôt  
ievé de son siège : « Chers seigneurs, déclare-t-il, écoutez donc.  
Maragot a tué son seigneur, commettant une très grave déloyauté ;  
ensuite, il a dépossédé sa suzeraine, puis, agissant en traître, il l’a  
assiégée à Monreale. Par ia suite, il s’est rendu auprès de l’empereur  
et l’a fait venir sur cette terre. A cause de cette guerre sont morts au  
moins dix mille chevaliers aguerris. C’est par sa seule faute que leurs  
têtes sont tombées, car c’est à cause de lui seul que la guerre a eu  
lieu. C’est pourquoi je déclare à bon droit qu’ìl doit être traîné par  
des chevaux jusqu’à ce qu’il ait tous les membres arrachés du corps.  
puis nous demanderons que les restes soient récupérés et qu’on nous  
les apporte. Alors, nous les ferons suspendre très haut, pour qu’ils se  
détachent sur le fond du ciei ! C’est aínsi que l’on doit en user avec  
les traîtres, et cela servira d’exemple pour tous ceux qui commettront  
une faute grave envers leur seigneur : ils recevront le même salai-

348

5780

5784

5788

5792

5796

5800

5804

5808

*FLORIANT ET FLORE'*

**Tuit** creantent **cest jugement  
Li** autre roi **communement.**

**Atant vers la tente s’en vont**Ou le roi **Aríuz** trové ont.  
**L’empereres** ert **jouste** soi  
**Et** d’autre **part, si** cotn **je croí,  
Seoit Florete et Blanchandíne  
Qui avoient** la **coulor finne.**

**Lí** rois **Loth dist le jugement:**

**« Rois Artus, fet** il, **or entent !**

**Et vous emperere, biaus** sire,

**Le** jugement vous **venons dire :  
Faites Maragoz traïner  
A chevaus et** tant **pormener  
Qu’il** n’i **ait** menbre **qui** s’i tiegne.  
Et **d’une** chose vous **souveigne :  
Faites les pieces recoillir**Que **nule rien** i **puist faillir**Et **puìs les** faites pendre en **haut.  
Biaus** sire **rois, se Dex me saut,  
Itez** est nostre **jugemens,**

**Or en** faites vostre **talens. »**

**Adonc** fu Maragoz **mandez  
Et par les** ,IJ. **piez** acouplez.

**Parmi** l’ost **le vont traïnant,**

**Une ore arrier et autre avant,**

**Tant qu’il fu** trestous **despeciez.**.IIÏJ. **vallez fors et haitiez  
Vont aprés,** s’ont **les** pieces prises  
**Et toutes en** J.moncel mises.

**Li** rois fist .J. **gibet drecier.  
Tantost fist** sanz **plus atargier**Les **pieces pendre maitenant.**

Tous ìes auires rois, d’un commun accord, approuvent cette sentence.

Ilì, se rendent alors à la tente où se trouve le roi Arthur. L’empe-  
reur elait auprès de lui, et d’un autre côté, à ce qu’il me semble,  
étaicrt assises Florette et Blanchandine, les jeunes fílles au teint pur.  
Le roi Loih ;i présenté la sentence : « Roi Arthur, et vous, empereur,  
cher seigneur, écoutez donc ìe jugement auquel nous nous sommes  
arrêtés. Ordonnez que Maragot soìt traîné par des chevaux, et que  
l’on traîne son corps jusqu’à ce que les membres s’en détachent. Et  
souvenez-vous encore de ceci : vous demanderez que l’on récupère  
Jes restes du corps sans en oublier aucun et qu’on les suspende très  
haut. Chc" seigneur roi, par Dieu, telle est notre sentence ; mainte-  
nant, fainîs comme bon vous semble. »

Alors, on fait venìr Maragot et on l’attache par les deux píeds aux  
chevaux ; on le traîne à travers le camp, tantôt dans un sens, tantôt  
dans l'aiitic, jusqu’à ce que son corps soit totalement démembré.  
Quatre serviteurs, robustes et vigoureux, suìvent le supplicié ; ils  
ramassent ics restes du corps eí les mettent en tas. Le roi fait dresser  
tm gibct; aussitôt, sans perdre le moindre instant, il ordonne que I’on  
suspende ccs restes humains.

5812

5816

5820

5824

5828

5832

5836

5840

Ensi **doit** on felon tìrant  
**Destruire** et **mener** a sa fin.  
**iceíe nuit jusqu’au** matin  
**L’emperere en** l’ost demora.  
**L’andemain quant il ajourna  
S’est íi empereres** levez,

**Bíen** s’est **vestuz** et **atornez,**

**Au tref le roi Artus s’en va  
Qu’iert levez et** il l’apeia :

« Artus, fet **il,** or **m'entendez í**Se **vous le** conseil m’en **donez,  
Dedens Palerne** m’en iraí  
Et as **citoiains** parlerai  
S’il **voelent** mon **fil recevoìr.**

**S’il nel** voeient, **sachent** de **voir  
Ma gent en cest** ost **amenrai,**

De cuer entier vous aiderai,

Et **s’ii** le **voeient creanter**Floriant ferons **couroner**Et Fiorete **o lui ensement.**

**Ses espouserons erraument. »**

Li **rois Artus** ensi Fotroie.  
**Maitenant** se met a la **voie  
L’empereour Filimenis ;**

**Ensambìe** o **lui** de ses **amis  
Mena** les .VI. rois **qu’o** îui **vinrent.**Vers **Paierne** lor voíe **tinrent,**Dedens la cité sont **entré,**

Molt **troverent** desconforté  
Lor **chevaliers, sachiés** por voir,  
**Quar** laíens **cuidoíent** de voir  
**Que** lí **empereres** fust **pris**Et que roìs **Artuz** i’etìst mis  
En sa **prison certainement.**

351

Ainíi doit être massacré et supprimé un tyran déloyal.

L’empereur passa la nuit dans le camp. Le lendemaìn, iî se leva  
dès qu'i! fít jour ; après s’être habillé et paré avec soin, il se rendit  
à îa ten’.e d’Arthur ; le roi était debout. L’empereur í’apostropha :  
« Avthtir, écoutez-moi donc ! Si vous me donnez votre approbation,  
je va’.s .'tlicr dans Palerme, et je m’adresserai aux habitants de la cíté  
pour savoir s’ils acceptent d’accueillir mon fils. S’íls refusent, ils  
pourronl cire sûrs que j’amènerai mes hommes dans ce camp et vous  
accorcierai mon aíde sans restriction. Maìs s’ils me donnent leur  
assentimcnt, nous ferons couronner Fioriant ainsi que Florette, et  
nous lc:- marierons sur-Ie-champ. » Le roi Arthur approuve ces  
décisioru,.

Aushifôt, I’empereur FÍIimenis se met en route, en compagnie de  
six de ses amis, les rois qui étaient venus dans le camp avec lui. Hs  
ont suivi le chemin jusqu’à Palerme et sont entrés dans la cité. Là,  
n‘en dotucz pas, iis ont trouvé îeurs chevaliers en plein désarroi, car  
iis éîaieni persuadés que I’empereur avait été capturé et que le roi  
Arthur i’a\ait sans nuS doute emprisonné.

Devant íe maìstre mandement [49d)

Est i’emperere descendus,

Sus el palais en est vetius.

Puis fet touz ses barons mander  
Et ies citoíaíns assambier.

Lors ieur a dit : « Mandé vous ai  
Savez porquoì ? Jel vous dirai :

Li rois Maragoz est vaincus,

De sa bouche fu conneiiz  
Que íi ocist son droit seignor.

S’ont tuit cíi esté traïtour  
Qui ceste terre li donerent  
Et comme roi le couronnerent  
Que !i filz vostre droìt seignor,

Cuí vous devez foi et honor,

Est la fors, foi que je vous doi,

En I’osí Artuz, le riche roi,

Si n’a tel chevalier el mont,

De trestous ciaus quí ore i sont.

Fiorianî est par droit nomez,

Molt est vaillanz et alosez.

Je li ai ma fille donnee,

Hui cest jor ií ert espousee.

Or esgardez que vous ferez  
Se por seignor le recevrez ! »

Tuit s’escrient communement:

« Nous le recevrons iïement  
Et com seignor le servirons  
Ne ja més jor nel fausserons ! »

Quant l’emperere ot et entent

Tuit ie volent communement fSGaí

Lors leur a dit : « Seìgnor baron,

Droìs est que nous apareiiion,

L'empcrenr met pied à terre devant le bâtiment principal et monte  
dans ia grand-salle. Puis ìl convoque tous ses barons et ordonne le  
rassembiement des habitants de la cité. II s’adresse aiors à eux ■.

■ . is pourquoi je vous aì fait venir ? Je vais vous le dire : îe  
roi Maragot est vaincu, il a reconnu de son propre aveu avoir tué son  
seierieur légitime. Aussi, ceux qui lui ont confié cette terre et l’ont  
couronnc roi ont tous agi en traîtres, car, par la foí que je vous dois,  
le fils de votre seígneur légitime, celui à qui vous devez fidélité et  
honneur, est là, devant la vílle, dans le camp du puissant roi Arthur ;  
eí ii n’a pas son pareíl parmi tous les chevaíiers du monde. Son nom,  
en vériió, sst Floriant. Sa bravoure et sa réputation sont considérables.  
Je lui :>i accordé ma fille, elle deviendra son épouse aujourd’hui  
inêmc. Mauitenant, réfléchissez à ce que vous allez faire : l’accueille-  
rez-vous comme votre seigneur ? »

Tous s’cxciament d’une seule voix : « C’est avec joie que nous  
l’accueillerons et Ie servirons comme notre seigneur, et jamais nous  
ne lui ferons défaut ! » Quand l’empereur comprend que tous, sans  
exception, souhaitent la venue de Floriant, il déclare : « Seigneurs  
barons, il eonviení que nous nous préparíons

Si que recueiîiiez a honor  
Fiorìant, vostre droit seignor ! »

.J. des citoiaíns li respont :

« Sire, par Dieu, le roi del mont,  
A honor iert il recueilliz,

Si nel ferons mie a enviz !

Alez la fors, si l’enmenez ! »  
Lors est l’empereor montez,

O lui plus de míl chevaiíers.

Sor palefrois eí sor destríers  
S’en vont vers l’ost grant aleure.  
L’empereor ne s’aseiire  
E1 tref ie roi Artus descent  
Enz est entrez isnelement.

Artus contre lui se leva,

Molt doucement li demanda :

« Sire empereres, dites moi,

Foi que devez a Dieu le roi,

S'e Palerne rtos ert rendue  
Ou s’ele sera desfendue ! »  
L’emperere en riant respont :

« Artus, par Dieu le roi del mont,  
Ja desfendue ne sera,

Florianz sires en sera,

Hui en cest jor et rois ciamez.

Or gardez qu’il soit atornez  
Tantost de vesture roíai  
Et voz niés Gauvaíns autretal.

Hui cest jor les couronnerons,  
Gauvain Honguerie donrons  
Et Florians avra Suziíle ;

Je vois apareillier ma fiile. »

r

í *FLORìANT* ROl *DE SICILE* 355

: pour accueillir avec honneur Floriant, votre seigneur légitime ! »

i L’un des habitants de ia cité lui répond : « Seigneur, par Dieu, le roi

de, ce n’est pas de mauvais gré qu’il sera accueilli, mais  
eur ! Allez donc le chercher à l’extérieur de la ville, et  
icz-le jusqu’ici. »

empereur s’est mis en seile, et plus d’un millier de  
ont faít de même. Sur ieurs palefrois et leurs destriers, ils  
vive allure vers le camp des Bretons. Sans s’attarder,  
l'emp -c.' met pied à terre devant ia tente du roì Arthur et pénètre  
; à l’intérieur. Le roi quitte son siège pour I’accueiliir et lui  
ima’oiement : « Seígneur empereur, par la foi que vous  
ì devez à Pveu, notre roi, dites-moi si Palerme nous sera livrée ou si

i eile sc di:endra ! » L’empereur répond joyeusement : « Arthur, par

; Dieu. ìc -oi de ce monde, son accès ne nous sera aucunement

• intei'd!: : Fioriant en sera le seigneur, ii en sera procíamé roi

i même. Veiilez donc à ce que ìui et votre neveu Gauvain  
. i v aidement des habits royaux. En ce jour, nous les couronne-  
donnerons la Hongrie à Gauvain, et Floriant aura la Sicile.  
lis pAparer ma fille. »

1Ï

gg |  
»1

5912

5916

5920

5924

5928

5932

5936

5940

Adont est fors du tref íssus,  
Enjusqu’a ia tente est venus  
Ou Florete sa fille estoit.

Quant li empereres la voit  
Si ii dist « Fille, or m’entendez !  
Des pius biaus dras que vous avez  
Vous apareilliez maintenant,

Et Blanchandine, 1’ avenant,

Gardez o vous soit acesmee,  
Chascune sera couronnee  
Et espousees hui cest jor. »

Lors s’apareíllent sanz sejor :  
Florete, la belle honnouree,

Une chemise a endossee  
Blanche et deliee de lin,

J. trop bel peíiçon d’ermin  
A desus en son dos jeté,

Sa cote fu d’u vert cendé  
Estelé d’or menuement ;

Sa çainture, pas ne vous ment,  
Vaioit plus de .XXX. mars d’or,  
Ele fu prìse el grant tressor  
A Constentin l’empereour :

Pierres í ot de grant vaiour,  
Esmeraudes et crisolites  
Et mainte autre, bones, eslites.

Ses mantíaux iert d’un osterin,

En une terre outre marin  
Le firent fees voirement,

Bien est ovrez et richement :

De fin or ert estinceié  
Et de blanc hermine forré.

Ses crins quì molt erent dougiez  
A par ses espaules iaíssíez,

>■

mÊSSSBBStm

*ÏPMÊÊÊÈÊÊèBè*

■

Suf ce, ii sort de la tente d’Arthur et regagne ia sienne, où se trouvait  
sa fílle, Florette. Quand l’empereur la voit, il lui dit : « Ma fille,  
écoutez-moi ! Habillez-vous tout de suite avec les plus beaux  
vê.tements que vous possédez. Et veillez à ce que la charmante  
Blanchandine soit elle aussi élégamment vêtue. Chacune de vous sera  
couronnée reine et mariée aujourd’hui même. »

Mors, elles se préparent sans tarder. Florette, si belle et estimable,  
enfiie une chemìse en lin, délicate et blanche, et eile endosse par-  
dessus une très beile pelisse d’hermine. Sa tunique était faite d’une  
fine étoffe de soie verte parsemée de petites étoiles d’or ; sa ceinture,  
sans vous mentir, vaiait plus de trente marcs d’or : elle avait été  
prélevée dans l’immense trésor de l’empereur Constantín ; elle était  
ornée de pierres de grande valeur - des émeraudes, des chrysolithes  
et bien d’autres pierres dont la qualité était exceptionnelle. Son  
manteau avaít été fait avec une étoffe d’Orient ; c’est dans un pays  
situé par delà les mers qu’en vérité des fées l’avaient confectionné,  
avêe soin et de façon somptueuse : il était parsemé d’éclats d’or pur  
et fouiTé de bianche hermine. La jeune fille a laissé ses cheveux, qui  
étaient très fins, tomber líbrement sur ses épaules ;

5944

5948

5952

5956

*5960*

5964

5968

5972

5976

Pius sont reluisanz que fins ors.  
Florete, ia bele au gent cors,

En a Bianchandine apelee,

Qui ert vestue et acesmee  
Trestout en autele maniere :

« Douce amie, compaigne chiere,  
Fet Fiorete, sachiés de voir,

Moit grant joie poons avoir  
Quant encui serons espousees  
Et a tes chevaliers donnees,

Q’en tot li mont n’a lor paraus  
Si preus, si hardis, tant vassaus ! »  
Queque les puceles parloient,

Lors s’esgardent et venir voient  
Entre Floriant et Gauvain,

L’un tenoit i’autre par la main.  
Comme roi sont appareiliié,

Moit estoient bien aíirié,

.0. biaus palefrois chevauchoìent,  
Devant aus menestreus venoient  
Píus de .CC., mon esciant,

Trop grant joie vont demenant,  
Sonent buisines et frestiaux  
Et flaíistes et chalumiaux,

Tabours et cors sarrazinois,  
Entr’aus mainent grant tabourois.  
Avant vienent communement,

Et aprés vienent voìrement  
Autre menestrei, ce m’est vís,

Qui sont cortois et bien apris.

Cil tienent rotes et vieles,

Salteres et citoies beies,

Harpes de cor et armonies,

Et estives et chiphonies.

ils brillent davantage que l’or pur.

La belle Florette au corps charmant appelle Blanchandine qui s’est  
vêíue et parée d’atours semblables : « Ma douce amìe, ma chère  
npagne, sachez en véríté que nous pouvons être parfaitement  
heureuses, puisque nous nous marions aujourd’hui et que les  
chevaliers qui nous prennent pour femmes sont tels que dans le  
monde entier ils n’ont pas ieurs pareils en vaillance, audace et  
bravoure ! » Tout en parlant, les jeunes filles se retournent et voient  
arríver Floriant et Gauvain, quí se tenaient par la main, íls sont  
habillés comme des rois, leurs vêtements sont superbes, et ils  
chevauchent deux beaux palefrois. Ils sont précédés par des ménes-  
treis, qui sont au moins deux cents, à mon avis, et témoignent d’une  
inunense iiesse : ils font résonner les busines ainsi que les frestels,  
les flûtes, les chalemies, les tambours et les cors sarrasins ; tous ces  
gens font grand bruit. Ce sont eux qui ouvrent le cortège. Derrière  
ces tnusiciens, en vérité, il en vient d’autres qui, à ce que je pense,  
sont courtois et instruits. Ils ont des rotes, des vièles, des psaltérions,  
debelles citoles, des harpes en corne, des armonies, des estives et des  
chifonies'.

‘ Le cortcgc des deux cents ménestrels se répartit clairement en deux groupes  
liístincts. coiîcspondant aux deux grandes catégories d’instruments dans la nomen-  
clature mcdicvale : les hauts instrurnents (les ìnstruments dont le son est puissant)  
ítles bat insuuments (dont le son est pius faible). La série des hauts instruments  
■ : rs instruments à vent : la buisine est une trompette à tuyau long et

iroit, de même, sans douîe, que le cor sarrazinois. Le frestel est une sorte de  
ible à notre flûte de Pan ; les chalemies (ou chaiumeaux) sont les  
ascêtres du hautbois, instruments à anche. La présence des tambours est d’ailleurs  
mtíressaníc puisqu’ii peut s’agir soit de simples percussions, soit du tabour,  
feignant l’ensemble flûte galoubet jouée d’uue main et percussion jouée de  
i ate par im seul instrumentiste. Pour les autres termes, voir supra, la note aux  
ïers 916. Les estives sont des flageolets, des petites flûtes. Les harpes en come,  
ì de cela, sont étranges, car l’instrument est très généralement en  
teis,Plus ìoirs, ies orgues du vers 6221 sont aes orgues portatives.

5980

5984

5988

La est Ìa melodie grans,

Ce samble Dex soit descendans.  
Entr’aus touz vont menant grant joie  
Chascuns veult bien que la gent l’oie.  
Aprés vient mesire Gauvain  
Qui Floriant tient par la main.

De jouste aus vient li rois Artus  
Et li fors roís Baudemagus,

Roìs Loth et li rois Carados,

Rois Uriens et rois Cados,

Plus de .X. rois, ce m’est avis,

Si i ot dus, contes, marchis,

Plus de .IIJ.C. a lor maisnie.

Molt iert bele chevalerie  
Ou tant de gent vienent ensamble.

Li empereres, ce me samble,

Fet .1J. palefrois amener,

Florete en fet sor l’un monter,

Seur l’autre monta Blanchandine  
Qui la couleur avoit rozine.

Que diroie de leur hernois ?

Mes oncques sor .IJ. palefroís  
Ne fu si biaus harnois veiis.

Adonc est Floriant venus  
Et mesire Gauvains o soi  
Et Artuz et li autre roi.

Li rois Artus Florete prent  
Et li emperere ensement  
Par la regne du palefroi  
Tout belement et sanz desroi.

Rois Loth et rois Baudemagus  
Sont vers Blanchandine venus,

Par la regne la vont prenant  
Del noirois palefroi amblant.

m

(

1

I

I

5992

*5996*

6000

6004

6008

Í5!a] {

■

■

■

*mt*

■

îll

■1

FESTIVITÉS i PALERME

Si magnifique est l’harmonie qu’on la croirait descendue du ciel. Les  
musiciens manifestent à l’unisson une grande liesse, et ils tiennent  
tous à ce qu’on les entende. A leur suite s’avancent Gauvain et  
Fioriant, qui se tiennent par la main. A côté d’eux, se trouvent le roi  
Arthur, le puissant roi Baudemagu, le roi Loth et le roi Caradoc, le  
roi Urien et le roi Cador, en tout, à mon avis, plus de dix rois ; et ii  
y avait pius de trois cents ducs, comtes et marquis accompagnés de  
leurs hommes. Tous ces gens réunis formaient une belie assemblée  
de guerriers à cheval.

L’empereur, à ce que je crois, a fait amener deux palefrois ; il  
demande à Florette de monter sur l’un, et Blanchandine, qui a un  
teint de rose, monte sur l’autre. Comment décrire l’équipement de  
ieurs chevaux ? Jamais, on ne vit deux palefrois aussí bien harnachés.  
Voici qu’arrivent Floriant, monseigneur Gauvain, Arthur et les autres  
rois. Le roi Arthur et i’empereur s’approchent tous deux de Florette  
et saisissent avec noblesse et dignité les rênes de son paíefroi. Le roi  
Loth et le roi Baudemagu se sont avancés jusqu’à Blanchandine et  
ont fait de même avec les rênes de son palefroì norvégien qui va  
i'amble.

6012

6016

6020

6024

6028

6032

6036

6040

Ensi vers Paierne s’en vont,

Et quant bien aprochie i’ont  
Si en ont veíi fors issir  
Gens, mes bien vous di sanz mentir,  
Qui menoient molt tresgrant joie  
Que puis le grant siege de Troíe  
Ne fu tel joie perceìie.

Devant, sanz plus de retenue,  
Vienent menestrez deduisant  
Et molt grant joie demenant.

Aprés venoient damoisiaux,

Preuz et hardis, jolis et biaus.  
Chascuns tenoit une pucele  
Courtoise et avenans et bele  
Par la regne du palefroi.

Tout belement et sanz desroi  
Vienent chantant lor ambleûre.

Et aprés vienent a droiture  
Autres damoisiaus bien armez,  
S’ierent sor granz chevaus montez,  
Bouhordant vont aval la pree,  
Mainte lance i ont tronçonnee.

Aprés aus vienent chevaliers  
Sor palefrois et sor destriers.

Dames amainent avec aux,

Bien sont vestues de cendaux.

Et aprés aus vienent borjois  
Adrois et sages et courtois.

Adonc se sont entr’encontré,

Donc se sont ensamble escrié  
Cil qui de Palerne issu sont :

« De Dieu, le sovrain roi del mont,  
Soit nostre sire bien veignans !

^’est ainsi qu’ils se mettent en route vers Palerme ; une fois  
parvenus à proximité de la ville, ils voient des gens en sortir qui,  
sans mentir, manifestaient une joie immense : depuis le formidable  
siège de Troie, jamais on ne vit pareille liesse. Par devant, marchant  
d’un bon pas, s’avancent des ménestrels qui se livrent à leurs jeux et  
déborcíejit d’entrain. A leur suite viennent de jeunes seigneurs  
vailianls, courageux, gais et charmants. Chacun tient la bride d’un  
palefroi rnonté par une jeune fille courtoise, belle et gracieuse. Ils  
s’avaricent avec noblesse, sans aucune précipitation, marchant à  
l’ambíe tout en chantant. Comme il se doit, ils sont suivis de jeunes  
seigneurs bien armés, montés sur de robustes chevaux, et qui dévalent  
la prame en joutant, rompant maintes lances. Puis viennent des  
chevaliers sur des palefrois et des destriers. IIs conduisent des dames  
habillécs d’élégants vêtements de soie. S’avancent ensuite les  
habitants de la ville, gens de bon sens, avisés et courtois.

Voilà uue les deux cortèges se sont rejoints, et dans celui qui vient  
de Paiern'e, tous s’écrient en chaur : « Au nom de Dieu, le souve-  
rain maître du monde, bienvenue à notre seigneur !

Certes, raolt sons liez et joians  
Quant nostre droit seignor avons.

Molt grant joie fere devons  
Si faisons nos a nos pooírs !

Nos cors, nos bien et nos avoirs,

Metons en son commandement,

De tout puet fere son talent ! »

Ensi vers Palerne s’en vont.

Quant en la cité entré sont,

Voient les rues portendues

De courtines a or batues, {5icj

Ces dames et ses damoiseles,

Courtoíses avenanz et beles,

Ces varlés et cil bacheíer  
Dancier, treschier et caroler.

Tuit se poìnent de joie fere,

Nus n’i a anui ne contrere,

Li .1. tumbent, lí autre saillent,

De joie fere se travaillent,

Auquans a la pelote juient  
En tel maniere se deduient.

Mes quant Floriant passer voíent  
Q’en lor vie veíi n’avoient  
Dont s’escrient communement:

« Du veraí Roi du firmament  
Soit nostre sires bien venus,

Molt nos en est bien avenus  
Par verité, quant le ravons !

Or est bien drois que le servons,

Si ferons nos molt voîentiers ! »

Outre s’em passe endementiers  
Floríans et sa compaígnie  
Qui molt ert mignote et jolie.

FESTÍVITÉS i *PALERME*

**365**

Oui, l’arrivée de notre seigneur légitime nous remplit de bonheur et  
de joie. Nous devons montrer une grande liesse, et c’est ce que nous  
faisons de notre mieux ! Nous metíons à sa disposition nos person-  
nes, nos biens et nos possessions : des unes et des autres, il peuí faire  
ce qu’il veut ! » Ils repartent alors vers Palerme.

A l’intérieur de la vílle, les oouveaux venus découvrent des rues  
gornies de tentures brochées d’or ; ià, ils voient des dames et des  
demoiselles belles, gracieuses et courtoises, danser, tournoyer et faire  
des rondes avec des jeunes gens et des jeunes chevalíers. Tous  
«'attachent à manifester leur joie, personne n’éprouve ennui ni  
contrariété. Les uns font des culbutes et les autres des sauts,  
s'évertuant à procurer du divertissement. Autre manière de se divertir,  
certains jouent à la pelote. Mais quand ils voient passer Floriant,  
qu’iìs n’ont jamais vu de leur víe, tous s’écrient en chceur : « Au  
nom du vraí roi du firmament, bienvenue à notre seigneur ! Certes,  
c'est un très grand bonheur de l’avoir retrouvé ! Désormais, íl  
convient que nous le servions, et nous le ferons très volontiers ! »

Cependant, Floriant et son cortège si charmant et si gai continuent  
d’avancer.

6080

6084

6088

6092

6096

6100

6104

6108

Vers la maistre eglise s’en vont,  
Quant il vinrent, descendu sont.

Li rois Ártus a descendue  
Fiorete sanz pius d’atendue.

Li roís Loth descent Bianchandine,  
Si com í’estoire nous devinne.

Au mestre autel les ont menees,  
Eles ne soní pas esgarees,

Ançois ont lor osfrandes faites  
Et puìs se son arrier retraites.

Li arcevesque et la clargie  
Ont tantost messe commencie  
Que l’en dist du Saint Esperite.

Et quant i’Evangile fu dite  
Si sont tuit a î’osfrande aié.

Mes bien vous di par verìté  
K’aíns teie osfrande ne vit nus :

Li autez ert a touz communs,

Et il de toutes pars osfroient,

Et tez i avoit qui metoient  
Grans hanas et d’or et d’argent.

Ele vaiut, mien esciant,

Plus de .M. mars sanz mentir mot.  
Mes l’arcevesque onques n’en ot  
J. seul denier, aíns le donna  
As povres, ou bien l’empíoia.

Puís a Fíoriant espousé  
Et Florete par verité ;

Gauvains Blanchandine espousa,

Li arcevesques íes sacra  
Á rois, s’est verité provee.

Puis a les .IJ. dames sacree  
Tous .IHJ. les courone ensamble.

À PALERME

367

íls sc diriecnt vers l’église principale et mettent pied à terre lorsqu’íls  
y pu,'viennent1. Le roi Arthur, sans attendre, aide Florette à descen-  
dre de cheval. Le roi Loth, ainsi nous l’apprend l’histoire, fait de  
: Blanchandine. Les deux rois conduisent les deux jeunes  
filies jusqu’au maître-autel. Sans perdre contenance, elles font leurs  
offrandes puis retournent dans la nef[[34]](#footnote-34) [[35]](#footnote-35) [[36]](#footnote-36). L’archevêque et l’ensemble  
des clerc.i commencent aussitôt une messe en l’honneur du Saìnt-  
Espri'". Après la ìecture de l’Evangile, l’assistance au grand complet  
s'avauce pour l’offrande ; mais je vous assure que jamais on ne vit  
d'offrandc, aussi considérable : tout le monde avait accès à l’autel et  
\enaiî y apporter ses dons ; certaines personnes déposaient là de  
grands hanaps en or ou en argent. A mon avis et sans mentir, le  
montant dv l’offrande dépassa les mille marcs. Cependant, l’archevê-  
que. loiîi ri’en garder un seul denier, distribua le tout aux pauvres, en  
quoi ìi agiî bien.

Après i'offrande, en vérité, Floriant a épousé Florette, et Gauvain,  
Blanchaniïine, Puis, c’est un fait avéré, l’archevêque les a sacrés rois,  
avant de sacrer les deux dames reines : ils les a couronnés tous les  
quatre enscmbie.

Et quant ce ot fet, ce me samble,  
Et li servises fu fenis  
De i’egiise se sont partis.

EI mestre palaís s’en vont droit  
Qui touz encortinez estoit  
De bons paílles a or baíus,

Veoir peussiés sus et jus,

N’i veïssiez pierre ne fust  
Ne riens qui coverte ne fust  
De bons pailles emperiaux  
Et d’osterins et de cendaux.

Li palais estoit bien jonchés :

De jons menus i out assés,

Mente por ie soef fìairier,

Plus de **.ilíJ.C.** encencier  
Peiissiés par laiens veoir.

Et si vous di je bien de voir  
Tuit sont d’or fin, mien escianí,

Et tuit plain d’encens odorant.  
Adonc sunt ei palais entrez  
Fioriant et Gauvain dalez,

Aprés vienent les **.IIJ.** roïne,  
Florete et la preus Blanchandine,  
S’i ert la mere Floriant,

Qui ie cuer n’avoit pas dolant  
Mes iié et joiant, ce m’est vis,  
Qu’assez avoit de ses delis,

Car ses droìs fix est couronez  
Et de la plus bele espousez  
Qui soit, tant com li mondes dure,  
Et s’est gentiiz outre mesure.

A itant ont l’iaue cornee  
Tel ,c. valiet l’ont aportee  
N’i a cii ne soit filz a conte  
A duc, a roi ou a vilconte.

Quan'i cela fut fait, me sembie-t-il, et que ìa messe fut achevée, ils  
sortiïent de ì’égiise. IIs allèrent directement dans la grand-salie du  
châ;cau, qui était entièrement recouverte de riches étoffes de soíe  
brochies d’or. Vous auriez pu regarder vers le haut ou vers le bas,  
vous n’auriez aperçu ni pierre ni bois ni quoi que ce soit qui ne fût  
drapé de riches étoffes impériales, de tissus précíeux d’Orient et de  
tentu'es de soie. Le sol de la saile avait été soigneusement recouvert  
avec des tiges de jotic en abondance mêlées à de la menthe odorante.  
Et **n** ous auriez pu voír là plus de quatre cents encensoirs. Je vous  
assure que tous étaíent en or pur, j’en suis certain, et qu’ils étaient  
retnphs d’encens odorant.

Floriant et Gauvain entrent donc côíe à côte dans cette salle, suivìs  
des troís reines ; Fiorette, puís i’aimable Bianchandine, et la mère de  
Fionant, qui n’a pas le cceur en peine ; eîle est pluíôt, à mon avis,  
heureuse et gaie, car son bonheur est immense. En effet, son fils  
légitime est couronné et i! a épousé la plus belle femme de ìa terre  
enticre, qui est en outre d’une noblesse exceptionnelle. Alors, on a  
sonné pour ie service de l’eau, et une centaìne de jeunes gens I’ont  
apportée, tous fils de comtes ou de vicomtes, de ducs ou de rois.

■£K

WmìíÊSp

6148

6152

6156

6160

6164

6168

6172

6176

**Maintenant ont** lor **mains iavees**Et as **touailles essuiees**Si **se sont** as **tables assis.**

Florete sist, ce in’est avìs,

Dejouste Artus, îe ríche roi,  
Floriant sist encosíe soí.  
L’emperere jouste îui sist,

Gauvain decoste lui assist,  
Bianchandine fist seoír jus,

**Aprés** sìst roís **Baudemagus.**

A cele tabie, ce m’est vís,

Sist de rois jusqu’a .XXVI.

**Moît** furent servì **richement,**

Et trestuìt li autre ensement  
Qu’au mengier estoient assis  
Furent servi a lor devis.

Les dames de ia grant cíté  
Dont iìl i avoit a planíé  
Erent a la feste venues,

**Volentiers furent receiies.**

As **tabies** estoienî **assìsses**Servies sont a **ior devises  
Molt furent** serví **richement**Et trestuit ii **autre ensement,**

Quar **cil** de la **Table Raonde,**

Qui sont li **plus proisié** del **monde,  
Servirent por voir celuì** jor.

II ne sont gaires a ssejor  
De més desus la tabie metre,

Bien s’en savoíent entremetre,

**Car** tant lor **donent largement**J. eí **autre communement**Com se **xiule riens** ne **contassent**Et que **devant aus** les trovassent.

ÍTÉS À PALERME

371

Os' ìp- lave aussitôt les mains, on les essuìe sur des servíettes et on  
íle à table. A ce que je pense, Floreíte s’est assise entre le  
puiosant roi Arthur et Floriant. L’empereur s’assoit entre Floriant et  
Gauvaîn, et Blanchandine entre Gauvain et Baudemagu. Selon moi,  
autouí' de cette table, virigt-six1 rois ont pris place. On les sert avec  
m?4c;:íïcence, ainsi que les autres convives, auxquels on apporte tout  
ce qu’ils désirent. Les dames de la vaste cité de Palerme, qui étaíent  
for nombreuses, étaient venues à la fête, et on les y accueíllit  
volontiers. Elles s’étaíent ìnstallées à table, et on les servit à leur gré,  
i grand faste, comme les autres convives. En effet, c’est avéré,  
-là, les chevaliers de la Tabíe Ronde, qui sont les plus réputés  
du tr.onde, assurèrent le service. Sans répit, ils déposent des mets sur  
es et veillent fort bien au déroulement du repas. De fait, ils  
servent les uns et les autres sans distinction, avec ime grande  
largeste, comme si la dépense ne leur importait en rien, et qu’ils  
trouvrcent les mets tout prêts devant eux.

v- 6156 : à lire vingt ei six.

6180

6184

6188

6192

6196

6200

6204

6208

6212

II n’en sont ne **aver** ne **chiche**Ni **esgardent povre ne riche ;**

Tuit er< ont a lor volenté,

Ne ii huis ne sont pas fermé  
Du palaìs ne n’i a portier,

**Entrer** i **puet** tot sanz dangier  
Qui **velt,** et a **tabie seoìr**Et **mengier** tout a son **vouloir**Que ja **nus** hom n’em **pariera,**

**Mes chascun** joie li **fera.**

Moit **fu la** cors **et riche** et **grans**Que tint lí **cortois Floriant.**

Des més ne quier nul conte fere  
Car j’ai assez aíllors a fere.

Bons víns orent a lor plaisìr,

Je ne vous **en quier** ja **mentir.  
Quant** ont **mengié,** tables osterent,  
Lors **mains** d’iaue **chaude laverent**Li roì et ìì **autre baron.**

Li serjant et li eschançon  
Aportent le vin erraument  
En coupes d’or molt richement.  
S’a beû qui talent en ot  
Qní avoit eti volt, si en ot.

**Adons c’iert Fíoriant** dreciez,

**Qui cortois iert** et **enseigniez.**

**« Seignors, fet íì,** or **m’entendez,  
Omer** s’est **bien** vers **moi provez,  
Quar ma mere** a de **mort sauvee ;**Des or li erî **guerredonnee**Sa ioiauté, par saint **Symon :  
Seneschaus soit** de ma meson  
Et de mon **roiaume ensement,  
Tout** soìt en son **commandement.**

■■■

373

FESTIVITÉS A PALERME

Les chevaliers ne sont ni avares nì chiches et ils ne font pas de  
distinction entre les pauvres et les riches : tous sont satisfaíts. Et les  
portes de la grand-salle ne sont pas fermées nì gardées par un  
portier : quiconque veut entrer et s’asseoir à table peut le faire sans  
difficulté et manger son content sans que personne n’y voie à redire ;  
au contraire, on l’accueille avec joie.

Comme elle est magnìfique et imposante, la cour tenue par le  
ícourtois Floríant ! Je ne souhaite pas vous parler des mets du repas,  
car j’aì bìen d’autres choses à vous raconter. IIs eurent de bons vins  
autant qu’ils en voulaient, je ne vous mens pas.

íjuand le repas fut achevé, on eníeva les tables, et les rois ainsi  
que tous les seigneurs se lavèrent les mains avec de I’eau chaude. Les  
serviteurs et Ies échansons apportèrent aussitôt, avec beaucoup de  
L.-'.e, du vin dans des coupes d’or. Ceux qui avaient envie d’en boire  
se servirent' : tous ceux qui voulaient de ce vin, en prirent. Alors,  
Floriant, cjui est courtois et instruit, s’est levé de son siège et a pris  
la parole : « Seigneurs, écoutez-moi donc. Omer a bien prouvé sa  
fidélité à mon égard, car il a sauvé ma mère de la mort ; aussi, par  
saint Simon, il sera récompensé pour sa loyauíé : je veux qu’il soit  
le sénéchal de ma maison et de mon royaume ; tout sera placé sous  
ses ordres.

Vfì. : graphie pour avoir.

Bien est venus cui amera  
Et mal trovez cui ií harra ! »

Des or est Omers seneschaux,

6244

**6240**

6236

6232

6228

6224

6220

6216

Grant joíe maine lì vassaux  
Par la sale communement.

La oïssiez tant doucement  
ílerpes et vieles sonner,

Et ces citoles citoíer,

D’autre part les orgres chantoient,

Par tot grant joie demenoient.

D’autre part sont les damoíseies  
Et ies dames et les puceies.

Avec eies sunt damoisei  
Et cortois chevalier nouvel.

La sont li rondel, les caroies.

D’autre part tienent lor paroies  
Li ancïen preudome sage,

Quar sachiés, çou est lor usage.

D’autre part sont cil conteour,

La est des chevalíers la flour

Quar volentiers les escoutoient

Que ies ancïens faìtz contoient [53a]

Des preudomes qui jadìs furent

Qui se maintinrent sì com durent,

Des grant batailles que il firent  
Et comment lor terre conquirent.

Tout ce li conteeur contoient  
Et il volentiers les ooient  
Et se miroient es biaus dis,

S’ers devenoient mieux apris.

Quar quí romanz velt escouter  
Et es bíaus dis se velt mirer  
Merveíi est s’il ne s’en amende  
S’il est ensi qu’ii i entende :

Ceux qu’iî aimera s’en trouveront bìen et ceux qu’il haïra seront mal  
traités i » Désormais, Omer est sénéchal, et, dans la saile, tous les  
vassaux manifestent leur joie1.

Vous aurìez pu entendre là le jeu harmonieux des harpes, des  
vièles et des ìnstruments à cordes ; aiileurs, ies orgues résonnaient,  
partout, la liesse étaìt à son comble. Les demoiselles, les dames et les  
jeunes filles sont en un autre líeu, en compagnie de jeunes gens et de  
nouveaux chevaliers pleíns de courtoisie. De ce côtê-là, on danse des  
/ondes et des caroles. Ailleurs, des hommes sérieux, âgés et sages,  
discutent ensemble ; c'est leur habìtude, vous ie savez bien. Pius ioín  
soat les conteurs, en compagnìe de ia fleur des chevaiiers, quí ies  
L- 'ìtent voiontiers, car ils narrent les actions passées des hommes  
valeureux quí vécurent autrefoìs et se conduísirent comme iis le  
devaient ; ils racontent comment ils menèrení de grands combats eî  
conquirent leurs terres. Tout ce que les conteurs narrent, ies cheva-  
liers i’entendent avec plaisir : ils prennent modèie sur ces beaux  
récits et en deviennent pius sages. En effet, celuí qui veut écouter des  
romans et se reconnaître dans les belles histoires, ce serait extraordi-  
naire qu’il n’en devienne pas meilleur, du moiris s’ìl essaíe de les  
coraprendre ;

miite v. 6216 : graphie pour mainent.

*6248*

*6252*

*6256*

*6260*

*6264*

6268

*6212*

*6216*

Paroie qui n’est entendue  
Vaut autretaní comme perdue.

Ei palais fu molt grant la joie  
Ne onques oere ne recroie  
Trestoute jor de joie faire.

Quant vient que ii vespres repaire  
Si se sont au souper assis,

Servì furent a leur devis.

Des més ne quier nul conte faire  
Que j’ai assez aíllors a faíre :

Bons vins orent a lor talens :  
Bouguerastes, clarez, puimants.  
Quant souspé orent a loísir  
Si fu bien tanz du departir.

Adont s’en vont vers lor ostez  
Que bien avoient atournez  
Lí vallet et li escuier.

Couchier se vont ii chevaiíer.

En une chambre a or listee  
Qui molt íert richement ovree  
Moìnent Florete et Fioriant,  
Couchìer ies font tot maintenant.  
Molt i ot evesques sacrez  
Et arcevesques ordrenez  
Par qui iì lis fu beneïs.

Atant sont d’ilueques partis  
Lì evesque, sí s’en tornerent  
En une autre chambre en entrerent.  
Gauvain font couchier en J. iit  
Lez Bianchandine par delit,  
Seigniés les ont et beneïs  
Et puis se sont d’aus departis,  
Couchier se vont et reposser.

une parole qui n’est pas comprise n’a pas plus de valeur qu’une  
parole perdue’.

Dans la grand-salle, l’allégresse était immense, et de toute la  
joumée, pas un seul instant, les manifestations de joie ne faiblírent2.  
Quand le soir approcha, tous s’assirent pour dîner et on les servit à  
leur gré. Je ne compte pas vous parler des mets, car j’ai bien d’autres  
ehoses à vous raconter. Ils eurent de bons vins autant qu’ils en  
voulaient. des vins épicés3, des clarets et des puimants. Quand ils  
eurent satisfait leur appétit, il était l’heure de se séparer. Ils regagnè-  
rent alors les demeures où ils étaient logés, et quí avaient été  
préparécs avec soin par les jeunes gens et les écuyers.

Les chevaliers vont donc se coucher. On conduit Florìant et  
Florette dans une chambre ornée d’une frìse d’or et décorée somp-  
tueusement, où on les fait coucher sans attendre. Une foule d’évêques  
et d’archevêques consacrés bénissent le lit. Puis ils s’en vont, et les  
évêques se dirigent vers une autre chambre dans laquelle ils enírent.  
IIs demandent à Gauvain de se coucher dans le lit auprès de  
Blanchandine, ce qu’il fait avec plaisir, puis ils les recommandent  
tous deux à Dieu et les bénissent. Ils les quittent ensuite pour eux-  
mémes se coucher et se reposer.

1 La même idée se trouve exprimée au début du Chevalier au lioti, dans !e  
\* prologue » dont Calogrenant dote son récít.

!50 oere est « heure », recroie est recroient. Wi!liams, dans sa note,  
: quelque peu autrement ces vers.

’ Bouguerastes v. 6258 : le manuscrit est taché à cet endroit et !a lecture est  
Du Cange indique s. v. borgeralfrum : « factum de betonica et aliis  
tbis admixto melle ». Les trois termes désignent des variétés de vins  
Jramaîisés et épicés dont le Moyen Age était friand. Cf. pour des références à des  
Glossaire txnologìque d’Albert HENRY, Langage cenologique en  
Lviut (XlIe-XVe s.), [Bruxelles], Académie royale de Belgique, 1996,  
tómoire de ìa Classe de Lettres, 3e série, t. XIV) vol. II, s. v. pìumement et

6280

6284

6288

6292

6296

6300

6304

6308

Mes îi amant, nel quíer celer,

Sont a aisse îez lor amies,

Or ont lor joíes asuïes  
Quar bien sevent par verité  
Jamés ne seront dessevré  
Tant com avronî el cors la víe.  
L’andemain a l’aube esclarcìe  
S’est levez lí bons rois Artus,

As .13. noviaus rois est venus,

Si lor fìst moit gentil presant :

A chascun dona erraument  
Jusqu’a .€. destriers espaignois  
Apareìlliez de touz harnois.

Le harnois a .C. chevaìier  
Lor a fet aveques baillier.

Li empereres voirement  
Lor a fet autretel present.

N’i ot roi qui ne lor donnast  
Et present ne leur envoiast.

Et il les pristrent liement  
Ses en mercient bonement,

Mes ainz n’en retinrent deníer,

Tout maintenant, sanz deiaier,

As chevaliers les departirent  
Qu’a la cort sont, ciaus que ìl vírent  
Ou mius seroient emploiez.

Del lor ont aveques baillíez  
Pius de .v.c. que il donnerent.

Tant firent que tuit s’en loerent  
et autre communement.

La cort dura, pas ne vous ment,

,LX. jors trestous entíers.

. ■> hevaliers amoareux, je ne le cacheraì pas, sont heureux  
auprès de ieurs amíes. Maintenant, ils savent leur bonheur assuré, car  
ils soni certains qu’ils ne seront jamais séparés leur vie durant.

Le lendemain, au point du jour, le bon roi Arthur se lève. II se  
rend auprès des deux nouveaux rois et leur offre un magnifique  
cadeau : il donne sur-Ie-champ à chacun d’eux cent destriers  
espagnols, tout hamachés ; il y ajoute les équipements de cent  
chevaliers. L’empereur, c’est la vérité, leur a fait des présents  
comparabies ; tous les rois sont généreux avec eux et leur offrent des  
cadeaux. Et ils les reçoivent avec joie, remercìent aímablement les  
rois, mais, toutefoís, ne gardent rien pour eux-mêmes : tout de suite,  
sans perdre un instant, ils distribuent ce qu’ils ont reçu aux chevaliers  
qui sc trouvent à la cour, à ceux qui, selon eux, en ont le plus besoîn.  
Aux cadcaux qu’on leur a faits, ils ont ajouté, sur leurs propres  
deniers, dcs dons pour plus de cinq cents personnes1, auxquelles ils  
s onl olïerts. Ils sont sí généreux que tout le monde, sans exception,  
s’en féliate.

La eour resta assemblée, je ne vous mens pas, soixante jours  
v entiers.

■MÌ:-

*MÊÈmmr:*

WÈÈímrr

-

1V.C que ií donnerent v. 6307 : on attendrait quelque chose corrnne  
icr, comme I’écrit ìa mise en prose, ou, pour retrouver la valeur monosyllabi-  
iondante dans Floriant: .v.c. marcs. Pour des raisons d’hyperjnétrie on  
réécrit le vers en, par exemple, plus de .c. marcs. On aurait également  
' en plus de .v. fois. Nous avons maintenu la leçon du manuscrit,  
■V.c cornrne un complément d’attributíoa et le qite comme une  
1 qui = cui. Littéralement : « ... íls ont ajouté, sur leurs propres  
ions pour plus de cinq cents personnes, à qui ils ont fait des dons «

Menestrel orent bons loiers  
Tel com le vorrent demander,

Car Floriant lor fist doner  
Robes et roncins et denier.

Li rois Artus n’est delaiez,

A Floriant a congié pris :

« A Díeu vous rent, fet il, amis,

Raler m’en voil en ma contree,

Bìen avons la terre aquitee,

Vous en estes rois couronnez. »

Trop par fu Floriant irez  
Quant ceste parole a oïe,

Molt li grieve la departie  
Mes bien voit sousfrir li estuet  
Si s’en conforte au mius qu’ìl puet.  
Adont furent les nés chargies  
Et por movoir apareilìies.

Li rois Artus i est entrez.

Gauvains ne s’est pas arrestez,

Ains cort Florìant embracier :

,C. fois li veïssiez baissier  
En J. randon, ce m’est avis :

« Floríant, biaus tresdouz amis,

Fet il, au cors Dieu vous commans.  
Certe, je sui en voz commans,

En touz les lieus ou je serai,

Jamés ne vous oublierai !

- Biaus dous amis, car demourez !

Fet Florìant, sí averez  
Toute ma terre en vo baiilìe,

Je vous en doing la seignorie ! »

Fet Gauvains : « Certes, non ferai,  
Sachiés que pas ne demorrai,

Je m’en vois, a Dieu vous commant ! »

! . ménestrels reçurent de bonnes rétributions, à la hauteur de leurs  
exigences ; Floriant, en effet, leur fit remettre des vêtements, des  
chevaux et de l’argent. Le roi Arthur, sans plus attendre, a pris congé  
de Floriant: « Je vous recommande à Dieu, mon ami, je veux  
retourner dans mon pays. Nous avons réussi à délivrer cette terre, et  
vous en avez été couronné roi ! » Quand il entend ces mots, Floríant  
éprouve une grande peine, car ce départ l’afflige. Mais il comprend  
bien au'il doit supporter cette séparation et se console du mieux qu’il  
peut. Aíors les navires sont chargés et préparés pour l’appareillage.  
Le roi Arthur s’embarque.

Aussitôt, Gauvain court embrasser Floriant : à mon avis, vous  
auriez pu le voir l’embrasser plus de cent fois d’affilée. « Floriant,  
mon très cher ami, lui dit-il, je vous recommande à Díeu. Soyez-en  
sûr. je scrai prêt à vous obéir partout où je me trouverai. Jamais je  
ne vous oublierai ! - Mon cher ami, restez donc ! répond Floriant.  
Vous gouvernerez toute ma terre, je veux que vous en soyez le  
seigneur ! - Non, certes, rétorque Gauvain. Sachez que je ne resterai  
pas. Je m’en vais et vous recommande à Dieu ! »

Lors se departent em plorant.  
Florete pleure d’autre part,

6348

Car de son pere se depart  
Qui s’en vait en Coustantinobie,

6352

La grant cité quí si est noble.  
D’autre part Blanchadine plore  
Pour sa compaigne qui demore ;  
Molt fu dure la departie.

Es nés entrent, n’arestent mie,

Les voiies ont amont ievees,

6356

Les nés sont du port esquipees,

Bon vent orent et bien portant.

6360

En .XV. jors ont nagié tant  
K’au port de Londre arìvé sont  
Artus et cii qui o lui sont.

La roïne Genievre estoit  
En la cìté, s’i demouroit.

6364

Quant sot que li rois iert venus  
Et que Maragoz ierí vaìncus,

Molt a grant joie demenee,

6368

Mes sa joie li fu doublee  
Quant sot que Gauvains fame avoit,  
Quar de fin cuer loial I’amoit  
Car il ert niez a son seígnor,  
Cortois iert et de grant valor.

6372

Li rois est de ia nef issus  
Et mesire Gauvains, ses drus,  
Blanchandine et lì autre roi.  
Chascun monte en son palefroì,

Ensi vers la cité s’en vont.

6376

Cil de la cité issu sont,

Contr’aus grant joíe demenant.

Ils se quittent alors dans les larmes. Florette aussi pleure de son côté,  
car eile va être séparée de son père qui regagne la grande et superbe  
ville de Constantinople. Quant à Blanchandine, elle verse aussi des  
larmes à cause de sa compagne qu’elle quitte : leur séparation est très  
difficiie. Ceux qui partent montent rapidement à bord des navires, on  
hisse ies voiles et les bateaux quittent le port par un vent favorable  
ei souienu. Leur navigatíon est si heureuse qu’en quínze jours Arthur  
et ses conipagnons rallient le port de Londres.

La rcine Guenièvre se trouvait précisément dans la ville. Quand  
elle apprit que le roi était arrivé et que Maragot était vaincu, elle  
éprouv;\ une grande joie. Mais son bonheur fut doublé quand elle sut  
que Gauvain avait une épouse, car eiie lui portait une affection loyale  
et sans faille puisqu’il était le neveu de son mari, et qu’il était  
courtois ct valeureux.

Le roi a quitté son navire en compagnie de son fidèle Gauvain, de  
Blanchandine et des autres rois. Chacun s’est mis en selle sur son  
palefroi et ils partent ainsi vers la ville. Les Londoniens sont sortis  
de leur cité et viennent à leur rencontre avec de grandes manifesta-  
tions de joie.

6380

6384

6388

6392

63%

6400

6404

6408

La roïnne venoít devant  
O lui plus de .M. puceles,

Coríoíses, avenanz et beles,

Molt vienent avenablement.

La roïne molt bonement  
Salua Artus, son seignor,

Ne ii poïst fere greingnor  
Joie que ii a demenee ;

Et puis est vers Gauvain alee  
Qui Blanchandine conduisoit.

Tot maintenant qu’ele le voit  
Vers lui s’en vient et si le baise.

« Gauvain, fet ele, or sui a aise  
Quant vous avez fame espousee.

Mes or ne me soit pas celee :

Est ce ceste que vous menez  
Qui tant est plaine de biautez ?

* Dame, oïl, voir, bien Ie sachìez ! »  
  Adont li a ses bras lacíez

Entour li et si la baissa,

Et puis aprés li demanda  
Commen ele estoit apelee.

« Je sui Blanchandine clamee,

Faít ele, por voir le vous di.

* Blanchandine, entendez a mi,

Fait la roïnne, douce suer,

Je voil de vous fere ma suer  
Et ma compaignete et m’amie ! »

Et Blanchandine i’en mercie ;

Ensi en la cité s’en vont.

Li rois Artus dont je vous cont  
Droit au mestre palais descent  
Et trestuit li autre ensement.

La retne marche en tête, suivie d’au moins mille jeunes filles, toutes  
belles, courtoises et charmantes, qui s’avancent avec beaucoup de  
grâce. La reine, très tendrement, salue Arthur, son époux ; elle  
n’aurait pu manifester à son égard davantage de joie ; puis elle s’est  
avancée vers Gauvain qui tenait Blanchandine par la main. Dès que  
la reine le voit, elle vient près de lui et l’embrasse[[37]](#footnote-37). « Gauvain, dit-  
elle. je suis heureuse de voir que vous avez pris une épouse. Mais,  
qu’on ne me le cache pas : s’agit-il de la personne que vous tenez  
par la main, et qui est si belle ? - Ma dame, oui, c’est elle, n’en  
doutez pas ! » Alors, la reine a pris Blanchandine dans ses bras, I’a  
embrassée, puis lui a demandé son nom. « On m’appelle Blanchandi-  
ne. vous pouvez me croire. - Blanchandine, écoutez-moì, chère soeur.  
je veux que vous soyez ma sceur, ma tendre compagne et mon  
.i-rie ! ■'' lanchandine la remercie, et le cortège repart vers la ville.

Le roi Arthur, dont je vous parle, met pied à terre devant le château  
et toute sa suite fait de même.

64Î2

6416

6420

6424

6428

6432

6436

6440

Les roïnes sont descendues  
Qui pas n’estoiení esperdues,

Mes cortoises et bien apríses.  
Adonc furent les tables mises.

Li rois s’est au mengier assis  
Et tuit lí autre, ce m’est vis.

Molt furent richement servi.

La cort dura, bíen le vous di,

.VIIJ. jors entiers plenierement.

Por I’amour de I’avenement  
La fame mesire Gauvains  
Rìches dons i ot donez mains.

Au .IX. est la court dessevree,  
Chascuns s’en va en sa contree.  
Mes d’iaus atant vous laísserai,

De l’empereour vous dirai  
Q’en Coustantinoble s’en va  
Et sa gent que ìl amena :

Tant vont parmi ia mer vacrant,  
Une eure arrier et autre avant,

Q’en Coustantínoble arriverent.

Les chevaus fors des nés geterent  
Et í’autre harnois ensement,

Lors s’en issent communement.  
L’empereor Filímenis,

Qui preuz ert et amanevis,

En est en son palais montez,

Puìs a ses barons apeíez :

« Seignor, fet il, vous en iroís  
En vos païs quant vous voldrois ! »  
Atant de lui vous Iaisserons,

De Florìant vous conterons  
Qu’est en Suzile demourez :

Les reines, courtoises et instruítes, descendent avec aisance de cheval.  
On installe alors Ies tables. Le roi prend place pour le repas, et tout  
le monde fait de même, me semble-t-il. Le service est magnifique.

t a c.nur est restée assemblée, je vous l’assure, huit jours entiers.  
Pour céiébrer l’anivée de l’épouse de monseigneur Gauvain, on offrit  
un graì'.'J n-ombre de précieux cadeaux. Le neuvième jour, la cour se  
sépara. c; chacun regagna sa terre. Mais je vais maintenant laisser les  
BreiOns ocur vous parler de l’empereur qui retourne à Constantinople  
avec ìes hommes qui l’avaient suivi dans ce voyage.

Vì, on. si bien vogué sur la mer, au gré des vents, qu’ils sont  
parven.us à Constantinople. Ils font sortír les chevaux des navires  
avec tou': ícur équípement puis descendent tous à terre. L’empereur  
Filimenis. homme valeureux et habile, est monté dans la grand-salle  
de son château puís a convoqué ses barons : « Seigneurs, leur dit-il,  
vous pouvêz regagner vos terres dès que vous le souhaitez ! » Nous  
alions raamtenant laisser I’empereur pour vous parler de Floriant qui  
est resté cr. Sicile.

Molt est de ses barons amez, [54dj

6444

Sejornant vait par ses chastiaux  
Dont en Suzílle a de molt biaux.

Florete mainne o soi, s’amie,

6448

Molt vont demenant bone vie,

Car il n’ont autre chose a fere :

N’est nus qui lor face contrere  
Tuit ie servent communement.

6452

Cel an, ce í’estoire ne ment,

Lor a Dex J, biau fil donné.

La roïnne l’a tant porté  
Que termes fu de l’acouchier,

6456

Mes moit ia covient traveillier  
Ançois qu’eie fust delivree.

Mes la mere Dìeu regardee

L’a, car eie se delivra

6460

D’un bei fil, dont moit grant joie a.

6464

Li rois iert aiez au moustier  
Por ia mere Dieu deproier  
Que la roïnne regardast  
Et a joie la delivrast.

Atant ez vous .J. escuier  
Qui li commença a huchier :

« Bons rois, volez oïr noveles ?

6468

Bien sai, ele vous seront beles.

Ja est ma dame delivree

D’un bel fii, c’est chose provee. »

6472

Quant !i rois la novele entent  
Dieu en mercie doucement.

Son mantel prent par les taisiaux  
Qui moit ert avenanz et biaux,

Tantost le donne a l’escuier.

Ses vassaux l’aiment beaucoup et lui séjourne dans les châteaux  
qu’il possède en Sicile, dont certains sont superbes. II emmène avec  
lui Florette, son amie ; leur vie est très agréable, car ils n’ont aucune  
oblígation : personne ne les contrarie, tout le monde, sans exception,  
se met à leur service.

Cette année-là, si l’histoire dit vrai, Dieu leur a accordé d’avoir un  
bei enfant. La reine l’a porté le temps nécessaire, si bien que le terme  
est arrivé, mais les douleurs qu’il lui faut subir au moment de  
1‘accouchemení sont très fortes. Cependant, la mère de Dieu a veillé  
sur elle, car elle a mis au monde un fils de toute beauté, ce qui lui a  
procuré un grand bonheur. Le roi s’était rendu à l’église, pour  
implorer la mère de Dieu afin qu’il veille sur la reine et que  
I’accouchement se passe parfaitement bien. Voici qu’arrive un écuyer  
qui lui críe : « Cher roi, voulez-vous des nouvelles ? Je suis certain  
qu’elles vous seront agréables. Ma dame a mis au monde un beau  
garçon, vous pouvez me croire. » Quand le roi entend cela, il  
remercie Dieu humblement. Puís il saisit par les attaches son  
manteau, qui est très beau et élégant, et en fait cadeau sur-le-champ  
à l’écuyer.

Adonc est issuz del moustier,

6476

En la chambre s’en vint tot droit  
Ou la roïnne se gissoit.

Demande li com li esta,

6480

Ele respont que bien li va,

Se Dex li velt force donner.

Atant fait l’enfant aporter  
Devant le roi, et il le prent ;

6484

Sel baise molt tresdoucement,

Puis apela .IIJ. chevaliers  
Preudomes, ioiaux, droituriers.

6488

« Seignor, fait ii, vos porterez  
Cest enfant que vous ci veez  
L’arcevesque, si li dìroitz  
Et de par moi li prierois  
Qu’il me baptisse mon enfant ! »

6492

Atant s’em partent maintenant  
Li chevalier, si s’en tournerent,

L’enfant avec aus emporterent.

6496

En l’iglìse sainte Marie  
Qui les orfelines marie  
Ont lor arcevesque trouvé.

De par le roi l’ont salué,

Puis li conterent lor message.

6500

L’arcevesque, qui moit fu sage,

Reçut l’enfant molt liement,

Puis lor demanda erraument  
Se Floriant dit lor avoit

6504

Par quel non apelez seroit. >J

« Sire, nenil, vous en ferez  
Trestout ensi com vous vorrez.

Or en faites vostre vouloir.

11 qmtíe ensuite l’églíse et se rend directement dans ia chambre où est  
couchéc la leine. II lui demande comment elle se porte, et elle répond  
qu'eiie ira bien, pourvu que Dieu veuìlle lui donner des forces. Elle  
demande aiors que l’on amène l’enfant au roi, et il le prend dans ses  
bras. l’embL'asse très tendrement, puis appelle trois chevaliers sages,  
loyaux cijustes. « Seìgneurs, leur dit-il, vous allez porter à l’archevê-  
que i'enmnt que vous voyez là, et vous lui demanderez de ma part  
de baptiscr mon fils. » Les chevaliers partent aussitôt et s’éloignent  
en erfiportant l’enfant.

lís ont trouvé l’archevêque dans I’église de Sainte Marie qui aux  
orphehnes donne des maris. IIs le saluent de la part du roi et  
déhvreni lcur message. L’archevêque, homme très sage, prend  
l’enfanl avec joie et demande tout de suite aux messagers si Floriant  
leur a dit ouel nom on lui donnerait. « Seigneur, non, répondent-ils.  
Vous fcrej. comme vous voudrez et agirez à votre guise.

- Seignor, et je vous di por voír  
Se nos Froart l’apeiïons  
Moí est vis qu’a droit ferîons,

6540

6536

6532

6528

6524

6520

6516

6512

6508

Car s’il vit tant qu’il soit armez  
Mains escus iert par luì frouez. »

Cil l’otroierent bonement.

Lors le baptisa erraument  
L’arcevesques sanz demorer,

Froart fet l’enfant apeler.

Adont arriere retornerent  
Li chevalier, si raporterent  
L’enfant aniere Iiement  
Et la roïnne bonnement  
Le rendirent, ele le prist.

Molt richement norrir ie fist,

.IIIJ. norrices le gardoient  
A nule autre riens n’entendoiení.

Tant a ia roïnne geíi

Que drois tens de relever fu ;

Droit au mostier s’en est aiee.

L’arcevesque li a chantee  
La messe du Saint Esperite,

Et quant ele fu toute deite  
£1 palais s’en est retournee  
Comme bone dame et senee.

Li rois Florians i seoit,

A J. duc as eschais jooit. [55ci

Quant la roïne voit venant  
Si s’est dreciez en son estant,

Maintenant l’a par la main prise,

Si l’a dejouste lui assisse,

Molt doucement l’acole et baise.

« Dame, fet ii, molt sui a aisse  
Quant dejouste moi vous seez.

1 - Seigneurs, croyez-moi, si nous lui donnions le nom de Froart, il me

seinble que nous agirions bien, En effet, s’il vit assez iongtemps pour  
ì manier les armes, il mettra en pièces maints écus1. » Les messagers  
j. sont parfaitement d’accord, et l’archevêque baptise sur-ie-champ  
l’enfant, en lui donnant le nom de Froart. Puís les chevaiiers repartent  
\* et. pîeins de joie, ramènent l’enfant et ie remettent à ìa reine, qui ie

i prend dans ses bras. Elle le fit élever dans ie iuxe ; quatre nourrices,

î dont c'étaít le seui travail, s’occupaient de lui.

| La reine est longtemps restée aiitée et maintenant est venu ie  
j momcnt des reievailies. Eite s’est rendue directement à i’égiise, et  
í l’archevêque a chanté pour elle une messe dédiée au Sainí-Esprit.  
í Quand ía cérémonie fut terminée, la reine, en dame sage et raisonna-  
j bie, esi revenue au château. Le roi Floriant s’y trouvait, jouant aux  
échecs avec un duc. Quand il voit venir Ia reine, ii se lève de son  
; siège, prend son épouse par la main et la fait asseoir à ses côtés. II

■ l’eniace puis l’embrasse tendrement. « Ma dame, lui dit-il, cela me

í fait très plaisir de vous voir assise à côté de moí,

*mlÊÍÊÈì*

***WÊÊÊÊù***

***MÊÊÊÊ':***

1:

—i.

J Selon l’étymoìogie qu’expose l’archevêque, le nom Froart serait un dérivé du  
' r/froier, qui signifie « casser, frapper, rompre » : un nom prometteur  
"■ irchevalier !

6544

6548

6552

6556

6560

6564

6568

6572

Que faít Froart, nel me celez,

Mes fix, que Dex gart d’encombrier ?

* Sire, foi que doì saint Richier,  
  Vostre filz ne fet se bien non ! »  
  Estes vous en cele maison

La vielle roïnne venant  
Qui estoit mere Fíoriant.

« Biaus fis, fet ele, or m’entendez,

Je vous prì, congié me donnez !  
Rendre me voìl en i’abaïe  
De ma dame sainte Sosfìe ! »

Quant Floriant sa mere entent,

Si lí respondi doucement :

« Dame, fet íl, nei me ceiez,

Mes dites moi, se vous avez  
Corrous ne maitalent ne ire.

II n’a home en tot cest empire,

Se vers vous a de rìens mesfaít  
Quí ne soit pendus ou desfait.

* Bíaus fis, nus ne m’a mesfet ríens,  
  Mes il me samble ce soit biens

De moí rendre por moi salver.

Se vous le voulez creanter,

Sachiés que je me renderai.

Por vostre pere proierai,

Pour moi et por vous ensement  
Et por Florete voirement,

Que Dex vous doínt ci maintenír  
Qu’a bone fin puissiez venir. »

Quant Floriant sa mere voit  
Qui si volentiers se rendroit,

Congié l’en done bonnement.

Dites-moi donc, que fait Froart, mon fils ? Que Dieu le préserve de  
iout malheur ! - Seigneur, par la foi que je dois à saint Riquier, votre  
fíls va parfaitement bien. »

Voilà qu’arrive dans la demeure la vieílle reine, la mère de  
Floriant. « Cher fils, lui dit-elle, écoutez-moi donc. Je vous prie de  
me laisser quitter ce château car je veux me retirer dans l’abbaye de  
Sainìe Sophie. » Quand Floriant entend sa mère parler ainsi, il iui  
répond affectueusement : « Ma dame, dites-moi sans rien me  
dissimuler si vous avez un motif de colère, d’irritation ou de chagrin.  
II n'y a personne, dans tout cet empire, qui ne soit pendu ou  
autrcment mis à mort s’il vous a fait du tort. - Cher fils, personne  
n’a rien fait de tel, mais il me semble que j’agirais bien en me  
retirant du monde pour sauver mon âme. Avec votre permission,  
sachez que je me ferai nonne et qu’en vérité, je prierai pour votre  
père, pour moi, pour vous et aussi pour Florette ; je prierai pour que  
Dieu vous accorde de bien vous comporter, afin que vous puissiez  
achever votre vie en chrétien. »

Quand Floriant comprend que sa mère a un tel désir de se retirer  
dans un couvent, il y consent pleinement.

6576

6580

6584

6588

6592

6596

6600

6604

Molt Pen mercie doucement  
Sa mere, puis s’en est tournee,

En l’abaïe en est tournee :

Rendue s’est, s’a les dras pris.

Li rois Floríant, ce m’est vis,

Fìst en Pabaïe donner  
.M. mars d’argent por aquester,  
Molt s’í maintint bìen la roïne,  
Veraie nonne fu et finne  
Vers Jhesucríst le Creatour,

Moìt le servi de bone amor,

Mes ne vesqui pas longuement :  
Sel an, se Pestoire ne ment,

Fu tot droit morte et enterree.

Molt fu de Florìant plouree,

Mes Florete le reconforte,

Qui foi et loíauté li porte.

Molt s’entr’aimment de bone amor  
Entre Florete et son seignor.

Molt tenoit bien em pais sa terre  
N’iert nus nez qui li feïst guerre.  
Et il n’avoit de riens envie,

Fors que de mener bone vie,

D’aler as chiens et as oisìaux,

Cis deduis li samble molt biaux,  
Ne li menbroit plus de combatre  
Ne de ses chevaliers abatre ;

Molt amoit mius le dosnoier,

Delez Florete au cors legíer :

Du tout ìaíssa chevalerie.

Bien mena .HJ. anz ceste vie.

.j. jor revenoit de chacìer,

O lui menoít .X. chevalier,

Parmi Palerne trespassoient,

Eííc !e remercíe avec tendresse puis elle s’en va et se rend dans  
l’abbave. Elle prend le voile et devient nonne. À ce que je pense, le  
roi Floriant fit à l’abbaye une donation de mille marcs d’argent pour  
achetcr des biens. La reine eut en ce lieu une conduite exemplaire ;  
elle sc comporta en vraie et parfaite nonne à l’égard de Jésus-Christ,  
le créateur, qu’elle servit avec un profond amour. Mais elle ne vécut  
pas îongtemps. Si l’hístoire dit vrai, elle mourut et fut enterrée dans  
i'annéc. Florìant i’a beaucoup pleurée, mais Florette, qui lui est fidèle  
et ioyale, l’a réconforté.

Fiorette et son marí éprouvaient l’un pour l’autre un profond  
amour. Floriant maintenait sa terre parfaitement en paíx, personne  
n’aurait osé lui déclarer la guerre. Et il n’avait pas d’autre désir que  
de mener une vie agréable, en allant à la chasse avec ses chiens et  
ses oiseaux. Ce divertissement lui semblait parfait, et il ne iui venait  
pas à l’eyprit de lívrer des combats et de désarçonner des chevaliers.  
II préférait les plaisirs amoureux avec Florette au corps si gracieux,  
et il délaíssa totalement les prouesses guerrières. I! mena cette vie  
pendaní trois bonnes années. Un jour, il revenait de la chasse en  
compagnie de dix chevalìers ; ils traversaient Palerme ;

6608

6612

*6616*

*6620*

*6624*

*6628*

*6632*

*6636*

*6640*

Lí chevalier devant aloient,

Floríant derríers chevauchoit,

À Florete j. petit penssoit.

Sì com par la rue passoiení  
Fames devarit J. huís seoìent,  
L’une commença a parler :

« Voulez vous, fet ele, escouter ?  
Certes, moSt nos poons prísíer  
Quar tuit sont en nostre dangìer  
Lì home, foi que je vous doi.  
le voì la mon seignor le roi  
Qui est le míeudre chevalier  
Du mont et míus fait a prisier,

Et î’a la roïne si pris  
Et si torné a son devis  
Qu’il ne fet mes chevalerie.

Bien est en lí morte et perìe  
La grant bonté de sa valor,

Par Jhesu nostre Sauveor ! »

Bìen a la raison escoutee  
Li roìs que la vielle ot contee ;  
Mes por ce pas ne s’aresta,

Vers le maístre palais s’en va.  
Devant la saíe est descendus,  
Atant est el palais venus,

Qu il a trouvé la roïnne,

Qui molt estoii de franche orinne.  
Tantost s’est contre lui levee  
Et II I’a errant saluee,

Puis s’est dejouste li assis,

Mes moìt estoit mas et pensis.

La roïnne molt s’en merveille,  
Quì la couíor avoit vermeille,

En riant li a prìs a dire :

les chevaliers allaìent devant et Floriant les suivait, il pensait depuis  
un moment à Florette. Alors qu’ils passaient dans la rue, des femmes  
étaient assises devant une porte. L’une d’elles prit la parole :  
« Voulez-vous bien m’écouter ? En vérité, nous pouvons nous  
féliciter, car, par la foi que je vous doís, tous ies hommes sont en  
notre pouvoir. J’aperçois ici monseigneur ie roi, quí est le meiileur  
cheraliei du monde1 et le plus digne d’estime ; pouríant, la reine se  
l'est si complètement asservi et I’a si parfaitement soumis à ses désirs  
qu'il n'accomplit plus aucune prouesse. Par Jésus, notre sauveur, elles  
sont bicn mortes et disparues, les grandes qualités de vaillance qu’il  
possédait ! »

1 . bien écouté le discours prononcé par la vieille femme. II

ne s'arrêîe pas pour autant, mais poursuit sa route vers le château et  
met piecl à terre devant la grand-salle. II entre et trouve la reine, qui  
t de si noble naissance. Elle s’est aussitôt levée devant lui eí il l’a  
imédiatement saluée, puis s’est assis à côté d’elle. Mais il restait  
| triste el prcoccupé. La reine au teint vermeil en est fort étonnée ; elle  
i dit en riant :

I

1 [[38]](#footnote-38)

« Qu’avez vous, biaus tresdous chier sire,

Quì si estes mas et penssis ?

6644 Bien a .iu. anz, a mon avis,

Que me preïstes voirement,

Par Dieu, le roi del firmament,

Ne vous vi onques tant penser.

6648 Et vous voil par amors rover

Que me dítes de quoí il vient  
Li granz pensers qui si vous tient. »

Quant li rois la roïnne entent,

6652 Lors ií a dit molt doucement :

« Dame, fet il, jel vous dírai,

Ne ja ne vous en mentirai :

Orains enmi cele grant rue  
6656 Oï unne víelle chanue

Díre que vous m’aviez prìs  
Et que j’avoie en oubli mis  
Chevaíerie ; voir se dist,

6660 Onques d’un soí mot ne mesprist.

Or m’en voil em Bretaigne aier  
Por moí J. petit esprouver  
Ce me porroie mais aidier,

6664 Ja a vous ceier ne le quier. »

Molt fu la roïne marrie  
Quant eie a la parole oïe,

Le roí apeia em plourant :

6668 « Amis, fet eìe, Floriant,

Voulez me vous donques iaissier ?

J’ai veii vous m’avíez chier,

Mes or n’avez mes de moi soing  
6672 Quant aler en vouiez sì loing.

« Qu’avez-vous, mon cher et tendre époux, pour être aussi triste et  
pensif ? Voilà bien trois ans, à mon avis, qu’en vérité vous m’avez  
épousée et, par Dieu, le roi du firmament, jamais je ne vous ai vu  
préoccupé de la sorte. Au nom de notre amour, je veux que vous  
m’appreniez ìa raison d’un tei accablement. » Après avoir entendu les  
paroles de la reine, le roi lui répond très tendrement : « Ma dame, je  
vais vous la donner sans vous mentir. Tout à l’heure, au mílieu de la  
grand-rue, j’ai entendu une vieille femme aux cheveux blancs dire  
que vous m’aviez asservi et que j’avais oublié toute prouesse ; et eíle  
Jisait vrai, toutes ses paroles étaient justes. Maintenant, je veux m’en  
aller en Bretagne pour voir un peu de quoi je suis désormais capable.  
je ne veux pas vous cacher ce projet. » La reine est fort affligée  
quand e!!e entend ces mots ; elle s’adresse au roi en pleuranf :  
«Floriant. mon ami, vous voulez donc m’abandonner ? J’ai pu  
constater que je vous éíaís chère, tnais désormaís, vous ne vous  
souciez plus de moì puisque vous voulez partir si loin.

6676

6680

6684

6688

*6692*

*6696*

*6700*

6704

Mes voir, ja sens moí n’i irez !

S’il vous plaist o vous me menrez

Ou jamés jor joíe n’avrai,

Aìns vous di que je m’ocirrai,

Quar sanz vous ne porroíe vivre !  
S’estre voulez de moi delívre  
Dont me laissiez, sì en alez,

Mes jamés ne me reverrez. »

Quant Fioriant Florete entent,

Lors li respondi maintenant :

« Floreíe, suer, tresdouce amie,

Se tu viens en ma compaingnie  
Molt t’estouvra painne endurer,

La nuiî veiìlier, le jour juner,

Tu ne le pourroìes sousírìr.

- Sire, laissiez m’en couvenír,

Fait Ftorete, si ferai bien,  
le ne m’en îenroie por ríen,  
Qu’aveques vous ne m’en alasse.

Je sai bien se je demorasse,

Que je ne pourroie pas vivre.

La vostre grant amor m’enyvre,  
Sachiés, por riens ne demorroìe ! »  
Floriant I’aler ìi otroie  
Quant voit que ne velt demorer.  
Adonc font Omer apeler  
Et il i vint tot maintenant  
Ne s’ala gaíres demourant.

Floriant a soi l’apela :

« Omers, dìt il, entendez ça !

Ma terre vous est commandee.  
Gardez qu’ele soit bìen gardee,  
Quar em Bretaigne aler en voil,  
Floreíe avec moi mener voil. »

Mais js vous assure, vous ne partirez pas sans moi ! S’il vous plaît,  
emn:enez-moi avec vous, ou jamais plus je ne serai heureuse. Au  
contraire, je vous assure que je me tuerai, car je ne pourrais pas vivre  
sans \ous ! Si vous voulez vous débarrasser de moi, alors laissez-moi  
ct partez, mais vous ne me reverrez jamais. » Quand Floriant entend  
Floretíe parler ainsi, il lui répond aussitôt : « Ma tendre Florette, ma  
douce amie, si tu m’accompagnes, il te faudra endurer de nombreuses  
souiTninces, veiller la nuit et jeûner le jour : tu ne pourrais ie  
supporicr ! - Seigneur, laissez-moì en décider. Je pourrai parfaite-  
ment !c supporter ! Rien ne pourrait m’empêcher de partìr avec vous,  
car jc suis sûre de ne pas pouvoir vivre si je reste ici. Le grand  
amour cjue vous éprouvez pour moi me grise et, sachez-le, je ne  
demcuicrais ici pour rien au monde ! »

Quaïid il voìt qu’elle ne veut pas rester, Floriant lui permet de  
parlir a«ec lui. Ils convoquent alors Omer, qui arrive sur-le-champ,  
sans pci'dre de temps. Floriant l’appelle auprès de íui : « Omer,  
écoutez-donc í Je vous confie ma terre. Veillez à ce qu’elle soit bien  
gardéc, car je veux partìr ee Bretagne, et j’emmène Florette avec

404 FLORIANT ET

Quant Oraers l’ot, forment souspire,

6708 Molt bonement li príst a dire :

« Biaus dous sire chiers, ceste voie,

Se Dex li rois du ciel me voie,

Laìsserez, si vous m’en creez.

6712 Quar se vous par terre i alez

Grant paine vous tovra sousfír,

Je ie vqus di bien sanz mentir.

Et se vous i alez par mer,

6716 Aventure est du retourner. »

Fait Floriant : « Ce ne vaut rìen,

Je ne m’en tenroie pour rien ! »

Ensi ie laissierent ester,

6720 Jusqu’a demain a l’ajorner.

Floriant matin se ieva  
Et Florete s’apareilia.

.XX. chevaliers font atourner  
6724 Que avec aux vorront mener

Tant que lor terre aient passee.

Atant, sanz pius de demoree,

S’en sont entré en lor chemin.

6728 Au tiers jor vinrent, c’est ia fin,

À Meschines, unne cìté  
Dont li mur sont d’antiquité.

C’iert Fioriant d’ancescerie,

6732 Son pere en tìnt la seignorie.

A grant joie i fu receiiz,

Et des jones et des chanuz,

Fíoriant et Fiorete ensamble  
6736 Et tuít li autre, ce me sambie.

Ceie nuit furent bìen servis  
Et .J. et autre, ce m’est vis.

A ces mots, Omer pousse un profond soupir puis il dit humblement :  
« Mon très cher seigneur, par Dieu le roi du ciel, si vous m’en  
crovez, vous renoncerez à ce projet. En effet, si vous voyagez par  
voie de terre, vous devrez supporter de grandes souffrances : je vous  
parle sincèrement; et si vous prenez la mer, votre retour en Sicile  
sera hasardeux. - Inutile de discuter, répond Floriant, rien ne pourrait  
me retcnír ! » Les choses en restent ià jusqu’à l’aube du lendemain.

Fioriant se lève de bonne heure et Florette se prépare. Iîs deman-  
dent à vmgt chevaliers de s’équiper, car íîs veulent les emmener avec  
eux jusqu’aux limites de leur royaume. Puis, sans plus attendre, ils  
se meitent en route. Le troisième jour, pour faire court, ils arrivent à  
Messine, une ville aux antiques remparts. Cette cité appartenait à  
Floriant par héritage, car son père en avait été le seigneur. Floriant  
et Florette, ainsi que tous leurs compagnons, à ce qu’il me semble,  
y sont rcçus avec de grandes manifestations de joie par les habitants,  
jeunes et vieux. A tnon avis, ce soir-là, ils furent tous bien servìs.

6740

6744

6748

6752

6756

6760

6764

6768

L’andemain au jor bien matin  
Florìant se met au chemin,  
Atourner fet une galie  
Ens entrent, et il et s’amíe,

0 lui sunt li .XX. chevalier.

Le Faír prennent outre a nagier,  
Em poi d’eure I’ont trespassé,

En Calarbre sunt arrìvé  
A La Ratone droitement.

La nuit i prist herbergement  
Rois Florians et sa maisnie.  
L’andemain a I’aube esclarcie  
Resont en lor chemin entré,

Tant ont dedens .V. jor erré,  
Toute Calarbre ont trespassee,

Em Puille entrerent la loee,

Mes dedens .Vlt. jors la passerent  
En Terre de Labor entrerent,  
Passee I’ont dedens quart jor  
N’ì firent pas trop lonc sejor.

Poì ont nului arresteti,

Au pont de Chipre sont venu,  
Cele nuit s’i sont sejourné,

C’iert li chief de la roiauté  
Rois Fioriant, bien le vous di.  
Ceie nuit furent bien servi  
Et honoré molt richement ;

Bîaus lis orent a leur talent.  
L’andemant, quant il ajorna,

Li rois Floriant se leva,

Le icndemain, de bon matin, Florìant se remet en route. II faít  
préparcr un navire sur lequei il s’embarque avec son amie et les vingt  
chcvaii.cis. Ils effectuent la traversée depuis la Pointe du Phare[[39]](#footnote-39) ; en  
peo dc temps, ils atteignent ia côte et débarquent en Calabre, à  
Catona, ciactement. C’est là que le roí Floriant et ses compagnons  
se iogent pour la nuit. Le lendemain, au lever du jour, ils ont repris  
ieur clìcmin. Ils ont si bien voyagé qu’en cinq jours ils ont traversé  
toutc ia C’alabre et sont parvenus dans ia célèbre région des Pouilles.  
Hs i'o’ií iraversée en sept jours et sont entrés dans la Terre de  
Labour ; après quatre jours de chevauchée, ils ont laissé cette région  
ciernère eux. Sans faire la moindre halte, ils parvíennent au pont de  
Ccprano où ils passent la nuit. C’était, je vous l’affirme, l’extrémité  
du royaurae que gouvernait Floriant. Cette nuit-là, ils furent bíen  
servis ei :eçurent de grandes marques d’honneur. Leurs lits étaient  
magniíioues à souhait.

Le lendemain, dès qu’il fit jour, ie roi Floriant se leva ;

6112

6776

6780

6784

6788

6792

6796

6800

Florete fìst appareillier,

Puis apela li chevalier  
Cels qui o lui erent venus :

« Seignor, o moi ne venra nus  
De vous, bien le vous di pour voir,  
II vous covíent ci remanoir.

Nous en írons, moi et Florete,

Ele sera ma compaíngnete,

N’ai cure d’autre compaignie.

* Sire, ce ne ferez vous mie,

Ce responnent li chevalier,

Vous ne nos devez pas laissier,  
Mes tot adez o vous irons

Et compaignìe vous ferontz !

* Seignor, ce ne porroit pas estre,  
  Je ne voil pas conneiis estre,

Quar se je vous o moi menoie,  
Bien sai que connetís seroíe.

N’ai soing de tant de gent mener,  
Je voil tout simpiement aler,

Moi et Florete seulement. »

Cil i’otroient communement,

Bien voient qu’il I’a si empris.

Mes molt en sunt grain et maris,  
Grant duel font de la departie.

Mes Florianz n’areste mie,

Àìnz a fet Florete monter  
Sor J. paiefroi d’outremer.

Mes onques hons si bel ne vìt,

Je ne vous avroie hui descrit  
La grant biauté q’en li avoit.  
Certes, grant oisseuse feroit  
Cìl qui s’en vorroit entremetre,

Je n’i voil pas ma paine metre,

il demanda à Florette de se préparer puis il fit venir les chevaliers qui  
les avaient accompagnés. « Seigneurs, leur dit-il, aucun de vous ne  
me suivra. N’en doutez pas, vous devrez rester ici. Florette et moi  
allons partir. Elle sera ma tendre compagne et je ne désire aucun  
autre compagnon. - Non, seigneur, répondent les chevaliers, il est  
hors de question que vous agissiez ainsi. Au contraire, nous resterons  
toujours avec vous et vous tiendrons compagnie ! - Seigneurs, c’est  
impossible. Je ne veux pas que l’on me reconnaisse, or, si je vous  
emmenais avec moi, je suis sûr que c’est ce qui produirait. Je n’ai  
pas envie d’emmener autant de monde ; je veux cheminer très  
simplemcnt, avec Florette seulement. » Et les chevaliers n’ont plus  
qu'à acquiescer, car ils voient bien que sa décision est prise. Mais ìls  
en sont très tristes et affligés, et la séparation leur cause une grande  
peine.

Cependant, Floriant, sans perdre de temps, demande à Florette de  
se mettre en selle sur un palefroi amené d’un pays d’outremer,  
Jamais on ne vit un si beau cheval ; toute la journée ne me suffirait  
pas pour décrire son extraordinaire beauté. Assurément, celui qui s’y  
risquerait perdrait son temps et je ne veux pas y employer ma peine ; [[40]](#footnote-40)

Mes biett vous di de son harnois  
Onques sí bel ne vit François :  
La sele erí d’yvoíre esmeré  
Lí íorain iert d’or tresgeté,  
Sambue ot d’escarlate fíne  
Qui jusqu’a terre li traïnne.  
Floriant fu molî bien armez,

6804

6808

Lor est sor son cheval montez,  
Son escu et sa lance prent,

6812

Puis saisist Florete erraument  
Par ïa regne du palefroi,

Tot belement et sanz desroí.

6816

Ensi en ior chemin entrerent,  
Lor chevalíers les convoierent  
Plus d’une iuie a mon avis,

6820

Et puís se sont au retor mis.  
Florete et Floriant s’en vait,  
L’un a l’auíre grant joie fait.  
Florete î’a a raison mís :

« Dites moi, bìaus tresdoz amis,  
Faít ele, se vous le loez,

6824

6828

Se vos vostre non changerez,  
Car tant est vos nons conneiis  
Que ja ne seriez venuz  
En lieu de si estrange gent  
S’on vous apeioit Floriant,  
Tantost conneiiz seriez.

6832

Se vous en tournoí veniez  
Poi troveriez qu’a vous joustast  
Ne de bataílle s’aprestast  
Contre vous, tant se douteroient  
Que combatre n’i osseroient.

T

! *pl-* NOVVLLLES*IDENTITÉS* 411

| je vou> dirai seulement que jamais un Français ne vit un si beau

ì harnais : ia selle était du plus bel ivoire, la barde de poitrail était faite

d'une plaque d’or, et un drap fin qui descendait jusqu’à terre  
; recouvrait ia selle. Floriant, très bien armé, s’est mis à cheval ; il

i saisil son écu et sa lance puis, sans déiai, d’un geste mesuré et

’ maîíi'isé. iì met Florette sous sa protection en saisissant la rêne du  
paleíroi uu'elle monte. Ils se mettent ainsi en route et, à mon avis, les  
chevaliors les accompagnent sur plus d’une lieue avant de prendre le  
chemin du retour.

; Floreltc et Floriant s’éloignent, chacun exprimant à l’autre son  
;; grand bonlieur. Florette prend la parole : « Mon très cher amí,

j jéponu'cx-moi. Seríez-vous d’accord pour changer votre nom ? En

effet, ii e:si li célèbre que vous auriez beau vous trouver au milieu du  
i peuplc ic plus reculé, dès qu’on vous appellerait « Floriant » vous  
seriez reconnu. Et si vous vous rendiez à un tournoi, vous trouveriez  
\ peu de monde pour jouter ou combattre contre vous, car les gens  
| auraiem si peur qu’ils n’oseraient pas vous affronter.

*mÊm*-

WtÊÊÊ&0^r-

■

■

■■

111 pg|

imH *WÊm.*

MÊÊÊÌim

R

6836

6840

6844

6848

6852

6856

6860

6864

Et nous en alons em Bretaigne  
Ou est la jolìve compaigne  
De ciaux de la Table Reonde  
Qui sont li plus proisié del monde.  
Quant nos serïons la venu  
Et il verroient vostre escu  
Entier et vos armes entieres  
Et n’orroient n’avant n’arrieres  
Nouveles qu’eiissiez jousté  
N’autre chevalier encontré,

Tost diroit Keus par couardíe  
Avríez laissié chevalerie,

S’en avriez anui et honte,

Amis, molt bien sai que ce monte.  
D’autre part, se conqueriez  
Chevaiier sel trametísiez  
A la cort de par Fioriant  
Espoir diroient li auquant  
Por vantise le feriez,

Ensi reprovier avriez.

Et por itant vous ïoeroie,

Biaus dous amis, se Dex me voíe,  
Que vous changissìez vostre non  
Que ne vous connoisse nus hon  
Quant a Ìa cort serez venus.

La serez vous bien connetis. »  
Quant Fiorianí ot la parole,  
Floriant la baise et acole.

« Certes, fet il, molt estes sage,  
Onques n’eiistes tel courage  
De mauvestié ne de folie !

Certe, bele tresdouce amíe,

Bien l’avoie en ma volenté :

Or, nous allons en Bretagne, où se trouve la compagnie enjouée des  
chevaliers de la Table Ronde, qui sont les plus réputés du monde. Si,  
à notre arrivée, ils voient votre écu et vos armes intacts, et s’ils  
apprennent que, d’aucune façon, vous n’avez jouté ni rencontré de  
chevalier, Keu ne tardera pas à déclarer que, par lâcheté, vous avez  
esquivé ies épreuves chevaleresques, et vous en ressentirez de la  
peine et de la honte. Mon ami, je sais très bien comment tourne ce  
genre de choses. D’un autre côté, si vous êtes vainqueur d’un  
chevalier eí l’envoyez à la cour de la part de Floriant, il se pourrait  
que cerîains disent que vous ìe faìtes pour vous vanter et on vous le  
reprocheni. C’est pourquoi, mon cher ami, je vous conseillerais, par  
Dieu, de changer de nom afin que personne ne vous reconnaisse  
quand vous arriverez à la cour. »

Quand iì entend ces paroîes de Florette, Fìoriant la1 prend par Ie  
cou et î’embrasse. « Vraiment, lui dit-íl, vous êtes pieine de sagesse I  
jamais vous n’avez eu d’inclination pour la méchanceté ou la sottise.  
En vérité, ma très chère amie, j’avais une telle intention.

*ÊÈÊÈÊèêÊÊêèèIS&ìï-* •

HHHjHHÉfe:"-,

iv. 6862 : Wiîiianis avait corrigé ea Flarete, ce qui est évidemmerit

6868

6872

6876

6880

6884

6888

6892

6896

6900

Douce suer, s’il vous vient en gré,  
Biaus Sauvages m’apelerois  
Toutes les fois que vous vorroís,  
Sì soit la chose devisee.

Et vous reseroiz apeîee  
Par droit non la Plaisanz de l’Iile.  
Gardez q’en chemin ne en vílie  
Ne nous apelons autrement.

- Sire, je I’otroi bonement,

Fait ele, quant vous le vouiez ! »  
Ensi s’en vont com vous oez.  
Toute jor lor voie ont tenue  
Dedens une forest ramue,

Et ceìe nuit s’i herbergierent,

Quar J. hermìtage i troverent.  
L’ermite volentìers les vit,

Puis leur a molt doucement dit  
S’ii sont espousé ioiaument.  
Floriant respont erraument :

« Oïl, sire, sachiés de voir ! »  
Lors les fet îés lui asseoir  
L’ermite et lor prent a enquerre,  
Dont il sunt né et de quel terre.  
Floriant respont sanz outrage :

« Sire, j’ai non le Biau Sauvage,  
Touzjors, en chastiaus et en vile,  
Et ce est la Plaissant de l’Isle  
Ma fame, que vous ci veez. »

Lor s’est lì eiinites levez,

Si lor aporte pain et vin  
A .J. hanap de mazerìn  
Et .J. petit de fruií ensambie.  
N’oní autre chose, ce me sambie,  
S’en mengíerent a lor plaisír.

Si cela vous convient, ma tendre épouse, vous m’appellerez Beau  
Sauvage aussi souvent que vous en aurez envie. Organisons les  
choses ainsi. Et quant à vous, votre nom exact sera Plaisante de l’Ile.  
Prenez garde à ce que, sur les chemins ou dans Ies villes, nous ne  
nous appelions pas autrement. - Seigneur, je suis parfaitement  
d’accord, puisque telle est votre volonté. »

Ils chemínent ainsi que vous m’entendez le raconter. Toute la  
journéc, iis ont avancé dans une épaisse forêt et, la nuit venue, ils ont  
rau halîe dans ce bois car ils y avaient découvert un ermitage.  
L'errníte les a accueillis avec plaisir, puis leur a aimabìement  
demandc s’ils étaient mariés légalement. Floriant lui a aussitôt  
répondu : « Oui, seigneur, soyez-en certain ! » Sur ce, l’ermite les  
fait asscoir auprès de lui et commence à les interroger sur leurs  
parents cî leurs pays. Foriant lui répond courtoisement : « Seigneur,  
dans lcs châteaux et dans les vilies, on m’appelle toujours le Beau  
Sauvage, ît vous voyez ici ma femme, Plaisante de I’Ile. » Alors,  
I’ermile s 'est levé puis leur a apporté du pain et du vin dans un  
hanap eu bois madré, et aussi quelques fruits. Ils n’ont rien d’autre,  
àce qu’ïi me semble, mais ils mangent à satiété.

*6904*

6908

6912

6916

*6920*

*6924*

6928

6932

Quant il fu tanz d’aler gesir,

Li hermiíes lor fist J. lit,  
couchier les físt par grant delit.

« Or dormez, bone gent, a aisse,  
Vostre chevai ont poi mesaise  
Quar assez ont avoinne et fain  
Et desouz aux du blanc estrain. »  
Ensi cele nuit trespasserent,  
L’andemain, quaní il se leverent  
L’ermite ior vait demander  
Quel part il s’en vorront aler.

Li Bíaus Sauvages ii respont :

« Sire, par Dieu ie roi del mont,  
Vers Rome, le plus droit chemin.  
- Or vous conduie saint Martin,  
Fet i’ermite, ii vous est mestier !  
Je vous metrai el droit sentìer,

Le droit chemin n’írez vous míe,  
Quar une beste maieïe  
I a c’on apele dragon  
Qui tant est fiere de façon  
Que nus hom ne l’ose esgarder  
Ne par cest chemìn trespasser.

Or vous dirai que vous ferois :

J. petit sentier en irois  
Que je vous irai enseignìer  
Par iluec porrez esloingnier  
La beste, ja ne ia verrez.

Bien ferez se vous m’en creez. »  
Quant le Biau Salvage l’entent  
Sí li respondi doucement :

« Biaus sire, bon grez en aìez  
De ce que vous nos avoiez,

Quar.d il fut l’heure d’aller dormir, l’ermite leur prépara un lit dans  
lequei ìls se couchèrent tout à leur aise. « Maintenant, mes chers  
hôtes, dormez bien. Vos chevaux ne sont pas à plaindre car ils ont  
suffisamment de foin et d’avoine ainsi qu’une litière de paille  
doréc. »

Ils ont passé la nuit de la sorte et le lendemain, quand ils se sont  
levés, l’ermite leur a demandé où ils voulaìent aller. Le Beau  
Sauvage lui répond ainsì : « Seigneur, par Dieu, le roi du monde,  
i nous voulons aller à Romé par le chemin le plus direct. - Que saint  
í Martin vous guide, répònd l’ermite, vous en aurez besoin. Je vais  
i vous mettre sur le bon sentier, mais ce ne sera pas le chemin direct,

; cat sur ce chemin-là se trouve une maudite bête, un dragon, dit-on,

ont l’allure est si féroce que personne n’ose soutenir sa vue ni :

emprunter ce chemin. Maintenant, je vous dirai comment faire : vous  
> suívrez un petit sentier que je vais vous montrer ; en l’empruntant, ;

; éviterez la bête et n’aurez pas à la voir. Tout ira bien si vous  
.î me faites confiance. » Après avoir entendu ces propos, le Beau  
ge répond gentiment : « Cher seigneur, nous vous remercions  
î de nous indiquer le bon chemin,

6936

6940

6944

6948

*6952*

6956

6960

6964

Mes, foi que je doi saint Martín,

Ja ne lairai mon droìt chemín  
Por beste a nui jor de ma vie !

Et nonporquant nel di je mie  
Por tant que me voille vanter ».  
Adonc fet ia Plaisant monter,

Si se metent au droit chemin.  
Sovent reclaiment saint Fremin,

Li hermites qu’í les conduìe  
Que il nule part ne s’enduie.

Tant oní lor droit chemin alé  
Qu’il ont devant aus regardé,

Si ont aperceii la beste  
Qui moit esíoit de fiere geste :

Nus ne vit onques si doutable  
Si grant ne si espoentable,

Bien ot de lonc .XVlï. piés ;

Par mi le pis, bíen le sachiés,  
Avoit bien .11. toìses de gros,

Tos iert velus par sus 5e dos.

La teste avoit grosse et hidouse,  
La cfaiere oscure et tenebrouse,  
Les eles granz por mieux voler.  
Moit font ses ongles a douíer  
Q’en ses poues erent plantees,

Qui molt estoient grans et lees,  
Quant ia beste les voit venant,  
Vers aus s’en vient de maintenant.  
Le Biau Saivage est descendus  
Du destrier, s’est vers li venus,  
L’espee nue en la main desíre.  
Ferir la vait parmi la teste  
Le dragon qui vers lui venoit,

rnaís, par la foì que je dois à sainí Martin, jamais, de ma vie, je ne  
changerai de route à cause d’une bête. Et, cependant, ce n’est pas la  
vantardise qui me pousse à parler ainsi. » Fioriant aide alors Plaisante  
à se mettre en selle et ils suivent la route directe. L’ermite invoque  
souvent saint Firmin pour qu’ìl les aide à ne pas s’égarer1.

Ils ont si bien chevauché qu’en regardant devant eux, ils aperçoi-  
, quí est d’une féroee espèce : personne n’en vít jamais  
d'ausió igereuse, d’aussi imposante et d’aussi affreuse. Elle  
rn dix-sept2 pieds de long. Au niveau de la poitrine, elle  
toises de large. Sur le dos, elle était toute velue. Elle  
;rosse tête hideuse, une face sinistre et sombre, et de  
;s pour niieux voler. Ses griffes, à l’extrémité de ses  
patíes. ét.vcnt redoutables, car elles étaient longues et larges.

bête les voit arriver, eile s’avance aussitôt vers eux. Le  
geau Sauvage descend de son destrier et s’approche d’elle, l’épée  
dans ia ;ri n droite. II frappe en pleine tête le dragon qui arrivait ;

. vv' 6942-43 : Mous comprenons le passage ainsi : saint Fìrmin est objet,  
ttne graphie pour reclaime et dépend de ii hermites (singulier, bien  
: que enduie, ínversement, est ane personne 6. On attendraít  
t esduient.

I ; à lire dix et sept.

6968

6972

6976

6980

6984

6988

6992

6996

7000

Mes tant dure la pel avoit  
Que il ne la pot entamer.

Et ii dragons satiz demorer  
Lí a ses .u. poes lanciees  
Et ens en son escu fìchiees  
Par tei aïr que par j. po  
Ne iì a fet saillir du co.

Le Biau Salvage le requiert :

De l’espee grant cop le fiert  
En la teste, mes poi li grieve.

Et li dragons la coue lieve,

Parmi les flanz tel cop ii done  
Que toute ia terre en resone  
Par poi a terre ne le porte.

La Plaisans moit se desconforte  
Qui la bataille regardoit  
Quant son seignoT en tel point voit.  
Lors est a terre descendue,

Sì a la fort lance vetie  
Que ses síres iaissie avoit.

Tot maintenant qu’ele la voit  
Si l’a a ses ,u. mains saísie.

Eîe ne fu pas esbahie,

Vers le dragon s’en vint corant,  
Ferir le vait de maintenant :

Parmi les flanz li fait passer  
Le bon fer tranchant d’outremer,

Le cuer en .1J. moitiez li fent ;

Le dragon a terre s’estent  
Que ia mort destraint et mestroie.  
Se li Biaus Salvages ot joie  
Ne le fait mie a demander.

Sa fame prent a acoler.

mms sa peau esí si dure que ia îame ne peut I’entamer. Sans attendre,  
le dragon a iancé ses deux paííes sur I’écu, et il y a planté ses grìffes  
avec une teiie violence que peu s’en faut qu’il tte I’arrache du cou1àe son adversaire. Le Beau Sauvage revient à la charge : il lui assène  
sur la tête un grand coup d’épée, mais il ne ìui Mt guère de mal.  
.\í, 'js, îe dragon, dressant la queue, luì en donne un tel coup sur Ie  
flanc que toute la contrée en retentií ; ÍI réussit presque à le jeter au  
sol.

Piaisante, qui assístait à la bataille, est tout à fait désolée de voir  
son époux dans une telle situation. Elle meî pied à terre et aperçoit  
ia robusíe lance laissée par son mari. Aussitôt, elle la saisiî à deux  
juains et, sans se décontenancer, elle court vers le dragon et l’attaque  
séance tenante. Elle lui enfonce dans les flancs le bon fer aiguìsé de  
ia iance d’outremer et lui fend le cceur en deux moítiés. Le dragon  
s’affale, oppressé par la mort qui s’empare de lui. II ne faut pas  
áemander si le Beau Sauvage est heureux. II enlace sa femme eí lui  
dil:

*■’%  
■ "h*

'M

.■Aìg

• V'lj  
‘ 5jf

*'■■* : *M*

~u • 6974 : Williams dans son Introduction, p. 18, pease qu’ií s’agit  
! -■! **í.'jt1îk.** pour coup. Plus probabìement, c’est col.

7004

7008

7012

7016

7020

7024

7028

7032

« Certes, fet il, or voi je bien  
Qu’el monde n’a si loial rien  
Com preude fame, bien le sai,

Bien en sui venus a l’essai.

Fox est cil qui d’eles mesdist !  
Certes, il ne set que il dist.

Qui en mesdist, Dex le maudie,

Le veraí filz sainte Marie ! »

Ensi li Biaus Savages dist.

La Plaísant demore ne fist,

Ains monta sor son palefroí.

Tot simplement et sanz desroi  
S’en vont andui la droite voie  
Parmi .J. bois qui les ombroie ;  
Vers le vespre l’ont trespassé,

Par J. grant tertre sont monté.

Li Biaus Salvages se regarde  
Et vit sour le pui d’une angarde  
J. chastel de trop grant bìauté.

Ne le vous avroie hui conté  
Mes bien vous di qu’il n’a sí noble  
De si jusqu’a Coustantínoble,

Molt par ert de grant seignoríe.  
Environ par la praierie  
Avoit plus de .M. trés tendus,

Li plusor sont a or tissus,

Li pomel sont refanbloiant  
Ensement qu’il fussent d’argent,  
Car de fin or ei'ent massis  
Et a esmal tresgeteïs.

Quant li Biaus Salvages les voit  
En son corage pense et croit  
Que li chastiaus en soit assis.

« fin vérité, maintenant je peux voir qu’il n’existe rien au monde de  
pius loyal qu’une épouse vertueuse ; j’en suis bien conscient, car je  
viens d’en faire l’expérience ! II est fou, celui qui dit du mal des  
fernmes. Assurément, il ne sait pas ce qu’il dit. Que Dieu, le vrai fils  
de la Vierge Marie, maudisse de tels médisants ! » Ainsi parle le  
Beau Sauvage. Plaisante, sans s’attarder, se remet en selle sur son  
palctr' Tous les deux, ils reprennent leur chemin très simplement  
et sans nrecipitation à travers un bois ombragé.

Vers ìc soir, ils sortent du bois et gravissent un tertre élevé. Le  
Beau Sanvage regarde autour de lui et aperçoit en haut d’une colline1un très c;au château. Toute la journée ne me suffirait pas pour vous  
le décd.c : mais je vous assure qu’on n’en trouverait pas d’aussi  
maanii.qcc d’ici à Constantinopie ; il dégageait une'impression de  
arandc ua-ssance. Tout autour, sur le pré, plus de mille tentes étaient  
dressées !.a plupart avaient des pans tissés de fils d’or, et elles  
éîaient scnnontées de petites boules qui flamboyaient exactement  
commc s: clles étaient en argent, mais elles étaient en or pur massif,  
décorées à l’émail. Quand le Beau Sauvage aperçoit ces tentes, il  
pense er lui-même qu’elles doivent appartenir à des gens qui  
assiègem î : château ; c’est ce qu’il croit.

îe manuscrit donne pin, avec un i pointé. La correction se justifie  
' I’hémistiche se retrouve au v. 1744,

La Plaisant a a raison mis :

« Dame, feí il, quel la ferons ?

7036

Dítes comment nos contenrons :

Irons en cel ost herbergier ?

Car el chastel, mentir n’en quier, |

Ne porrïons nos mie entrer.

7040

* Sire, je nel vous quier celer,

Vous en ferez vostre plaissir,

Quar touz jors me voil contenir  
A vo talent du tout en tout.

7044

* Certes, fet ìl, point n’en redout. » fSvcij j

Ensi vers les tentes s’en vont,

Em poi d’eure venu i sont.

7048

Li Bíaus Sauvages apela  
.J. chevalier que il trouva  
Seant devant i’uis de son tré.

Premierement l’a salué,

Puìs li dist debonairement :

7052

« Frans hons, di moi, se Dex t’ament,

Ou je pourroie herbergier.

* Sire, mentir ne vous en quier,

Fait li preudons, jei vous dirai,

7056

Ne ja ne vous en mentirai :

Se vous herbergier vous voulez  
En cel chastel vous en irez,

7060

Car en cest ost por herbergier  
Ne vous poez pas anuitier.

Nus ne vous i herbergeroit  
Si chier com s’onor averoit,

Quar commandé le nous a bíen  
Nostre síre, rois Julien,

Quí est sire de cest chastel.

II s’adresse à Plaisante : « Ma dame, qu’allons-nous faire ? A  
votre avis, comment agirons-nous ? Irons-nous chercher l’hospitalìté  
dans ce camp ? De fait, je ne vous meníirai pas, il nous est impossi-  
ble d’accéder au château. - Seigneur, je ne veux pas vous dissimuler  
ma pensée, vous agirez comme il vous plaira. En effet, je veux m’en  
tenir à ce que vous choisirez de faire, à tout moment et sans  
exception. - Certes, je n’en doute pas. »

Ils partent alors vers les tentes et les atteignent en peu de temps.  
Le ICau Sauvage interpelle un chevalier qu’il voit assis à l’entrée de  
sa tente. II commence par le saluer, puis lui dit aimablement :  
« Noble chevalier, par Dieu, dis-moi où je pourrais trouver un ìogis.  
- Seigneur, je vais vous répondre sans mentir. Si vous désirez être  
hébergé, allez dans ce château, car, dans ce camp, vous ne pouvez  
pas trouver de logis pour la nuit. Aucun chevalier, pourvu qu’il tienne  
à son honneur, ne pourrait vous y héberger, car notre seigneur, le roi  
Julien, le maître de ce château, nous a ínterdit d’agir de la sorte.

■

m

\_

K

426

*FLORIANT ET FLORETE*

7068

7072

7076

7080

Mes, foi que doi saint Gabriel,

Se vous íe mien conseil creez,  
Laiens ie pié ne meterez,

Qu’a iui vous couvenroit combatre.  
Certes, se vous estiez quatre  
Si seriez trestuit vaincuz.

Mes se vous venez au desuz  
Conquis avrés si grant honor  
C’onques chevalier n’ot greingnor.  
Gr en faites vostre plaisir ! »

Et Biau Sauvage qu’esjoïr  
N’ot quant cele paroie entent,

Quar forment ii vient a talent  
C’utn petit se voise essaíer.

Lors fet la Plaisant chevauchier  
Vers le chastel ia droite voie.

Et ciì des tentes le convoie  
Plus de .V.C., mien escíant,

Et aloient entr’aux disant:

fûOaJ

7084

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | 7088 | « Chevalier, trop par es hardis ! Tu u’en pués pas retorner vis De cest chastel ou tu t’en vas. Certes, grant folie feras ! |
| : | 7092 | Saches de voir se tu í entre Laissier t’estuet ie cuer del ventre ! » Ensi vont aprés lui disant,  Et il n’en fet de riens sambiant |
|  | 7096 | Que il entende nule chose. Enjusqu’au chastel ne repose, Parmi la porte est ens entrez, Jusqu’au palais n’est arrestez, |
|  |  | Devant une grant place avoit. Le Biau Sauvage garde et voit |

Mais, par ia foí que je dois à saint Gabriei, si vous voulez suivre  
mor. cr.í'te;], vous ne mettrez pas pied à terre dans ce château, sinon  
vous deviez affronter notre seigneur. Et, en vérité, seriez-vous quatre,  
vous scriez tous vaincus. Mais si vous avez le dessus, vous obtien-  
drez uin; iciíe gloíre qu’elle surpassera ceìle qu’a jamais pu atteindre  
un che \ ai ìe;. Maintenant, faites comme bon vous semble ! » Le Beau  
SauNauc cxuite en entendant ce discours. En effet, iì éprouve  
rirrcsisdbie envie de se mettre un peu à l’épreuve. Alors, tl demande  
à Pla'acnte cie chevaucher directement vers le château.

Ccu.x c\uì logent sous les tentes accompagnent Florianí ; à mon  
a\is, ii.\ sont plus de cinq cents, et ils disení entre eux : « Chevalier,  
tu **&■■■>** vraiment trop téméraire ! Tu ne peux pas repartir vivant du  
châtcau où tu te rends. Certes, tu vas commettre une grande folíe !  
Saches. en vérité, que si tu y entres, tu devras y laisser ia vie ! »  
Ainsí parL-nt'ils tout en marchant derrière Floriant, mais lui ne fait  
pa**i** mine d'entendre quoi que ce soít. II va direcíement au château,  
franchi! Ie porche et chevauche sans s’arrêter jusqu’à la grand-saîle,  
devant laqudle s’étend une vaste place. Le Beau Sauvage regarde et  
voit

7100

7104

7108

7112

7116

7120

7124

7128

**C’uns chevaliers trestouz armez  
Ert en mi îa pîace arrestez,**

**Montez ert sor j. grant cheval,  
Merveilles sambloit bien vassal.  
Quant il choìsi ìe Biau Salvage  
Si s’escria en son language :**

**« Dans chevaliers, je vous desfi,  
Gardez vous de moi, ce vous di,**

**Quar ia teste me laisserez  
Quant vous de moi departìrez ! »**

**A cest mot fiert des esperons,**

**Pius fiers que lupars ne lïons.**

**Li Biaus Sauvages li revient,**

**Une fort lance en sa main tíent.  
Adonc se sont entreferus  
Des fors iances sor ies escus,**

**Et eìes sont fors et poígnaux :**

**Par mi les crupes des chevaus  
Se sont a ia terre porté,**

**Mes n’i ont gaìres demoré,**

**Ançois resont em piés saillis,**

**Puis ont mains as espees mis,**

**Si s’entrevienent d’un estal.**

**Molt se combatent parigal,**

**Sor lor hiaumes grans cos se donnent  
Que tout le chastel en estonnent,**

**Quar molt sont de fiere maniere.**

**Par de devant et par derriere  
Ont lor haubers tous decolspez  
Et lor hìaumes ont embanez  
Et lor escus ont detrenchiez  
Et elz dedens les cors plaìez.**

qu’un chevalier tout en armes est immobile au centre de ia place ; il  
monte un grand cheval, et sembie prodìgieusement vaíeureux.

Quand il aperçoit le Beau Sauvage, le chevalier le hèle de la  
sortô i « Seìgneur chevalíer, je vous défìe ! Prenez garde à vous, je  
vous ìe dis, car vous me laisserez votre tête lorsque vous partirez  
d’ici ! » Sur ces mots, ìi pique des éperons, plus féroce qu’un léopard  
ou un iion. Le Beau Sauvage vient à sa rencontre, une robuste lance  
à ia main. Avec leurs lances qui sont soíides, iis heurtent ies écus  
l’un dc l’autre. Leurs lances sont résìstantes et se tiennent bien en  
main : les chevaiíers volent à terre par-dessus îa croupe des chevaux,  
mais ne restent pas longtemps au soî. Au contraire, ìls se relèvent  
d’un hond. saìsissent leurs épées et s’affrontent avec un même éian.  
Ils combatíent iongtemps à égalité, et se portent de si puissants coups  
sur ies heaumes que tout le château en retentit ; de faií, ils sont de  
tedoutabìes combattants. IIs ont **mis en** pièces leurs hauberts, sur ia  
poiíríne aussi bien que dans ìe dos, et ils ont défoncé leurs heaumes,  
disloqué leurs **écus** et se sont infiigé des blessures.

7132

7136

7140

7144

7148

7152

7156

7160

Malvese gent fussent or mort,  
Mes trop par sont de grant esfort  
Et plains de grant chevalerie.  
Blasme et hontage les cfaastìe,  
Nus d'aus ne velt estre vaincus  
Por ce se sunt il tant tenus.

La Piaisant ier en mi la place,  
Toute avoit coveríe îa face  
De plourer et de iermoier.

Sovent li oïssiez proier

Sainte Marie bonement

Que par son saint commandement

Desíende son seígnor de inort.

S’eîe em prie n’a mie tort,

Quar molt sont en grant aventure.  
Rois Juîíens ne s’aseiire,

Ains a levé l’espee amont,

Par mi ie hiaume contremont  
Â le Biau Sauvage feru :

Qenqu’il ataint en a rompu,

Une grant piece en a ostee.

Se ne tornast la bone espee  
Jamés Suzille ne veïst,  
l.a bone terre qu’ìl conqui st.

Molt fu le Bíau Sauvage íré  
Quant !e cop sent desmesuré.

Por íre faire le requiert :

De i’espee en l’elme le fíert,

Le mestre cercle en a rompu.

Li cols fu grans, de graní vertu,  
L’espee est contreval coulee,

Sor la blanche coisfe gemee,

Plus de .c. maìlle i’en osta.

Des gens de moindre valeur seraient déjà morts, mais eux possèdent  
une extrême résistance et sont pleins de prouesse. La peur de  
l’opprobm et de la honte les éperonne : ni l’un ni l’autre ne veut être  
vaincu, et c’est pour cette raison qu’ils résistent autant.

piaisar.tc était au milieu de îa place, le vìsage inondé de larmes.  
Vous auriez pu l’entendre invoquer fréquemment et avec humilité  
sairés Marîe, afin que, par la grâce de sa sainte volonté, la mort soit  
épa.rgnée à son époux. Elle n’a pas tort de príer de la sorte, car le  
coinbtu esí sans merci. Le roi Julien ne tergiverse pas ; il brandit son  
épée ei i'abat sur le heaume du Beau Sauvage : il disloque toute la  
partie uu'iì atteint et en emporte un grand morceau. Si la bonne épée  
- tourné dans sa main, son adversaire n’auraií jamais revu  
la Siciíe, cette riche terre qu’il a conquíse. Le Beau Sauvage ressent  
une foríe colère quand iî reçoit ce coup extraordínaire, et, laissant  
libre cours à sa rage1, il assaille le chevalier : il abat son épée sur  
son heaune et en rompt le cercle principal. Le coup est violent, plein  
de puisi-aììoe ; I’épée glisse sur la coiffe resplendissante ornée de  
pierrer'c:., cn arrache plus de cent mailles

**%çaise et romane 41), p. 99.**

57 : La correction a été proposé par Delbouille. Pour la construction  
■ Geoxges Kl.EIBER, Le Mot « ire » en ancien françaìs (Xle-XIIIe  
d’analyse sémantique, Paris, Klincksìeck, 1978 (Bibliothèque

Par desus l’espaule s’en va  
Bmiant com foudre qui destent,

La more de l’esperon prent,

.}. grant pìé est ferue en terre.

A cest cop fusí pais de ía guerre,

S’ii l’etist a droit conseíì.

Rois Juliens fu esperdu  
Quant sent le cop desmesuré ;

Onques en jour de son aé  
N’avoit senti si merveillous.

Lors li recort sus comme lous  
Faít la brebis quant il la trueve.  
Chascuns d’aus de ferir s’esprueve,

Et puis se sont au luitíer pris,

Car bien en estoient apris.

La luite dura longuement,

Mes en la fin, vous di bríement,

Fu rois Julíens abatus.

Le Biau Sauvage est monté sus,  
L’elme Ii prent a deslacier,

En sa main tint le branc d’acier.

La teste li vouloit couper,

Quant cil prist merci a crier  
Jointes maìns molt tresdoucement.

Fes li Biaus Sauvage : « Or m’entent,  
Premierement te couvient dire  
Pou qu’ocioies a martire  
Les chevalìers qui ci passoient  
Des que forfait ne le t’avoient.

- Sire, fait il, jel vous dirai,

Ne ja de mot n’en mentirai :

Voirs est que j’ai fame espousee  
Qui est de trop haute gent nee  
Et roïnne de cest païs.

puís glisse le long de l’épaule avec un bruit de foudre qui s’abat ;  
elle emporte la pointe de l’éperon et s’enfonce d’un bon pied dans la  
terre. Ce coup aurait signé l’arrêt du combat s’il avait été parfaite-  
ment asséné. Le roi Julien est abasourdi par ce coup extraordinaire :  
jamais de sa vie, il n’en a reçu d’aussi prodigieux. II se jette alors sur  
son adversaire comme le Ioup sur la brebis qu’il vient de découvrir.  
Chacun s’efforce de frapper ì’autre, puis íls en viennent à la lutte à  
mam nue, une forme de combat qu’ils connaissaient bien. La lutte  
dure longtemps, mais pour finir, je vous le dis en peu de mots, le roi  
Juhen est jeté à terre. Le Beau Sauvage pose un pied sur son corps  
et commence à lui déiacer le heaume. II tient dans la maín droite son  
épée en acier, et s’apprête à couper la tête du vaincu. Mais celui-ci  
demandc grâce, les mains jointes et très humblement. Le Beau  
Sauvage lui dit1 : « Ecoute-moi. D’abord, il faut que tu expliques  
pourquoi2 tu décimais cruellement les chevaliers qui passaient par  
ìci, alors qu’ils ne t’avaíent fait aucun tort. - Seigneur, je vais vous  
répondre sans vous mentir. II est vrai que j’ai épousé une femme de  
très haute naissance, qui étaít la reine de ce pays.

bi \ 7188 : graphie pour fet.

1 • 7190 : graphie pour pour.

Mes ançoís que l’eûsse pris  
Oí de J. auíre chevaíier  
Cui ele amoit de cuer entìer.  
Mes il fu mors par mescheance,  
Q’en .J. tornoi d’une fort lance  
.1. autre chevalier Focist.

**7200**

**7204**

Ma fame trop grant duei en fist,  
Par J. poi que ne se tua,

**7208**

**7212**

**7216**

**7220**

Mes en la firt se pourpensa  
Que ele le feroit vengier.  
Donques fist .1. tornoi huchier  
Trestout droít desous ce chastel.  
Et cìì que seroit au pîus bel  
Et le pris du tomos avroit  
Seust qu’a fame î’averoif  
Molt i vìnt de bons chevaliers,  
Fors et hardis, preus et legiers,  
Quar chascun la vouloit avoir.  
Mes bien vous di par esíouvoir  
Que fous Ji pris m’en fu donnez.  
Donques fut de lui espousez,  
Mes avant mc fist fiancíer  
Que querroie le chevalìer  
Quì son mari avoit ocis  
J. an tout plain par le païs ;

**7224**

Et se conquerre le povoie  
La teste I’en aporteroie  
Et se nel povoie trouver  
I! m’estrovoít ci retorner,

En cel chastel meïsmement,

**7228**

Et touz cìaus ocirre a torment  
Qui par cel chasíei passeroie.

it le mariage, elle avaít eu pour époux un autre chevalier  
qr-'cih' aimait de tout son coeur. Or, il mourut accidentellement au  
cours d'iii tournoi, à cause d’un chevalier dont la robuste lance le  
rua. Ma mme en éprouva un chagrin extrême et fut sur le point de  
aieitre hn à ses jours. Mais, en fin de compte, elle résolut de  
cherciiu- à le venger. Eile fit donc proclamer un tournoí, juste en  
dessous de ce château. Celui qui serait le meilleur et remporterait le  
pnx du 'ournoi devait savoir qu’il I’aurait pour femme. De bons  
che'-as'o-'>, vigoureux et hardis, vaillants et rapides, vinrent eti foule :  
ils vouiaicnt tous avoir la reine. Mais je dois vous dire que c’est moi  
qm msJ'.s tous les honneurs. C’est pourquoi elle m’épousa, mais  
aupaiasact, elle me fit jurer de chercher une année entière, à travers  
tout D p-ys, le chevalier qui avait tué son mari. Sì je pouvais ìe  
vaincm. jo devais lui en rapporter la tête, mais si je ne parvenais pas  
à le trou 'cr, je devais revenir ici, dans ce château précisément, et tuer  
dans ;e-. pires souffrances tous ceux qui y passeraíent1.

ie v. 7229 ; graphie pour passeroient.

7232

7236

7240

7244

7248

7252

7256

7260

Mes avant dire leur feroie  
Touz ìor faís et lor aventure.

Et s’avenoit par aventure,

Que cìs chevaliers ci venist  
Quí son premier mari ocist  
Et je ocirre le povoie  
Ma penìtance fete avroie.

Or est ensi : conquis m’avez,

Fere em poez voz volentez,

Ja nus nel vous destournera.

Mes certes, grant pechiés sera :

Je me met en vostre baillie,

Trop feriez grant vilonníe,

Des que du tout conquis m’avez  
Se lors en avant m’ociez ! »

Fait li Biau Sauvage : « Or me di,  
Por quoi sont cíi chevalier ci  
Qui la fors ont lor trés tendus ?

— Sire, par le roi de la sus,

Je vous dìrai sanz mentír mot:

A Rome .1. ampereor ot  
De cuí muet ceste roíauté.

Or en oiez la veríté :

Li empereres si est mors

Qui moit iert plains de granz esfors.

J. fil laissa, n’a pas .XX. ans,

Molt par est fel et souduians,

Toute a destruite la contree,

N’i a de bien remez denree.

II fet fames a force prendre,

Ne nus ne li osse desfendre,

Quar se nus hons li desfendoit  
Tantost ocirre le feroìt. /

Mais d’abord, je leur ferais raconter tous leurs exploits et leurs  
aventures. Et si, par hasard, il arrivait que vienne ici le.chevalier qui  
avait tué son premier marí, et si je réussissais à le tuer, j’aurais  
achcvé ma pénitence. Et voilà : vous m’avez vaincu, et vous pouvez  
fairc de moi ce que vous voulez, personne ne vous en empêchera.  
MaîS. en vérité, vous commettrez un grand péché : je me soumets à  
votre autorité, et ce serait une grande bassesse, du moment que vous  
m'avez totalement vaincu, de me mettre ensuite à mort ! - Dis-moi  
donc. reprend le Beau Sauvage, que font les chevaliers ici présents,  
qui onl dressé leurs tentes à l’extérieur du château ? - Seigneur, par  
le Dieu du ciel, je vais vous répondre en toute franchise. A Rome, il  
y avait un empereur sous l’autorité duquel étaít placée cette royauté.  
Apprenez la vérité : cet empereur, qui était très puissant, est mort. II  
a laissé un fils, qui n’a pas encore vingt ans, mais est extrêmement  
cruel et perfide ; il a détruit tout Ie pays, sans rien épargner. II fait  
violer les femmes, et personne n’ose l’en empêcher, car si quelqu’un  
s’opposait à lui, il le ferait tuer sur-le-champ.

7264

7268

7272

7276

7280

7284

7288

7292

7296

Et por itant s’en sont foïs  
Plusors barons fors du païs.

La contree est tomee a mal  
Quar il nous a fait seneschal  
D’un vilain, filz de çavetier,

Et d’un vilain, fii de forníer,  
Nous a fet novel chamberlain.  
Li desloìal fiíz de vilaín  
S’ont tuit chacié de sa maison :  
Tuit sont dechacìé li baron.  
Franchíse, Honors est abaissie  
Et Desloiautez essaucie.

La terre est tornee a declíns.  
Enjusqu’al regne as Sarrazins  
En est ja la novele alee.

Li soudanz a sa gent mandee  
De Babiloinne, la cité,  
Enjusqu’au regne Cordroué.  
N’a remez home arme portant,  
Turc ne Sarrazin ne Persant,  
Quil ne soit venus en s’aïe :  
Rome ont environ assegie  
Qui est chiés de crestienté.

Mes nostre emperere a mandé  
Toute la gent qu’il puet avoir  
Par proiere ne pour avoir.

Mes n’a pas grant chevalerìe,  
Car sa terre n’est pas garnie  
De bons chevaliers combatans,  
Quar foï s’en sont li auquans,  
Li autre le heent formení.

Mes por Jhesu omnipotent  
L’aïderont de ceste guerre,

Quar il ne voelent pas sosferre  
Que Rome soit tornee a mal.

C':m p-ífurquoì pîusieurs seigneurs ont fuí hors du pays. Toute la  
conféc esv dans un état désastreux, car i! nous a cfaoisi comme  
scnéchal un faomme de basse extraction, un fils de savetìer, et il nous  
a également donné pour chambellan un roturier, un fils de boulanger.  
Cc: fils de manants, ont chassé tout le monde de la cour :

tous ies hommes nobles ont été éloignés. Noblesse et Honneur sont  
tndis que Déloyauté est glorifiée ; tout le pays court à sa  
nunv. ; nouvelle en est déjà parvenue au royaume des Sarrasins. Le  
suium t. comvoqué ses hommes, depuis la cité de Babylone’jusqu’au  
ro>aur.-t: dtî Cordroé. Turcs, Sarrasins ou Persans, tous îes hommes  
cupn'i =\o-s fte porter des armes, sans exception, sont venus lui offrir  
leur atde. íls ont assiégé Rome, ia capitale de la chrétienté. Mais  
reur a convoqué tous les hommes qu’ii pouvait faire venir  
;res ou des dons. Cependant, il ne dispose pas d’un grand  
nombre "e guerriers ; en effet, sa terre n’est pas ricfae en bons  
chevahcrs habiles au combat, car la plupart se sont enfuis et les  
autres ir haíssent profondément. Mais, au nom du tout-puissant Jésus,  
ìls i’aideoj-it dans cette guerre, car ils refusent d’accepter que Rome  
^ ■ a péril.

mj&jm

H|

*WÊÊ*

■

■■I  
mm

fCi

wÈm

7300

7304

7308

7312

7316

7320

7324

7328

Por tant s’asamblent li vassal  
Tout environ ceste contree.

Et j’ai la moie gent mandee,

Car demain i devoie aler.

Or voi qu’il m’estueî demorer  
Se de moi pitié ne vous prent.

C’est en vostre commmandement. »  
Lors li respont le Biau Salvage :

« Je te feraí grant avantage :

Je ne t’ocirrai ore pas.

Mes or entant que tu feras :

Em Bretaingne t’estuet aier,

Au roi Aríus, sanz demourer.

De par moi ie salueras,

Et puis aprés te meteras  
En sa prison entierement ! »

Cii iì otroie bonnement.

A cest mot sunt em píez levé,

Vers ie paiais s’en sont alé,

La Plaisans s’en vait avec aux.

.00. vallet preus et vassaux  
Vienent contr’aus, sel desarmerent  
Et lor plaies lor estanchierent.  
Adont fist on I’iaue donner,

Si se sont assis au souper.

Ceie nuit furent bien servis,

Mes ne voil ci fere devis,

De lor viandes raconter.

Et quant ce vint aprés souper,

Li Biaus Saìvages apela  
Son oste et si li demanda :

« Quentes jornees puet avoir  
Jusqu’a Rome ? dites moi voir !

C’est pourquoi les vassaux se regroupent à travers cette contrée. Et  
naoi, j’avais convoqué mes hommes, car je devais me mettre en route  
demain. Je vois maintenant que je devrai rester ici, si vous n’avez pas  
pitié de moi. C’est vous quí en déciderez. » Alors, le Beau Sauvage  
lui répond : « Je vais t’accorder un grand privilège : je ne vais pas  
te tuer. Mais écoute donc ce que tu feras. II faudra que tu ailles sans  
attendre en Bretagne, auprès du roi Arthur. Tu le salueras de ma part  
et tu te livreras à lui comme prisonnier, sans condition ! » Le roi lui  
donne volontiers son accord.

Sur ces mots, ils se relèvent et se dirigent vers la grand-salle,  
accompagnés par Plaisante. Quatre jeunes hommes vaillants et hardis  
viennent à leur rencontre, les désarment puis étanchent leurs plaies.  
L’eau est aíors apportée, et on prend place pour dîner. Ce soir-là, les  
convives furent bien servis, mais je ne veux pas entreprendre ici de  
jìci'k ‘c> mets.

Après le dîner, le Beau Sauvage s’adressa à son hôte et lui  
demanda : « II faut compter combien de jours pour aller à Rome ?  
Dites-le moi !

7332

7336

7340

7344

7348

7352

7356

7360

- Sire, .0. an i a, ce croi,

Par Dieu, du cíel le verai roi,

Se demaín matin mot'ïons  
A i’autre jor i serïons.

Et se vous i vouiez venir  
Grans bien vous em porroit venir  
Et grans honors, bìen le sachiés.  
Rome est de crestienté chiés,

N’est pas droís qu’ele soit perdue.  
Se vous nos voulez fere aìue  
Mieux en valdrez tot vostre aage. »  
Lors li respont ie Biau Saivage :

« Certes, fet il, et jou irai,

De mon povoir vous aiderai ! »  
Ensí ie laissìerent ester,

Couchier se vont et reposser  
Jusqu’ai demain au poiní du jor.  
Rois Juiientz ne fa.lt sejor,

Ains fait sa gent apareiilier,

Trosser palefrois et sornier ;

Lors artnes et íor garisons,

Trés et tentes et paveiilons,

Lor viandes font charroier.

Le plus grant chemin droíturier  
S’en vont vers Roine ia cité.

Rois Juiiens a commandé  
L’avangarde son seneschai  
Qui molt estoit preus et vassal.

O lui moine .M. chevalíers  
Fors et hardís, preuz et iegiers.  
Juliens et li Biaus Sauvage  
Vont aprés a tot ior barnage,

La Píaisans s’en vait avec aux.

eigneur, deux, je crois. Par Dieu, le vrai roi du cíel, si nous nous  
rncttions en route demain, nous y serions le jour suivant. Et si vous  
vouliez y aller, cela pourrait vous être très bénéfique et vous vaíoir  
un grand honneur, soyez~en sûr. Rome est ia capitale de la chrétienté,  
il n’est pas admissíble qu’on la perde. Si vous vouiez nous offrir  
vctre aide, votre valeur en sera accrue pour le restant de vos jours. »  
Alors, le Beau Sauvage lui répond : « Soit, j’irai là-bas et vous  
aideîíi! 'Je mon mieux ! » Les choses en restèrent là et tout le rnonde  
a!b sc coucher pour se reposer jusqu’à l’aube du lendemain.

Ce Jour-îà, le roi Julien ne perd pas son temps, mais fait préparer  
ses hoioo'ies, équiper les palefrois et les bêtes de somme, Les armes,  
les arrcures, touíes les tentes et les paviilons ainsi que ìes provisions  
sont truruportés sur des chars. Les guerriers empruntent le chemin  
direcí h' pius large pour gagner Sa ville de Rome. Le roi Julien a  
conbé - son sénéchal, un homme très valeureux et courageux, le  
comma”cement de l’avant-garde. Ce sénéchal esî à la tête de mílle  
chevaiicr., vigoureux et hardis, vaìllants et rapides. Julien et le Beau  
Sauvage ,rìennent à ieur suite avec tous leurs hommes. Plaísante les  
accompagne.

**7364**

**7368**

**7372**

**7376**

**7380**

**7384**

**7388**

**7392**

**7396**

Se jor errerent li vassaux  
Grantz .X. luies, ce m’est avis.  
En .J. pendant jouste J. iarris  
Icele nuit se herbergierent,  
Tentes et paveillons drecierent.  
Cele nuit se vont reposser  
Jusqu’al demain a l’ajorner  
Qu’il se remetent au chemìn.  
Tant alerent, çou est la fin,

Que Rome voient, la cité,

Et ii haut mur d’antiquité.

Voient logié tout environ  
Tentes et trés et paveillon,

Les aucubes et les brehans,

Molt iert li os plenìers et grans.  
Lí Biaus Sauvages apela  
Rois Juliens et dist li a :

« Sire, fet il, quel la ferons ?  
Dites comment nos maintenrons.  
Se mon conseil croire voulez,

Je vous diraì que vous ferez :  
Anuit mes nos herbergerons,

A I’empereor manderons  
Demain face sa gent armer  
Et ses batailles ordrener.

Quant Í1 verra í’ost esfreee  
Et commencie ert la mellee  
Dont face sa gent fors issir  
Et de plaín cop en l’ost ferir.

Ses assaudrons d’ambes .IJ. pars.  
Li plus hardis sera couars  
Quant il se verront si soupris  
Et de .0. partie assaillis. »

Dans la joumée, les chevaliers parcoururent, à ce que je pense, dix  
grandes lieues. Ils s’installèrent pour la nuit sur le penchant d’une  
colline, près d’une lande, et dressèrent là les tentes et les pavillons.  
Ils se reposèrent toute la nuit, jusqu’au lendemain et, au lever du  
jour. ils se remirent en route.'IIs chevauchèrent si bien qu’enfin ils  
aperçurent la cité de Rome et ses hauts remparts qui datent de  
l’Antiquité. Ils voient, installês tout autour, des tentes, des pavillons,  
des abris de toile de formes diverses, formant un campement vaste et  
imposant.

Le Beau Sauvage ínterpelle le roi Julien : « Seigneur, qu’allons-  
nous faíre ? Dites-moi comment nous agirons. Cependant, si vous  
voulez suívre mon conseiî, voici ce que vous ferez : cette nuit, nous  
camperons ici, et nous adresserons un message à l’empereur pour  
que, demain, il fasse armer ses hommes eí constituer ses corps de  
bataille. Quand il verra de l’agitation dans l’armée ennemìe et que le  
combat aura commencé, qu’il fasse sortir ses hommes et les lance  
d’un bloc sur le camp adverse. Ainsi, nous les attaquerons des deux  
cÔtés à la fois. Les plus courageux deviendront des lâches quand ils  
se verront ainsi pris à l’improviste et attaqués sur les deux flancs !

7400

7404

7408

7412

7416

7420

7424

7428

Lors respont li rois Julìens :

« Certes, ce me sambîe molt biens,  
Faisons donques nos gens iogier ! »  
Lors font les somíers deschargier,  
Drecent îes tentes et ies trés,

Mes ains fu lí jors trespassés  
Qu’il se fussent logié trestuít.

Et quant ce vint que il fu nuit  
Rois Juliens prent ,1. message,

Bien parlant et courtoís et sage,

Sel tramet a I’empereour.

« Va t’en, fet il, a mon seignor,

Di li je li amain secour.

Demain matìn, au poiní du jor,

Me porra ça defors trouver.

Face ces chevaìiers armer :

Quant nos avrons î’ost envaïe  
Dont face sa cbevalerie  
Fors issír et si nos aiue ! »

Donques n’i fist píus d’atendue  
Li més, ançoìs s’en est tornez.

Ne fu pas a cheva! montez,

Â pié par une esfrange voíe  
S’en vait que cil de l'ost nel voíe,  
Ne veít pas estre conneus.

Enjusqu’a Rome en esî venus,

A une porte est arrestez,

Adonc s’est en haut escriez :

« Portiers, fet il, lai moí íaiens,  
Mesage suì, ce t’acreans,

A Julien, ii riche roi,

Qui si vient a molt grant conroi.  
Parler voil a I’empereour ! »

447

GVERRE DEVANT ROME

- En vérité, ce plan me semble très bon, répond le roi Julien.  
Ordonnons donc à nos hommes d’instalier le campement ! » Ils font  
aíor.i décparger les bêtes de somme et dresser toutes les tentes, mais  
la r.uil commence à tomber avant qu’ils ne soient tous installés.

Une fíjis qu’il fait nuit noire, le roi Juíìen choisít un messager  
diseri. eourtois et avisé pour l’envoyer à l’empereur. « Rends-toi, lui  
dit-u. auprès de mon suzerain, et dis-lui que je lui amène du secours.  
Demsm 'natin, au point du jour, il pourra me trouver là, à i’extérieur  
de îa ',i!íe. Qu’il fasse armer ses chevaliers : quand nous aurons  
atiafjué i'-irmée ennemie, qu’il leur ordonne de sortìr de la ville pour  
nous aider ! » Alors, le messager n’attend pas davantage et s’en va.  
II ne pa.\ pas à cheval, mais à pied, par un chemin écarté, afin que  
ies ho.nmes de l’autre camp ne le voient1 pas : en effet, il ne veut  
pas ètre rcpéré.

Lc voìci arrivé à Rome ; il s’arrête à une porte de la ville et crie  
d'une vom forte : « Portier, iaisse-moi entrer ! Je te le jure, je suís  
un mcssager du puissant roi Julien qui vient par ici avec des troupes  
ímportantes. Je veux parler à l’empereur ! »

I

*m*

■

I

1

■

Adont n’í fist pius de demor  
Li portiers, aìns est Ievez sus,

7432

Droit a la porte en est venus.

Le guiché ovri, plus n’atent  
Et cil i entra maintenant,

Puis a la porte refermee.

7436

Li portiers sanz pius d’arrestee  
Avec ie message s’en va.

E1 mestre palais le mena  
Ou l’empereour se seoít.

7440

A ses homes se conseiiloit  
Comment se porroít maintenir  
Quar ne savoit que devenír.

7444

7448

Le message en haut le salue  
De Dieu qui fist solueil et nue  
Puis li dist : « Sire, or m’entendez !  
Rois Juliens li alosez  
M’a ci tot droit a vous tramis.  
Comme vostre hons et vostre amis  
Vous vient aidier de cuer entier  
O lui .XX.M. chevaiier  
Fors et hardis et combatanz.

7452

Demain verrez parmi ces chanz  
Sarrazins et paiens versser.

Faites vos chevaliers armer  
Le matinet, au point del jor,

7456

Si lor irez faíre secour. »

Lí emperere ot ia noveie,

Molt li fu avenanz et bele.

Le messagier en apela :

7460

« Amís, fet íl, entendez ça,

Di moi ce ce est veritez !

*guerre devant rome*

449

En entendant ces mots, le portìer, sans attendre davantage, se lève  
et vient directement à Ia porte. II ouvre sur-le-champ le guichet, et le  
nie- ■ ager entre aussitôt. Puis le portier referme la porte. Sans  
s’attarder, il part avec le messager. II le conduít à la grand-salie, où  
síégeait I’empereur. II tenait conseil avec ses hommes pour savoir  
quelle conduite adopter, car il ne savait pas ce qu’il allait devenir.

Le messager le salue d’une voix forte, au nom de Dieu qui créa le  
soleil et le ciel, puis il lui dit : « Seigneur, écoutez-moi donc ! Le roi  
julien de grand renom m’envoie directement à vous. En sa qualité de  
vassal et d'ami, il vient vous aider loyalement ; il amène avec lui  
vingt mille chevaliers vigoureux, courageux et vaillants au combat.  
Demain, vous les verrez dans la plaine qui est là abattre Sarrasíns et  
paiens Faites armer vos chevaliers dès l’aube, au poínt du jour :  
ainsi, \ous leur viendrez en aíde. » L’empereur entend cette bonne  
nouvelle : elîe lui est fort agréable. II apostrophe alors le messager :  
\mi... 'iite donc : tu me garantis que ce que tu dis est vrai ?

I

*MÊ*

■

1

m

■

i

7464

7468

7472

7476

7480

7484

7488

7492

* Qïl, par Dieu de majestez,

Fet lí mesages, vraiement !

* Or li dis donc certaìnement  
  Que je i’irai demain aidier.  
  Face sa gent apareillier,

Bíen matinet, au point du jor. »  
Adonc n’i fist plus lonc sejor  
Lí mesage, ains s’en retorna,  
Enjusqu’a i’ost rte tresfina.

Son seignor et le Biau Salvage  
Trova, si lor dist son message.  
Ensi le Iaissierent ester  
Jusqu’au demain a l’ajorner.

Au matìn quant jor fu venus,

Li baron se leverent sus,

Armé se sont tout maíntenant.  
.0. batailles font de lor gent,  
Juliens et li Baus Sauvage.

Ensí s’en vont par mi l’erbage.  
Enjusqu’a l’ost en sont venu  
De plain eslais i sont feru,  
Verssent tentes et paveìllons,  
Ocient Sarrazins feions  
M. en í veïssier tuer.

Lors veïssiez paìens armer  
Et venir devers la bataille.

Li uns ì fìert, l’autres i maille ;  
Li Biaus Salvages sí desroie,  
li n’encontre riens en sa voie  
Qu’ii ne face a terre versser.  
Qui li veïst testes couper,  
Trenchier braz et testes et piez,  
Ce samble qu’il soit enragiez.

- Oui, par Dieu ie tout-puissant, soyez en certain ! - Alors, tu peux  
affirmer au roi Julíen que demaín je viendrai sans faute à son aide.  
Qu’ii fasse préparer ses hommes de bon matin, dès le point du jour. »  
Sur ce, le messager, sans s’attarder davantage, repart et regagne  
ddcrn ’rau'j son camp. II y trouve son seigneur et le Beau Sauvage,  
ausqí.cis íl délivre son message. Et iis en restent là jusqu’à l’aube du  
ien'JcmaT,.

Le r'T.îin. quand il fit jour, les seigneurs se levèrent et s’armèrent  
aus.d:ó'. jui'en et le Beau Sauvage répartissent leurs hommes en deux  
corps úe baíaille. Ils se mettent ainsi en route à travers la prairie,  
parvicrm ;ni au camp ennemi et s’y précipitent à bride abattue ; ils  
renvemer.í ies tentes et les pavilions et tuent ies perfides Sarrasins :  
vous auncz pu les voir! en décimer un millier. Et vous auriez pu  
voir aiors 'cs païens s’armer et venir au combat. L’un frappe, l’autre  
ïîîc . f emportement du Beau Sauvage est tel qu’ii envoie à terre  
ì tout ce qu trouve sur son chemin. Qui i’aurait vu couper les têtes,  
; trancher ics aras, les têtes2 et les pieds, l’aurait prts pour un enragé.

;ôSí

' 7485 : graphie pour veïssiez.

répétition de testes à un vers d’íntervalle est évidemment un peu

■

Sspecfe

Touz a les braz ensanglentez  
7496 Des paiens qu’ìl a decoupez.

Li soudans s’en vient en i’estor  
Qui molí iert plains de grant iror  
Pour ces homes qui sont ocis.

7500 O lui mainne cii de Lutis

PIus de .C.M., au mien espoir.

La peíìssiez doulor veoir  
Quar de toutes pars s’entr’ocient  
7504 D’auíre raison ne se desfient.

Atant est l’emperere issus  
Fors de Rome a ,xx.M. escus,  
D’autre part les vont assaillir.

7508 PIus de .M. en í font morir,

Mes trop i avoit Sarrazins.

Lors recommence ii hustins,

Molt est grant ii occisïons.

75î2 Biaus Sauvages samble lïons

Qui soit entre brebis entrez.

II fiert et encoste et delez,

II n’ataint nus qui ne s’em plaingne :  
7516 Envìron lui cuevre la plaigne

D’elmes, de lances et d’escus  
Et de chevaliers abatus.

Li soudans voit sa gent morir,

7520 Entor lui la place guerpir,

Par .J. petìt ne muert d’írour.

Lors vait ferir l’empereour  
Grant cop sor son elme d’acier,

7524 Mes nei pot de riens empirier.

Nonporquant fu si estourdis  
Li empereres, ce m’est vis,

Qu’íl est a la terre verssez  
7528 Et Ii soudans s’est escriez :

Ses bras sont couverts du sang des païens qu’il a démembrés.

Le sultan arrive sur le champ de bataille ; il est plein de fureur à  
cause de ses guerriers qui sont morts. II conduit les hommes venus  
de Lutis ; selon moi, ils sont plus de cent mille. C’est alors que vous  
auriez pu voir des scènes de souffrance, car on s’entretue de tous  
côtés sans autre forme de défi. Cependant, l’empereur est sortì de  
Rome avec vingt mílle hommes. Ceux-là attaquent l’ennemi de  
l’autre côté et déciment plus de mille combattants. Mais les Sarrasins  
sont en trop grand nombre. Aussi, le combat reprend de plus belle,  
et le massacre est consìdérable. Le Beau Sauvage ressemble à un lion  
au milieu d’un troupeau de brebis. II frappe de tous les côtés, et tous  
ceux qu'il atteint en pâtissent : autour de lui, la plaine se couvre de  
heaumes, de lances, d’écus et de chevaliers abattus.

Le sultan voit ses hommes mourir et céder du terrain autour de  
luí : peu s’en faut qu’il ne meure de fureur. 11 s’avance alors vers  
l’empereur et luì porte un grand coup sur son heaume d’acier. Mais  
il ne parvient pas à l’abîmer. Toutefois, l’empereur est si étourdi, à  
mon avis. qu’il tombe à terre. Et le sultan de s’écrier :

7532

7536

7540

7544

7548

7552

7556

7560

« Ferez barons, s’or nous estort  
L’empereour, tuit somes moit ! »  
Le Biau Salvage ot la parole,

Cele part vient com vens qui voie.  
Li soudanz l’emperor tenoit,

Son vert elme osté ii avoit,

La teste li vouloit couper,

Noíens estoit de I’eschaper  
Quar nus ne ìi faisoit aiue.

Lors a haucié l’espee nue  
Le Biau Salvage maintenant,

Parmi ie chief fiert le soudant.  
L’espee iert bone et bìen tempree,  
Enjusqu’es dens li est coulee  
Et il chiet a la terre mors :

Petít est més ses reconfors.

Atant vait penre son cheval  
Le Biau Salvage et dist : « Vassai,  
A l’empereour, car montez !

- Qui estes qui resous m’avez ?  
Fet I’emperere, bíaus amis,

A vostre volenté iert mis  
Mes tresors et quanque je ai.

Dìtes comment vous nommerai ! »  
Li Biaus Salvages li respont :

« Sire, par Díeu le roi del mont,  
Biaus Salvages sui apeiez ! »

Li empereres est montez  
De maintenant sor le destrier,

Lors commencent a chaploier.  
Paiens voient lor sire est mors,

Ne vaut mes riens ses reconfors.  
En fuie tornent erraument,

Sì ies enchaucent durement.

« Chargez, seigneurs ! Sí l’empereur nous échappe maintenant, nous  
sommes tous morts ! » Le Beau Sauvage entend les mots du sultan  
et se précipite de son côté à la vitesse du vent. Le sultan tenait  
ur, il lui avait ôté son heaume de couleur verte et s’apprêtait  
à ’.uì eínper la tête. íi était impossible à l’empereur d’en réchapper,  
>nne ne lui venait en aide. Alors, le Beau Sauvage brandit  
vive>n',.iL son épée et I’abat sur la tête du sultan. L’épée était bonne,  
et la V'nie d’acíer bien trempé est descendue jusqu’aux dents : le  
sullan îombe à terre, mort ; désormais, il ne pourra plus aider ses  
homnics ! Le Beau Sauvage va alors chercher son cheval, puis il dit  
à l’empcreur : « Seigneur, montez donc ! - Qui êíes-vous, vous qui  
m'avcz sauvé ? demande l’empereur. Cher ami, mon trésor sera mis  
entre vos mains avec tout ce que je possède. Dítes-moi comment je  
dois voms appeler ! » Le Beau Sauvage lui répond : « Seigneur, par  
Dieu îl: ''oi de ce monde, on m’appelle le Beau Sauvage ! » L’empe-  
-le-champ, monte sur le destrier, et les deux hommes se  
ans le combat.

lïens voient leur seigneur mort : désormais, sa protection ne  
t plus rien. Ils prennent aussítôt la fuite, et les autres les pourchas-  
sei-i . achamement.

*SÊÊÊÈÈm*

aHp

**mBHI**

■■I

*mmmm*

■■

1

*wm*

I

Toute jor a l’enchaus duré,

7564

Au vespre s’en sont retourné  
Vers la cité molt lieement.

Li empereres plus n’atent,

7568

Ains fet le tressor assambler  
Qui fu venus d’outre la mer  
Que ii Sarrazin aporterent  
Mes malgré lor ués le laissierent.

7572

Lors apela ìe Biau Salvage  
Si li a dit en son langage :

« Biaus chier sire, or poez choisir !

7576

Prenez toî a vostre plaissir  
De cest tressor que vous veez  
Et ie remenant departez ! »

Le Biau Saivage passe avant,

Au tressor s’en vint maintenant.

7580

Tout le commence a departír  
Onques n’en volt riens retenir,

Ains ie depart si iargement,

Tuit s’en ioent communement.

Bien dient tuit en lor language

5784

Qu’il est estrais de haut parage. mìv

L’empereour forment l’oneure.

Rois Juliens pius n’i demeure,

A sa tente s’en vait arriere.

7588

L’empereor a grant proiere  
Veuit retenir le Biau Salvage  
Et doner a Rome herítage,

Et il li dist qu’il n’en veult mie.

**7592**

Einsi firent la departie.

L’empereour a Rome en va,

Sa gent avec lui en mena.

Ils les ont poursuivis toute la journée, et le soir, ils ont regagné la  
ville dans l’allégresse. Sans attendre, l’empereur fait réunir le trésor  
apporté d’outremer par les Sarrasins, et qu’ils ont abandonné contre  
leur gré. Dans sa langue, il appelle alors le Beau Sauvage et s’adresse  
à Iui : « Mon cher seigneur, choisissez donc ! Pretiez dans ce trésor  
tout ce que vous désirez, puis distribuez íe- reste ! » Le Beau Sauvage  
s’avance aussìtôt jusqu’au trésor. Et il se met à le distribuer entière-  
ment: iî ne veut rien garder pour lui maís le répartit avec tant de  
générosíté que tous s’en félicitent, Ils disent tous, dans leur langue,  
qu’il est de noble naissance. L’empereur Iui rend de grands honneurs.

- Le roì Julien ne reste pas plus longtemps, mais retourne à sa tente.  
i|.’empereur souhaite garder îe Beau Sauvage à ses côtés et le doter  
d’un fief dépendant de Rome, mais il se heurte à un refus. Sur ce, ils  
se séparent. L’empereur regagne Rome en emmenant tous ses  
hommes ;

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Juliens et li Baux Sauvage |  |
| 7596 | S’en revont avec lor barnage Vers lor tentes molt lìement, Quar vaincus ont a lor talent.  La Plaisans est contr’aus venue, |  |
| 7600 | Li rois Juliens la salue,  Et eie iui, puis si li dist :  « Bíaus sire, se Dex vous aïst, Qu’avez vous fet ? dites le moi ! |  |
| 7604 | ~ Douce dame, foi que vous doi, Fait il, nos avons tout vaincu. Mes vostre sire en a eii Trestot le pris, bien le vous di, |  |
| 7608 | Quar le soudanc fu mort par !i. Certes, molt vous poez prisier Quant vous avez tel chevaiier ! » Rois Juliens adont descent |  |
| 7612 | Et le Biau Salvage ensement,  La Piaisans ìes a desarmez.  Ja ert ior mengiers atournez :  Lor mains ievent, puis sont assis, |  |
| 7616 | De més ne vous ferai devis : Assez orent communement. Quant soupé ont a ior talent |  |
|  | Couchier se vont et reposer |  |
| 7620 | Jusqu’au demain a l’ajorner Qu’il se leverent par matin. Rois Juliens en son latin Avoit ses barons apeiiez : | ■^mBmBm |
| 7624 | « Seignor, fet il, vous en írez En vos terres, jel vos commanz. | ':>ÊÊÊÈÈÊÊÈ  r):mg^mÊMÊÊm |
|  | - Sire, nos ferons voz talanz, Font si home, des qu’il vous sìet. |  |
|  |  | ■ïÉÊSIÊtÊBÊií I  §1  ■ïMBBBBBBBBBÊ |

Julien et le Beau Sauvage repartent vers leurs tentes avec tous ieurs

guerriers, Ils sont pleins d’ailégresse car ils ont vaincu leurs ennetnis  
comme ils le voulaient.

Plaisante est venue à leur rencontre ; le roi Julien ia salue, elie íuì  
rend son salut puis luì dit : « Cher seigneur, par Dieu, comment s’est  
passé le combat ? Dites-le moi ! - Chère dame, par la foi que je vous  
dois, notre victoire est totale. Maìs c’est à votre mari qu’en revient  
tout le mérite, je vous l’assure, car le suitan est mort de sa main. En  
vérité, vous pouvez vous féliciter d’avoir un tel chevalier pour  
époux ! » Le roi Juîien met alors pied à terre, suivi par le Beau  
: Sauvage, et Plaisante les a désarmés. Leur repas était déjà préparé,  
=jîs se sont lavé les maíns puis se sont assìs à tabíe. Je ne vous  
sdécrirai pas les mets : tous les convíves furent bien servis. Quand ils  
ièurent dîné à satíété, ils allèrent se coucher et se reposèrent jusqu’à  
l’aube du lendemain.

lls se levèrent de bon matìn. Le roi Julien, qui avait convoqué ses  
vassaux. leur dií dans sa langue : « Seigneurs, repartez dans vos  
tenes. je vous i’ordonne. - Seigneur, nous agirons conformément à  
. - ■ -s, lui répondent-ils.

Mes dites nos, s’il ne vous griet,  
Quel part vous en voulez aler :

Ne voulez vous donc retourner  
Avec nos en nostre païs ?

* Nenil, seignor, jel vous plevis,

Em Bretaigne m’estuet aler,

Au roi Artuz sanz demorer. »

Lors a ses armes demandees,

Duí vailet li ont aportees  
Et il s’arma et bel et bien.

Ses chevaux, ou ne faiííoit rien,

Li fu en la place amenez  
Et il i fu tantost montez.

Le Biau Sauvage voirement  
Restoit armez molt richement.

Ja estoit ia Plaisant montee,

D’une riche chappe affublee.

Ensi se sont mis a la voie  
Vers Bretaigne, bien voil c’on l’oie.  
Grant piece ensamble chevauchíerent  
Tant q’en une forest entrerent;

Lors troevent J. chemin fourchié.

Le Biau Sauvage a araisnié  
Le roi qui iez lui chevauchoit.

« Sire, fet il, n’est pas a droit  
Que nos ailliens plus loing ensamble.  
Tez nos verroit, si com moi samble,  
Qui îe tenroit a couardie.

Or alez a la quel partie  
De cest chemín que vous vorrez,  
Celui qui mius vaut, si prenez  
Qu’o moi n’irez vous plus avant.

* Ce poíse moi, par saint Amant,

Fait li rois, ja nel celerai !

Mais dites-nous, si cela ne vous ennuie pas, où vous coraptez aller.  
Vous ne voulez donc pas retourner dans notre pays avec nous ? -  
Non, seigneurs, je vous assure que je dois sans plus tarder me rendre  
en Bretagne, auprès du roi Arthur. »

Alors. îe roi Julien a demandé ses armes, deux jeunes hommes les  
lu' ont apportées et íl s’est armé avec soin. On lui amène sur place  
son cheval, complètement harnaché, et il se met rapidement en selle.  
Le Bcau Sauvage, en vérité, étaít lui aussi magnifiquement armé.  
Plaisante était déjà à cheval ; elle avait revêtu un superbe manteau.  
Apprenez donc qu’ils se mettent ainsi en route vers la Bretagne, et  
qu'ils chevauchent ensemble longtemps, jusqu’au moment où ils  
pénètrsni dans une forêt ; là, ils arrivent à une fourche du chemin. Le  
Beau Sauvage s’adresse au roi qui chevauchait à ses côtés : « Sei-  
gneur, lui dit-il, il n’est pas convenable que nous restions ensemble  
plus iongtemps. Je pense que certains, en nous voyant, pourraient le  
prendre pour de la couardise. Aussi, vous allez suivre le chemin que  
vous voudrez ; prenez donc le meilleur des deux, car vous ne  
chevaucherez pas davantage avec moi. - Par saint Amant, voilà qui  
me déplaît, répond le roi. Je ne vous le cache pas !

7664

7668

7672

7676

7680

7684

7688

7692

Mes foutevoies j’en irai

Cel chemín quì se torne a destre.

A Dieu vous rent, le roi celestre ! »

Lors a la Plaisans embracíe,

Ensi ont faìt la áepâitie.

Mes du Bei Sauvage iairai,

Du roi Julien vous dirai  
Qui est d’avec íui departís :

Tant vaít íes monz et les iarris  
Qu’il est em Bretaingne venus.

À cei tens erí li rois Artus  
A Ramaalot, la cité,

Molt avoit o lui grant barné. [65aJ;

En J. palais s’estoit assis ;

La roïnne, ce m’est avis,

S’estoit dejouste luì assisse,

Une dame molt bien aprìse  
Seoit dejouste la roïnne :

Ce est ia beie Blanchandine.

Juliens li fors rois descent  
Devant le mestre mandement,

Puis est sus el palaìs venus  
Ou ert assis li rois Artus.

Juliens ìe salue en haut :

« Rois Aitas, fet il, Dex vous saut  
Et vous doint joie et bone vie  
Et toute vostre compaignie !

Rois, or entendez a mes dís :

J. chevalíer que je molt pris  
M’a conquis et a vous m’envoie.

Mes je vous di bien tote voie  
Qu’il n’a son pareii en cest mont  
De trestouz ciaus qui or i sont.

Toutefois, je vais suivre le chemin qui part vers la droite. Je vous  
à Dieu, le roi du ciel ! » II embrasse aiors Plaisante, et  
!Ís se séparent ainsi. Mais je vais laisser ie Beau Sauvage pour vous  
paner du roi Julien qui vient de le quitter.

Jien chevauche tant à travers les landes et les collines que  
le voic' pmvenu en Bretagne. A ce moment-là, le roi Arthur se  
trou.ari dans la cité de Camaalot ; il était entouré d’une importante  
assernbiéc de seigneurs. II siégeait dans la grand-salle ; la reine, à ce  
qu'ú ! v; semble, s’était placée à côté de lui et une dame fort instruite  
étast ass.se à côté de la reine : c’était la belle Blanchandine.

int roi Julien met pìed à terre devant le bâtiment principal,  
puis i. gmvit les degrés qui mènent dans la salle où siège le roi  
4r.hur rrben le salue d’une voix forte : « Roi Arthur, que Dieu vous  
us accorde joìe et bonheur, ainsi qu’à toute votre cour !  
Roi, níé'c/ attention à mes paroles. Un chevalier pour qui j’ai  
beaucu. **•>** d’estime m’a vaíncu et m’envoie à vous. Toutefois, je vous  
garanus ua1 il n’a pas son pareil dans le monde entier.

*WÊ*

phbbbii

**8BBI**

■

811«

BBB

*WÊÊÊÊÊmÊ:*

*Wm*

*MÊÈÊ*

■

Voir, je li vi fere merveilles,

Onques nus ne vit les pareìlles,

Par devant Rome ia cité,

Ou l’emperere, par verté,

Iert assegiez de Sarrazins.

Molt i estoit granz li hustins

La li vi .M. paiens tuer

Et le soudanc le chief coper ! »

Et quant li rois Artus l’entent,

Lors li demande ìsnelement [65b]

Commant a non li chevaliers.

« Biaus Sauvages, biaus sire chiers,

Fait Juliens, est apelez.

Une dame dont est amez  
Maine avec li, bien le vous di,

Mes onques sì bele ne vi.

Plaisanz de l’Ile est apelee,

Onques ne fu míus doctrinee.

Or vous ai ma raison conté,

Faites de moi vo volenté !

* Biaus dous amis chiers, fet li rois,

Ensi m’aïst li vraie Crois,

Sachiés que je vous ai molt chíer  
Por l’amor au bon chevalier

Qui vous a ci a moi tramis,

Mes sachiés, onques ne le vìs.

Et toute voie pour s’amor  
Serez serviz a grant honor.

En ma cort çaient demorrez,

De la Ronde Table serez.

* Biaus sire, fait cil, grant mercis ! »

Or vous lairai d’iaus qu’il m’est vis  
Que je en ai assez conté,

Si com j’ai el conte trové.

EN ROVTE VERS LA BRETÁGNE 465

Vraiment, je i’ai vu accomplir des actions prodigieuses - personne  
n’en a jamais vu de semblables ! C’était devant la cité de Rome, où  
l’empereur, c’est la vérité, se trouvait assiégé par les Sarrasíns. Le  
cornbat était violent et là, je l’ai vu tuer mille païens et décapiter le  
sultan ! » Quand Ie roi Arthur entend cela, il demande immédiate-  
ment quel nom porte ce chevalier. « Mon cher seigneur, il est appelé  
le Beau Sauvage. II est accompagné d’une dame dont il est aimé, et  
je vous assure que je n’en vis jamais d’aussi belle. On I’appelle  
Pl-.úsante de l’Ile, et aucune dame ne fut jamais plus instruite. J’ai  
terminé mon discours, faìtes de moi ce que vous voulez ! - Mon très  
cher ami, répond le roi, au nom de la Vraie Croix, sachez que, par  
amour pour le bon chevalier qui vous a envové à moi, j’éprouve pour  
vous beaucoup d’affection. Mais apprenez que je ne l’ai jamais vu.  
Cependant, par amour pour lui, vous serez servi avec beaucoup  
d’honneur. Vous resterez íci à ma cour et vous ferez partie de la  
Table Ronde. - Cher seigneur, je vous remercie beaucoup ! »  
Maintenant, je vais laisser Arthur et le roi Julìen, car iS me semble  
quej’ai suffisamment parlé d’eux, conformément à ce que j’ai trouvé  
dans le conte.

7732

7736

7740

7744

7748

7752

7756

7760

Si vous dirai du Bel Sauvage  
Qui s’en vaìt par mi le boscage  
Ou ie roi Juiíen laìssa  
Qui l’autre voie s’en ala.

Le Bìau Sauvage eí la Plaisant  
S’en vont grant joie demenarst.

Ja iert ii mois de mai entrez :

Par desus ces arbres ramez  
Sont cíì oíssei qui chantent haut,  
Tout en font retentir le gaut.

Molt est bele ìa melodie.

Lì Biaus Sauvages ne s’oublie,  
Ains a ia Piaísant apelee.

« Dites moi, fet iì, bele nee,  
Reposerons nous J. petít  
En ceste forest par deiìt ?

Veez com bele herbe souz cel fo !  
- Sire, fait eie, je ie io ! »

Le Biau Sauvage adonc descent,  
La Plaisant entre ses bras prent,

Si la met jus du palefroí  
Tout belement et sanz desroi.  
Adonc se sont sor i’erbe assìs ;  
Mes n’i orent pas granment sis  
Quant entr’aus .13. endormis sont.  
Atant es vous, si com je cont,

J. chevalier ìlluec passant  
Qui aventure aloit querant.  
Nabudans estoit apelez,

Molt ìert par ses armes doutez.  
Quant voit la Plaisant endormie,  
Quì tant ert bele et couìourie,

Lors cuide bien en sa penssee  
Que eie soit deuesse ou fee.

467

COUBAT CONTRE NABUDAN

vous parler du Beau Sauvage qui chevauche à travers bois  
après u-.oir quitté le roi Julien, iequel a pris i’autre chemin.

m Sauvage et Plaisante chevauchent, pleins d’allégresse. On  
au mois de mai : dans les branches des arbres, les oiseaux  
cna.Heni avec force, tout ie boís en retentit en un concert magnifíque.  
Lc Beau Sauvage, en parfaít amoureux, n’oublie pas ses devoírs, et  
s’adrcs.^e ainsi à Plaisante : « Dites-moi, noble dame, si nous nous  
reoo.donx un peu dans cette forêt ? Ce serait agréable. Voyez comme  
rnerb.: cst belle sous ce hêtre ! - Seigneur, répond-elle, je suis de  
3 ! » Le Beau Sauvage descend donc de cheval, il prend  
Plaisa.'s-.e dans ses bras et l’aide, doucement et sans brusquerie, à  
me-tx nied à terre. Puis ils se sont assis sur l’herbe. Mais peu de  
coula avant qu’ils ne soíent tous les deux endormis.  
liors, c’est comme je vous le raconte, qu’un chevalier est  
passí pa; là, qui cherchait aventure. li s’appeiait Nabudan et il étaìt  
très redo'.dé au combat. Quand il voit Plaisante endormie, son si beau  
visagc c: son teint radieux, íl estime en son for intérieur qu’il s’agit  
d’une c'cesse ou d’une fée.

I

*m*

*m*

■

7764

7768

7772

7776

7780

7784

7788

7792

7796

Adonc est a pìé descendus,

Jusqu’a la Plaisant est venus.

De pres la prent a regarder  
Ne s’en pot onques saouler :

Quant plus l’esgarde, plus esprent,  
Amors l’ont saisì malement,

Et lors qui ii donast Pavie  
Ne se peiìst ii tenir mie,

Tant par estoit de îui destroìs,

Qu’il ne la baisast une fois.

Lors i’a acolee et baìssie.

Et la Plaisans est esveílííe,

Ouvri les ieux et quant ie voit  
Mout se merveille dont venoit,  
Moit belement ii prinst a dire :

« Fuiez de ci, bíaus tresdouz síre,  
Voir, molt avez fet grant folie  
De ce que vous m’avez baissie í  
Que se mes sires ie savoit  
Ceie teste vous trencheroit.

* Dame, fet ii, por Dieu mercí,  
  Tenez ma foi, jel vous afi,

Que je ne le poi amender !

Avec moi vous covient aler  
Quar sans vous ne porroie vivre,  
La vostre grant bíauté m’enyvre !  
Or tost, montez isnelement,

Si tious en írons erraument !

* Sire, fet ele, non feraì,

Ja mon seignor ne fausseraí !  
Certes, il vaut molt mieus de vous,  
Jel vous di bien tout a estrous,  
Pour ,M. mars d’or ne l’atedriez,  
Bien sai, s’ìi estoit esveillìez. »

II mct donc pied à terre et s’approche de Plaisante. II la contemple  
de près mais ne peut se rassasíer de la voir : plus il Ia regarde, plus  
ii s’entlamme. Amour l’a saisi avec violence : à. cet ìnstant, même en  
échange de Ia ville de Pavie, il n’aurait pu s’empêcher de l’embrasser  
une fois. tant il était oppressé par sa vue. II l’a alors prise dans ses  
bras et iui a donné un baiser. Mais Plaisante se réveille, ouvre les  
yeux et, quand elle le voit, elle se demande avec étonnement d’où il  
peut venir. Elle lui dit tout bas : « Fuyez d’ici, mon très cher  
seigneur ! En vérité, vous avez commis une grande folie en m’em-  
brassant ! En effet, si mon mari le savait, il vous trancherait la  
tête í » - Dame, au nom de Dieu, pitié ! Croyez-moi, je vous le jure,  
je n’ai pu m’en empêcher ! II faut que vous veniez avec moi, car je  
ne pourrais vivre sans vous : votre grande beauté m’enivre ! Aìlez,  
mettez-vous vite en selle et nous partirons tout de suite ! - Non,  
seigneur, jamais je ne íromperai mon mari ! En vérité, il vaut bien  
mieux que vous, je vous le dis en toute certitude. Et je sais bien que,  
s’il était réveillé, vous ne lui feriez pas face, même pour mille marcs  
d’or. »

7800

7804

7808

7812

7816

7820

7824

Quant Nabudanz l’a entendue  
De grant irour la coulor mue.

Lors la saissisí isneiement,

Porter l’en vouloit voirement  
Et metre sor son paiefroi.

Molt fu la bele en grant desroi  
Quant en tel point s’en voit porter,  
Lors se commence a escrier '.

« He ! Bíaus dous amis, que feraì ?  
Or voi je bien, je vous perdrai,

Quar trop par estes endormis ! »

Li Biaus Sauvage entent Ses cris,  
Sus est saillis isnelement,

Itant s’escria bautement :

« Dans chevaliers, metez la jus !  
Ou, par le vrai roi de la sus,

Ja vous sera molt chier vendue ! »  
Atant vint sanz plus d’atendue  
A son cheval, si est montez.

Lors s’est Nabudanz regardez,

Sel voit venir tot eslaissié.

Adont a îa Plaisant laissié  
Si est montez sor son cheval.

Lors saisist ia lance poingnal,

Si s’entrevienent fierement.

Lor chevaus ne vont mìe lent,

Aínz vont pius tost c’unne arondele  
Qui de voler est moit isnele.

Grans cols se vont entreferir,

Lor lances font antrecroissir,

La plus fors en est tronçonnee.

Quand Nabudan entend ces mots, son visage change de couleur sous  
t’effet de la fureur. II attrape alors vivement Plaisante en vérité, il  
vouiait l’emporter pour la mettre sur son paiefroì. La belle est toute  
bouleversée quand elie se voit ainsi enîevée ; elle se met alors à  
crier : « Eh ! mon cher ami, que vais-je faire ? Je vois bien,  
rr.aintenant, que je vais vous perdre parce que vous dormez trop  
ofondément ! » Le Beau Sauvage entend ces cris ; ii se lève d’un  
d et s’exclame d’une voix forte : « Seigneur chevalier, lâchez-la !  
aiors, par le vraì roí du ciei, elle vous sera vendue très cher ! »  
ìans attendre davantage, ii s’approche de son cheval et se met en  
e. Àiors, Nabudan se retourne et le voit arriver à bride abattue. II  
se donc Plaisaníe et monte sur son cheval. Puis il saisit une lance  
i manìable et les deux hommes s’élancent farouchement l’un vers  
i'rntre. Leurs chevaux, loin d’être lents, sont pius rapides que  
i'i'jîrondelle au vol si vif. Ils se portent de grands coups, faisant tous  
ies deux voler leurs lances en éclats : même la pius soiide des deux  
en morceaux.

Chascun d’aus a traite l’espee,

7828

Sor les hiaumes granz coís se donent,  
Molt se malmetent et estonent.

Molt dura l’esíor longuement,

7832

Mes en la fin, vous di briement,

Fu Nabudan pour voir conquis :

Li Biaus Sauvage, ce in’est vís,

L’a de souz lui geté a terre.

7836

Et cil li commence a requerre  
Merci molt debonaírement.

Dit le Biau Sauvage : « Or m'entent !  
Bien te voil merci creanter,

7840

Mes il te couvenra aler  
En la prison le roí Àríui ! »

Faìt Nabudanz : « Et de par qui ?  
Quar je ne sai pas vostre non.

7844

- Jel te dirai, par saínt Symon :

Biaus Sauvages sui apelez. »

Lors s’en est Nabudanz tornez,

7848

Tant vait le roì Artuz querant  
Qu’il le trova, mien esciant.

Son message li a conté,

Onques ne l’en a mot celé.

7852

Lì rois l’entent, molt en est liez  
Mes de ce est trop merveilliez  
Qui puet estre le Biau Sauvage  
Qui tant est plains de vasselage.

7856

Molt le par verroit volentiers  
Por tant qu’il est tes chevaliers.

Mes de lui ci vous laisserai,

Du Biau Sauvage vous diraì  
Qui vers Bretaigne tient sa voie.

Chacun des chevalíers a tiré son épée et l’assène violemment sur le  
heaume de l’autre : ils se malmènent sans pitié et s’étourdissent de  
coups. Le combat dure très longtemps. Mais, pour finir, je vous le dis  
en peu de mots, Nabudan, en vérité, fut vaincu. Le Beau Sauvage, à  
ce qu’il me semble, l’a jeté par terre à ses pieds, et I’autre, alors, lui  
demande grâce très humblement. Le Beau Sauvage lui répond :  
« Ecoute-moi donc ! Je veux bien t’accorder grâce, mais il faudra que  
tu ailles dans la prison du roi Arthur ! - De la part de qui ? demande  
Nabudan. J’ignore votre nom. - Par saint Simon, je vais te l’appren-  
dre : on m’appelle le Beau Sauvage. »

Alors, Nabudan s’en va. II cherche tant le roi Arthur que, je le sais  
bien. il finit par le trouver. II lui délivre son message sans rien  
dissimuler. En I’entendant, le roi est très heureux. Mais ce qui  
l’intrigue prodigieusement, c’est l’identité de ce Beau Sauvage, dont  
ia vailiance est si grande. II accueillerait volontiers un chevalier d’une  
telle prouesse. Mais je vais laisser ici le roi pour vous parler du Beau  
Sauvage qui poursuit sa route vers la Bretagne.

*FLOMANT*

Mes je vous di bien toute voie,

Àíns qu’íl ì venist, ce m’est vis,

Ol .XX. chevalïers conquìs  
Et au roi Ârtuz envoiez  
Qui molt eti fu joians et liez ;

Mes d’autre part grant duel avoit  
De ce que de voir ne savoit  
Quieus hons estoit le Biau Saivage.  
Si pensoít bien en son courage,

Á ce c’on ii aioit disant,

Que c’estoit li preus Floriant.

Ce fu a Pasques trestot droít  
Que li roìs Artus corí tenoit  
Tout droit a Londres, ia cíté.

Moit i ot baront assanrblé  
Et beies dames et puceles,

Valìez, dansiaux et damoiseies.

Ja ert ia grant messe chantee  
Et toute ia gent assamblee  
Eí mestre palais droítement.

Li bons rois Artus voirement  
S’estoit as mestre doís assis.  
Ancoste lì, ce m’est avis,

Seoit Genievre ia roïnne,

Lez lui ía bele Blanchandioe ;  
Gauvaìns estoit alez as estres  
Du palais a unes fenestres.

Roís Juiìens iert jouste lui,

Apoìés s’estoìent andui.

Nabudans dejouste aus seoit,

Qui molt bons chevaliers estoit.  
Mesire Gauvaíns si regarde,

A I’avalee d’utte angarde

int, je vous assure qu’avant d’y parvenir, ìl a conquis, à  
încore vingt chevaliers et les a envoyés au roi Arthur, qui  
s content et satisfaít, même si, d’un autre côté, ii était très  
cìu'gr:né de ne pas savoir avec certitude qui était le Beau Sauvage ;  
raais d pcnsait bien en son for intérieur, d’après ce qu’on lui  
u’íl s’agissait du valeureux Floriant.  
à Pâques, exactement, et ie roi Arthur tenait sa cour dans  
!a cuc de ì .ondres. Là se trouvaient réunis en nombre des barons, de  
beiie.- darp.es, des jeunes fiiies, des jeunes gens, des jeunes seigneurs  
eí u ;s demoiselles. La grand-messe était maintenant terminée, et tout  
le niocde s’étaìt rassemblé dans la grand-salle. Le bon roi Arthur, en  
ait assis à la table principaie. A ce que je sais, la reine  
Gue;':e\ re étaif assise entre lui et la belle Blanchandíne. Gauvain était  
alié près d'une fenêtre de ìa salle et se tenait dans l’embrasure ; le roi  
Juhep éia-í avec lui. Tous deux s’étaient accoudés à la fenêtre.  
Nabudrn, qui était un très bon chevalier, était assis à côté d’eux.  
Mor.Siágnour Gauvain regarde au dehors, et voít venir, descendant  
une coiiiue,

7896

7900

7904

7908

7912

7916

7920

7924

Voit le Biau Sauvage venir,

La Plaísant par la main tenir,

Ses compaígnos a apelez :

« Seignor, fet ìi, or esgardez !

Qui puet estre cís chevalìers ?

Molt me samble hardís et fiers.

II amoine lés soi s’amíe,

Certes, c’est bele compaígnie.

Dites moi, connoissíez le vous ? »  
Roís Julietis respont : « O vos !  
Sachìés que c’est le Biau Salvage ! »  
Faít Nabudans : « Par mon visage,  
Bien saí vous dites veríté !

* Bia seignor, fet Gauvains, por Dé !  
  Est ce voir ? Nel me celez pas !
* Qïl, font il isnelepas.
* Or l’alons mon oncle conter ! »  
  Atant s’en voní sanz demorer

De sí au roi, sel saluerent  
Et puis lor message conterent.

« Síre, feí Gauvains, entendez !

Hui en cest jor veoir porrez  
Le Bíau Sauvage voirement.

Nos l’avons veii vraiement  
Droit a I’avaler d’une angarde,

Se Dex mete m’ame en sa garde ! »  
Faií li rois : « Est ce verité ?

* Oïl, par Dieu de majesté !

Fet Gauvains, nos l’avons veû. »

Li rois ne s’est arresteii,

Ains demande soa palefroi.

Fet la roïne : « Par ma foi,

Bìaus sire rois, o vous írai,

le Beau Sauvage qui tient Plaisante par la main. II appelle ses  
compagnons : « Seigneurs, regardez donc ! Qui peut être ce cheva-  
lier ? II me paraît audacieux et redoutable. II conduít son amie à côté  
de lui. Certes, ils forment un beau couple. Dites-moi, connaissez-vous  
ce chevalier ? - Oui1, sachez que c’est le Beau Sauvage ! répond le  
roi Julíen. - Par ma tête, je suis sûr que vous dites ia vérité ! » ajoute  
Nabudan. Gauvain demande alors : « Chers seigneurs, par Dieu, ne  
me cachez rien ! C’est bien vrai ? - Oui, répondent-iis aussitôt. -  
Ailons raconter cela à mon oncle ! »

íis rcjoignent sur-le-champ le roi, le saluent et iui content la  
nouveiie : « Sire, dit Gauvain, écoutez ! Aujourd’hui même, vous  
poufrcz voir le Beau Sauvage en chair et en os. J’en prends Dieu à  
témoin. nous l’avons vu en personne descendre une coliine ! - Est-ce  
vrai ? demande le roi. - Oui, par le Dieu de majesté ! répond  
Gauvain. Nous I’avons vu. » Le roi, sans perdre un instant, demande  
son paíefroi. La reine lui dit : « Par ma foi, cher seigneur roi, j’irai  
avcc vous [[41]](#footnote-41) [[42]](#footnote-42)

478

*FLORJÂNT*

7928

7932

7936

7940

7944

7948

7952

7956

Blanchandine avec moi menrai,

Si verromes ie chevaîier ! »

Fet íi rois : « Veer ne ìe quier. »

Li palefroi sunt enselé,

Lors est li rois Aitus monté,

La roïnne est aprés inontee ;

N’a en Ìa sale demouree  
Chevalìer, dame ne puceíe  
Ne damoíseí ne damoiseie :

Tuit vont contre ie Biau Salvage,  
Nis li viel preudome d’aage.

Quant Fíoriant ies vit venir,

Adonc ne se pot plus tenir.

Florete apeie maintenant :

« Bíen me vois, feí ìi, percevant,

Li rois Artus contre nos vient,

A pié descendre nos covient ;

Sì li feromes tant d’onor,

Tenir le devons a seignor. »

Atant descendírent a îerre,

Florete l’elme lí desserre  
Et il i’a de son chíef osté.

Gauvains a son oncle apelé,

Le roi Artus, puis si li dist:

« Sire, se Dameldieu m’aïst,

Molt est cis chevaiiers vaìilanz,  
lei connais bien, s’est Florianz.

II est contre vous descendus  
Mes, par ie vrai roì de iassus,

Trop grant vilanìe ferez  
Se contre lui ne descendez,

- Bìaus niés, fet ii rois, tu dis bien,  
Je ne m’en tenroie por rien. »

accompagnée de Blanchandine. Ainsi, nous verrons ce chevalier ! -  
Je ne m’y oppose pas », répond le roi. Les selles ont été mises sur  
les palefrois, le roi Arthur monte à cheval, et la reine fait de même.  
Ne restent dans la salle tii chevalier, ni dame, ni jeune fille, ni jeune  
homine, nì demoíselle : tous partent à la rencontre du Beau Sauvage,  
v compris les vieux chevaliers âgés.

and Floriant les voit s’approcher, il ne peut s’empêcher de dire  
à Hocette : « Je m’aperçois que le roi Arthur vient à notre rencontre.  
t que nous mettions pied à terre. Ainsi, nous lui rendrons  
.ur comme il convient : nous devons le considérer comme notre  
ún. » íls descendent alors de cheval ; Florette détache le  
heeurne de Floriant et il I’ôte de sa tête.

uvam appelle son oncle, le roi Arthur, et lui dit : « Par Díeu,  
se.igneur, ce chevalier-là est très vaillant ! Je le connais bien, c’est  
Floi':ant ! II a mis pied à terre pour venìr à votre rencontre, mais, par  
lc vrr í roí du ciel, vous agiriez d’une façon vraíment indigne de vous,  
si vous ne faisiez pas de même. - Cher neveu, répond ìe roi, tu as  
. II serait impensable que j’agisse autrement. »

7960

7964

7968

7972

7976

7980

7984

7988

Lors descent a pié erraument  
Et li autre communement,

Nís la roïne est descendue  
Et Ies dames sanz atendue.

Ez vous Florete et Fîoriant,

Le roi saluent maintenant.

Florìant li a dit en hauí :

« Biaus treschier sire, Dex vous saut,

Et si vous doint joie et santé  
Par sa saìntisme volenté ! »

Li rois li respont erraumant  
Qui de ses braz le vait laçant  
Parmi les flanz moít doucement :

« Frans hons, Dex te gart de torment ! »  
Atant vait Florete embracìer.

Et Florians sanz delaier  
S’en vait toí droìt vers la roïne,

En haut la salue et encline.

Ele ie prent entre ses bras,

Sel baise par moît grant soulas.

Mesire Gauvains ensemeat  
Le rebaise molt doucemení.

Ez vos ia bele Blanchandinne  
Qui molt avoit la couior fínne :

Tantost cort Florete embracier.

Et de ce mentir ne vous quier :

Des que Dex sot le mont forrner  
Et par droit cotnpas ordrener  
Ne fu tel joíe demenee  
Por J, home d’autre contree.

Mes ne voìl pas ci arrester,

Anuis seroit du raconíer  
Quel joie que chascuns li físt

Sur ces mots ÍI se hâte de mettre píed à terre, et tous les autres  
rimiteut, y comprìs la reine et les dames, qui, sur-le-champ,  
dcscendent de cheval. Àrrivent Floretîe et Fíoríant ; iìs saìuent  
aussiiôî le roí et Floríant luí dit d’une voix forte : « Mon très cher  
seigncur, que Dieu vous garde, et que, dans sa très sainíe volonté, il  
vocs accorde joie et santé ! » Le roi lui réplique alors, en le prenant  
a'd’eeîueusement dans ses bras : « Nobie guerrier, que Dieu t’évite les  
touimcnts ! » Puis il va embrasser Fíorette. Et Florìant, sans aítendre,  
■ : droit vers la reine, ia saíue d’une voix forte et s’incline  
devaní clle. Eile ìe prend dans ses bras et i’embrasse avec une très  
grande joie. Messire Gauvain, lui aussi, l’embrasse très affectueuse-  
meuí. Ht voici ia belie Bianchandíne au teint si pur : elle se précipite  
pour cmbrasser Florette, le ne veux pas vous mentìr : depuis que  
Dieu -::éa le monde et l’agença avec un art parfait, jamais un homme  
venu d’un pays étranger ne provoqua pareille líesse. Cependant, je ne  
veux pas m’attarder là-dessus, car raconter îes manifestations de joie  
que c’nacun prodìgua à Fioriant serait ennuyeux.

482

*FLORiANT*

7992

7996

8000

8004

8008

8012

8016

8020

8024

Mes Ii coníes por voir nos díst  
K’aínc tel joie ne fu veiie.

Lí rois Artus sanz atendue  
Saìsist Flourete maintenant,

Desus son palefroí ambìant  
L’a montee, puìs est montez.  
Floriant, qui estoít daiez,

Monta Genìevre ia roïne  
Et rois Juliens Blanchandìne.  
Adonc vers Londres retornerent,

Ei maistre palais en alerent.

Atant a on l’aigue cornee,

Si laverent sanz demoree,

Puis se sont as tabies assis.

Assez orent, ce m’est avis,

Des més, ne vous quier fere conte.  
Si com i’estoíre nous raconte,

Quant megié orent, sus leverent,  
Às ioges deduire s’alerent  
Qui par devers ia mer estoient.  
Atant se regardent, si voicnt  
Une gaîie qui venoit  
Par mi la mer a grant esploit.

Au port est tot droit arrivee,

Fors en issent sanz demoree  
Jusqu’a .llll.C. chevaiier,

Fors eî hardi, preus et legier.

Tout droit vers le paìais s’en vont.  
Eí cii qui es loges s’estont  
Vont el palaìs pour escouter  
Ques nouveles voinont conter.  
Atant sont el palaìs venu  
Cii qui de la nef sont issu.

483

Mais le conte, c’est vrai, nous affirme que jamaìs on ne vit une teile  
allégresse. Sans plus attendre, ie roi Arthur saisit Florette dans ses  
bras et l’ínstalle sur son palefroi qui va l’amble ; ptiis iì se met en  
selle. Fioriant, quí était tout près, faìt de même avec ia reìne  
Guenièvre, et le roi Julien avec Blanchandine. Ils retournent ainsi à  
et se rendent dans la grand-salle. Dès qu’on a sonné pour le  
de l’eau, ils se sont aussitôt lavé les mains, puis íls se sont  
able. Ils ont eu suffisamment à rnanger, à ce que je pense, et  
'Us parlerai pas des mets.

t avoir déjeuné, ainsi que nous le raconte i’histoire, ils se  
de table et allèrent se divertír dans les galeries qui donnaient  
er. Ils regardent au loin, et voient ime nef arriver rapidement  
sur hr- .lots. Elle accoste dans le port même, et pas moins de quatre  
evaliers en débarquent immédiaíement ; ils sont vigoureux et  
hait. vailiants et rapides. Ils se rendent directement à la grand-salle,  
quí sont instalíés dans ies galeríes y vont aussi pour entendre  
Ie,î no11 /elìes que ces chevalìers pourront leur apprendre.

tenant, ceux quì ont quitté ia nef sont arrivés dans la salle.

Le roi saïuent hautement  
Et ies autres communement.

Adont vers FÌoríant s’en vont,

Tot maintenant que veíi i’ont  
Du roi Jhesu ie saiuerent  
Et puis lor message conterent.

« Sire, font il, or entendez !

La flor de Gresse et îi bernez  
Nous a ci droit a toi tramis.  
L’empereour Fiiitnenis  
Est mors, se sachiez tot de voir,

Vous devez la contree avoir,

Si la vous voelent delivrer ;

Or poez en vous esguarder  
Se vous la vorrez recevoir.

- Biaus seignor, je vous di por voir,  
Fet Floriant, je la prendrai  
Et bonnement la mainteraí  
Vers toutes gens, bien le vous di.  
Demorez que je vous afi  
Que avecques vous mouverai,

Jusqu’a .XV. jors in’en iraí. »

En tel point sont cil demorez,

Mes rois Artus est trop irez,

Car bien se vait apercevant  
Que cil en menront Floriant.

Florete d’autre part ploroit :

De son pere li souvenoit

Qu’est mors, s’en est forment dolante

Riens ne voìt qui li atalente.

Mes Floriant la reconforte,

Qui foi et loiauté li porte.

Tant fist qu’íl l’a reconfortee.

Ils saluent à voix haute le roi et toute sa cour. Puis, dès qu’iís I’ont  
vu, ils se sont avancés vers Ploriant et l’ont salué au nom du roi  
Jésus. Ils lui ont alors délivré leur message : « Seigneur, écoutez  
ic ! La fleur de la chevalerie grecque, l’ensemble de ses barons,  
'oie dírectement à vous, L’empereur Filimenis, apprenez-le  
titude, est mort. Le pays doit vous revenìr, et les barons  
it vous le confier ; maintenant, vous pouvez réfléchír :  
-vous cet empíre ? - Chers seigneurs, je vous réponds  
fVrrchcment : oui, je l’accepte et je le défendrai avec zèle contre  
qcicmnque, croyez-moi. Restez donc, car je vous promets que je  
. avec vous : ce sera dans une quìnzaine de jours. » IIs en  
i, mais le roí Arthur est très mécontent, car il comprend bien  
;ens emmèneront Floriant. De son côté, Florette pleure : elle  
, ;on père, qui est maintenant mort, et elle en est très affligée.

Fhis . 'o'. ne iui fait envie. Mais Floriant, quí lui est fidèle et îoyal,  
la civ’so'.e. II a tant faìt qu’il l’a pleinement rassérénée.

La quinzaìne est ja trespassee,

Fiorians au roì Artus vient :

« Biaus douz sire, aler m’en coviení,

Faít il, droit a Coustantinoble,

Une cité qui est molt noble. »

Artus respont : « Ce poise moí,

Miex vous amasse avecques moi, [68b]

Mes bien voi qu’il n’iert autrement.

A celuí Seìgnor vous comment  
Quí nos fist et vous ait en garde ! »

Li maronier pius ne se tarde,

Ains ont la galie atournee.

Atant sanz plus de demouree  
Entre Florete et Florianz.

Au departír fu li deulz granz,

Pleure !ì rois et la roïnne,

Sí fait Gauvains et Blanchandine.

.C. en ì veïssiez pasmer  
Et molt grant doulor demener.

Adont sont les voìiles levees,

Contre le vent desvelopees.

Li vens í fiert qui les en mainne  
Contremont la grant mer hautaìne.

Ne me voil pas ci demorer  
Ne lor jornees raconter,

Por tant m’en passerai briement :

Bon vent orent a lor talent,

En .XV. jors ont tant siglé  
Et tant nagié et tant wacré  
Q’en Cosíantinoble arriverent,

Lor ancres en la mer geterent.

La novele en vaít par la vile  
Que Florìans, qui tient Suszille,

Lor droìs sires, est airivez  
Et tot droit au port aancrez.

La quinzaíne s’esí maintenant écouiée, et Floriant vìent voir le roí  
Artfaur. « Mon cher seîgneur, lui dit-il, il faut que je parte tout droit  
à Constantinople, la si noble cité. - Cela m’attrìste, lui répond  
Arthur. J’auraís préféré vous garder avec moi, mais je vois bíen qu’il  
peut en être ainsi. Je vous recommande au Seìgneur qui nous a  
;s : qu’il vous protège ! »

xs hommes d’équipage, sans tarder1, préparent la nef. Alors,  
sitôt, Florette et Fioriant montent à bord. La séparation provoque  
'ï.'i grerde affliction : le roi et la reine pleurent, ainsi que Gauvain  
randine. Vous auriez pu voir une centaine de personnes  
ir et manifester une immense douleur. Les voiles sont  
nt hissées et se déploient au vent qui les gonfle, emportant  
ia c" ,'v.r la mer vaste et altière. Je ne veux pas m’attarder sur leur  
n racontant toutes leurs journées, aussi, je serai bref : ils  
euicn: nn vent favorable, tel qu’ils le souhaitaient, et durant quinze  
jonr, iis ont tant cinglé, vogué et bourlìngué qu’ils sont arrivés à  
Cor.su r'mople où ils ont jeté l’ancre.

ers la ville, la nouvelle se répand que Floriant, le maître de  
la Sicì'c ìt le seigneur légitime du pays, est arrivé, et que son bateau  
est ar-rc'ié dans le port même.

■Hpl;;

***mÊÈÊtiísm***ì-

*WÊIISÊ8ÊÊÊÊSíà-*

WÊÊÊ:

Iv. 807! : Probablexnent tarde = tardent et entre = entrent, à moins  
se d’un accord de proximité.

FLORIAm ,

8124

8120

8116

8112

8108

8104

8100

8096

488

Atant s’asemble la clargie  
Au grant mostier Sainte Sofie,

Tuit li baron s’i assamblerent  
Et puis vers la mer s’en alerent.

Li clargie vont devant chantant,

Crois et filatieres portant  
Et chasses ou cil cor saint sont.

Sor la marine arresté sont.

Floriant ist fors de la nef  
Tout simplement et tot soef,

Florete tient par la main nue  
Qui n’estoit de riens esperdue.

Li baron encontr’aus alerent,

Sor .u. palefrois les monterent.

Ensi s’en vont en la cité  
Jusqu’au palais d’antiquité  
Que rois Coustantins compassa  
Qui Coustantinoble fonda.

La fu Floriant descendus  
Et d’emperiaux dras vestus.

Florete refu bien paree  
Com empereris atournee.

Droit el mostier Sainte Soffie  
Qui molt est de grant seignorie,

Les ont fait li baron aler  
Et puis beneïr et sacrer,

Puis retornerent el palais.

Mes ne m’orrez conter hui mes  
La grant joie qu’il demenerent  
Ne les riches dons qu’il donerent  
Ne de la cort ne voil parler,

Mes tant vous puis je bien conter [6Sell

C’onques sa pareille ne fu  
Des le tens qu’Alixandre fu.

^jors, l’assemblée des cleres se réunit dans ia grande église Sainte  
Sophie- Tous ies seígneurs se rassemblent, puis partent en direction  
(je la mer. Les clercs marchent devant en chantant ; ils portent des  
• oi . des reliquaires et des écrins contenaat de saintes reliques. IIs  
se sont arrêtés sur le rivage. Floriant descend de la nef, avec calme

simplicité ; il tient par la main Florette, qui n’est nullement  
jjnpressionnée. Les barons s’approchent d’eux et les font monter sur  
<Jeux palefrois. IIs partent ainsi vers la vilie et s’aiTêtent devant  
pantique palais que fit construire le roi Constantin, quand il fonda  
Constantinople. Là, on aide Floriant à mettre pied à terre, et on lui  
fsít revêtir les habits impériaux. Florette, égaíement, est habillée avec  
som et parée comme une impératrice. Les barons les conduisent  
^irectement à l’église Sainte Sophie, dont I’allure est très impression-  
aante ; ils y reçoivent la bénédiction et fe sacre, puis íls revíennent

8U pa'3ÍS.

Mais vous ne m’entendrez pas davantage parler des grandes  
!n„i.-.cstations de joie auxquelles ils se livrèrent, ni des dons  
considérables qu’ils firent ; je ne veux pas non plus vous parler de la  
cour: je vous dirai seulement qu’on n’en vit jamais de pareilîe  
dcpuis l’époque d’AIexandre.

490 FLORIANTIST

Or est Florianz empereres ;

8128 Desouz lui est touz li empires

II n’est nus qui l’en face tort.

Et il se fet douter si fort  
Qui traïtour ne losengier  
8132 N’osent la contree aprochier,

Larrons ne osent demorer  
Ne malvese gent converser.

Molt maintient bien en pes la terre,

8136 Nus ne li ose faire guerre.

.10. ans pleniers i demoura,

Sejomant par ses chastiaus va,

Par tout li portent grant honor,

8140 Tuit le servent com lor seignor.

.1. jor s’est pris a porpensser  
Q’en Suzile vorra aler.

Apareillier fet sa navie :

8144 Florete maine o soi, s’amie,

Et bien .IIIJ.C. chevaliers.

Les palefrois et les destriers  
Metent les maroniers es nez.

8148 Rois Floriant i est entrez,

O lui Florete o le cors gent  
Et lor compaignie ensement.

La mers iert bone et bien portans  
8152 Et li vens par mesure grans.

Em poi de tanz la mer passerent,

Droit dedens Suzille ariverent,

Devant Palerne, la cité,

8156 Dont li mur sont d’antiquíté.

La novele en va par ia vile,

Omers, qui pas n’ier plain de guile,

L’entent, s’en a grant joie eíie.

im

Níaintenant, Floriant est empereur ; tout l’empire est sous son  
autorité, et personne n’y trouve à redire. Et il se fait tellement  
craindre que[[43]](#footnote-43) ni les traîtres ni les trompeurs n’osent même s’appro-  
cherde son pays ; les voleurs redoutent d’y rester et les méchants d’y  
séjoiirner. II garde fort bien sa terre en paix, personne n’ose lui  
déclarer la guerre.

11 reste là trois années entières, résidant ici et là dans ses châ-  
teaux ; partout il est traité avec beaucoup d’honneur, tous le servent  
comme ieur suzerain. Un jour, il prend la décision d’aller en Sicile.  
II fait préparer sa flotte ; il emmène avec lui Florette, son amie, ainsi  
que quatre cents chevaliers. Les hommes d’équipage font monter dans  
les Dateaux ies palefrois et les destriers. Le roi Floriant embarque à  
son tour, accompagné de Florette au corps charmant et de tous leurs  
compagnons.

La mer est bonne et favorable, et le vent modéré. Leur traversée  
jo -apide et ils accostent juste devant la cité de Palerme aux antiques  
îarts. La nouvelle de leur arrivée court à travers ìa vilìe ; Omer  
l’entend, et lui qui ignorait toute fourberie en éprouve une grande  
joie2.

492

*FLORIANT ET*

8160

8164

8168

8172

8176

8180

8184

8188

Maintenant sanz plus d’atendue  
A pris Froart, qui molt ert biaus.

.VJ. anz avoit li damoisiaus,

Molt estoit de bele maniere.

Omers la plus droite chariere  
L’en a jusqu’a la mer mené.

Le roi Floriant ont trové  
Qui estoit de la nef issus.

Omers est jusqu’a lui venus,

Froart, son fil, li presenta  
Et l’empereour le baissa  
Plus de .XX. fois en .J. tenant.  
Florete le reva baissant,

Molt doucement et a grant joie.

Et por quoi lonc plait vous feroie ?  
Droit el mestre palais s’en vont,  
Grant est la joie que il font.

Li empereres Florians

Qui tant par est preus et vaillans

A en Paleme sejourné

Bien .11. yvers et J. esté.

Par ,J. matin ala chacier

En j. grant bois jouste .J. rochier,

.XX. chevaliers mena o soi.

En une espesse d’un aunoi

Leur saut .J. sers qui molt iert grans

Et ausi blans com vis argens.

Li chien glatissent environ  
Et il s’en vait de grant randon.  
L’empereour forment le chace,  
Trestout ses compaigons trespasse,  
Car il estoit molt bien montez.

^ussitôt, sans perdre un instant, il prend avec lui Froart : c’était un  
(r^ bel enfant, âgé de six ans, d’une excellente nature. Omer, par la  
roiite la plus directe, le conduit jusqu’à la mer. Là, ils ont rencontré  
je roi Floriant, qui était descendu de sa nef. Omer s’est avancé  
jusqu’à lui et lui a présenté Froart, son fils. L’empereur l’a embrassé  
plus de vingt fois d’affilée. Florette l’embrasse à son tour avec  
beaucoup de tendresse et de joie. Pourquoi vous faire de longs  
discours ? Ils se rendent directement au château principal, dans une  
grande allégresse.

L’empereur Floriant, qui est si valeureux et courageux, est bien  
resté deux hivers et un été à Palerme. Un matin, il partit chasser en  
compagnie de vingt chevaliers dans un grand bois, près d’un roc. Du  
plus épais d’une aulnaie, bondit vers eux un cerf qui était de très  
grande taille et aussi éblouissant que le vif-argent. Les chiens aboient  
autour de lui, et il s’éloigne à toute allure. L’empereur se lance à sa  
poursuite avec ardeur ; il dépasse tous ses compagnons[[44]](#footnote-44) car il a une  
cxccllente monture.

r

494

8192

8196

8200

8204

8208

8212

8216

8220

8224

FLORJANT tT *FL0Rm:*

Lì sers s’en fuit touz abrivez  
Phis de .X. luies, mon avis,

Droít vers J. grant tertre s’est mis  
Qui molt ieit liez de grant maniere.

Et li rois le sieut par derriere.

Li cers s’en fuií de randonnee,

Toute la montaíngne a montee.

Floriant le suit molt lassez,

J. poi s’est avant regardez ;

Adont a choisi .1. chastel :

Mes onques n’ot veû si bel.

Li cers fiert ens par mi la porte,

Rois Floriant molt s’en conforte,

Quar íl le cuide bien avoir.

Vers le palais par estouvoir,

Quí rnolt estoit de grant biauté,

S’en vait li cers, s’est ens entré.

Li rois est au palais venus,

S’est de son destrier descendus.

E1 palais entre et trait l’espee  
Et dist que ja sera coupee  
La teste au cerf tot maintenant.

Lors va entor lui regardant [69cj

Mes ne puet pas le cerf veoir.

Morgain voit en .J. lit seoir,

La fee qui l’avoií norri.

Et il s’en vait tantost vers li,

Si l’a maintenant saluee.

Et ele s’est em piez levee,

Si l’embraça molt doucement

Et aprés son salu li rent

Et puís lí dist : « Biaus amis chiers,

Certes, molt vous voi volentiers.

*fUORIANT ET FLORETTE A UPRÈS DE MORGANE* 495

le cerf fuit de toute sa vitesse ; il parcourt, à ce que je pense, plus  
(je dix lieues, et parvient près d’une montagne haute et très massive1.  
gt le roi le suivait par derrière. Le cerf s’enfuit à toute allure et  
grjuipc jusqu’en haut de la montagne. Floriant, très fatigué, le suit  
tóujours. II jette un coup d’ceil en avant et aperçoit un château :  
jarnais (1 n’en a vu d’aussi beau. Le cerf se lance à Pintérieur du  
château, et Floriant reprend courage, car il pense bien qu’il va  
l’attraper. L’animal, sans marquer d’hésitation, se dirige vers la  
;. ille, qui était d’une beauté extraordinaire, et en franchit le  
seuii. Ls roi, arrivé devant la salle, descend de son destrier. II entre  
et tire son épée en disant qu’il va sur-le-champ couper la tête du cerf.  
1] s’avaace alors tout en regardant autour de lui, mais il ne parvient  
pas à le voir. II découvre, assise sur un lit, Morgane, la fée qui Pa  
élevé. Ii s’approche aussitôt d’elle et la salue. Àlors, elle s’est levée,  
l’a embrassé très affectueusement, Pa salué à son tour, puis lui a dit :  
( ■\_.. mon cher ami, je suis bien contente de vous voir.

Uez v. 8195 représente probablement le résultat de LATU, « large ».

496

8228

8232

8236

8240

8244

8248

8252

Jamés de moi ne partirez !

* Dame, qu’est ce que dit avez ?

Fait Floriant, ce ne puet estre !

* Si fet, par Dieu, le roi celestre !

Car se de çaiens mouviez,

Tantost la vie perdriez.

Li cers que vous chacié avez  
Par quoi çaiens estes entrez  
Fu par moi la defors tramis.

Savés por quoi, biaus douz amis ?

Si m’aïst Dex, jei vous dírai  
Ne ja de mot n’en mentirai :

Amis, vous deviez mourir  
Et de cest siecie departir.

Nus ne vous i peiist aidier,

Mecinne n’i eiíst mestier,

Por itant vous fis ci venir.

Sachiés de voir et sanz mentir  
Que cist chastiaus si est feez

* Sachiés que ço est veritez - t69dl

Nus hons ne puet çaienz morir.

Li rois Artus au defenir,

Mes freres, i ert amenez  
Quant il sera a mort navrez,

Sachiés que je l’i amenrai.

Verité contee vous ai. »

Quant Florians ot et entent  
Qu’il ne puet estre autrement,

Tenrement commence a plorer  
Et em plorant a regreter  
Florete et sa gente façon.

Jamais plus vous ne me quitterez ! - Dame, que dites-vous ? répond  
floriant. C’est impossible ! - Mais si, par Dieu, le roi du ciel ! En  
effei. si vous partiez d’ici, vous perdriez aussitôt la vie. Le cerf que  
vous avez tant pourchassé, et qui est la cause de votre venue, c’est  
m0) qui l’avais envoyé au loin. Savez-vous pourquoi, mon cher ami ?  
par Dieu, je vais vous l’apprendre sans vous mentir : mon ami, vous  
deviez mourir et quitter ce monde. Personne n’aurait pu vous être  
d’aucune aide, tout remède aurait été inutile. C’est pourquoi je vous  
ai fait venir ici. Soyez en certain - je ne vous mens pas ce château  
est enchanté : c’est la vérité. Aucun homme ne peut mourir en ce  
[ieu. Mon frère, le roi Arthur, lorsque sa fin sera venue et qu’il sera  
biessc à mort, sera conduit ici. Sachez que je I’y amènerai. Je vous  
ai dit toute la vérité. »

Quand Floriant entend et comprend qu’iî n’y a pas d’autre issite,  
il commence doucement à pleurer ; il verse des larmes en regrettant  
Florette et son charmant visage.

Morgain l’en a mis a raison :

« Sire, fet ele, ne plourez,

Bien sai de quoi vous dementez :  
C’est por Florete, jel sai bien,  
Mes ne vous esmaiez de rien  
Anuit la vous ferai avoír. »

Lors apela par estouvoìr  
.10. fees que devant ii vit.

« Alez, fet eíe, sanz respit,

Por Florete, si l’aportez. »

Ja estoit li jors trespassez  
Et ia nuit estoìt parvenue.

Florete, qu’iert molt irasçue  
Por Floriant que n’avoit mie,  
S’estoit dedens son lit couchie,  
Endormie c’iert maintenant.

Ez vous les .ill. fees venant,  
Saisie l’ont sanz demoree,

A Mongibel i’en ont portee  
Lez Floriant tot [maintenant].  
[S]achiés des icì en [avant]  
[Nj’oy nus hon d’iaus .0. p[arlerj  
Si voldrai rnon conte fi[ner]

Explicít

De Floriant et de Flore[te]

*'IANT ET*

*FLORETTE*

*AUPRÈS*

*DE MORGANE*

499

MofJane s’adresse aiors à lui : « Seigneur, ne pleurez pas ; je sais  
pourquoi vous vous lamentez : c’est à cause de Florette, j’en  
sûre ; mais ne soyez pas inquiet, je ferai en sorte qu’elle soit  
avec vous dès cette nuit. » Aussitôt, elle appela trois íées qui étaient  
( la salle et leur dit : « Allez sans délai chercher Florette, et  
ramenez-la ! »

he jour avait déjà pris fin et la nuit était tombée. Florette, très  
inquiète à cause de i’absence de Floriant, s’était mise au lit et s’était  
à peme endormie. Voici qu’arrivent les trois fées : elles s’emparent  
d’elie sans attendre et l’emportent rapidement à Mongibel, auprès de  
Flonant. Apprenez que, depuis, personne n’a entendu parler de ces  
dcuv-là. Aussi, je souhaíte achever en ce point mon récit1.

n de Floriant et Florette

' mon conte v. 8278 : le mot avani conte est couvert d’un reste de papier et  
aotre lecture est jusqu’à un certain point incertaine.

1. • 'kt, voir le répertoire des termes de civilisation placé en fin de volume. [↑](#footnote-ref-1)
2. ">e-1 itoire au vers 56 correspond à Si + el (= en leAa) estoire. [↑](#footnote-ref-2)
3. '■ nanière d’un conte, le roman expose ainsi une situation initiale heureuse,  
   ftas qui ne tardera pas à s’inverser. [↑](#footnote-ref-3)
4. L’Evangile, au Moyen Age, n’était pas lu, mais chanté sur des tons de  
   récitaúon, c’est-à-dire une sorte de psalmodie, une mélodie simple qui s’adapte  
   \* n’importe quel texte. [↑](#footnote-ref-4)
5. pou v. : 45 : ìl s’agit d’une coinmimion 'aïqne où S’absence d’hostie est  
   supplécc r.c des herbes, des feuilles ou de îa terre. Dans le Lancelot, le roi Ban  
   amiche iui ai-.ssi trois brins d’herbe el non de la Sainîe Trinité avant de inourir.  
   Vraisenbiablement, on a ici afíaire à une forme de poils, « poils », « brins », où  
   fe l antcconsonantique aurait chuté, comine il arríve dans la scripía du scribe.

   ■ reont v. 353 : graphie pour resoií. Sur i’équivaíence possible des graphèmes  
   . supra, p. LXXXIII.

   «nlviîc-’cr v. 370 : WiIiiaros suggère en note qu’i! s’agirait du verbe  
   ’ iénéchal commenceraitenquelque sorte à « s’échaufíer ». Lângfors,  
   ècmamcrc orts plausible, explique que le traître embrasse hypocritement îe mort.  
   Vîs contre, nous ne suivons pas le phílologue scandinave lorsqu’íl propose  
   ' ■i.pronom personne! : í’embracier. [↑](#footnote-ref-5)
6. La double identité, naturelie (familiaîe) et féerique de Morgane, est d’emblée  
   jisrniûée. Dans ie Lancelot-Graal oìt eìle joue un rôle important, cette fée, plutôt  
   nuléfidue, essaie constamment de nuire au couple Lancelot-Guenièvre. Ici,

   ■ ■sera par contre une « boune fée », une véritabìe mairaine pour Floriant.

   propos Laurence Harf-Lancner, Les Fées au Moyen Age. Morgane  
   tí Mehtrme. La Naissance des Fées, Paris, Champion, 1984 (Nouvelle Biblio-  
   ìhètjue da Muyen Age 8).

   ■ ■'.■. 554, le manuscrit porte quan. On aurait pu corriger la chute du t  
   fmal. [↑](#footnote-ref-6)
7. E leçon du manuscrit au vers 669, est une graphie pour les, due à  
   at occasionnel des consonnes finales dans la scripta du copiste. [↑](#footnote-ref-7)
8. faíie ■!. 820 : graptóe pour faites. L’accord du participe se fait avec ìe  
   icat postposé : jenoillieres et mustelieres. Le s fina! est omis par le

   scnbe.

   ' tl cí/1 v. 835 : ie l finaî de el n’étant plus prononcé, on aurait sans doute pu  
   '■oascrver leçon du manuscrit et col, rigoureusement homophone. [↑](#footnote-ref-8)
9. II s'ugit ici de plusieurs variétés d’instruments à cordes : la citole est une  
   sorte cle petit luth, la harpe médiévale correspond en gros à la harpe moderne,  
   I sauf pour la taiîle, beaucoup plus réduite, et les cordes, moins nombreuses. Pour

   l ce qui cst de la vièle, íl s’agit d’un instrument à cordes frottées avec un archet.

   [ Uiipsaliérion est un instrument de la famille des cithares dont le mode de jeu est

   ! très variable : les cordes peuvent être pincées, frappées ou, éventuellement même,

   Une rote est un instrument à cordes, mais jusqu’à présent il ne paraît pas  
   r de consensus parmi les musicologues pour la rattacher à une famille  
   \ etun mode de jeu précis. Une chifonie est une vielle, c’est-à-dire un instrument  
   I àcordes frottées avec une roue actionnée par une manivelie. Le terme harmonie  
   luí aussi une vìelle à roue, comme la chifonie, dont on presse d’une main  
   s à I’aide des touches d’un clavíer tandis que l’autre main tourne la  
   de la roue. La sautele, dont les dictionnaires ne connaissent qu’un  
   le nôtre, est probablement une sorte de psalterion, pluíôt que des  
   • ettes », comme le pense Godefroy. On peut même se demander si le  
   I, 114b, a raison de rattacher le terme à saltare. II s’agit presque  
   ìt d'un autre instrument à cordes. Pour ces problèmes de dénomination,  
   9**hhEhp|ìk1 LE VOT,** Vocabulaire de la musique médiévale, Paris, Minerve, 1993  
   Ouverte), Catherine HOMO-LECHNER, « Les instruments », Guìde de la  
   tntique íìii Moyen Age, dir. F. FERRAND, Paris, Fayard, 1999, (Les Indispen-  
   i musique), pp, 725-826 et David MUNROW, Jnstruments qfthe Middle [↑](#footnote-ref-9)
10. desserre (v. 1064), est glosé par TL II, 1749-50 : « losbrechen », « heraus-  
    fahren », intransitif, c’est-à-dire « partir avec violence », « se déclencher ». Le  
    verbe apparaît avec le même sens v. 5428. Le même verbe se rencontre, toujours  
    à!a r-".f avec terre, v. 4666, avec Maragos comme sujet. II y est probablement  
    réflexif, avec non expression du pronom. Transitif, le verbe apparaît au v. 7945,  
    ens courant de « délacer ».

    : v. 1064 : déjà Paulin Paris avait suggéré de modifier la leçon en coisse,  
    pdéographiquement très proche et beaucoup plus indiquée étant donné le  
    ffionvement descendant de l’épée. La leçon du manuscrit n’est pas impossible et  
    îa version en prose donne d’ailleurs teste à la place de coiffe et non cuisse ou  
    'imhe. [↑](#footnote-ref-10)
11. Ces deux vers 1119-20 reprennent les paroles d’Yder, vaincu par Erec, dans  
    teToman de Chrétien de Troyes (Erec, vv. 1049-50).

    estuet v. 1135 : le copiste a d’abord écrit estueut, puis il a exponctué, par  
    ítreur, le premier u à ia place du second. [↑](#footnote-ref-11)
12. chaneOutiaus v. 1372 : ce terme enregistré par Godefroy II, 53a, n’apparaît  
    An'ici el son sens est déduiî d’après le contexte. Le mot fait naturellement penser  
    ïmm-bustìn et à sa faxniìle. (cf. Roger BERGER, « Le Jeu de la Feuillée. Quelques  
    aotes s, Arras au Moyen Age. Histoire et Littérature, Actes publiés par J.-P.  
    Martin etM.-M. CASTELLANI, Arras, Artois Presse Université, 1994, pp. 225-  
    changement de suffixe en -ellu est attesté, notamment en wallon (FEW,  
    ). Toujours est-il que ces mots signifient plutôt « panier », « étui », ce  
    à corrige-r le texte en oublees es chanebutìaus. Gilles Roques nous  
    ánjablement l’existence de chanestel, dérivé d’un canistellum, « petit  
    qui peut désigner un « petit gâteau rond » (cf. FEW, II, 197b-198a). On  
    bablement postuler une évolutìon analogue pour les chanebutiaus  
    ftconserver la leçon du manuscrit. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ce pellican dangereux est inconnu par ailleurs (cf. TL VII, 596-98). Tout ce  
    que l’on peut dire c’est qu’il s’agit d’un animal monstrueux, caractérisé, comme  
    souvent au Moyen Age, par son aspect hybride./fíous ne pouvons avancer aucune  
    expiication quant au choix du nom, car le péli'can est un oiseau bien connu de la  
    nédiévaie, et qui figure en tant que symbole christologique dans ies  
    tetiaires du Moyen Age. On comprend mal pourquoi notre auteur a donné à sa  
    osature un nom qui était déjà celui d’un autre animal./ [↑](#footnote-ref-13)
14. s esvertu au vers 1846 est une graphie pour s’esvertue.

    ' v'efs 1873, le manuscrit donne coperoient, graphie pour coperoìe. Lângfors  
    íe corriger en conteroient. [↑](#footnote-ref-14)
15. On comprend donc que la íée veille « de loin » sur son protégé, et n’ignore  
    riea de ce qui iui arrive. Maintenant que Floriant, précédé d’une réputation de  
    exceptionnel, est parvenu à ia cour d’Arthur, l’embarcatìon magique n’a  
    ■ de fonction. Elle quitte donc définìtivement le récit, rappelée par la fée.

    eis 2096 il manque la marque de nasalisation sur blaches. Comme on  
    ■ píusieurs cas de dénasalitation dans le manuscrit, nous avons préféré ne  
    BBjiBiiier. [↑](#footnote-ref-15)
16. a chavalier v. 2217 : il s’agit probablement d’une graphie pour au, dont notre  
    nanuscrit offre plusieius exempíes. Cf. vers 2159, 3235 etc.

    ' Ceite chute est à ajouter au nombre considérable d’incidents du même ordre  
    caractórisent Keu aussi bien chez Chrétien de Troyes que dans les romans  
    ar&uriens en prose. [↑](#footnote-ref-16)
17. : Wiliiams avait imprimé ì soit. II nous paraît plutôt s’agir d’une  
    :< sortír », pris íci au sens temporel de « s’achever », « finir ». cf.

    m v. 270C : lecture incertaine. Graphie poor ont. [↑](#footnote-ref-17)
18. De toute évidence, ces animaux habitant peut-être la Sardaigne ne sont pas  
    des saidines au sens moderne. C’est aussi le seul exemple médiéval dont on ait  
    connaissance (TL IX, 182). Claude Levy, 1’ éditeur de la mise en prose de  
    Tbnant et Florete, propose astucieusement de voir en ces sardines le reflet des  
    «monstres marins qui illustraient les portulans et que l’auteur [...] avait dû  
    Bmarquer en consultant une carte de la Sardaigne ou de la Méditeranée »  
    {Floriant, éd. Levy, p. 216).

    e au vers 2724 est une graphie pour doutent. [↑](#footnote-ref-18)
19. Conformément à l’usage féodal, autant Arthur que Filimenis réuniront souvent  
    leurs vassaux de haut rang afín de leur demander leur opinion dans des  
    «constances délicates. On verra que les seigneurs remplissent avec sérieux ce  
    íevoir de conseil. [↑](#footnote-ref-19)
20. 1Santipu.i v. 3051 : tious adoptons ici la correction de Wilìiams, déjà avancée  
    par Fcerster. Le manuscrit donne Faucipus, personnage inconnu et paléographi-  
    ífiement proche de Santipus, qui, lui, manque autrement à l’appel dans cette revue  
    les.

    ìanuscrit donne, vv. 3059-60 : Sathan, U roìs de Bouguerìe // Et Netor,  
    Monie. La correction, déjà retenue par Williams à la suite de Foerster, [↑](#footnote-ref-20)
21. ®Pose. Parlout ailleurs, les terres de Sathan sont en Lisonie et celles de Nestor  
    58 Bouguerie, [↑](#footnote-ref-21)
22. Ici aussi. nous adoptons la correction de Williams, qui remonte à une  
    :n dc Fcerster. La répétition est de toute évidence une faute mécanique  
    áascnbe et doit être rectifiée. La conjecture est plausible dans la mesure où elle  
    l'empereur - le seul à manquer et qui doit commander le dernier corps  
    :t qu’elle a recours à une chevílle très fréquente. [↑](#footnote-ref-22)
23. Acecledor : visiblement, le scribe ne connaissait pas ce personnage apparte-  
    ftaot à I’univers des romans arthuriens en prose, puisque la forme du nom propre  
    ® «trrompue : c’est le R.oi au Cercle (un élément de la décoratìon du heaume)  
    à’Or. [↑](#footnote-ref-23)
24. coverre v. 3852 : sur le changement de conjugaison, cf. supra nos remarques  
    sur la langue. [↑](#footnote-ref-24)
25. ■ ■. songe bien sûr aux défaillances de Lancelot, privé de toute capacité d’agir  
    lorsqu'û contemple ia reine ou qu’il songe à elle. Moments d’absence à soi et au  
    mondc que représentent aussi bien le Chevalier de la charrette que le Lancelot  
    **eo** prose. [↑](#footnote-ref-25)
26. m mainz v. 3966 : il doit évidemment s’agir d’im pluriel. Sa est une graphie  
    poux sai, c’est-à-dire ses. [↑](#footnote-ref-26)
27. Pour normaliser ce vers 3970 potentiellement hypométrique, Williams a  
    prti'éré ajouter il. II est vrai que notre manuscrit n’offre qu’une seconde  
    ice de chevalïer tétrasyllabique, au vers 7862, qui est au demeurant  
    íìscutablc. [↑](#footnote-ref-27)
28. couree v. 4010 : Le sens habituel de ce mot est « enírailles » quì, de toute  
    . . ï convient pas ici. Comme nous le signale Giiles Roques, on peut  
    ' le évolution parallèle à corine, autre dérivé de cuer, où I’on est  
    «gftlement passé de « viscères » à « douleur ». Williams, dans sa note aux vers  
    expose une interprétation légèrement différente de ia nôtre. [↑](#footnote-ref-28)
29. bone v. 4234 : il manque le **í** en position finale, comme souvent. [↑](#footnote-ref-29)
30. derreez v. 4402 : Williams, pour éviter la correction tout en sauvant le mètre,  
    écrit derrez i ert. Ce surnom, traditonnellement attribué à Sagremor rend compte  
    íí îa fureui guerrière qui emporte souvent ce chevalier. [↑](#footnote-ref-30)
31. vv 53 L9-20 : les deux vers, tels qu’ils figurent dans le manuscrit, sont  
    hypermétriques. Le scribe n’a pas vu que la réduction picarde des participes  
    passés fémiiiins brisies : empoignies que comportait sans doute son modèle devait  
    éve conscrvée. [↑](#footnote-ref-31)
32. he vers 5321 provient du Conte du Graal (v. 2673), mais l’expression d’im  
    ettal fait difliculté. Thibaut de Champagne qui, dans sa chanson XXX, strophe  
    Vi, déclare baiser nuit et jor cent foiz d’un estal la main de sa dame, pourrait  
    Ptrmettre de penser qu’il s’agit d’une expression d’assiduité : « d’un seul coup »  
    peut-être. [↑](#footnote-ref-32)
33. Cet argument de poids repose sur le caractère sacré du corps royal. Cf.  
    bonunique BOUTET, Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire, París,  
    Cbanpion, 1992 (Nouvelle Biblìothèque du Moyen Age 20), p. 53, note 1. La  
    Qtation est reprise un peu plus loin par le roi Turcan. [↑](#footnote-ref-33)
34. v. 6078 : i vindrent.

    ■: graphie pour sont. [↑](#footnote-ref-34)
35. Saint Esprit est une messe votive qui peut être lue à certains [↑](#footnote-ref-35)
36. ■■■SHÊÉÌ^àBnée. [↑](#footnote-ref-36)
37. si le baise vv. 6388-89 : la suite montre que la reine n’embrasse  
    te qu’au vers 6397. D’où l’idée de corriger la en le. 13 pourrait  
    ’agir d’une graphie inverse. Cf. RÉGNIER, Prise..., p. 45. [↑](#footnote-ref-37)
38. 20 : écrit avec l’abréviation mlt. [↑](#footnote-ref-38)
39. U í'ai,e = Lo Faro. Punta del Faro près de Messine, Icì commence un  
    íîinéraire qu’Arthur Lângfors a commenté, avec I’aide d’Etíore Li Gotti,  
    prûfesscur à Palerme : Le Faire correspond au Cap du Faro, situé à 14 tíiomètres  
    au nord de !a ville de Messine, à la poiníe nord-est de la Sicile. La traversée  
    amène les voyageurs à Catona, nom de lieu qui peut se trouver précédé de  
    l’artide. co>nme ìci. II s’agit d’un viilage siiué à environ 8 kilomètres de Reggio  
    Caiabria. (Angfors insiste sur ie fait que les deux iocalités jouissent d’une certaine  
    notoriété, i’armée de Charles d’Anjou s’étant embarquée précisément à Catona,  
    etsa flotte y ayant été ensnite détruìte par les hommes de Roger di Lauria à la  
    fin du XI[r- siècle. Catona figure par exemple sur une carte d’origine gênoise du  
    . : cf. Giovanni BRANCACCIO, Geografia e storìa del Mezzogiorno,  
    ■ ida Editore, 1991 (L’Altra Euiopa 7), p. 96. Floriant et Florette  
    fflontent aiors vers le Nord, traversant ia Caîabre, pour axriver dans les Pouilles,  
    MBi enTcrra di Lavoro. Au bout de trois jours, ils se trouvent au pont de Chipre,  
    í«ahté situéo aux confins du royaume de Floriant. De là, ils prendront le chemin  
    psar Romc suívant les indications d’un ermite. La localisation du pont de Chipre  
    (Williams avait lu Port de Chipre') mérite un petit commentaìre. Le lieu est  
    tJHlifié de chiefde la roiauté / Rois Floriant, ce qu’il ne faut probablement pas  
    iu sens de « capitale du royaume de Floriant », mais piutôt comme  
    >, « confins », car ii serait étrange qu’un auteur qui connaît et men-  
    Catona ne fasse pas de même lorsqu’ii s’agit d’évoquer Naples, chief du  
    ' ■ ■ l r outre, le contexte montre que les voyageurs sonî arrivés aux marges [↑](#footnote-ref-39)
40. b eivilisadon. C’est là qu’ils se séparent de leur escorte et c’est là qu’ils  
    îteaachent un jour ender avant de parvenir à l’ermitage d’où ils retxouveront,  
    aux instructions du saint homme, la voie qui mène vers la cívilisation, en

    * tome. Chipre est donc probablement Ceprano, sur le fleuve Liri, qui  
      le royaume des Deux Siciles de l’Etat de l’Egiise. Les représentants du
    * tasieurs reprises rencontré les émissaires de l’empereur et plusieurs  
      té négociés. Voir l’entrée de H. M. **Schaller** dans le Lexikon des

    «tefeiters. [↑](#footnote-ref-40)
41. 1 0 var. v. 7902 : C’est un exemple du phénomène assez rare où la réponse  
    :st suivie non pas d’un pronom personnel renvoyant au locuteur (je / jou  
    mais d’un pronom personnel renvoyant à l’allocutaire : vous. BURIDANT [↑](#footnote-ref-41)
42. Sî, **Ménard** § 107, remarque 1. [↑](#footnote-ref-42)
43. Quì v. 8131 : Lângfors avait proposé de corriger en que. En fait, le  
    -ne est attesté dans l’Est. Cf. HASENOHR, « Du bon usage... », p. 450,

    note 11.

    ' icrv. 8158 : graphie pour íert. [↑](#footnote-ref-43)
44. compaigons v. 8190. S’il ne s’agit pas d’une simple faute de plume, on a  
    âffaìre à une dépalatalisation. [↑](#footnote-ref-44)